

JOSEPH AUBRY

LES
SAINTS
DE LA
FAMILLE

MAISON GENERALE SALESIENNE
Rome 1996

JOSEPH AUBRY

LES SAINTS DE LA FAMILLE

Vol. I

François de Sales, Maman Marguerite, Dominique Savio,
Marie-Dominique Mazzarello, Michel Rua, Dorothée Chopitea,
Auguste Czaratoryski, André Beltrami, Zéphyrin Namuncurá,
Laure Vicuña, Madeleine Morano, Thérèse Valsé-Pantellini.

MAISON GÉNÉRALE SALÉSIENNE
ROME 1996

(édition hors commerce)

Tip. « Don Bosco » - Via Prenestina, 468 - Tel. 21.80.26.40 - 00171 Roma - novembre 1996

PRÉSENTATION

«*Notre Église est l'Église des saints. Mais qui se met en peine des saints? On voudrait qu'ils fussent des vieillards pleins d'expérience et de politique, et la plupart sont des enfants ... Dieu n'a pas fait l'Église pour la prospérité des saints, mais pour qu'elle transmette leur mémoire. Notre Église est l'Église des saints*»¹.

Cher Bernanos, combien je partage tes pensées et tes sentiments! Nous parlons de la «*sainte Église*» de Dieu, et où est-elle plus sainte que dans ses saints? Ils sont l'Église dans sa partie la plus authentique, la plus vivante, la plus admirable, la plus proche de la sainteté même de Dieu, la plus stimulante pour nous pauvres pécheurs. Après le Christ, ils sont la révélation la plus lumineuse du visage de Dieu. L'Église canonise les saints non pour eux-mêmes, mais pour attirer l'attention du peuple de Dieu sur eux, pour qu'ils ne soient pas oubliés, mais connus et contemplés comme des frères et sœurs capables de provoquer notre courage. Aussi bien, l'Église les a toujours vénérés et les a insérés dans le mystère de ses célébrations liturgiques: «*Dans les anniversaires des saints, a dit le Concile, l'Église proclame le mystère pascal en ces saints qui ont souffert avec le Christ et sont glorifiés avec lui; et elle propose aux fidèles leurs exemples qui les attirent tous au Père par le Christ, et par leurs mérites elle obtient les bienfaits de Dieu*»². Glorifier les saints, c'est chanter les merveilles de la grâce de Dieu en eux. Et chacun de nous n'a-t-il pas reçu, au jour de son baptême, le nom d'un saint ou d'une sainte qu'il est juste de vénérer et d'invoquer comme protecteur ou protectrice?

Or il est un fait que nous avons tendance hélas à oublier: c'est que *notre Famille*, spécialement en ses origines, a été *comblée* de sainteté. Autour du fondateur Don Bosco et de la cofondatrice mère Mazzarello ont jailli des personnalités spirituelles d'un singulier relief et d'une déconcertante variété, qui ont assuré la ferveur et la vigueur de notre prodigieuse expansion. Mais il a continué d'en jaillir aussi tout au long des 150 ans de notre histoire. *Les connaissons-nous?* Don Bosco, mère Mazzarello, Dominique Savio, oui: mais les autres?

¹ G. BERNANOS, *Jeanne relapse et sainte*.

² VATICAN II, *Sacrosanctum Concilium*, 4 déc. 1963, n. 104.

Il y a deux ans, j'ai écrit *Avec Don Bosco vers l'an 2000*, vingt conférences sur des thèmes variés de vie salésienne. Mais je sais qu'on réclame encore une sorte de traité de la spiritualité salésienne ... Plutôt que d'essayer de le rédiger, il m'a semblé plus utile et plus efficace de présenter « Les Saints de la Famille ». *Ils sont le meilleur traité de spiritualité*, si l'on se souvient avec notre vieux Corneille que

« Un prince dans un livre apprend mal son devoir.
Les exemples vivants sont d'un autre pouvoir! »

Savez-vous que nos saints, canonisés, béatifiés, vénérables, en cours de procès de béatification, sont *trente-neuf*, pas moins! la plupart totalement méconnus, alors qu'ils sont la richesse par excellence de notre Famille. J'ai formé le projet de vous les présenter. Et c'est ainsi que je puis aujourd'hui vous offrir le premier volume (car il en faudra probablement trois pour les faire connaître tous), qui trace la figure de *douze* frères et sœurs, tous plus sympathiques les uns que les autres. J'ai parlé plus haut d'une « déconcertante *variété* ». Chacun pourra en juger. Tous les sexes, tous les âges, toutes les fonctions, toutes les branches de la Famille salésienne, tous les pays et cultures sont représentés: la sainteté salésienne ne connaît pas de frontières!¹

J'ai suivi l'ordre chronologique, commençant par les plus proches de Don Bosco. Je *raconte* la vie de chacun, sérieusement, simplement, attentif à l'exacte chronologie, de telle façon que les *faits* eux-mêmes fassent apparaître l'originalité de la figure et la profondeur de vie spirituelle salésienne². J'ai puisé à bonnes sources: en particulier j'ai ici le grand avantage de pouvoir accéder à toutes les pièces des procès, vu que notre postulateur est un confrère de ma communauté.

Je terminerai cette présentation par deux confidences. D'abord j'ai pris un énorme plaisir à écrire ces récits-portraits de nos frères et sœurs que moi-même je connaissais mal ou très peu, en particulier parce que ce travail m'a fait découvrir une fois encore l'extraordinaire richesse du

¹ Les deux volumes annoncés ne paraîtront malheureusement pas vu que, quelques jours après avoir remis son texte à l'imprimeur, le Père Aubry nous a quittés pour le ciel. Et c'est là qu'il a fêté les deux jubilés de profession religieuse et d'ordination sacerdotale qu'il avait l'espoir de célébrer sur la terre. Prions pour le repos de son âme [N. D. É.].

² J'ai fait une exception pour saint François de Sales. Après un bref résumé de sa vie, j'ai voulu exposer l'essentiel de sa doctrine spirituelle et les raisons qui ont poussé Don Bosco à le choisir comme modèle, patron et protecteur.

charisme salésien. Et j'ose espérer que vous aussi vous aurez plaisir à lire ces pages.

Et puis, j'offre ce livre en *cette année 1994*, particulièrement significative pour moi : le 14 septembre, je célébrerai mes 60 ans de vie salésienne (première profession à La Navarre), et le 4 mars mes 50 ans de sacerdoce (ordination à Fontanières quasi sous les bombes). Alors remerciez avec moi le Seigneur pour la surabondance de ses dons, et *priez pour moi*, afin que, même de très loin, je puisse suivre mes admirables frères et sœurs sur la route de la sainteté salésienne.

Merci. Et bonne lecture!⁵

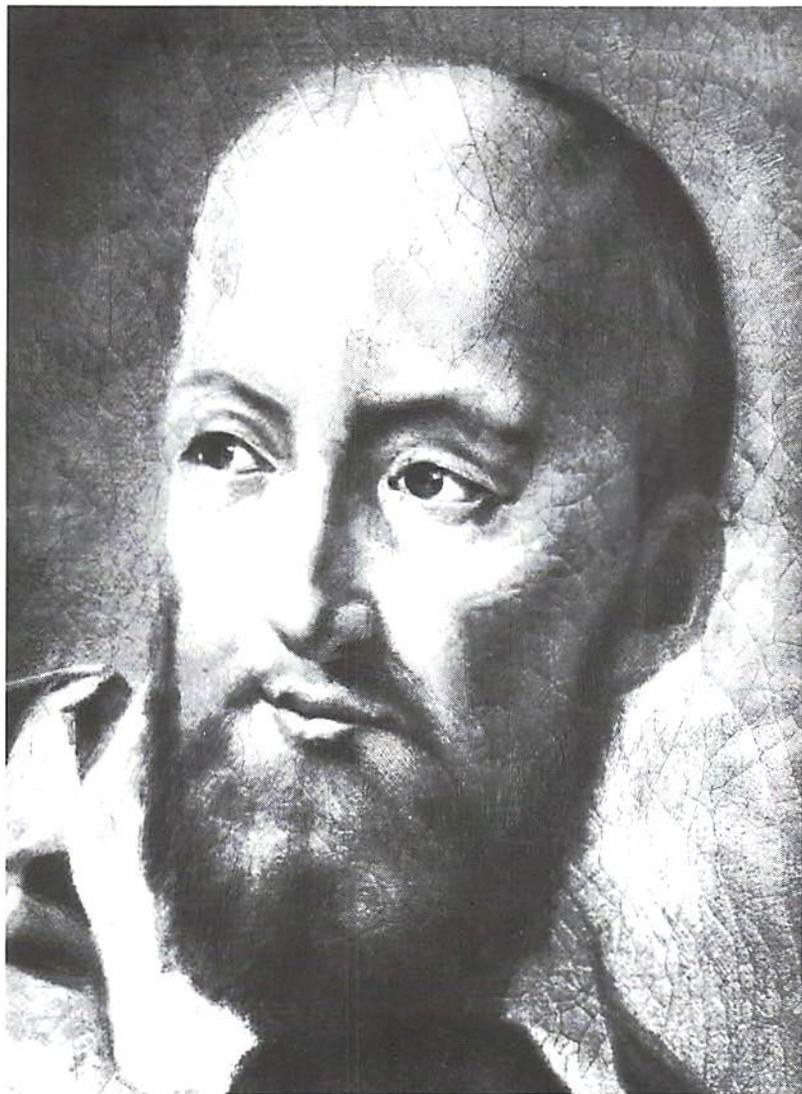
Rome-Pisana, 31 janvier 1994
JOSEPH AUBRY

⁵ Tandis que je rédige cette « Présentation », m'arrive une circulaire du P. Wirth, provincial de Lyon, annonçant qu'ont commencé les démarches en vue du procès de béatification du P. Auguste ARRIBAT (1879-1963), que j'ai connu à La Navarre : la bonté et l'humilité incarnées ! *Deo gratias* ! Il devient alors le 40^e de la liste qui suit.

LISTE DES SAINTS ET FUTURS SAINTS DE LA FAMILLE

1. *Notre patron*: saint FRANÇOIS DE SALES (1567-1622).
2. *La première Coopératrice*: maman MARGUERITE (1788-1856).
3. *Le plus fameux « jeune Coopérateur »*: saint Dominique SAVIO (1842-1857).
4. *La cofondatrice des FMA*: sainte Marie-Dominique MAZZARELLO (1837-1881).
5. *Le collaborateur et continueur fidèle*: le bienheureux Michel RUA (1837-1910).
6. *Une Coopératrice de grand style*: Dorothée CHOPITEA SERRA (1816-1891).
7. *Un prince qui choisit d'être pauvre*: Auguste CZARTORYSKI SDB (1858-1893).
8. *Salésien dans la souffrance*: André BELTRAMI (1870-1897).
9. *Fils du cacique de la Patagonie*: Zéphyrin NAMUNCURA, étudiant (1886-1905).
10. *Une rose des Andes*: la bienheureuse Laure VICUÑA, élève (1891-1904).
11. *Une femme au grand cœur*: mère Madeleine MORANO FMA (1847-1908).
12. *Une fille de bourgeois parmi les pauvres*: Thérèse VALSÉ-PANTELLINI (1878-1907).
13. *Serviteur des lépreux et fondateur*: Louis VARIARA SDB (1875-1923).
14. *Le bon pasteur donne sa vie*: Louis MERTENS SDB (1864-1920).
15. *Les deux premiers martyrs salésiens*: Mgr Louis VERSIGLIA (1873-1930) et Calixte CARAVARIO (1903-1930).
16. *Miroir de la paternité de Don Bosco et fondateur des VDB*: le bienheureux Philippe RINALDI, Recteur majeur (1856-1931).
17. *En suivant la « petite voie »*: Eusébie PALOMINO FMA (1899-1936).
18. Les 97 victimes salésiennes des marxistes en Espagne (1936-1939).
19. *Un vrai bon pasteur*: Mgr Louis OLIVARES SDB (1873-1943).
20. *Un concitoyen de Jésus de Nazareth*: Simon SRUGI, SDB coadjuteur (1877-1943).

21. Les 90 victimes salésiennes des nazis en Pologne (1939-1944).
22. *Victime avec son peuple*: Élie COMINI SDB (1910-1944).
23. *Au service de sa ville*: Albert MARVELLI, ancien élève (1918-1946).
24. *Un pasteur courageux*: card. Auguste HLOND SDB (1881-1948).
25. *Un serviteur oublié de soi*: Rodolphe KOMOREK (1890-1949).
26. *Héroïne de la 2^e guerre mondiale*: Laure MEOZZI FMA (1873-1951).
27. *Infatigable infirmier souriant*: Artémide ZATTI, SDB coadjuteur (1890-1951).
28. *Obsédée des pauvres*: Hedwige CARBONI, Coopératrice (1880-1952).
29. *Un courage indomptable*: Ignace STUCHLY SDB (1869-1953).
30. *Victime avec Jésus crucifié*: Alexandrina DA COSTA, Coopératrice (1904-1955).
31. *Un évêque intrépide*: Octave ORTIZ ARRIETA SDB (1878-1958).
32. *Le Don Bosco du Japon*: Mgr Vincent CIMATTI SDB (1879-1965).
33. *La « buena madrecita »*: Marie TRONCATTI FMA (1883-1969).
34. *Un professeur d'université*: Joseph QUADRIO SDB (1921-1963).
35. *Tout donné aux jeunes*: Attilio GIORDANI, Coopérateur (1913-1972).
36. *Évêque pour les pauvres et fondateur*: Mgr Antoine LUSTOSA DE ALMEIDA SDB (1886-1974).
37. *« Mon travail est mon prie-Dieu »*: Marie CASELLA, Coopératrice (1895-1975).
38. *Un missionnaire qui se fit indien*: François CONVERTINI SDB (1898-1976).
39. *Une foi à transporter les montagnes*: Cécile ROMERO FMA (1902-1977).
40. *Venu pour servir en souriant*: Auguste ARRIBAT SDB (1879-1963).



Saint FRANÇOIS DE SALES

Notre patron :

saint FRANÇOIS DE SALES
(1567-1622)

Le premier saint de notre Famille, c'est, bien sûr, saint Jean Bosco, notre père commun. Mais il faut remonter au-delà, à celui que nous pourrions appeler notre "grand-père" très vénéré : saint François de Sales.

Nous avons en effet la chance de nous appeler non pas "boscovites", comme quelques-uns l'auraient voulu, mais "salésiens". Car Don Bosco, avant même d'être prêtre, avait déjà choisi François de Sales comme modèle pour lui-même ; et dès les débuts de son œuvre et de ses fondations, il choisit encore François de Sales comme protecteur et point de référence : il fonde en 1844 l'"Oratoire de saint François de Sales" ; à Valdocco, en 1852, il bâtit la petite église Saint-François-de-Sales ; en 1854 il donne à ses premiers disciples le nom de "salésiens" ; en 1859 il fonde la "Pieuse Société de Saint François de Sales", et en 1876 l'association des "Coopérateurs salésiens", pour lesquels il lance en 1877 le "Bulletin Salésien". Dans la fameuse "Lettre de Rome" du 10 mai 1884, charte de l'esprit qui anime toute son action pastorale, il écrit encore comme pour résumer sa pensée : "Que la charité de ceux qui commandent et la charité de ceux qui obéissent fassent régner parmi nous l'esprit de Saint François de Sales"¹. Cette même année, quand il choisit un blason pour sa congrégation, il y fait figurer saint François de Sales sous un faisceau de lumière divine.

J'exposerai plus loin les raisons qui expliquent ce choix de notre père. Les simples rappels que je viens de faire nous disent que François de Sales à un titre tout particulier est l'un de "nos" saints : il doit nous devenir "familier", et nul ne pourrait se prétendre "salésien de Don Bosco" s'il ne connaissait rien de celui qui a ouvert dans l'Église le courant de la salésianité dont il se nourrit. Je vais donc évoquer très briè-

¹ En *Scritti pedagogici e spirituali*, Institut Historique Salésien, Rome, LAS 1987, p. 302.

vement sa figure et sa doctrine, après quoi nous discernons mieux les affinités profondes qui lient à jamais ces deux “Savoyards” : l’évêque François de Sales d’Annecy et le prêtre Jean Bosco de Turin.

A) UN REGARD SUR LA VIE DE FRANÇOIS DE SALES

1. Jusqu’à 25 ans : étudiant

Il naît au château de Sales en territoire du Duché de Savoie, le 21 août 1567, premier enfant de François et Françoise de Boisy (son père a 44 ans, et sa mère 15 ans. Il aura douze frères et sœurs dont cinq mourront peu après leur naissance.

Sa très longue période d’écolier-étudiant se déroule en *trois étapes* : aux collèges de La Roche et d’Annecy, où déjà naît sa vocation au sacerdoce, dix ans à Paris au collège des Jésuites (entre 11 et 21 ans : ses 19 ans sont marqués par une tentation de désespoir dont un *Salve Regina* à Marie le délivre), enfin quatre ans à Padoue pour devenir “docteur en droit civil et en droit canonique”, mais il étudie aussi la théologie. Partout il a révélé sa très riche nature : intelligence brillante, caractère tenace, serein et affable, d’un charme incontestable, et surtout dévoré d’amour de Dieu.

2. De 25 à 35 ans : prêtre et “coadjuteur”

Il refuse les fiançailles et le poste de sénateur qu’on lui offre : les rêves de grandeurs humaines de son père s’écroulent.

Nommé prévôt du chapitre cathédral, il reçoit les ordres : il est prêtre le 18 décembre 1593. Viennent alors les premières années de son sacerdoce dans un extraordinaire combat missionnaire dans le Chablais calviniste au péril de sa vie : sa prédication courageuse, sa méthode du dialogue patient, sa prière seront déterminants pour le retour de Thonon et du Chablais à la foi catholique.

Son évêque l’envoie à Rome pour affaires du diocèse : il y est nommé coadjuteur (24 mars 1599), à l’âge de 31 ans. En 1602 il est à Paris pour régler le rétablissement du culte catholique au pays de Gex, partie du diocèse redevenue française : en ses neuf mois de séjour, il conquiert la capitale.

3. Prince-évêque de Genève (sacré le 8 déc. 1602) : bon Pasteur parmi son peuple

Il visite inlassablement ses 450 paroisses, forme son clergé (la science est “le huitième sacrement” du prêtre), réforme les abbayes, catéchise les enfants, passe des heures au confessionnal, dialogue encore avec les calvinistes, prêche des avents et des carêmes en maintes villes de Savoie et de France, rayonne par la direction spirituelle orale et épistolaire, intervient dans les querelles théologiques, fonde à Chambéry avec son ami sénateur Antoine Favre l'*Académie florimontane*, écrit et publie au milieu de ces mille occupations en 1608 l'*Introduction à la Vie dévote* et en 1616 le *Traité de l'Amour de Dieu* ...

4. Fondateur de la Visitation Sainte Marie

En 1604 il a rencontré à Dijon la baronne Jeanne Frémyot de Chantal, veuve de 32 ans, mère de quatre enfants. Une amitié spirituelle exceptionnelle s'instaure. En 1607 François lui révèle son projet de fondation d'un Ordre de type nouveau : religieuses contemplatives, mais ouvertes à l'accueil de jeunes filles et de veuves, et pouvant sortir du monastère pour “visiter” les malades et les pauvres. L'Ordre est fondé le 6 juin 1610 ; mais en 1618 les raideurs canoniques officielles leur suppriment tout apostolat.

5. Derniers voyages

Le duc Charles-Emmanuel de Savoie envoie François à Paris pour solliciter le mariage du prince héritier Victor-Amédée avec Christine de France, sœur du jeune roi Louis XIII. Il y restera dix mois. Plongé dans un jeu d'intrigues, il est avant tout missionnaire, prêche inlassablement, rencontre Vincent de Paul, Mère Angélique Arnaud et Richelieu, fonde une Visitation à Paris, refuse de devenir le coadjuteur du cardinal-archevêque.

En 1622 un autre voyage pénible lui est imposé : aller accueillir Louis XIII en Avignon, puis l'accompagner en remontant le Rhône jusqu'à Lyon. Logé chez les Visitandines de Bellecour à Lyon, il y rencontre une dernière fois Jeanne de Chantal, et y meurt d'une hémorragie cérébrale le 28 décembre. Le 24 janvier 1623, Annecy célèbre ses funérailles solennelles, et son corps est transporté au monastère de la Visitation. Il sera canonisé le 19 avril 1665 par Alexandre VII, et, beau-

coup plus tard en 1877, déclaré par Pie IX docteur de l'Église, le premier de langue française.

Telle est la vie de notre patron, d'une singulière richesse et plénitude. Prenons alors un peu de recul pour saisir les traits majeurs de sa physionomie et comprendre déjà combien Don Bosco a été inspiré de le choisir comme modèle et protecteur.

* * *

B) UN ÉVÊQUE PASTEUR TOUT PRÉOCCUPÉ DU PROGRÈS SPIRITUEL DE SES FIDÈLES

1. Vingt ans de charge épiscopale (de 35 à 55 ans, 1602-1622).

a) *Avant tout évêque*

François de Sales est plutôt mal connu. On le voit traditionnellement comme un théologien, un mystique, un écrivain spirituel, un directeur d'âmes, un fondateur d'ordre religieux. Sans aucun doute il a été tout cela, et excellemment. Mais aucune de ces qualifications ne le définit directement. Toutes ces tâches, il les a exercées *à l'intérieur d'une tâche plus fondamentale : celle d'évêque*. Don Bosco disait : " Je ne suis que prêtre ". François aurait pu dire : " Je ne suis qu'évêque, en tout, à chaque instant ".

Pour le bien juger, il faut le voir avant tout comme un grand homme d'action, un apôtre dévoré de zèle, un évêque obsédé par la conscience de ses responsabilités de pasteur d'âmes, livré entièrement au peuple que Dieu lui avait confié. L'intérêt majeur de sa spiritualité vient du fait qu'il a formulé une doctrine, une psychologie et une mystique *de l'action chrétienne*. En lui se sont admirablement compénétrés et fondus ces deux éléments qu'on trouve rarement réunis : une pensée vivace et une action intense, le tout animé par une vie spirituelle d'une singulière profondeur. Il aurait pleinement approuvé ce mot de Bergson : " Il faut penser son action et traduire en acte sa pensée ", évitant ainsi de glisser soit dans le pragmatisme soit dans l'idéalisme.

La biographie que nous avons esquissée manifeste fort bien la prééminence en sa vie de sa fonction d'évêque. Il est mort *jeune*, à 55 ans ! Ordonné prêtre à 26 ans, après les longues et sévères études de Paris et de Padoue, il n'aura que 28 ans d'activité ministérielle, dont 5 comme

prêtre (missionnaire en Chablais) et 20 comme “ prince-évêque de Genève ”. Sa vie, globalement, ce fut son épiscopat.

b) *Évêque en un contexte historique complexe et difficile*

Rendons-nous compte maintenant de ceci : son service fut dense et mouvementé en raison du contexte historique particulièrement complexe. Sa vie apostolique fut étroitement liée à la politique de son prince, le duc Charles-Emmanuel de *Savoie*, désireux de reconstruire l'unité religieuse de ses états. Mais en 1601, par le traité de Lyon, une partie de son diocèse (Gex) devenait française, ce qui l'obligea à entrer en relation avec la *France* : avec ses autorités politiques (Henri IV et sa cour), religieuses (les évêques), spirituelles (Mme Acarie, Pierre de Bérulle, Monsieur Vincent) ; on lui offrira par deux fois l'archevêché de Paris !

D'autre part, il est évêque de *Genève*, mais exilé à *Annecy* : il se trouve donc au cœur des oppositions entre catholiques et protestants et des controverses surgies de la *Réforme* : il travaille inlassablement à la réconciliation, à la reconquête spirituelle de sa ville épiscopale (sur mandat du pape Clément VIII, il rencontrera trois fois Théodore de Bèze, le successeur de Calvin), à l'unité de la foi dans son diocèse.

Par ailleurs, il est né quatre ans après la fin du Concile de Trente, ce qui signifie que, en 1600, la *réforme catholique conciliaire* doit encore atteindre le clergé, ignorant et ambitieux, les monastères, spirituellement en décadence, le peuple chrétien, peu évangélisé. François voudra faire à Annecy ce que Charles Borromée (1538-1584) a fait à Milan.

Enfin la situation se complique encore du fait du mouvement de la *Renaissance* : son esprit ne manque pas d'attirer un milieu qui réclame avec force le dépassement des formes et des structures féodales et médiévales. François sera un “ moderne ”.

C'est dans ce contexte extrêmement difficile que François de Sales fut pasteur, et pasteur soucieux de conduire ses brebis sur les chemins de la sainteté !

c) *L'affrontement des hérétiques*

Depuis 1534 déjà, la ville de Genève était devenue la citadelle du protestantisme et toute la région était déjà contaminée par l'hérésie de Calvin. Avec la disparition de la foi catholique, les dévastations et les morts, elle avait connu la destruction des églises, l'abolition du culte, la mise à l'écart ou l'élimination systématique des prêtres. Au temps de

François de Sales, le Chablais subissait depuis plus d'un demi-siècle l'emprise du Calvinisme orchestrée par Théodore de Bèze, successeur de Calvin. Les tentatives de pénétration pacifique avaient été vaines : d'où le découragement et la crainte de tous les fidèles résidant en Haute-Savoie.

François y était arrivé sans amener grand-chose avec lui : le *Bréviaire* pour la prière, le *Catéchisme* de Bellarmin pour la prédication, la *Bible* pour l'affrontement inévitable et la réfutation. Difficiles furent les débuts et indécises les approches et les rencontres, à cause de la méfiance et de l'obstination générales ainsi que des menaces. Le jeune missionnaire avait même encouru la peine de mort pour son audace. Mais François commença par chercher à se gagner la faveur des gens simples et humbles. La présence d'une petite vicille à son premier sermon lui avait suffi pour sortir la réflexion suivante : " Une âme vaut tout un diocèse ! " Puis sonna l'heure voulue par Dieu pour les plus récalcitrants. Dans les premiers débats publics, le choc fut frontal, mais ensuite, au cours des conversations en tête à tête, la méfiance tomba et les cœurs s'ouvrirent peu à peu. En secret d'abord, mais à découvert par après, les hérétiques fanatiques militants eux-mêmes se pliaient à sa prédication pleine de conviction et à sa fermeté pénétrée de douceur. Les résultats, il les reconnut avec humilité dans une lettre adressée au pape Clément VIII : " Il n'y avait pas cent catholiques au Chablais, mais à la fin, quand je l'ai quitté, il ne devait même plus compter cent protestants ! "

Devançant en quelque sorte les directives de Vatican II, au temps de la Contre-Réforme déjà, François n'aborda pas les hérétiques sur les ton polémiques de l'époque. L'habile " épéiste " mania plutôt l'arme de la douceur et de la compréhension. En celui qui l'affrontait, François voyait une âme à sauver. C'est cela seul qui explique les conversions en masse obtenues par le jeune évêque. Du Perron, ami du saint, disait : " Si vous voulez que les hérétiques discutent, amenez-les-moi ; mais si vous voulez qu'ils se persuadent et se convertissent, conduisez-les chez l'évêque de Genève " .

d) *Apôtre et catéchiste*

Une de ses premières messes célébrées en territoire de mission fut en l'honneur du Saint Esprit. Ce fut justement en cette circonstance qu'il lui vint une idée lumineuse. Si les hérétiques et les opposants ne veulent pas me prêter l'oreille, ce seront leurs yeux qui devront me lire ! Et il composa les " feuilles volantes ", anticipation des affiches murales et

des tracts de propagande. Moyens rapides de diffusion d'idées, contenant le résumé des vérités de la foi : brefs messages de catéchèse en tranches. Avec la joyeuse complicité des gamins, ces feuilles glissaient sous les portes des maisons pour être lues furtivement et discutées avec feu.

Suivirent des débats serrés à ciel ouvert, où triomphait généralement la vérité. François ne s'épargnait pas et trouva même plus tard des collaborateurs, comme le Père Chérubin, capucin, et son frère cadet Bernard, qui l'épaula dans un débat sous forme de dialogue où François jouait le rôle du fidèle instruit.

Pour couronner son activité apostolique furent célébrées les Quarante heures à Annemasse (1597) et la fête du Saint-Sacrement à Thonon (1598) : un petit congrès eucharistique avant la lettre, en terre de mission par-dessus le marché !

2. Trois grandes œuvres de spiritualité pratique

François a exprimé le meilleur de sa doctrine en trois grandes œuvres spirituelles : les deux traités *Introduction à la Vie dévote* (1609, édition définitive en 1619) et *Traité de l'Amour de Dieu* (1616), et les *Entretiens spirituels* (édition posthume).

Il n'était pas particulièrement enclin à la littérature. S'il a parlé et écrit, ce fut surtout par inspiration, par devoir d'état, sous la pression des urgences apostoliques et de l'expérience pastorale.

L'Introduction à la Vie dévote appartient à la phase plus étroitement savoyarde de son épiscopat. Elle nous révèle un François de Sales directeur d'âmes, éducateur, guide de l'homme ou de la femme qui veut vivre sincèrement sa vie chrétienne dans les tracas de l'existence "mondaine".

Le *Traité de l'Amour de Dieu* est un livre de synthèse ; il court au long de dix années intenses de son épiscopat (1607-1616) : années de contacts directs avec des évêques de Savoie, de Rome ou de France, avec des prêtres, avec des âmes "dévotes", avec des paroissiens des villes ou de la montagne ; au long aussi de six années de direction des Visitandines (fondées en 1610). En ces dix ans, la pensée de François a mûri et s'est clarifiée. Écrire est devenu pour lui un contrepois au tourbillon des activités, un moyen de recueillir le fruit de ses expériences et d'étendre son influence dans l'espace et le temps.

Enfin, les "*Vrais Entretiens spirituels*" qu'il eut avec les Visitandines entre 1611 et 1622, publiés après sa mort (1629) par les soins de la

Mère de Chantal, sont les réponses à des questions réellement posées par les Visitandines, une sorte de direction spirituelle communautaire faite sur le ton de la confiance.

Ces œuvres, presque contemporaines, sont comme trois *optiques* ou trois *formulations* d'une même pensée, diversifiée selon les destinataires. La *Philothée* de l' "Introduction à la Vie dévote", c'est la chrétienne engagée en plein monde. Le *Théotime* du "Traité de l'Amour de Dieu", c'est le chrétien, laïc ou religieux, qui, voulant aller au-delà de la simple "introduction" à la vie chrétienne, chemine vers sa plénitude. Enfin dans les *Entretiens*, François dialogue avec le nouveau type de religieuses qu'il aurait voulu introduire dans l'Église.

Ces œuvres, nées de l'action pastorale, sont tout orientées vers la vie et vers l'action. Elles constituent trois *itinéraires* psychologiques et spirituels qui saisissent le chrétien *dans le dynamisme* de son existence et de sa foi : la "vie chrétienne" est vie, mouvement, croissance de la personne historiquement située. François de Sales, en cela, est *un moderne*, et nos intentions pastorales aujourd'hui rejoignent les siennes. Philothée et Théotime étaient des chrétiens exposés à l'humanisme païen de la Renaissance, risquant de dissocier leur vie de leur foi. Cette tentation est tout à fait actuelle : elle s'appelle *sécularisme*. Le phénomène inéluctable de la sécularisation requiert que les croyants acceptent les structures autonomes du monde, mais vivent subjectivement en elles selon toute la lumière de leur foi et toute l'intensité de leur amour. Le Concile Vatican II le leur a dit : "Qu'ils mènent toutes leurs activités terrestres en unissant, dans une synthèse vitale, tous les efforts humains, familiaux, professionnels, scientifiques, techniques, avec les valeurs religieuses, sous la souveraine ordonnance desquelles tout se trouve coordonné à la gloire de Dieu" (GS 43/1). Une foi hors de la vie et des tâches quotidiennes est une foi qui s'illusionne. Or François de Sales nous a dit que cette synthèse vitale est opérée par le cœur et par l'amour, mais dans la diversité.

3. Les vocations spirituelles sont diverses : aider chacune dans sa marche

Son expérience pastorale et spirituelle l'a convaincu qu'il existe une *hiérarchie spirituelle* des personnes. Sans aucun doute, Dieu aime toutes ses créatures, et son Fils est mort pour tous les hommes. François se fera le défenseur de cette vérité alors oubliée : l'appel évangélique à la perfection de l'amour est unique et universel, égal pour tous. *Mais les voca-*

tions concrètes sont subjectivement différentes: tous n'ont pas les mêmes ressources pour répondre. Cela provient de causes diverses: différences de qualités naturelles, de caractère, d'éducation, de milieu, de rencontres; différences aussi dues à la façon dont réagissent les libertés humaines, plus ou moins généreuses; dues enfin au mystère des libéralités divines, plus ou moins abondantes. Il faut instruire, stimuler, éduquer *chaque* âme. Un pasteur sait fort bien qu'il n'a pas à attendre les mêmes fruits de tous, et que certains ont besoin d'attentions particulières.

François de Sales accepte clairement l'idée d'une *élite chrétienne* à laquelle il vaut la peine de consacrer davantage de temps et de soins; et c'est pour cette élite qu'il écrit. Attention! il ne s'agit absolument pas d'une sorte de "racisme" au sein de l'Église: cette élite est de caractère spirituel, et non social; *seul la constitue le degré de charité*, et nullement les avantages humains. Aussi bien, François la cherche et la découvre *partout*: dans le monde et dans les cloîtres, à la campagne et à la montagne et dans les villes, parmi les prêtres et parmi les laïcs, parmi les riches et parmi les pauvres et les ignorants. Il suffit d'avoir un cœur généreux, capable d'aimer; il suffit d'être une "Philo-thée" ou un "Théo-time", c'est-à-dire un "amoureux de Dieu".

Une remarque mérite d'être faite: cette élite, François l'a trouvée en particulier chez de nombreuses *femmes*: plein d'estime pour elles, parfaitement à l'aise avec elles, toujours avec une réserve souriante, il se soucia vivement de leur éducation spirituelle, à l'encontre du courant d'antiféminisme traditionnel qui régnait encore à cette époque. Il fut très critiqué par ses contemporains, accusé de trop s'occuper d'elles. Monsieur Bourdoise, grand prédicateur de Paris, lui dit un jour: "Vous êtes évêque, et vous ne vous occupez que des femmes". La réponse fut exquise: "C'est aux orfèvres à manier l'or, et aux potiers la terre"².

Notons aussi que, pour lui, s'occuper de cette élite représentait une façon de hausser vers Dieu, dans la charité, *le peuple chrétien tout entier*. Ceux à qui Dieu donne davantage reçoivent aussi la charge de donner davantage à leurs frères, et de le faire, dans la mesure du possible, collectivement. Tous les "dévots" doivent collaborer, quel que soit leur rang social, chacun travaillant là où la Providence l'a placé: l'accroissement du Règne de Dieu requiert l'union de tous dans l'action. François inscrivait ses fidèles dans des *confraternités* (lui-même en fonda plusieurs); et l'élite intellectuelle fut réunie par lui dans l'*Académie flori-*

² En TH. SCHUELLER, *La femme et le Saint*, éd. Ouvrières, Paris 1970, p. 15.

montane. Dans le même sens nous, aujourd'hui, nous les pressons de participer à des mouvements d'apostolat ou de vie évangélique.

Il reste qu'il faut tenir compte de l'*itinéraire personnel de chacun*. Chaque âme a son histoire et son secret. À chaque instant Dieu l'aime ; et il la prend exactement au point où elle se trouve, pour lui faire faire un pas en avant. Chaque âme doit donc s'accepter comme elle est, et son directeur spirituel doit la rejoindre sur sa route. Grande est la tentation d'englober toutes les âmes dans une même situation, de les contraindre à marcher toutes du même pas, d'être impatient et de vouloir brûler les étapes. François de Sales nous rappelle que chaque âme a sa grâce, ses lumières, ses inspirations, et donc son rythme propre ; et toute vie chrétienne est un "itinéraire" où se constatent des progrès et des reculs, des temps d'arrêt, des avancées tantôt rapides, tantôt lentes. L'amour de Dieu nous saisit dans notre histoire de créatures *en mouvement*. Le dialogue même entre Dieu et chaque âme est une histoire chaque fois singulière, où est engagé le mystère insondable des prédictions divines. L'important est d'aller de l'avant, de ne pas piétiner dans la médiocrité.

* * *

C) LA VOCATION CHRÉTIENNE : SE LAISSER INSPIRER PAR L'AMOUR

Nous voici alors au problème de fond de la vie spirituelle selon saint François de Sales : il s'agit de déterminer la nature de *cet amour* que nous devons vivre, ses lois d'exercice et de progrès, sa pédagogie et ses fruits.

1. Le tout de l'homme, c'est son cœur, appelé à choisir le Bien

a) *Le libre choix de l'amour divin*

Le tout de l'homme, c'est son "cœur" fait pour Dieu. La doctrine spirituelle de saint François de Sales peut être résumée en ces deux phrases que nous lisons aux livres I et X du *Théotime* : "L'homme est la perfection de l'univers, l'esprit est la perfection de l'homme, l'amour celle de l'esprit, et la charité celle de l'amour : c'est pourquoi l'amour de

Dieu est la fin, la perfection et l'excellence de l'univers"³. Et d'autre part: "Sitôt que l'homme pense un peu attentivement à la Divinité, il sent une certaine douce émotion de cœur, qui témoigne que Dieu est *Dieu du cœur humain*" (*Tb* I ch. XV, 395).

Ainsi François se place-t-il d'emblée *au centre* du christianisme, rejoignant les deux affirmations convergentes de saint Jean et de saint Augustin: "*Dieu est Amour*" (1 Jn 4,16) en lui-même et dans sa recherche de l'homme, et "*Tu nous as faits pour Toi, Seigneur*" (début des *Confessions*): l'homme est fait pour aimer, il y a en lui une préparation secrète et une attente au regard de l'amour de Dieu. Le sens même de l'univers, de l'histoire des hommes et du destin de chaque personne est la rencontre amoureuse entre Dieu qui cherche l'homme et l'homme qui cherche Dieu. Comme disait un vieux moine: "J'ai mis quarante ans à chercher Dieu, et quand j'ai cru l'avoir trouvé, je me suis aperçu que c'est lui le premier qui m'avait cherché". La difficulté, le drame viendra du fait que l'homme peut méconnaître ou faire taire sa tendance la plus profonde, et choisir alors de fuir loin de Dieu.

Le cœur et l'amour: voilà le *nœud vivant* de la doctrine salésienne. "Le cœur, dit François, est siège et source de l'amour" (*Tb* I ch. X, 380). Référé au symbolisme du cœur de chair qui fait vivre le corps, le cœur profond est *notre libre capacité d'aimer*. De soi, cette capacité est indifférenciée: elle peut s'appliquer à des objets qui avilissent, ou à des objets qui ennoblissent. Toutefois, dans notre cœur, une "région" est réservée aux rapports avec Dieu: François l'appelle "le fond du cœur", ou encore "extrémité et cime de notre âme, pointe suprême de notre esprit" (*Tb* I ch. XII, 390): c'est là que Dieu fait sentir ses inspirations et ses motions. En langage moderne, nous pourrions dire, à peu près équivalement, que le fond du cœur est la *conscience*, vue dans le dynamisme de ses options; c'est l'homme dans la profondeur de sa personnalité singulière.

Voici alors le drame de l'homme: *vers quel objet va s'orienter son cœur*, sa capacité d'aimer, de se donner, de sortir de soi, de "s'extasier"? C'est le mystère de notre "libre arbitre". Dans la psychologie salésienne, la liberté est le pouvoir dont dispose la volonté raisonnable de *choisir ses amours*: "La volonté, écrit François, n'aime qu'en voulant aimer, et, de plusieurs amours qui se présentent à elle, elle peut s'attacher à celui que

³ Début du Livre X, éd. de La Pléiade, p. 811. Nous citerons désormais cette édition, sous les sigle: *Pb* Philotée, *Tb* Théotime, puis la Partie ou le Livre, le chapitre et la page.

bon lui semble” (*Th* I ch. IV, 363). En effet, jugement et décisions sont aux prises avec “les passions et l’appétit sensible et sensuel”: “dans le fond du cœur”, là précisément où l’on rencontre Dieu dans la foi, se déchaîne “la guerre que nous sentons tous les jours ... entre le vieil Adam qui suit les appétits de son Eve ou de sa convoitise, et le nouvel Adam qui seconde la sagesse céleste et la sainte raison” (*Th* I ch. V, 365).

La vie chrétienne spirituelle, en sa naissance, en son développement et jusqu’en son sommet, est donc le résultat tout ensemble de *la grâce de Dieu* et de *la liberté de l’homme*. Ce cœur, fait pour Dieu, Dieu ne cesse pas de l’inviter par des “attraits délicieux”, par des “allèchements”, par des “saintes inspirations” (*Th* II ch. XII, 444). Écoutons cet admirable passage, de ton parfaitement augustinien, du *Livre II. ch. XII* de *Théotime*: “Voyez donc comme le Père éternel nous tire: en nous enseignant il nous délecte, non pas en nous imposant aucune nécessité; il jette dans nos cœurs des délectations et plaisirs spirituels, comme des sacrées amorces par lesquelles il nous attire suavement à recevoir et goûter la douceur de sa doctrine. En cette sorte donc, très cher Théotime, notre franc arbitre n’est nullement forcé ni nécessité par la grâce ... La grâce est si gracieuse et saisit si gracieusement nos cœurs pour les attirer, qu’elle ne gêne rien en la liberté de notre volonté; elle touche puissamment, mais pourtant si délicatement, les ressorts de notre esprit, que notre franc arbitre n’en reçoit aucun forçement. La grâce a des forces, non pour forcer, mais pour allécher le cœur; elle a une sainte violence, non pour violer, mais pour rendre amoureuse notre liberté ...; elle nous presse, mais elle n’opresse pas notre franchise; si [de sorte] que nous pouvons, emmi nos forces, consentir ou résister à ses mouvements, selon qu’il nous plaît” (*Th* II ch. XII, 444).

Doctrine admirable et lumineuse qui fait appel à notre *tâche éducative*: il s’agit d’aider l’homme, les jeunes en particulier, à donner à Dieu une réponse positive, par une éducation qui se situe au confluent de l’estime des valeurs et de la présentation de la Parole de Dieu. Toute âme profonde se nourrit des valeurs de vérité, de bonté, de beauté: toute éducation qui *fait voir* aux jeunes et aux adultes la splendeur de ce qui est vrai, bien, et beau, et en donne *le goût* et le désir, prépare à la rencontre de Dieu. Le drame de notre temps, c’est que les éducateurs ne savent plus ou ne se préoccupent plus d’éduquer le “cœur profond” des jeunes, suscitant en eux l’*admiration*, les *grands désirs*, l’*enthousiasme* (remplacés souvent par le scepticisme, la critique corrosive, le mépris). Saint François de Sales nous le rappelle: le cœur humain se nourrit de grandeur et d’admiration; et il répond à Dieu quand, ainsi préparé, il

reçoit une annonce authentique de la Parole de Dieu, quand le mystère chrétien de Dieu Père infini et de Jésus Christ sauveur lui est proposé en toute sa splendeur. Alors s'opère la rencontre: en cette image éblouissante de Dieu, le cœur humain reconnaît Celui pour qui il est fait.

b) *Itinéraire de la communion avec Dieu*

Il serait trop long de décrire ici *les formes et les étapes* de l'union du chrétien avec son Dieu, union que François de Sales décrit en adoptant le symbolisme biblique et traditionnel de l'amour conjugal, sans se lasser de commenter le *Cantique des Cantiques*. Il réagit fortement contre la routine et la mécanisation de la vie, contre la primauté du juridisme: le christianisme n'est rien s'il n'est pas avant tout un personnelisme, *une vie de relations intimement personnelles entre chaque croyant et son Dieu vivant*: la "dévotion" ou "vie dévote", c'est cela, précisément. La pauvreté de la vie spirituelle de tant de chrétiens vient du fait qu'on leur a enseigné à adhérer à une doctrine et à une morale, et non avant tout à une mystique: aimer l'Amour infini, et dialoguer avec lui dans un étonnement toujours nouveau.

Les grandes *étapes* indiquées par François sont, en premier lieu, l'amour *de complaisance*, d'admiration des perfections divines: "Notre Père qui es aux cieux! ...". Vient ensuite l'amour *de bienveillance*: "vouloir le bien" de Dieu, désirer que son Nom soit sanctifié et que son Règne vienne. Vient enfin l'amour *de soumission et de conformité*: vouloir que sa Volonté soit faite, et l'accomplir pour de bon dans sa propre vie. Nous atteignons ici la perfection de l'amour, le signe par excellence de son authenticité: céder à Dieu, chercher ce qu'il veut, l'accomplir réellement, se soumettre à son bon plaisir. C'est l'amour *transformant*: aimer ce que Dieu aime, vouloir ce que Dieu veut, c'est se préparer à dire: "Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi" (Ga 2,20), en toute ma vie!

2. Le cœur qui aime Dieu l'aime à travers toute la vie

La mystique de François de Sales est essentiellement, je l'ai dit, une mystique de l'action chrétienne, de la vie chrétienne. Le cœur, en effet, c'est la personne même en ses choix profonds. Si le cœur a choisi Dieu et s'est uni à lui, nécessairement l'amour envahira *tout l'être* pour vivifier ses multiples richesses, et *toute la vie concrète* sera pénétrée par le surnaturel.

En particulier, François *a magnifié la sensibilité humaine*. Périlleuse si elle s'exprime à part, elle devient précieuse si elle exprime l'amour authentique. "Notre saint, écrira la Mère de Chantal, n'était pas exempt de sentiments et émotions des passions, et il ne voulait pas qu'on désirât d'en être affranchi" (lettre au R. P. Jean de la Rivière). "Je suis le plus affectif du monde, disait-il de lui-même ... Il n'y a point d'âmes au monde qui chérissent plus cordialement, tendrement ... plus amoureusement que moi; car il a plu à Dieu de faire mon cœur ainsi" (lettre de 1620, *Œuvres* XX, 216).

La charité s'exprime en nobles émotions, mais plus encore en *actes de vertu*. Certains auteurs spirituels enseignent que l'amour de Dieu et du prochain est une sorte de résultat, qui présuppose l'exercice de beaucoup d'autres vertus. François *renverse la perspective*: la charité est source autant que fruit. Pour être vertueux, il faut *aimer avant tout*. Qui aime devient vertueux. C'est le sens de la 3^e Partie de l'*Introduction à la Vie dévote*: "La reine des abeilles ne se met point aux champs qu'elle ne soit environnée de tout son petit peuple, et la charité n'entre jamais dans un cœur qu'elle n'y loge avec soi tout le train des autres vertus, les exerçant et mettant en besogne ainsi qu'un capitaine fait [avec] ses soldats" (*Ph* III ch. I, 125). Selon François, la charité n'est pas une vertu parmi d'autres, elle ne fait pas nombre avec les autres; elle est la puissance qui vient informer, animer et valoriser toutes les autres vertus, pour transformer leurs actes en autant d'actes *d'amour*. Il rejoint par là saint Paul en la Première Lettre aux Corinthiens: "La charité est patiente, serviable, etc" (1 Co 13,4).

Il ajoute que la charité ne suscite pas dans la même mesure toutes les vertus. *Il en préfère quelques-unes*, où elle se manifeste plus explicitement. Voici le cortège des vertus évangéliques, sur lesquelles il a écrit des pages inoubliables, "vertus desquelles toutes les actions de notre vie doivent être teintes" (*Ph* III ch. I, 126); sont à préférer les vertus les plus conformes à notre situation et devoir d'état, "les plus excellentes et non pas les plus apparentes" (*ibid.*). Il faut, dit-il, "filer le fil des petites vertus": la *patience* pour "posséder son âme" (*Ph* III ch. III, 133), l'*humilité*, "connaissance de notre petitesse et faiblesse", à laquelle il consacre quatre chapitres de la *Philothée* (*Ph* III ch. IV-VII), la *douceur*, qui est l'humilité envers le prochain et la fleur de la charité fraternelle (ch. VIII-IX), la *simplicité*; puis les "*grandes vertus*" d'obéissance, de chasteté et de pauvreté qui, sous des formes diverses, intéressent aussi bien les gens mariés que les religieux appelés à les pratiquer par vœu (ch. XI-XVI).

L'amour de Dieu lance ainsi le cœur humain dans l'aventure d'une

foi vécue. À travers la diversité des situations et des vertus, c'est sur cet amour qu'il faut veiller pour le maintenir et le perfectionner, l'amour assurant la véritable valeur de nos actions. C'est la doctrine importante de la *rectitude du regard*, de la purification des intentions: "Ce n'est pas, dit-il, par la multiplicité des choses que nous faisons que nous acquérons la perfection, mais c'est par la perfection et pureté d'intention avec laquelle nous les faisons" (*Entretiens IX*; *Pl* 1092). Et encore: "Les grandes œuvres ne sont pas toujours en notre chemin; mais nous pouvons à toutes heures en faire des petites excellentement, c'est-à-dire *avec un grand amour*. Voyez ce saint, je vous prie, qui donne un verre d'eau pour Dieu au pauvre passager altéré: il fait peu de chose, ce semble; mais l'intention, la douceur, la dilection dont il anime son œuvre est si excellente qu'elle convertit cette simple eau en eau de vie, et de vie éternelle" (*Th XII ch. VI*, 957). Et "souffrir une chiquenaude avec deux onces d'amour a beaucoup plus de mérite que souffrir le martyr avec une seule once d'amour" (*Entretiens, Dernier*; *Pl* 1308).

Cette prédominance de l'amour donne à l'âme et à la vie la vraie *liberté*. L'esprit salésien sûrement ne méprise pas les règles; mais il demande qu'on les observe selon l'inspiration intérieure de la charité. Telle est la consigne que François donnait à Jeanne de Chantal: "S'il vous advient de laisser quelque chose de ce que je vous ordonne, ne vous mettez point en scrupule, car voici la règle générale de notre obéissance écrite en grosses lettres: IL FAUT TOUT FAIRE PAR AMOUR ET RIEN PAR FORCE; IL FAUT PLUS AIMER L'OBÉISSANCE QUE CRAINDRE LA DÉSOBÉISSANCE. Je vous laisse l'esprit de liberté, ... une grande suavité d'esprit, une grande douceur et condescendance à tout ce qui n'est pas péché ou danger de péché ... Il ne faut pas aimer par crainte, mais craindre par amour" (lettre du 14 oct. 1604, *Cœuvres XII*, 359, 363). "*Aime, et fais ce que tu veux*": saint François de Sales a repris et répété cent fois la maxime d'Augustin.

Le fruit de cette doctrine, c'est la vie ordinaire grandie et magnifiée, c'est l'*humanisme chrétien* dans sa capacité de *transfiguration de l'existence*. "Labeille, écrit François, tire son miel des fleurs sans les intéresser, les laissant entières et fraîches comme elle les a trouvées; mais la vraie dévotion fait encore mieux, car non seulement elle ne gâte nulle sorte de vocation ni d'affaires, mais au contraire elles les orne et embellit ..." (*Pb I ch. III*, 37). "Le véritable 'orant', chez lui, ce n'est pas le contemplatif jouissant parfois de la paix, du silence, de la solitude; c'est le chrétien aux prises avec les soucis de l'existence et qui s'efforce, au cœur de ses difficultés, de se comporter en disciple du Christ, c'est-à-

dire en homme complètement attentif au bon plaisir tel qu'il se manifeste à lui au fil des événements quotidiens ... Pour lui, la vie mystique, c'est la vie, la vie quotidienne, la vie avec ses événements prévus et ses événements imprévisibles, ses souffrances et ses joies, ses amitiés et ses séparations, ses soucis et ses consolations, la vie naturelle, mais toute pénétrée, "détrempée" (disait-il) par et dans la volonté de Dieu ... Le signe du progrès, ce n'est pas l'extraordinaire ..., mais au contraire la simplification, le repli sur l'essentiel, la *plénitude spirituelle* de l'acte, même le plus humble"⁴.

3. Le cœur qui aime accepte de mourir et vivre en Jésus Christ

Une chose encore est à dire. On voit sans peine comment toute cette doctrine, sous ses apparences exaltantes, ne renie rien des exigences évangéliques. Tout au contraire ! Il faut se méfier des saints toujours joyeux, souriants, attirants : ils sont plus exigeants que les autres, et leur liberté même est le signe que chez eux le vieil homme a été dompté plus vigoureusement. Disons mieux : il faut faire confiance aux saints joyeux, parce que l'amour qu'ils prêchent porte à de plus grands sacrifices. Aimer, c'est renoncer à soi-même, et le renoncement total à soi est une exigence de la totalité même de l'amour.

Il est significatif que l'un des livres préférés de saint François de Sales ait été *Le combat spirituel* du théatin Lorenzo Scupoli. Il savait que la lutte est nécessaire. Mais il a renouvelé l'esprit religieux *en transportant l'austérité de l'extérieur à l'intérieur* : "Il faut discipliner le cœur, et non le corps", disait-il, éliminer toute recherche de soi. Cela suppose, en particulier, la fidélité à l'oraison, à la confession fréquente, et tout un effort de *vigilance* sur soi-même et sur ses intentions. Mais la merveille, ici encore, c'est que *pour avoir un tel courage, il n'y a rien d'autre à faire qu'à aimer* et vouloir aimer toujours davantage.

La vie spirituelle s'alimente par *le regard continuellement fixé sur Celui qu'on aime, sur Jésus crucifié*. L'humanisme dévot de saint François de Sales est, au fond, un humanisme "christique", centré sur l'Homme-Dieu, Jésus, homme parfait et vraiment Dieu, même si cet aspect sera souligné beaucoup plus vigoureusement par l'École Française. François a adopté la visée de saint Bonaventure sur le motif de l'incarnation : Dieu

⁴ A. RAVIER, *Préface* à l'éd. des *Œuvres*, de la Pléiade, Gallimard 1969, pp. LXXXI et LXXXIV.

a envoyé son Fils non seulement pour expier le péché, mais d'abord et surtout pour avoir une créature à aimer totalement et dont il serait totalement aimé. Les anges et les hommes ont été créés, dit-il, "comme pour tenir compagnie à son Fils" (*Th* II ch. IV, 421), le premier-né de la création, avec la tâche fondamentale d'aimer et de louer le Père du ciel.

Toute la vie dévote s'inspire d'un amour personnel profond de Jésus Christ. "Je ne veux rien savoir parmi vous sinon Jésus Christ, et Jésus Christ crucifié" (1 Co 2,2): ce cri d'amour de Paul, François de Sales l'a répété et commenté amplement en ses écrits comme en ses sermons. Il ne s'agit pas seulement, pour lui, de contempler Jésus comme le modèle parfait, et de lui ressembler en lui restant extérieur. Plus qu'un modèle, Jésus est *Principe* et *Source vive*: il s'agit d'accomplir l'"adhésion" totale à sa Personne, dira l'École Française, ou l'"inhésion", comme dit François, par un mouvement d'"extase", c'est-à-dire par un mouvement existentiel d'amour grâce auquel celui qui aime sort de soi-même, se dépouille de soi-même pour devenir, dans les limites du possible, Celui qu'il aime. L'acte chrétien par excellence, c'est de "revêtir Jésus Christ" (Ga 3,27), dans la puissance de l'Esprit Saint.

Et si le tout de l'homme, c'est son "cœur" fait pour Dieu, le tout de Jésus Christ c'est aussi son *Cœur transpercé*, d'où jaillissent le sang de la rédemption et l'eau vive de la vie éternelle. Rien d'étonnant que la grande dévotion au Cœur de Jésus ait été réveillée dans l'Église en un monastère de filles de saint François de Sales à Paray-le-Monial. Le fondateur avait préparé le terrain.

En conclusion de son *Traité de l'Amour de Dieu*, François, de façon significative, conduit Théotime sur le mont Calvaire appelé "le mont des amants", "la vraie académie de la dilection". "L'amour et la mort, écrit-il, sont tellement mêlés ensemble en la Passion du Sauveur qu'on ne peut avoir au cœur l'un sans l'autre ... : la vie sans l'amour, ni l'amour sans la mort du Rédempteur... Mourir et aimer! Mourir à tout autre amour pour vivre à celui de Jésus! ... Vive Jésus que j'aime!" (*Th* XII ch. XIII, 971-972).

Et pour conclure cette partie de notre réflexion, je voudrais citer encore quelques *brèves pensées tout à fait typiques* de notre saint, un petit *florilège*:

* "Pour comprendre quel est l'esprit particulier de la Visitation, j'ai toujours jugé que c'était un esprit d'une profonde *humilité* envers Dieu et d'une grande *douceur* envers le prochain; d'autant qu'il y a moins de rigueur pour le corps, qu'il y ait plus de douceur de cœur" (*9^e Entretien*, Pl 1094).

* “Je ne sais comment je suis fait; encore que je me sente misérable, je ne m'en trouble point, et quelquefois j'en suis joyeux, pensant que je suis une vraie bonne besogne pour la miséricorde de Dieu” (lettre à la Présidente Brûlart, mars 1605; *Œuvres* III, 20-21).

* “Il faut non seulement vouloir faire la volonté de Dieu, mais pour être dévot, il la faut faire *gaiement*. Si je n'étais pas évêque, peut-être que, sachant ce que je sais, je ne le voudrais pas être; mais l'étant, non seulement je suis obligé de faire ce que cette pénible vocation requiert, mais je dois le faire joyeusement, et dois me plaire en cela et m'y agréer ... Notre Seigneur sait bien ce qu'il fait; faisons ce qu'il veut, demeurons où il nous a mis” (lettre à la Présidente Brûlart, 13 oct. 1604; *Œuvres* XIII, 349).

* “Ne désirez point de n'être pas ce que vous êtes, mais désirez d'être fort bien ce que vous êtes” (à la même, juin 1607; *Œuvres* XIII, 291).

* “Il nous faut tâcher d'avoir une continuelle et inviolable *égalité de cœur* en une si grande inégalité d'accidents; et quoique toutes choses se tournent et varient diversement autour de nous, il nous faut demeurer constamment immobiles à toujours regarder, tendre et prétendre à notre Dieu. Que le navire prenne telle route qu'on voudra, qu'il cingle au ponant ou levant, au midi ou septentrion, et quelque vent que ce soit qui le porte, *jamais pourtant son aiguille marine ne regardera que sa belle étoile et le pôle*. Que tout se renverse sens dessus dessous, je ne dis pas seulement autour de nous, mais je dis en nous, c'est-à-dire que notre âme soit triste, joyeuse, en douceur, en amertume, en paix, en trouble, en clarté, en ténèbres, en tentations, en repos, en goût, en dégoût, en sécheresse, en tendreté, que le soleil la brûle ou que la rosée la rafraîchisse, ah! si faut-il pourtant qu'à jamais et toujours *la pointe de notre cœur*, notre esprit, notre volonté supérieure, qui est notre boussole, *regarde incessamment et tende perpétuellement à l'amour de Dieu son Créateur*, son Sauveur, son unique et souverain bien. “Ou que nous vivions ou que nous mourions, dit l'Apôtre, si nous sommes à Dieu, qui nous séparera de l'amour et charité de Dieu? Non, jamais rien ne nous séparera de cet amour” (*Ph* IV ch. XIII, 277).

D) DON BOSCO DISCIPLE DE FRANÇOIS DE SALES

On s'est plu à relever les *contrastes* extérieurs entre les deux saints. Chez François la famille noble, la richesse, les longues études supérieures,

débouchant dans de hautes fonctions, et aussi la démarche grave et lente. Chez Jean Bosco le milieu campagnard, la pauvreté douloureuse, les études dramatiquement difficiles, et aussi la vivacité et la souplesse souriante, les cabrioles du saltimbanque. On a relevé d'autre part la sainteté unie, douce et "naturelle" de François de Sales, la sainteté éclatante, traversée de miracles, de visions et d'œuvres magnifiques de Jean Bosco. Ces contrastes sautent aux yeux, mais ils restent, tout compte fait, superficiels, et les affinités et ressemblances sont plus nombreuses et plus frappantes.

1. Don Bosco rencontre et adopte saint François de Sales

Un premier fait très simple, mais auquel on ne pense pas toujours, explique que Don Bosco se soit référé si clairement à François de Sales : ils étaient du même pays. François n'est pas né en France, mais dans le duché de Savoie. Jusqu'au traité de Turin en 1860, qui donna la Savoie à la France, Savoie et Piémont appartenaient au groupe des États sardes, dont la capitale était Turin depuis le milieu du XVI^e siècle. Au temps où se formait le jeune Bosco, François de Sales faisait vraiment figure de saint national ; clergé et aristocratie répandaient son culte et ses œuvres. Cavour lui-même et sa famille se vantaient d'être des descendants des de Sales. Don Bosco apprit à le connaître et à l'aimer dès le grand séminaire de Chieri, et plus encore au *Convitto Ecclesiastico* de Turin qui était placé sous la protection conjointe des saints Charles Borromée et François de Sales et où brillait par sa science et sa sainteté un homme tout imprégné de l'esprit salésien, Don Joseph Cafasso (qui sera, rappelons-le, son initiateur dans l'apostolat et son confesseur pendant vingt ans). On peut penser qu'alors Don Bosco lut au moins l'*Introduction à la Vie dévote*, puisqu'il la recommandera à ses jeunes dans les premières pages du *Giovane Provveduto* ("La Jeunesse instruite") ; mais on ignore s'il a lu ses autres écrits. Ce qu'il a connu et admiré de lui, ce n'est pas tellement son œuvre de docteur et de théologien spirituel, c'est, globalement, sa figure d'apôtre dévoré de zèle et pratiquant de la meilleure méthode pastorale qui soit, celle qu'inspire l'amour.

En effet, au jour de son ordination, le 5 juin 1841, il prend comme quatrième résolution : "Que la charité et la douceur de saint François de Sales me guident *en toute chose*". Et peu après, il choisit sa devise : "Donne-moi les âmes, et garde tout le reste", dont il expliquera la signification à Dominique Savio en lui précisant sans autre commentaire que c'étaient là "des paroles que répétait souvent saint François de Sales" (cf. *Écrits spirituels*, pp. 88 et 237).

Dans ses *Mémoires de l'Oratoire Saint-François-de-Sales*, Don Bosco a expliqué lui-même on ne peut plus clairement pourquoi il avait choisi François comme patron et modèle. Ce texte important mérite d'être cité ici. Lorsqu'en octobre 1844 Don Bosco fut nommé aumônier-adjoint des œuvres de la marquise Barolo, celle-ci accepta de mettre à sa disposition deux vastes chambres de l'aumônerie qui furent transformées en " première église de l'Oratoire " : " On commença à l'appeler 'de saint François de Sales' pour deux raisons : 1° parce que la marquise Barolo avait eu l'idée de fonder une congrégation de prêtres sous ce nom, et dans cette intention elle avait fait peindre le portrait de ce saint que l'on voit encore aujourd'hui à l'entrée du local ; 2° parce que cette forme de ministère exigeant de notre part un grand calme et une grande *mansuétude*, nous nous étions mis sous la protection de ce saint pour qu'il nous obtienne de Dieu la grâce de pouvoir l'*imiter* dans son extraordinaire mansuétude et dans sa conquête des âmes. Une *autre raison* de nous mettre sous la protection de ce saint était que du ciel il nous aidât à l'*imiter* dans sa lutte contre les erreurs opposées à la religion, surtout contre le protestantisme qui commençait à se glisser insidieusement dans nos régions et en particulier dans la ville de Turin " (cf. *Écrits spirituels*, p. 97 ; dans le *Règlement* de 1847, Don Bosco parlera d'imiter François " dans sa charité et dans sa façon aimable de traiter " : condition nécessaire de la réussite de l'œuvre éducative, *ibidem* note 39).

Ce texte est révélateur. Don Bosco, nous le savons, n'a pas ménagé son admiration à d'autres grands saints de l'apostolat : Philippe Neri, Charles Borromée, Vincent de Paul, Alphonse de Liguori. Mais il a " préféré " François de Sales. Autant intuitivement que par raisonnement, il l'a perçu comme le saint *le mieux accordé à son âme et à sa mission*, le plus susceptible de l'éclairer et de l'inspirer dans son œuvre de prêtre éducateur, celui qui sous bien des aspects s'était trouvé dans le même contexte de difficulté et dont la réussite pastorale indiquait avec sûreté la voie à suivre. Essayons de percevoir un peu mieux ces affinités entre le modèle et le disciple.

2. Les affinités " salésiennes " profondes

À l'en croire lui-même, Don Bosco a donc été séduit par *deux traits essentiels* de la figure morale et spirituelle de François de Sales : d'une part son *énergie apostolique*, son zèle pour le salut de ses frères, pour la défense de la vérité, pour la fidélité à l'Église catholique, d'autre part sa

douceur évangélique dans la manière d'exercer ce zèle : manières avenantes, patience, "extraordinaire mansuétude". Mais à la source vive de ces deux comportements, il y a chez tous les deux une conviction de fond, différemment perçue, mais également ancrée et décisive : c'est que l'*amour* est le tout de Dieu et le tout de l'homme. Aussi regrouperais-je volontiers les affinités entre nos deux saints sous les trois chefs suivants.

a) *La ferme identité pastorale: évêque, prêtre, "à fond"*

Ce qui d'abord les rapproche si fort, c'est la fermeté singulière, en chacun, de son identité pastorale. Je l'ai dit au début de ce chapitre : François n'a pas été un intellectuel, un écrivain, un théologien, mais essentiellement un *évêque*, préparé à sa charge par quatre années de prebytérat héroïque. Il est entré tout entier et de toutes ses capacités, qui étaient grandes et variées, dans sa responsabilité et sa fonction d'évêque, arraché à lui-même et "donné" à son peuple pour toujours, comme il l'écrira à la baronne de Chantal, au point de refuser toute autre dignité. Avec un zèle inlassable il s'est appliqué à enseigner, à célébrer et sanctifier, à gouverner en bon pasteur, au bénéfice de toutes les catégories de son diocèse, et au-delà. C'est de son épiscopat qu'ont jailli tous ses écrits. C'est en évêque inspiré qu'il a guidé sur les chemins de la dévotion tant de "philothées" et de "théotimes", et fondé la Visitation Sainte-Marie. Et il est mort de toutes ces tâches.

Quant à Don Bosco, le sacerdoce, héroïquement préparé, remplit sa vie et le définit. Il n'a jamais voulu être autre chose que *prêtre*, partout et toujours, mais charismatiquement orienté vers les jeunes, surtout pauvres : non point éducateur qui serait prêtre aussi, mais prêtre exerçant son sacerdoce dans la tâche éducative. C'est en prêtre qu'il est allé aux jeunes pour les ouvrir à Jésus Christ et à la vie éternelle, en prêtre qu'il a fondé les trois groupes de ses collaborateurs et disciples et s'est lancé dans l'aventure missionnaire. Et lui aussi est mort à la tâche.

Dans le cœur de nos deux saints, c'est donc la même passion des âmes, la même *charité pastorale* qui a brûlé, donnant à tous les deux le goût de l'apostolat direct et inventif. Saurions-nous imaginer les fatigues de leurs innombrables voyages, François à cheval ou à dos de mulet ou parfois en carrosse, Jean Bosco dans les diligences ou les wagons incommodes de l'époque ? Tous deux ont été d'inlassables porteurs de la Parole, et d'une Parole simple, imagée, populaire, tous deux des catéchistes émérites, tous deux des écrivains abondants, fût-ce en

des genres fort différents. Tous deux ont passé de longues heures de leur vie au confessionnal, à la direction spirituelle marquée de sainte amitié et soucieuse d'éduquer et de guider spirituellement chacun dans sa propre vocation. Tous deux ont été fondateurs et ont formé des saints.

Évêque ou prêtre, chacun a aimé et servi l'Église, infiniment soucieux de défendre sa doctrine, de soutenir ses pasteurs, de vénérer le successeur de Pierre, souvent en des contextes difficiles. Et plus d'une fois ils ont payé leur fidélité et leur obéissance par de dures épreuves. Ajoutons : tous deux ont été mêlés à la *politique* de leur pays et de leur temps, et toujours, au cœur de situations délicates, ils ont été en toute clarté ministres du Christ.

Notons encore ce fait : ces deux grands hommes d'action, qui ont réalisé tant de choses, et presque toujours avec succès, n'ont été ni des agités, ni des impulsifs, ni des excités toujours en effervescence, comme s'ils avaient eu besoin de l'action pour s'exprimer eux-mêmes. Leur entourage a toujours été frappé au contraire par leur calme intérieur, leur égalité d'humeur, leur tranquillité souriante, leur capacité de prendre les choses l'une après l'autre, sans autre tension que celle de l'amour du Dieu qu'ils servaient. Les obstacles ne les ont pas décontenancés : la patience non résignée, mais active, était la forme de leur fidélité. Ils n'ont cessé de rayonner autour d'eux la *serénité* et cette "paix de Dieu" qui selon saint Paul "surpasse toute intelligence" (Ph 4,7).

b) *La conviction doctrinale de fond : l'Amour au centre de tout*

Dans sa très belle conférence de 1939 sur nos deux saints, Mgr Lavallée, recteur des Facultés Catholiques de Lyon, a formulé ainsi sa façon de percevoir leur parenté : "Tenter l'expérience du miraculeux effet de la charité sur les maux dont souffre l'humanité, telle est la commune pensée qui constitue la parenté de saint François de Sales et de saint Jean Bosco" (p. 16).

François, au seizième siècle, Jean Bosco au dix-neuvième se sont trouvés affrontés à une époque de crise culturelle, sociale et religieuse : Réforme, Renaissance et concile de Trente, d'un côté, Risorgimento et début de l'ère industrielle de l'autre. Or tous deux se sont opposés au pessimisme protestant ou janséniste par une *vision de l'homme et de l'histoire résolument optimiste et ouverte au futur*. Et cela parce que, divinement inspirés, ils avaient installé au centre de leurs convictions la réalité la plus positive et la plus décisive qui soit : l'Amour, qui est le tout de Dieu et qui est appelé à être le tout de l'homme : "*Dieu est amour ...*

l'amour vient de Dieu ... aimons puisque Lui le premier nous a aimés ... Voici mon commandement : aimez-vous comme j'ai aimé ... Qui aime demeure en Dieu et Dieu demeure en lui ... Si je n'ai pas la charité, je ne suis rien ... La charité est longanime, serviable ... Elle croit tout, espère tout, supporte tout. La charité ne passera jamais" (cf. 1 Jn 4,7-8.19; Jn 15,12; 1 Co 13, 4.7-8) : nos deux saints n'ont cessé de méditer et de vivre ces paroles, François d'une façon plus réflexive, Jean Bosco d'une façon plus intuitive. François a été appelé, à côté de saint Augustin, le "docteur de l'amour". Et Jean Bosco a été appelé par Pie XI "géant de la charité".

Le Dieu qu'ils adorent et qu'ils prêchent, c'est le Père plein de miséricordieuse tendresse, et c'est Jésus le Bon Pasteur qui donne sa vie pour ses brebis. Le *Traité de l'Amour de Dieu* raconte l'histoire de cet Amour divin patient, et le Christ révélera son cœur par une Visitandine. Don Bosco enseigne à ses jeunes : "Oui, vous êtes les délices et l'amour de ce Dieu qui vous a créés", et c'est pour le bonheur qu'il les a créés¹. Et sa dernière fatigue sera de construire à Rome même une église dédiée au Cœur du Christ, comme pour proclamer que toute son œuvre n'avait été qu'une manifestation de la divine charité".

Et l'homme? Nos deux saints le perçoivent de la façon la plus vive comme "orienté vers Dieu", destiné à sa joie éternelle, capable de répondre pour de bon à son amour. Le tout de l'homme, c'est son cœur, et aimer est sa vocation. Le sens de l'univers, de l'histoire et de chaque destin personnel, c'est la rencontre amoureuse de Dieu qui cherche l'homme et de l'homme qui cherche Dieu, et, de là, c'est l'ouverture de soi à la rencontre fraternelle. Le tout de l'éducation, c'est donc d'*initier à l'amour vrai* : on commence d'être sauvé quand on commence d'aimer, et il n'est pas besoin pour le faire d'attendre l'extraordinaire : la chose est possible partout, toujours, dans le plus quotidien du devoir et des rencontres. François l'a enseigné à toutes ses philothées, et Jean Bosco à Dominique Savio et à tous ses garçons.

c) *Les attitudes pastorales "salésiennes"*

Mais chez nos deux saints, la charité n'est pas seulement l'origine et la fin. Elle devient *méthode*, mise en œuvre de l'action pastorale, moyen par excellence et forme de l'apostolat. Avant tout, l'évêque, le prêtre,

¹ *Giovane provveduto*, 2^e méd.; en *Écrits spirituels*, pp. 120-122.

l'éducateur doit aimer "en actes et en vérité" (1 Jn 3,12) ceux auxquels il est envoyé: avant d'être action, l'apostolat est relation personnelle de charité, et toute activité non imprégnée d'amour est finalement vouée à l'échec. Cette conviction a dicté à François de Sales comme à Jean Bosco une série de comportements typiquement "salésiens".

C'est d'abord ce qu'on a appelé leur "humanisme", ou leur optimisme, leur confiance radicale en l'homme et en ses capacités naturelles et surnaturelles. L'un et l'autre, fins connaisseurs de l'homme, ont glorifié les valeurs et les vertus "humaines", donné leur place à l'affectivité, à la joie, à la culture, à l'effort vers le progrès. Ils ont cru foncièrement à l'utilité et à la valeur de l'action. Convaincus que tout homme est éducatible, ils ont fait appel au maximum à ses puissances intérieures: à son intelligence, à sa liberté, à son cœur, à sa foi ("raison, religion, affection", dira Don Bosco), dans la patience qui sait attendre, espérer et recommencer.

C'est ensuite, chez le bon pasteur qui aime ses brebis et tâche de se faire aimer d'elles pour mieux les porter à Dieu, tout un *style de relation*, résumé par Don Bosco dans la fameuse "amorevolezza": l'infini respect de chacun, fût-il le plus pauvre et le moins "sympathique", le "premier pas" en une approche accueillante et souriante, la bonté qui cherche à faire plaisir même humblement, l'humour, une patience infinie et le support des défauts et des ingratitude, l'appel à l'amitié. François de Sales et Don Bosco ont ainsi déclenché autour d'eux la sympathie, d'une façon extraordinaire, toute leur vie. Dans la galerie des saints, ils figurent en tête de ceux qui attirent et que tout le monde aime (songeons par exemple aux "triumphes" qu'ils reçurent tous les deux à Paris).

Autre trait de leur "méthode de la charité": le réalisme mêlé à l'audace. L'amour véritable n'est pas romantique, mais *réaliste*, plein de sagesse pratique. Il aime l'autre tel qu'il est, et cherche à lui donner ce dont il a besoin aujourd'hui. Il s'adapte ... Ainsi François de Sales comme Don Bosco ont-ils pratiqué une apologétique populaire; dans leurs prédications et leurs écrits, ils ont mis en œuvre une pensée équilibrée, utilisé des mots simples, un langage imagé, un style concret et fleuri. Ils n'ont pas exigé de leurs ouailles une sainteté rapide ou rigide; ils ont enseigné une ascèse mesurée, vigoureusement concrète et pratique, et donné le sens de la fidélité quotidienne. Ils ont été tous deux, très tôt, des âmes de bon conseil.

Ce qui ne les a pas empêchés d'être, sous la poussée de l'amour encore, "modernes" et *audacieux* dans leur méthode, bousculant avec tranquillité sur bien des points la façon de penser et de faire des con-

temporaires. François missionnaire au Chablais procède par affiches et par feuillets glissés sous les portes, ce qui lui vaudra d'être un jour proclamé patron des journalistes. Don Bosco s'est lancé dans la presse populaire avec un beau courage, et il sera choisi un jour comme patron des éditeurs catholiques d'Italie. On pourrait les choisir ensemble comme patrons de la communication sociale, tant ils ont cru à sa valeur et au progrès de ses formules (songeons aux dizaines d'éditions que conquirent, de leur vivant même, leurs œuvres principales). Mais c'est leur apostolat dans sa globalité qui est marqué par l'audace : la fondation de la Visitation comme celle de la Pieuse Société salésienne ont laissé Rome perplexe, et le lancement des missions salésiennes a été, au regard humain, une folie.

* * *

CONCLUSION

Qu'on me pardonne d'avoir été si long pour ce premier chapitre sur saint François de Sales : il me semble important de comprendre avec quelque précision pourquoi et en quoi nous nous appelons et sommes "salésiens", destinés donc par vocation à vivre les valeurs salésiennes.

De la part de Don Bosco, la référence à saint François a été continue, et continu le rappel fait aux salésiens d'avoir à imiter (et donc d'abord à connaître) le type de charité et de zèle de leur patron. Sa fête a toujours été célébrée à Valdocco, puis dans les autres maisons salésiennes, dans le style des grandes solennités. Chez les salésiens de ces dernières années, le fondateur a peut-être fait rentrer dans l'ombre le saint patron. C'est dommage. Un renouveau d'intérêt pour François de Sales se fait jour ; entrer dans ce mouvement ne peut être que source de grâce pour notre Famille. Et Don Bosco le premier, du ciel, s'en réjouira.

Oraisons liturgiques (du Missel de la Famille Salésienne, 1990)

1. *Pour le salut des âmes, Seigneur, tu as voulu que l'évêque saint François de Sales devienne le serviteur de tous en toutes choses ; fais que, soutenus par son exemple, nous donnions une preuve de ta douce charité en nous dévouant pour nos frères. Par Jésus, le Christ, notre Seigneur. Amen.*

2. *Dieu tout-puissant et miséricordieux, tu as suscité l'évêque saint François de Sales pour être dans l'Église un pasteur rayonnant de zèle et un*

maître plein de douceur; accorde-nous de travailler avec assiduité à notre mission auprès des jeunes avec la même charité évangélique. Par Jésus, le Christ, notre Seigneur. Amen.

* * *

Pour continuer la réflexion

- *Vies* de saint François de Sales:
 1. E. J. LAJEUNIE, OP, *Saint François de Sales. L'homme, la pensée, l'action*, éd. Guy Victor, Paris 1966, 2 vol. 532 pp. et 490 pp.
 2. A. RAVIER, S. J., *Un sage et un saint: François de Sales*, Nouvelle Cité, Paris 1985, 250 pp.
- *Œuvres* de saint François de Sales:
 1. *Œuvres. Introduction à la Vie dévote, Traité de l'Amour de Dieu, Entretiens spirituels*, textes présentés et annotés par A. RAVIER avec la collaboration de R. DEVOS, coll. La Pléiade, Gallimard, Paris 1969, 1885 pp. (importante introduction).
 2. *Correspondance: les lettres d'amitié spirituelle*, éd. établie et annotée par A. RAVIER, coll. Bibliothèque européenne, Desclée de Brouwer, Paris 1980, 891 pp.
- *Études et essais* sur saint François de Sales:
 1. Dans la bibliothèque des maisons salésiennes, on trouvera probablement l'excellent fascicule du Groupe lyonnais de Recherches salésiennes: *Introduction à l'étude de saint François de Sales*, Fontanières 1962, 124 pp., avec un dernier chapitre sur *saint François de Sales et saint Jean Bosco*.
 2. E. M. LAJEUNIE, *Saint François de Sales et l'esprit salésien*, coll. Maîtres spirituels, Seuil, Paris 1962, 188 pp.
 3. A. RAVIER, *Ce que croyait saint François de Sales*, Mame, Paris 1976, 176 pp.
 4. F. CORRIGNAN, *La spiritualité de François de Sales. Un chemin de vie*, Desclée de Brouwer, Paris 1989, 139 pp.
 5. C. MOREL, *Prier 15 jours avec François de Sales*, Nouvelle Cité, Paris 1990, 125 pp.
 6. Le P. MOUILLARD a rassemblé dans un fascicule les textes des *Lectures salésiennes* dédiés à notre patron: *Saint François de Sales*, éd. Don Bosco, Lyon 1990, 168 pp.
 7. Don E. VIGANÒ a dédié plusieurs pages à François de Sales dans les *Actes du Conseil général* n. 334 (oct.-déc. 1990), circulaire *Spiritualité salésienne et nouvelle évangélisation* (pp. 22 et suiv.).
- Enfin pour qui lit l'italien:

San Francesco di Sales e i Salesiani di Don Bosco, Actes d'un séminaire organisé par notre Université de Rome, sous la direction de J. PICCA et J. STRUŠ, éd. LAS, Rome 1986, 342 pp.



MAMAN MARGUERITE

La première Coopératrice de Don Bosco :

MAMAN MARGUERITE

(1788-1856)

Si vous feuillotez les dernières pages des *Bulletin Salésien* de diverses langues, sous la rubrique “Merci à nos saints”, vous verrez que souvent des lecteurs témoignent avoir reçu des grâces importantes après avoir prié maman Marguerite : ils n’ont pas douté de son pouvoir d’intercession. Dans le passé, à plusieurs reprises, on a tenté d’introduire la cause de béatification de cette sainte femme, mais les lois canoniques d’alors avaient empêché de poursuivre. Ces lois aujourd’hui sont changées ; et à la suite de demandes insistantes venues de tous les coins du monde, la Congrégation salésienne pense sérieusement à reprendre les démarches pour l’introduction de cette cause. Quelle joie dans toute la Famille salésienne si un jour on pouvait invoquer publiquement “la bienheureuse Marguerite Bosco, mère de famille” !

Officielle ou pas, la sainteté “exemplaire” de cette femme éclate aux yeux de qui prend connaissance de sa vie. Aussi bien, trente ans à peine après sa mort, et encore du vivant de Don Bosco, sa biographie déjà était publiée par les soins du secrétaire et premier historien de Don Bosco, don Jean-Baptiste Lemoine, sous le long titre *Scènes morales et de famille, contenues dans la vie de Marguerite Bosco. Récit agréable et édifiant*, Turin 1886. C’était le numéro de juin des *Lectures Catholiques*. Don Lemoine l’offrit solennellement à Don Bosco au jour de sa fête, le 24 juin. Et celui-ci, l’ayant reçu comme le plus beau cadeau qu’on pût lui faire, le lut avec autant d’attention que d’émotion, ne trouvant à y faire que deux retouches minimes¹.

¹ Don Lemoine, en effet, s’était informé depuis longtemps (dès son arrivée à Valdocco huit ans à peine après la mort de maman Marguerite) et à des sources sûres, orales et écrites. Il avait en particulier sous la main les souvenirs autobiographiques de Don Bosco lui-même, les *Mémoires de l’Oratoire*, rédigés entre 1873 et 1875, et les articles que le *Bulletin Salésien* sous la plume de Don Bonetti dédiait depuis janvier 1879 à l’histoire de l’Oratoire Saint-François-de-Sales, articles chaque fois revus avec soin par Don Bosco. Il put ainsi verser les divers contenus de la biographie dans les cinq premiers volumes des *Memorie Biografiche* (dès

Le petit livre de don Lemoyne déclencha l'enthousiasme de tous ceux, petits et grands, qui avaient quelque rapport à Don Bosco et à son œuvre. Il est en effet rédigé avec la ferveur qu'inspirait une admiration sans bornes. On lit dans la préface ce somptueux éloge : " Elle n'était pas riche, mais elle avait un cœur de reine, ni instruite dans les sciences profanes, mais elle était nourrie de la sainte crainte de Dieu. Très tôt elle fut privée de celui qui devait être son soutien, mais sûre d'elle-même grâce à l'énergie de sa volonté appuyée sur l'aide du ciel, elle sut conduire heureusement à terme la mission que Dieu lui avait confiée ... Je suis sûr que celui qui lira [ce livre] trouvera en Marguerite Bosco le portrait de cette *femme forte* dont parle le livre des *Proverbes* ... ", et don Lemoyne de citer quinze versets de ce fameux chapitre 31 des *Proverbes*, qui, en effet, s'applique avec une singulière vérité à la mère et collaboratrice de saint Jean Bosco. Tellement qu'il en cite encore trois autres versets pour conclure la biographie, en ajoutant : " Partout où sera béni le nom de Don Bosco le nom de sa mère aussi sera béni. Il sera impossible de raconter l'histoire de l'œuvre de la Providence divine et de Marie Auxiliatrice sans y insérer la mention de la charité et de l'abnégation de cette sainte femme. Ses prières et ses sueurs contribuèrent à faire germer la semence de laquelle devait naître un arbre aussi gigantesque " ².

La chose qui saute aux yeux dans le cas de Marguerite Bosco, c'est en effet le caractère *providentiel* de sa destinée. Le sens de sa vie, c'est son fils et l'œuvre de son fils. En elle, Dieu a préparé l'œuvre salésienne. Par elle Jean Bosco est né et s'est formé. Avec elle Don Bosco a fondé son œuvre et sa méthode d'éducation. J'ose risquer la comparaison : il en est d'elle comme de Marie, préparée pour Jésus, devenue sa mère, puis sa collaboratrice dans l'œuvre du salut, et la mère de ses disciples.

Connaitre Marguerite Bosco, découvrir sa sainteté, c'est vraiment connaitre une part profonde de Jean Bosco, et c'est découvrir les racines de sa sainteté et de celle à laquelle sont appelés tous les membres de

1898). La première version, plus détaillée, de la biographie se trouve dans le premier des 44 volumes de *Documenti* accumulés par don Lemoyne en vue de la rédaction d'une *Vie* de Don Bosco. Cf. F. DESRAMAUT, *Les Memorie I de Giovanni Battista Lemoyne*, Lyon-Fontaines 1962, pp. 86-93.

² Lire cette préface et cette conclusion aux pages 9 et 197 de la nouvelle édition publiée à la SEI de Turin en 1956 (année du centenaire de la mort de Marguerite) sous le titre : *Mamma Margherita, la Madre di san Giovanni Bosco*, avec une introduction de don Eugenio Ceria.

notre Famille. Les autres saints sont des fruits variés du charisme salésien. Nous sommes ici à l'étape de l'inspiration, à la source, à la racine.

La vie de Marguerite se divise clairement en *trois étapes*:

- sa vie de jeune fille, jusqu'à 24 ans;
- son expérience intensément maternelle, de 24 à 58 ans;
- le rebondissement inattendu : sa tâche de première et décisive "coopératrice" de son fils, de 58 à 68 ans.

A) À CAPRIGLIO, JUSQU'À 24 ANS :

MARGUERITE OCCHIENA (1788-1812)

Première constatation globale : la vie de Marguerite, en ses 68 ans, s'est déroulée en une époque tumultueuse de révolutions. Son caractère naturellement vigoureux trouvera encore à s'y fortifier : en "femme forte" *elle aura à faire face à toute une série de situations dramatiques*. Elle naît au moment de la Révolution française. Enfant, elle voit son pays envahi par les troupes de Napoléon, devenu pour quelques années province française, saccagé par le va-et-vient des armées étrangères, épuisé par les réquisitions et la conscription, visité par un pape qui part en exil ou en revient. Jeune veuve, elle doit traverser des années d'insécurité et de famine (1815-1817), élever sa famille en un contexte d'instabilité politique et sociale : le Royaume de Sardaigne restauré en 1815 ne cessera de subir les remous des mouvements insurrectionnels carbonari et libéraux (1821, 1830-31). À Turin, près de son fils, elle vivra les angoisses de la révolution et des guerres de 1848-1849, elle tremblera pour la vie menacée de son fils, elle verra la grande ville meurtrie par le choléra de 1854 ... Bref, cette femme du peuple a été visitée par les épreuves : elle ne s'en laissera pas décontenancer ; toute sa vie est marquée par le courage et la force d'âme.

1. Une solide famille paysanne

Capriglio est un petit village du pays d'Asti, à une trentaine de km. au sud-est de Turin. Ses maisons très éparpillées s'étalent sur le vert des collines, parmi les bosquets, les vignes et les champs de maïs et de blé. Une fraction du village s'appelle Serra di Capriglio. C'est là que notre Marguerite vint au monde le 1^{er} avril 1788, de Melchior Occhiena (36 ans) et de Dominique Bossone (36 ans), mariés depuis treize ans, paysans aisés, propriétaires de leur maison et des terrains d'alentour. Elle

était la sixième de la famille, mais elle ne trouva près de son berceau qu'une petite sœur de trois ans, Marianne (qui plus tard viendra l'aider à Valdocco); trois petites sœurs et un petit frère n'étaient plus là, tant la mortalité infantile en ce temps-là faisait des ravages. Après elle un petit frère mourra en bas âge, tandis que deux frères, François (né en 1791) et Michel (né en 1795), et une deuxième sœur, Lucie (née en 1793), viendront peupler la maisonnée³. Trois filles donc, et deux garçons: voilà le contexte familial de Marguerite. Le courage, on le voit, faisait partie des biens de famille! Le courage et la foi: elle fut baptisée le jour même de sa naissance, en l'église paroissiale.

Tel sera le milieu où Marguerite va grandir et vivre jusqu'à ses vingt-quatre ans: un petit village dominé par son clocher, une campagne harmonieuse et fertile, une famille où l'on s'aimait, où l'on travaillait dur, où l'on priait dans une confiance absolue en la Providence, en des années secouées par les bouleversements de l'aventure napoléonienne.

2. Une fille décidée

Dès son adolescence et sa jeunesse, sa figure morale et spirituelle se dessine. Selon don Lemoyne, "elle avait reçu de la nature une fermeté de volonté qui, secondée par un bon sens exquis et par la grâce divine, devait lui permettre de vaincre tous les obstacles spirituels et matériels qu'elle rencontrerait au cours de sa vie ... Droite en sa conscience, en ses affections, en ses pensées, sûre dans ses jugements sur les hommes et les choses, à l'aise en ses attitudes, franche en son parler, elle ignorait ce que veut dire hésiter, craindre, rougir ... Cette franchise fut une sauvegarde pour sa vertu, car elle s'accompagnait d'une prudence qui lui faisait éviter tout faux pas"⁴. Capriglio n'avait alors pas d'école: elle n'apprit donc ni à lire ni à écrire. Mais illettrée ne veut pas dire ignorante: elle sut acquérir une éminente sagesse en écoutant d'un cœur éveillé, à l'église paroissiale, les lectures liturgiques, les sermons, les catéchismes, et plus encore en y conformant son expérience de tous les jours.

À cette lumière prennent leur relief les humbles épisodes relatés dans sa biographie. À onze ans, elle proteste contre les soldats autri-

³ Cette deuxième sœur Lucie disparaît rapidement de l'horizon. Je n'ai pas réussi à repérer la date de sa mort.

⁴ LEMOYNE, *Mamma Margherita ...*, éd. 1956, p. 14.

chiens venus camper dans le voisinage et joue de la fourche contre leurs chevaux qui mangeaient à belles dents les épis de maïs séchant au soleil. Jeune fille avenante et d'une belle santé, elle attirait les regards des garçons qui se faisaient galants pour l'accompagner jusqu'à l'église, distante d'un km ; mais elle avait vite fait de les " semer " de son pas rapide. Aux compagnes qui l'invitaient à la danse et aux jeux les jours de fête, elle répondait, gentille, que du travail l'attendait à la maison, et puis que, parfois, le soir, le diable rôde autour des danseurs ...

Sa joie profonde, en effet, était de prier, de penser à Dieu qui nous aime, de le servir en travaillant au bonheur des siens. Elle n'éprouvait pas d'attrance particulière pour le mariage, lorsque, l'année de ses vingt-trois ans, un brave garçon vint frapper à sa porte.

3. Un mariage courageux

À deux kilomètres de Capriglio, sur la colline d'en face, apparaissait parmi les arbres un groupe de maisons appelées Becchi, fraction de Morialdo et de Castelnuovo d'Asti. Un habitant de ce hameau, jeune paysan laborieux de vingt-sept ans, François Bosco, venait de perdre sa femme, Marguerite Cagliero, après six ans de mariage (28 février 1811). Il avait à sa charge un enfant de trois ans, Antoine (une petite Thérèse était morte deux jours après sa naissance) et sa vieille maman de soixante ans, Marguerite Zucca, à demi-paralysée. Comment aller de l'avant sans une nouvelle épouse et maîtresse de maison ? ... Il connaissait Capriglio, où souvent il venait rendre visite à l'une de ses sœurs, et sûrement il avait remarqué Marguerite. Il se présenta donc pour demander sa main. Marguerite objecta qu'elle se devait à ses vieux parents. Mais Marianne et Michel promettaient de s'occuper d'eux, et le père approuvait ce mariage ... D'autant plus que François Bosco n'offrait pas la misère à Marguerite : il possédait des lopins de terre, un peu de bétail, et il était métayer de la maison rurale et de la ferme des Biglione (famille d'avocats de Chieri) où il habitait (située là même où aujourd'hui s'élève le *Tempio Don Bosco*). Et puis la vieille maman Zucca était un amour de grand-mère, fine et sensible et pleine de sagesse.

Marguerite accepta donc, et on prépara les noces et la dot. Le mariage eut lieu le 6 juin 1812, devant le maire, puis à l'église paroissiale. Et le soir même, " Marguerite Bosco " entra dans sa nouvelle demeure, à la ferme Biglione, sur la colline des Becchi. Elle y fut accueillie à bras ouverts par sa belle-mère, Marguerite elle aussi, et elle

donna d'emblée son cœur au petit Antoine de quatre ans. Elle aurait à s'occuper aussi de deux domestiques ... Ample tâche qui allait demander beaucoup d'amour!

B) AUX BECCHI, DE 24 À 58 ANS : MARGUERITE BOSCO, mère de Jean Bosco (1812-1846)

1. Cinq ans de bonheur, puis la tragédie

Elle connut alors cinq années de bonheur. François était le meilleur des hommes, doté d'une foi robuste, d'une parfaite droiture, d'un grand bon sens, courageux au travail. Ils s'aimèrent profondément. Et la petite famille ne tarda pas à s'agrandir. Le 8 avril 1813 naissait un premier garçon, qui fut appelé Joseph, et deux ans plus tard, le 16 août 1815, un deuxième, qui fut appelé Jean-Melchior: le futur saint Jean Bosco. Il fut baptisé le lendemain par le vicaire de la paroisse de Castelnuovo. Plus tard, Marguerite confiera à son fils: "Quand tu es venu au monde, je t'ai consacré à la Bienheureuse Vierge"⁵, ce qui permet d'entrevoir en quel climat d'intimité spirituelle elle avait porté ce fils qui croissait en elle.

Tout allait bien puisque François, en cette même année avait pu acheter dans le voisinage immédiat encore quelques terres et une mesure qui servirait d'étable et de débarras (la future "casetta"), lorsque deux épreuves terribles s'abattirent sur la petite famille: deux années de sécheresse qui annulèrent les récoltes (1816-1817) et la mort soudaine de François. Un jour de mai 1817, celui-ci revint de la campagne tout en sueur et descendit un moment se reposer à la cave où il faisait si frais. Il remonta frissonnant: c'était la pneumonie foudroyante ... Tous les soins furent inutiles. Il fit son testament, dans lequel il demandait que fussent célébrées pour lui trente messes, reçut le viatique, fit remarquer à Marguerite qu'il avait la grâce de mourir comme Jésus à l'âge de trente-trois ans, lui recommanda de se confier en la Providence ...

Il mourut le dimanche 11 mai, et Marguerite passa à son doigt l'anneau de mariage de son François. Quant au petit Jean, qui n'avait que vingt et un mois, la scène tragique de la séparation se grava en lui comme l'unique souvenir de ses cinq premières années: "Alors que tout le monde sortait de la chambre du défunt, moi, je voulais absolument y rester. 'Viens, Jean, me répétait ma mère éplorée. - Si papa ne vient

⁵ *Souvenirs autobiographiques*, éd. Barucq, p. 98. Nous citerons désormais: *Souvenirs ...*

pas, je ne veux pas m'en aller. - Pauvre enfant, viens avec moi. Ton père, tu ne l'as plus'. Elle éclata en sanglots, me prit par la main et m'entraîna ailleurs. Moi je pleurais parce qu'elle pleurait ... Cet événement plongea toute la famille dans la consternation" (*Souvenirs ...*, p. 28).

2. Face à de nouvelles épreuves

Voilà donc Marguerite chef de famille et d'exploitation rurale, à vingt-neuf ans. Toute autre qu'elle eût vacillé sous le fardeau subit et trop lourd. Mais elle n'était pas femme à se lamenter. Elle se mit à l'ouvrage: travail à la vigne et aux champs avec les deux domestiques, au moins jusqu'à novembre, et travail maternel à la maison auprès des trois enfants (neuf, quatre et deux ans) et de la grand-mère. En novembre, elle résilia le contrat de fermage et alla s'installer définitivement dans la mesure achetée par François après y avoir aménagé une cuisine et une grande chambre: ce pauvre logis que Don Bosco appellera "ma maison" et que des milliers de pèlerins vont aujourd'hui visiter en méditant sur l'immense noblesse de la pauvreté.

Mais Marguerite allait avoir besoin de toute sa foi et de tout son amour pour ne pas crouler sous l'accumulation des épreuves. Pendant deux ans elle aurait à se débattre jusqu'à l'angoisse avec les problèmes d'argent: un arriéré de dettes à payer, la sécheresse obstinée qui réduisait les récoltes à presque rien, un invraisemblable procès et le séquestre des récoltes de toute une année en faveur d'une employée des anciens propriétaires ... Si bien qu'un jour, à la maison des Bosco, on eut faim pour de bon. Dans tout le pays on ne trouvait plus rien à acheter, ce qui s'appelle rien. Alors, raconte Don Bosco, elle rassembla ses enfants: "Mon mari m'a dit en mourant d'avoir confiance en Dieu. Venez donc, agenouillons-nous et prions". Après une courte prière, elle se leva et dit: "Aux grands maux les grands remèdes!". Aidée d'un voisin elle se rendit à l'étable, tua un veau, en fit cuire une partie en toute hâte et put ainsi rassasier notre famille exténuée ... On peut s'imaginer quelles souffrances et fatigues dut endurer ma mère en cette année de malheurs" (*Souvenirs ...*, p. 30).

Quelque temps après, elle reçut la proposition d'un mariage des plus avantageux: les enfants seraient confiés à un tuteur. Elle refusa net: "Dieu m'avait donné un mari, dit-elle, et il me l'a repris. À sa mort il m'a confié trois fils. Je serais une mère bien cruelle si je les abandonnais au moment où ils ont le plus besoin de moi" (*ibid.*, p. 30). Marguerite, la femme des fidélités: à Dieu, à son mari, à ses enfants.

3. Former des croyants

Désormais c'est à eux de manière privilégiée qu'elle va se consacrer pour remplir sa tâche d'*éducatrice*: faire de tous les trois des hommes, et seconder le dessein mystérieux que le Seigneur a sur chacun d'eux. Dans cette tâche, où elle reconnaît le sens même de sa vie, Marguerite manifesterà ses dons exceptionnels: sa foi, ses vertus, son savoir-faire, sa sagesse de paysanne piémontaise et de chrétienne comblée d'Esprit Saint. Il serait trop long de la suivre ici dans le détail. Qu'il nous suffise de marquer les aspects essentiels de cette sainteté toute salésienne.

Ce qu'elle transmet d'abord à ses fils, patiemment, au fil de leurs années de croissance, c'est *sa foi inébranlable*, le sens d'un Dieu d'amour toujours présent, une tendre dévotion à Marie. Elle fut une merveilleuse catéchiste, car, bien qu'analphabète, elle avait appris par cœur le petit catéchisme et les plus beaux récits de l'histoire sainte. Elle fut aussi bien une merveilleuse initiatrice à la rencontre de Dieu dans la prière et les sacrements. Don Bosco nous renseigne là-dessus dans ses *Souvenirs autobiographiques*. Matin et soir, c'était la prière, à genoux, accompagnée de la récitation du rosaire. Les trois *Angelus* rythmaient chaque journée, et chaque dimanche était vécu comme la fête de la semaine. Le Dieu immense et bon était perçu comme une présence mystérieuse et providente, adorée dans la splendeur des nuits étoilées, dans l'abondance des biens de la terre, dans l'avertissement même des orages dévastateurs. Le rappel constant: "Dieu te voit" était une invitation à la fidélité de la conscience. Et Jésus Sauveur se faisait rencontrer dans la miséricorde des pardons et dans le banquet de l'eucharistie. Don Bosco raconte comment sa mère le prépara et l'accompagna à ses premières confessions (dès ses sept ou huit ans), et plus soigneusement encore à sa *première communion* à onze ans (Pâques 1826): "Je suis persuadée qu'en ce jour Dieu a vraiment pris possession de ton cœur" (*Souvenirs ...*, pp. 31 et 42).

4. Former des hommes

Dans ce climat de divine présence, Marguerite se fit tout aussi bien l'éducatrice du caractère et de la droiture morale de ses trois fils. Par l'exemple et la parole elle leur enseigna les grandes vertus de l'humanisme piémontais de cette époque; le sens du devoir et du travail, le courage quotidien dans l'acceptation d'une vie dure, la franchise et l'honnêteté, la bonne humeur. Ils furent profondément aimés, mais non

pas “choyés” ni couverts de caresses. Ils apprirent aussi à respecter les anciens et à s’ouvrir volontiers au service du prochain. Ils voyaient leur maman user toujours d’une exquise déférence envers la grand-mère, ouvrir aussi sa porte aux emprunteurs, aux pauvres ou aux fuyards, s’en aller aider une voisine dans le besoin. Elle était, nous dit-on, “l’ange consolateur de tous les malades et de tous les agonisants de la bourgade” (LEMOYNE, *Mamma M.*, p. 74). Mais par ailleurs, calme et forte, elle ne craignait pas de dire leur fait à ceux dont les paroles ou les actes apportaient le scandale. De tels exemples descendaient au plus profond de la conscience des trois garçons.

5. Former de futurs éducateurs

Mais ils apprenaient aussi sans s’en douter, et Jean en particulier, le système d’éducation qu’ils mettraient plus tard en pratique dans leur famille ou leur apostolat. Marguerite l’illettrée nous étonne par les intuitions, la sagesse, la force tranquille, l’équilibre et la prudence de son comportement d’éducatrice, ayant réuni en elle les exigences du double amour paternel et maternel. La Providence divine lui fit la grâce d’être une éducatrice “salésienne”, guidée par un amour préventif, sachant comprendre, exiger, corriger, patienter et sourire. Elle pratiquait le fameux “dialogue” dont on parle tant aujourd’hui. Ses fils étaient surveillés, contrôlés et guidés, nullement opprimés. Ils devaient obéir et demander les permissions. Par ailleurs elle les laissait volontiers s’abandonner à leurs cris et à leurs jeux. Elle ne cédait jamais aux caprices, et corrigeait amoureusement. Une verge était là, dans un coin de la chambre, mais elle n’y eut jamais recours, pas plus qu’aux soufflets. Sa méthode, c’était déjà “la raison, la religion, l’amorevolezza”. Don Lemoyne atteste : “Elle voulait à tout prix que la correction n’engendre ni colère, ni défiance, ni froideur. Sa maxime sur ce point était claire : amener ses fils à tout accomplir par amour et pour plaire au Seigneur. Aussi était-elle une mère adorée” (*Mamma M.*, p. 51). Don Bosco dira plus tard que l’éducation est une affaire de cœur : c’est qu’il en avait fait déjà l’heureuse expérience au foyer des Becchi.

6. Trois garçons fort différents

Marguerite savait d’ailleurs s’adapter à chacun de ses fils. Seigneur, qu’ils étaient différents ! *Antoine* avait perdu sa maman à l’âge de trois ans, et son papa à l’âge de neuf ans : double blessure mal cicatrisée. Il

était devenu un adolescent irritable et grognon, puis un jeune homme arrogant et soucieux de faire voir qu'il était l'aîné et qu'il fournissait le plus gros du travail. C'est à partir de ses dix-huit ans surtout, après la mort de la grand mère (1826), qu'il devint intraitable, vite glissant à la grossièreté et à la violence. Le motif principal de ses colères est bien connu : il ne pouvait accepter les prétentions de son cadet à étudier, la seule vue d'un livre lui faisait monter le sang à la tête. Les scènes de famille durèrent des années ... Marguerite s'entendait quelquefois appeler " marâtre ", alors qu'elle le traitait toujours comme un fils, à l'égal des deux autres, avec une infinie patience : elle ne le frappa jamais. Mais elle savait aussi être juste et ferme : pour la paix au foyer, pour le bien de Joseph et surtout de Jean, elle prit les décisions douloureuses qui s'imposaient. A la fin de 1830, elle procéda à la division des biens, maison et terres. Antoine, demeuré seul, ne tarda pas à se marier avec une brave fille du pays (22 mars 1831) dont il aura sept enfants. Pleinement réconcilié avec les siens, il sera un bon père de famille, très estimé, et un chrétien fidèle.

Joseph, de cinq ans plus jeune, était une tout autre pâte, doux et tranquille, conciliant et ingénieux, même s'il avait ses heures de caprices. Inséparable compagnon de Jean son cadet, il subissait sans jalousie son emprise. Il adorait sa mère ; et durant les longues années d'études de Jean, il sera le fils obéissant et laborieux sur lequel elle pourra s'appuyer. Lui aussi se mariera très jeune, à vingt ans (9 mai 1833), avec une fille du pays, Maria Calosso, dont il aura dix enfants. L'affection et l'aide mutuelle entre les deux frères seront sans faille.

Quant à *Jean*, il est sûr que Marguerite portait sur lui un regard tout spécial, chargé d'interrogation au fur et à mesure qu'elle découvrait l'extraordinaire richesse de sa nature : d'une piété simple et profonde, éveillé et sensible, intelligent et ingénieux, superactif et audacieux, ouvert à ses compagnons qu'il entraînait comme un vrai chef, mais totalement ouvert et confiant d'abord envers elle. Quand il avait neuf ans, elle l'avait entendu raconter le rêve des bêtes sauvages transformées en agneaux sous la conduite de deux mystérieux personnages, et sa réaction à elle avait été : " Qui sait si tu ne dois pas devenir prêtre ? " (*Souvenirs ...*, p. 34). Deux ans plus tard, à l'époque de sa première communion, il lui avait exprimé clairement son désir d'étudier pour être prêtre, mais un prêtre qui se dévouerait aux jeunes. Elle s'était donc faite à l'idée que la Providence ne le destinait pas à la vie des champs, mais au service du Seigneur, et qu'elle était appelée à être la première responsable de cette singulière vocation.

7. Le long chemin vers le sacerdoce

Hélas, il fallait compter avec l'opposition résolue d'Antoine. Elle devra souffrir et se battre pendant cinq ans avant que son Jean ait la route enfin libre pour étudier. Le cœur déchiré, elle le laisse partir pour vingt mois comme garçon de ferme chez les Moglia (1828-1829). Elle se rassure quand le saint vieillard Don Calosso, chapelain de Morialdo, le prend en charge et l'initie au latin, avant de mourir brutalement et de briser ses espoirs (1830). Antoine ayant pris son autonomie, elle peut envoyer Jean à l'école publique de Castelnuovo (1831), grand garçon de seize ans au milieu de gamins de onze ans, et lui fait prendre pension chez le tailleur Roberto, en lui disant : " Confie-toi à Marie ". De la ferme de Sussambrino (à mi-chemin entre les Becchi et Castelnuovo) où elle vient de rejoindre Joseph qui en assure désormais le fermage, elle peut enfin se livrer aux préparatifs de l'entrée de Jean au collège de Chieri. Cette fois la route est libre. Reste un seul obstacle : la pauvreté, car les études et la pension, ça coûte terriblement ! Mais la Providence est là, et aussi la générosité de tous les voisins ; et puis, l'austérité de la vie permettra d'économiser.

Jean passera dix années à Chieri : quatre de collège, six de grand séminaire (1831-1841), revenant à Morialdo pour les longs mois de vacances. C'est pour Marguerite une période enfin tranquille, heureuse, pleine d'espérance. Elle devient grand-mère des enfants d'Antoine et de Joseph. Mais le meilleur de son cœur est à Chieri. Jamais peut-être une mère n'aura accompagné la vocation de son fils avec autant de respect, de détachement, d'humble ferveur, de joie et d'action de grâces secrète ! Le 3 novembre 1831, elle accompagna son Jean à Chieri pour le confier à la veuve Matta, qui le prenait en pension pour une modique somme. Ces années de collège : pour Jean une sorte de triomphe, tellement il brillait par son intelligence et sa mémoire, et plus encore par sa puissance de sympathie à l'égard de tous ! Une heure de crise survint pourtant en 1834, quand il fallut décider concrètement de l'avenir : pouvait-il continuer d'imposer à sa mère les dépenses croissantes de si longues études ? et puis le sacerdoce séculier ne comportait-il pas bien des dangers ? celui en particulier de se muer en simple fonction, somme toute fort commode ? Entrer chez les franciscains résolvait les deux difficultés. Il en parla à son curé de Castelnuovo, qui désapprouva, et vint demander à Marguerite de le dissuader : " Pensez aussi à votre avenir : Jean devenu curé pourra vous accueillir chez lui ". Alors elle s'en fut à Chieri : " Ecoute, Jean. Je n'ai rien à te dire au sujet de ta vocation,

sinon de la suivre comme Dieu te l'inspire. Ne te préoccupe pas de moi. De toi je n'attends rien d'autre que ton salut éternel. Et retiens bien ceci : je suis née pauvre, j'ai vécu pauvre, je veux mourir pauvre. Si d'aventure tu devenais un prêtre riche, dis-toi bien que je ne mettrai jamais les pieds chez toi". Don Bosco vieillard se rappellera encore de quelle voix ferme et vibrante elle avait prononcé ces paroles (*MB I*, 296). Sur l'avis de sages conseillers, Jean décida d'entrer au séminaire.

Le 25 octobre 1835, à l'âge de vingt ans, il prenait la soutane à Castelnuovo, dans l'église paroissiale selon l'usage à cette époque. De sévères résolutions accompagnaient ce tournant de sa vie. "Ma mère, depuis ce jour, nous confie Don Bosco, ne cessait de me regarder, comme si elle avait quelque chose à me dire. La veille de mon départ, elle me prit à part et m'adressa ces paroles mémorables : 'Mon Jean, tu as revêtu la soutane. Tu devines ma joie, ma consolation. Mais souviens-toi : ce n'est pas l'habit qui fait le moine, c'est la vertu. Si jamais tu venais à douter de ta vocation, alors, de grâce, quitte sans tarder cet habit, ne le déshonore pas. J'aime mieux avoir pour fils un pauvre paysan qu'un prêtre négligent de ses devoirs!'" (*Souvenirs ...*, p. 97). Elle ajouta ce qui peut-être lui tenait le plus à cœur : "Quand tu es venu au monde, je t'ai consacré à la Bienheureuse Vierge. Quand tu as commencé tes études, je t'ai recommandé la dévotion à cette Mère. Maintenant je te recommande de lui appartenir tout entier⁶. Aime les compagnons dévots de Marie ; et si tu deviens prêtre, recommande et répands toujours la dévotion à Marie". "En terminant ces mots, ajoute Don Bosco, ma mère était émue, et moi je pleurais. 'Maman, lui répondis-je, je vous remercie de tout ce que vous avez dit et fait pour moi. Vous n'avez pas parlé en vain : vos paroles me seront un trésor pour toute ma vie'" (*Souvenirs ...*, p. 98). Sublimes paroles en effet, que l'Esprit Saint inspirait à cette paysanne illettrée, à cette mère qui, rentrant désormais dans l'ombre, confiait son fils à la Mère par excellence. Elle le suivra, durant six années, par sa prière et par son travail acharné, heureuse de constater, à chaque congé, combien son Jean progressait dans la piété et dans la gravité qui conviennent à qui monte vers l'autel.

⁶ Dans le texte italien : "Ti raccomando di esserle *tutto suo*" : il vaut la peine de noter que cete expression "*totus tuus*" a été choisie par Jean Paul II pour figurer sur son blason.

8. Mère de prêtre

Jean fut ordonné prêtre à Turin le samedi 5 juin 1841. Le jeudi suivant, il vint célébrer la messe solennelle de la Fête-Dieu dans l'église paroissiale de Castelnuovo. Tout le pays était là, fier et jubiland, pour fêter "son" prêtre. Des mains de son Jean Marguerite reçut le Corps du Christ, pour la vie éternelle ... Le curé invita au banquet toute la parenté et tous les notables. Puis on remonta aux Becchi : à revoir les lieux du premier rêve et de tant de souvenirs, le nouveau prêtre fut bouleversé jusqu'aux larmes (cf. *Souvenirs* ..., p. 122). Mais que dire de son émotion lorsqu'il se retrouva seul, dans le silence du soir, avec sa mère, pour une confidence aussi sublime que celle du soir de la prise de soutane : "Jean, te voilà prêtre, tu dis la Messe, tu es donc désormais plus proche de Jésus Christ. Mais rappelle-toi que commencer à dire la Messe, cela veut dire commencer à souffrir. Tu ne t'en apercevras pas tout de suite; mais peu à peu tu verras que ta mère t'avait dit vrai [où donc, Seigneur, cette femme avait-elle puisé ces paroles et cette vision mystique du sacerdoce?]. Chaque jour, j'en suis sûre, tu prieras pour moi, encore vivante ou déjà morte : cela me suffit. Dorénavant, ne pense plus qu'au salut des âmes, et ne te préoccupe pas de moi" (*MB* I, 522). Six ans plus tôt, elle avait confié son fils à Marie. Maintenant elle le livrait au Seigneur et aux âmes à sauver.

Elle croyait donc avoir fini sa tâche : n'avait-elle pas maintenant cinquante-trois ans ? La Providence ne tarderait pas à lui signifier qu'elle n'en avait accompli que la moitié : elle l'appellerait bientôt à partager le ministère de son fils et à étendre sa maternité à des centaines d'autres enfants, dans la douleur pour elle aussi ...

C) À TURIN DE 58 À 68 ANS : "MAMAN MARGUERITE" mère des orphelins de Don Bosco (1846-1856)

1. Une heureuse grand-mère

Le 3 novembre 1841, après avoir rempli pendant les quatre mois de vacances les fonctions de vicaire à Castelnuovo, Jean faisait ses adieux à sa mère et à ses frères, et partait pour Turin. Sur le conseil de son saint ami, don Joseph Cafasso, il entrait pour trois ans au *Convitto Ecclesiastico*, école supérieure de théologie pastorale, et, sous la direction du même ami, il commencerait sans tarder son apostolat parmi les garçons

des rues et des prisons. Le 8 décembre, il inaugurait ses catéchismes avec Barthélemy Garelli : départ de la grande aventure salésienne !

On connaît l'histoire de ces premières années dramatiques : le jeune prêtre réunissant ses bandes toujours plus nombreuses de garçons au *Convitto*, puis chez la marquise Barolo, puis dans les prés du voisinage ... jusqu'à la fameuse Pâques 1846 où il entrait enfin dans la terre promise du *Valdocco*, au hangar Pinardi. Pendant ce temps, Marguerite vivait sereine aux Becchi, heureuse grand-mère d'une ribambelle de petits-enfants s'échelonnant entre treize ans et quelques mois : ceux d'Antoine : François, Marguerite, Thérèse, Jean et Françoise, et ceux de Joseph : Philomène, Rose-Dominique, François et Louis. Que de joies et que d'occupations pour elle !

2. Le “oui” héroïque

Mais en juillet 1846, coup de tonnerre dans ce ciel serein : Jean épuisé par ses tâches est aux portes de la mort ... La prière passionnée de ses garçons arrache à Marie la grâce de sa guérison. Il monte aux Becchi pour une longue convalescence : la mère et le fils vont se retrouver dans l'intimité.

Mais le cœur de Jean Bosco prêtre est resté à Turin ! Il faut y redescendre : tant de jeunes l'y attendent ! Auparavant toutefois, un problème délicat est à résoudre. Jeune prêtre de trente ans, Jean ne peut habiter seul les locaux qu'il vient de louer dans la douteuse maison Pinardi, en ce quartier mal famé du Valdocco, où une certaine *Auberge de la Jardinière* toute proche reçoit, surtout le dimanche, hommes et femmes de petite moralité. “Prends ta mère avec toi !”, lui dit le bon curé de Castelnuovo. Mais comment lui demander d'abandonner sa paisible campagne, à cinquante-huit ans, pour se transplanter à la ville bruyante, au milieu de garçons mal éduqués ? et comment aussi lui demander de passer sous ses ordres et de subordonner désormais toute sa vie à la sienne ? de “reine” qu'elle était aux Becchi (c'est Don Bosco qui emploie ce terme), devenir servante ...

Don Bosco hésita longtemps : l'immense admiration et vénération qu'il avait pour sa mère l'invitait à la fois à ne pas oser et à oser lui faire la proposition. Il s'y résolut un soir ... Lui-même a rapporté la prodigieuse réaction de sa mère : “Elle comprit l'importance de mes paroles et répondit aussitôt : ‘Si tu crois que c'est là le bon plaisir du Seigneur, je suis prête à partir sur-le-champ’” (*Souvenirs ...*, p. 189). Sa vive foi et son amour oblatif lui avaient fait retrouver d'instinct les paroles de

Marie à l'ange annonciateur : " Ne suis-je pas la servante du Seigneur ? Qu'il me soit fait selon ta parole ! ". Elle s'oubliait elle-même, pour ne penser qu'au Seigneur et à la nouvelle tâche qu'il lui offrait, et comme toujours la décision était claire, immédiate, entière : Marguerite, la femme du don total, prête à l'exode !

Le 3 novembre 1846, ils quittèrent la douce colline, tous les deux, à pied jusqu'à Turin. Dame Pauvreté les accompagnait. Don Bosco emportait quelques livres. Marguerite avait au bras un gros panier de lingerie et de quelques objets indispensables. Un chant salésien populaire *Giù dai colli* a immortalisé ce voyage de l'espoir héroïque. Les deux chambres de la maison Pinardi, à l'étage, où ils arrivèrent le soir, épuisés, étaient vides. Tout manquait. Courageuse jusqu'à la bonne humeur, Marguerite s'écria : " Aux Becchi j'avais tant de tracas pour administrer et pour commander. Ici je suis tranquille : je n'ai plus rien à manier, plus personne à commander " (*Souvenirs ...*, p. 189). Elle avait apporté son trousseau de nocés jusqu'alors jalousement conservé intact, quelques pauvres bijoux, du linge ; tout cela fut transformé en aube, en parures d'autel, ou vendu pour couvrir les premières dépenses. À ce degré de détachement, Marguerite était prête pour sa nouvelle maternité.

3. Une décisive présence maternelle à la naissance de l'œuvre salésienne

Alors commence pour elle cette ultime période de dix années où sa vie va se confondre avec celle de son fils et avec la fondation même de l'œuvre salésienne. Elle sera, sur place et en permanence, presque une cofondatrice, en tout cas la première et principale coopératrice de Don Bosco, incarnant de toute sa chair et de tout son cœur l'élément *maternel* du charisme de fondation, et y signifiant la présence de Marie " auxiliaire ". Il faudrait s'arrêter ici longuement pour réfléchir à ce fait si nettement providentiel⁷. Car dans l'œuvre globale de la fondation, *ces dix années furent les plus décisives*, celles auxquelles Don Bosco lui-même ne cessera de se référer (en particulier dans la fameuse *lettre de Rome* du 10 mai 1884). " Maman Marguerite " (c'est désormais son nouveau nom, et son nom définitif) sera activement présente au *premier dévelop-*

⁷ Je l'ai fait quelque peu dans mon livre *Avec Don Bosco vers l'an 2000*, Rome 1990, aux pages 406-411.

pement extérieur de l'œuvre : premier "oratoire", "maison annexe" ou pensionnat pour les premiers apprentis et étudiants, premières écoles et premiers ateliers, petite église Saint-François, lancement des *Lectures Catholiques* dans un climat de révolution et de menaces envers Don Bosco. Elle sera présente plus activement encore à son *premier développement "spirituel"* : formation de la méthode et du climat salésiens, présence des premiers disciples "cofondateurs" : Cagliero (1851), Rua (1852), Alasonatti et Dominique Savio (1854), premières compagnies, premiers fruits de sainteté, premiers abbés et préparation de la fondation de la Société salésienne, qui surviendra trois ans seulement après sa mort. Dans sa biographie de Don Bosco, Teresio Bosco a ce mot magnifique, et si juste : "La congrégation salesienne a été bercée sur les genoux de maman Marguerite"⁸. Cette longue présence féminine et maternelle est, à ma connaissance, un fait unique dans l'histoire des fondateurs de congrégations éducatives. Appartenir à notre Famille et comprendre son esprit, c'est donc accepter de subir la lumière et l'emprise de ce pur visage.

4. Confidente et soutien quotidien de son fils

Essayons de rappeler l'essentiel de ce qu'elle a fait et comment elle l'a fait. D'abord elle fut, comme on le lui avait demandé, la garante, la confidente et l'auxiliaire précieuse de son fils. Rassuré par sa présence, Don Bosco s'appuya sur elle. Il lui demandait souvent son avis, et bien des décisions en ces années passèrent au crible de son jugement. Quand il devait sortir en ville ou s'absenter pour quelques jours, il était tranquille : maman Marguerite serait là pour assister les garçons et tout faire fonctionner normalement, éventuellement pour recevoir les visiteurs même les plus distingués. Lorsque son style devenait trop savant en quelque page des *Lectures Catholiques*, elle le ramenait à la simplicité populaire. Surtout, elle eut à craindre pour sa vie même, et elle cherchait à le protéger contre un zèle que parfois elle jugeait imprudent. Turin, en ces années-là, était à l'heure de l'agitation, des révolutions politiques et religieuses, des guerres : le vent de la liberté démocratique et de l'indépendance soufflait avec violence. En 1848-49 les anticléricaux s'étaient déchainés contre l'archevêque, les prêtres et les maisons religieuses : la maison Pinardi ouverte à tout vent était à la merci des bandes de pillards, une balle avait risqué de tuer Don Bosco tandis qu'il

⁸ *Don Bosco. Une biographie nouvelle*, Cerf 1981, p. 272.

catéchisait ses garçons ... Les transes de la mère redoublèrent dans les années 1850-53 lorsque Don Bosco décida de s'opposer à l'intense prosélytisme des protestants vaudois, et lança pour préserver la foi populaire les *Lectures Catholiques*. Ils avaient juré sa mort. Le soir, il n'osait plus sortir qu'accompagné par deux au moins de ses garçons ; et le célèbre chien gris, *Grigio*, lui sauva plusieurs fois la vie, ne serait-ce qu'en l'empêchant de franchir le seuil de la maison : " Si tu ne veux pas m'écouter, disait Marguerite, écoute au moins ce chien : ne sors pas ! ". L'année suivante (1854), ce fut le déchaînement du choléra sur Turin ... où donc était la tranquillité champêtre des Becchi ?

5. Mère d'une famille de plus en plus nombreuse

Mais en aidant son fils, Marguerite entendait bien servir les jeunes auxquels il avait voué sa vie. Pour eux elle fut, pendant dix ans, la *mamma*, avec tout ce qu'on peut inclure, dans ce mot, de fatigues, de patience, de tendresse. Elle dut d'abord s'habituer aux cris et au remue-ménage des jours de patronage, aux heures bruyantes et tardives des cours du soir. Puis ce fut l'accueil dans la maison des premiers orphelins vagabonds ; Don Bosco a raconté dans ses *Souvenirs* comment sa mère inaugura avec le premier d'entre eux la sainte coutume du " mot du soir " (*Souvenirs ...*, p. 196). Combien étaient-ils, ces garçons qui, désormais, vont constituer la grande famille de maman Marguerite ? Une quinzaine en 1848. Ils montent à trente en 1849 (cf. *Souvenirs ...* pp. 200 et 207), à cinquante en 1850. La construction d'un bâtiment à deux étages permet d'en accueillir soixante-dix environ en 1853, et une bonne centaine en 1854, les deux tiers apprentis, un tiers étudiants ou séminaristes du diocèse, qui vont travailler ou étudier en ville. Une trentaine au moins étaient entièrement à la charge de Don Bosco. On imagine le travail démesuré de maman Marguerite : assurer, en un contexte d'extrême pauvreté et d'inconforts, toute l'économie domestique ! Et donc préparer la soupe et la polenta, nettoyer, cultiver le petit potager, soigner les poules et les lapins, laver la vaisselle et le linge, coudre et raccommoder et repasser, souvent tard dans la nuit pendant que les garçons dormaient, car beaucoup n'avaient pas d'habits de rechange ; les assister et les soigner malades ; mais aussi être patiente à l'infini pour supporter leur vacarme, leurs négligences, leurs défauts de garçons de la rue ... N'avaient-ils pas un jour, en jouant à la petite guerre, écrasé toutes les plates-bandes de son jardin ? un autre jour piétiné sa lessive qui séchait au soleil ?

Si bien qu'un soir de 1850, elle eut son heure de Gethsémani. Quatre années de cette vie-là, ça pouvait suffire, elle n'y tenait plus ! Elle s'en vint trouver Jean : " Écoute, Jean, ce n'est plus tenable. Tous les jours ces garçons m'inventent une nouvelle sottise [et elle donnait des exemples] ... Laisse-moi partir. Laisse-moi retourner aux Becchi, j'y finirai mes jours tranquille ". Que répondre ? ... Bouleversé, Don Bosco la regarde, puis ses yeux se lèvent sur le crucifix qui pend au mur. Marguerite suit ce regard : de grosses larmes glissent sur ses joues ridées : " Tu as raison, dit-elle, tu as raison ". Et elle remet son tablier. " Depuis lors, attestent les *Memorie*, on ne l'entendit plus jamais se lamenter " (*MB IV*, 233). Cet instant est peut-être le sommet de la vie spirituelle de Marguerite : elle rejoignait son Maître dans l'acceptation de la croix *jusqu'au bout* : " Père, que ta volonté soit faite, et non la mienne ! " Qui dira le poids de ce sacrifice dans le développement de l'œuvre salésienne ?

Mais Don Bosco comprit qu'il fallait à tout prix la soulager. Des bienfaitrices déjà venaient l'aider de temps en temps, surtout Marguerite Gastaldi, la mère du futur archevêque de Turin, et la marquise Fassati. A son tour Marianne, sa sœur, quitta Capriglio pour venir s'installer à Valdocco et partager la tâche. En outre les meilleurs des grands garçons de Don Bosco, certains ayant déjà revêtu la soutane (Rua, Rocchietti), prirent leur part de plus en plus en toutes sortes de service.

6. Une éducatrice toute salésienne

Mais je n'ai pas encore dit le plus beau de la tâche de Marguerite, celle en laquelle elle engageait non plus seulement ses bras, mais sa foi, son cœur, son talent inné d'éducatrice.

Puisque tous ces orphelins l'appelaient " maman ", il était bien clair qu'elle ne se limiterait pas à être leur cuisinière et leur lingère. Ils avaient pour elle, comme pour Don Bosco, une confiance totale, une affection d'orphelins qui se sentaient sauvés et aimés. Pas de cérémonial pour aller trouver la *mamma*, toujours sereine et souriante ! On comprend alors comment, à longueur de journée, elle intervenait en des dialogues exquis pour corriger, exhorter, consoler, offrir le conseil opportun, pour former leur caractère et leur cœur de croyants, pour rappeler la présence de Dieu, inviter à aller se confesser à Don Bosco, recommander la dévotion à Marie. En bonne piémontaise, elle disposait d'un répertoire de proverbes et d'histoires qui donnaient à ses conseils un singulier relief. " Comme tu as changé depuis quelque temps ! Si tu ne te corriges pas, où donc finiras-tu ? Rappelle-toi : descend qui

veut, monte qui peut!”. À un garçon qui trouvait toujours de bonnes raisons pour ne pas se confesser : “ Eh ! une mauvaise lavandière ne trouve jamais une bonne pierre ”. À un petit qui pleurait : “ Ce n’est rien. Un peu de patience ! Au paradis on sera tous heureux. Nulle part on ne se trouve aussi mal que dans le pays de ce bas monde ” (cf. *MB* III, 372-375).

Elle les connaissait donc un par un, tous ces garçons, et savait les juger. Pendant deux ans, elle put observer un singulier adolescent venu de Mondonio, dont toute la conduite l’impressionnait : “ Tu as ici, dit-elle un jour à Don Bosco, beaucoup d’excellents garçons. Mais aucun n’a l’âme aussi belle que ce Dominique Savio. Je le vois rester longtemps en prière devant le tabernacle, on dirait un ange du paradis ” (*MB* V, 207).

Quand en juillet 1854, le choléra se déchaîna sur Turin, la maisonnée de Don Bosco, où pourtant l’hygiène n’était pas toujours à l’honneur, fut miraculeusement préservée. Mais pour couvrir et soigner malades et moribonds, maman Marguerite vida tous ses placards, et donna jusqu’aux nappes de l’autel. Le fléau passé (il avait fait 1400 morts), arrivèrent d’un coup à Valdocco cinquante petits orphelins : d’un âge encore tendre, c’est à elle bien sûr qu’ils furent surtout confiés, et elle se retrouva maman, plus que jamais, à soixante-six ans.

Le détachement et la pauvreté activaient son amour. Depuis son arrivée à Turin elle portait la même robe, défraîchie, rapiécée. Par deux fois Don Bosco lui donna vingt lires pour s’en acheter une neuve ... Mais filaient les jours, et la robe était toujours la même, un peu plus élimée, un peu plus reprise seulement. Les vingt francs étaient passés dans l’achat de tant de choses nécessaires à ces garçons. Don Bosco en prit son parti : Marguerite mourrait avec sa vieille robe (cf. *MB* IV, 151).

7. La mort et la béatitude de la pauvreté

Les seuls moments d’accalmie et de repos, en ces années, avaient été les quelques semaines de vacances automnales aux Becchi. Repos très relatif d’ailleurs, car Don Bosco y emmenait toute sa maisonnée. Mais enfin, elle retrouvait l’air pur et le silence. Au retour des vacances de 1856, à la mi-novembre, elle se sentit mal. Une grosse toux la secouait. Elle s’alita : le médecin diagnostiqua une pneumonie qui ne pardonnerait pas. Joseph accourut des Becchi (Antoine, lui, était mort depuis déjà sept ans). À ses deux fils elle voulut donner ses ultimes recommandations. À Jean : “ D’autres prendront ma place ici, mais la Ma-

done ne manquera pas de guider toute chose ... Toi, ne recherche ni l'éclat ni la splendeur, mais la seule gloire de Dieu. Que la pauvreté, la vraie, reste à la base de tes entreprises. Et que ta famille aussi se maintienne dans la pauvreté". À Joseph : "Élève bien tes enfants. Excepté si Dieu les appelle, qu'ils restent paysans. Quitter la terre, ce serait tout gaspiller".

Au soir du 24 novembre, don Borel, son confesseur, lui administra les derniers sacrements. Elle voulut encore s'adresser à Jean : " Dieu sait combien je t'ai aimé, mais, de là-haut ce sera encore mieux. J'ai fait tout ce que j'ai pu. Si parfois j'ai semblé sévère, c'était pour le bien. Dis aux enfants que j'ai travaillé pour eux, comme une mère. Qu'ils prient et offrent une communion pour moi". Jean sanglotait, déchiré par la douleur. Elle reprit : " Adieu, mon Jean. Je te salue pour la dernière fois. Retire-toi dans ta chambre à prier pour moi. Tu souffres trop et tu me fais souffrir. Va!". Elle avait besoin de tout son calme pour s'en aller. Don Bosco se retira (cf. *MB V*, 560-565).

Elle expira à trois heures du matin. Joseph vint avertir Don Bosco : les deux frères se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, sanglotant ... Valdocco devint un champ de tristesse et de prière. Le cortège funèbre jusqu'à l'église paroissiale, avec cette foule d'enfants, pouvait paraître une sorte de triomphe. Mais c'était bien un enterrement de pauvre : Marguerite fut portée à la fosse commune, et n'eut jamais son nom inscrit sur une pierre tombale (cf. *MB V*, 566-567). Elle n'aura rien, absolument rien laissé d'elle ici-bas. N'avait-elle pas dit à Jean, vingt ans plus tôt : " Je veux mourir pauvre" ?

C'est sans doute cette fulgurance évangélique de la pauvreté qui impressionne le plus en maman Marguerite. Elle n'a pas " supporté" la pauvreté ; elle l'a *aimée* comme une béatitude, comme l'inéluctable condition de l'amour vrai et du service efficace. Quelle leçon pour nous, qui sommes aux prises avec la société de consommation !

Sous les portiques de l'ancienne maison Pinardi, à Valdocco, une plaque de marbre rappelle que " ici Maman Marguerite vécut dix années de dévouement, de prière et de pauvreté". Et sur la colline des Becchi, qui maintenant s'appelle " Colle Don Bosco", une magnifique statue en bronze de Maman Marguerite, du sculpteur Enrico Manfrini, a été solennellement bénite par le Recteur majeur don Viganò, le 29 mars 1992 (était présent Peter Secchia, ambassadeur des États-Unis en Italie, un descendant des Occhiena de Capriglio). Mais la figure si purement évangélique, si purement salésienne de maman Marguerite, c'est dans notre cœur surtout qu'il faut la porter.

Pour continuer la réflexion

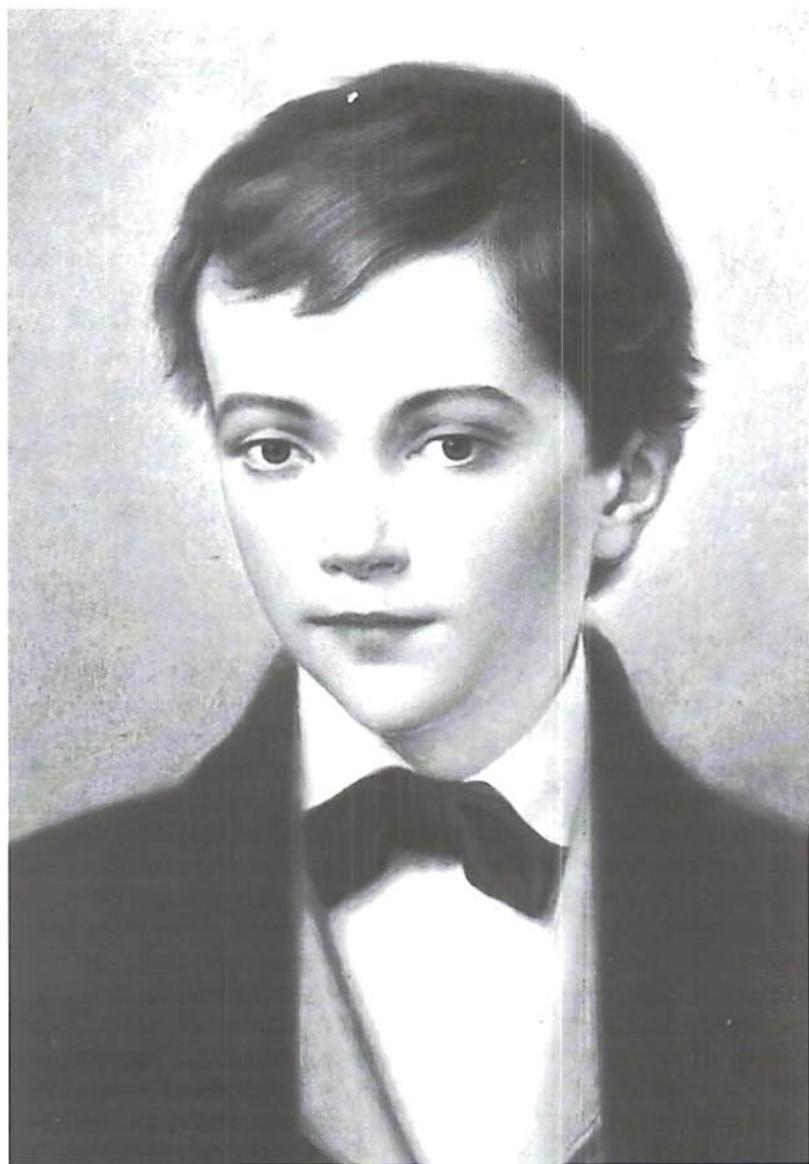
SAINT JEAN BOSCO, *Souvenirs autobiographiques*, présentation du P. DESRAMAUT, traduction du P. BARUCQ, Apostolat des Éditions, Paris 1978, 250 pp.

Dans les bibliothèques des maisons salésiennes, on trouvera encore le petit livre du Père Augustin AUFFRAY, *Telle mère tels fils*, Vitte, Lyon 1947, 125 pp. (la première édition de 1931 avait pour titres *Un modèle de Mère*, 96 pp.).

Louise ANDRÉ-DELASTRE, *Maman Marguerite. mère de saint Jean Bosco*, éd. EISE, Lyon 1956, 157 pp. - Une maman est l'auteur de ce livre, qui est ce qui a été écrit de plus beau sur maman Marguerite. Il suffira de corriger les quelques erreurs historiques.

Teresio BOSCO, *Don Bosco. Une biographie nouvelle*, Cerf, Paris 1981, les chapitres 1 à 14, 21 à 24, et 34.

Pour qui lit l'italien: Aldo FANTOZZI, *Mamma Margherita. La madre di Don Bosco*, LDC, Turin 1992, 221 pp. - Une ample biographie, appuyée sur de bonnes sources.



Saint DOMINIQUE SAVIO

Le premier “jeune Coopérateur” de Don Bosco :
saint DOMINIQUE SAVIO
(1842-1857)

Don Bosco fondateur charismatique a vraiment été un privilégié de la Providence. D'elle il a reçu, en premier cadeau, son admirable mère, maman Marguerite, et nous avons vu au chapitre précédent tout ce qu'elle lui a apporté. Puis, sans tarder, un autre cadeau non moins précieux lui a été offert, un adolescent cette fois, Dominique Savio. Dominique a été pour Don Bosco la preuve éclatante de la validité de sa méthode d'éducation, capable de conduire les jeunes jusqu'à la sainteté. Mais on ignore souvent qu'il a aussi été, de façon tout originale, son collaborateur, à l'heure décisive où il se préparait à fonder la congrégation salésienne.

Dominique est une grande merveille de la grâce divine, le chef-d'œuvre de l'éducation salésienne, une des gloires les plus pures de notre Famille. Il serait impardonnable de ne pas le connaître, et même de ne pas le bien connaître, car on a malheureusement souvent ignoré ou travesti l'extraordinaire richesse de sa figure. À la fin de mon livre *Avec Don Bosco vers l'an 2000* paru en 1990, je lui ai consacré une trentaine de pages, essayant de montrer comment il avait été conduit à la sainteté par Don Bosco, et mettant en relief l'originalité de ces deux saintetés “corrélatives”, celle du maître et celle du disciple. Je ne répéterai pas ce que j'ai dit là. J'en reprendrai seulement quelques traits essentiels pour les insérer dans une vision plus large et plus complète de la vie de Dominique enfant et adolescent.

Rappelons d'abord que nous savons beaucoup de choses de la vie toute modeste de notre Dominique. Une chance à peu près inconnue des autres canonisés lui est échue, à lui et à nous : sa vie a été écrite par un grand saint, lequel, d'une part, étant de son pays même, a pu facilement consulter parents et compagnons ; lequel, d'autre part, a été pendant la période la plus décisive non seulement le témoin, mais l'artisan direct de sa juvénile sainteté. Des malins se sont récriés : “Voilà bien l'occasion de se méfier ! Ce Don Bosco qui n'écrivait la vie des saints

que pour édifier et entraîner ses jeunes a dû retoucher son modèle et le réajuster selon ses propres intentions!". Cette objection faillit arrêter un moment le procès de béatification. Pie XI alors y alla d'un grand geste : il chargea la *Section historique* de la Congrégation des Rites d'étudier la valeur de cette biographie (1931). Elle sortit de l'épreuve avec un certificat de parfaite historicité. Nous voilà donc rassurés. Nous pouvons exploiter à loisir ce petit chef-d'œuvre, qui est à la fois le récit fidèle de la vie de Dominique et un vivant traité de pédagogie salésienne. Nous y ajouterons bien sûr d'autres sources et études, conduites avec la rigueur scientifique aujourd'hui nécessaire¹.

La vie de Dominique se divise très nettement en *deux périodes* : l'enfance à Morialdo et Mondonio jusqu'à douze ans et demi, l'adolescence à Turin chez Don Bosco jusqu'à huit jours avant la mort. Mais la richesse de l'expérience spirituelle invite à partager cette deuxième période elle-même en deux sous-périodes : les premiers cheminements, la pleine sainteté. En ces deux ans et demi, en une course vertigineuse, Dominique accomplira son destin.

A) UNE RADIEUSE ENFANCE CAMPAGNARDE (1842-1854)

1. Un jeune foyer d'ouvriers ruraux

Riva di Chieri. Près de ce gros bourg du pays d'Asti, à 16 km de Turin, au hameau de Saint-Jean, un jeune et pauvre foyer s'est installé depuis peu. Lui, Charles Savio, 26 ans, est forgeron maréchal-ferrant. Elle, Rose-Brigitte, dans la fraîcheur de ses 22 ans, est couturière. Deux époux de foi profonde, s'aimant d'amour fort, courageux devant la vie. À Mondonio, leur première résidence, un premier enfant a été brutalement emporté par la mort, âgé de deux semaines. Mais aujourd'hui, à Riva, c'est la joie débordante : en ce samedi 2 avril 1847 est né un

¹ Nous disposons en français d'une excellente édition de la biographie de Dominique : SAINT JEAN BOSCO, *Saint Dominique Savio*, Introduction, traduction et notes de F. DESRAMAUT, 3^e éd. revue et corrigée, Mappus, Le Puy-Lyon 1965, 200 pp.

- Dans une édition récente en italien, où Teresio BOSCO a "transcrit" la *Vita del giovanetto Savio Domenico* en langage moderne, on trouvera d'abondantes notes historiques (LDC, Turin 1991, 223 pp.). L'étude fondamentale reste celle de A. CAVIGLIA, *Savio Domenico e Don Bosco*, SEI, Turin 1943, 609 pp. (cité Studio). Enfin M. MOLIERIS, *Nuova vita di Domenico Savio*, Colle Don Bosco 1974, 375 pp. Autres renseignements en *Avec Don Bosco vers l'an 2000*, pp. 464-465, texte et notes.

deuxième garçon qu'on appellera comme le précédent, Dominique, "l'enfant du Seigneur". Apparu au monde à neuf heures du matin, il est porté à cinq heures du soir sur les fonts baptismaux en l'église de N. D. de l'Assomption; et on est au samedi "des vêtements blancs" (*in albis*), dans le rayonnement du Christ ressuscité.

Deux ans plus tard, le jeune foyer dans la gêne doit déménager encore: il remonte à quelques kilomètres de là, au pays des douces collines, à *Morialdo*, fraction de la commune et paroisse de Castelnuovo d'Asti, à quinze cents mètres des Becchi. Dominique y vivra neuf ans de sa courte vie.

Mystère des premières années, en cette âme privilégiée par la nature et par la grâce, aidée par l'action éducative de Brigitte, femme de prière, couturière de bon goût et de manières si courtoises et si délicates! Dominique, dès quatre ans, subit l'attraction divine. Il sait par cœur ses prières. Il dit en famille les trois Angélus, et le soir le chapelet. Et comme fera plus tard Thérèse de Lisieux, il se retire parfois dans un coin silencieux de la maison et prie ... À cinq ans le chemin de l'église lui devient familier. Bientôt il viendra chaque jour à la messe, souvent avec sa mère, et fera ses délices de la servir: "Mon Dieu, dès l'aurore je te cherche! Mon âme a soif de toi. Mon cœur languit après toi!" (Ps 62).

2. Le pacte d'amitié

Vient alors la folle demande de ce gamin: "Monsieur le chapelain, je voudrais bien faire ma première communion!". Il a sept ans: à cette époque on ne la fait pas avant douze ans (Jean Bosco lui-même l'avait faite à onze ans)! Qu'il soit béni, le bon pasteur de Morialdo, de n'avoir point fait attendre encore cinq ans cette petite brebis assoiffée. Fort de l'approbation de ses confrères, don Zucca, un jour de carême de 1849, annonce au petit bonhomme: "Dominique, tu pourras faire à Pâques ta première communion!".

Après des semaines de ferveur chargées de prières et de saintes lectures, précise Don Bosco, le grand jour arriva. La veille, en pleurant, Dominique avait demandé pardon à sa mère de ses désobéissances; Brigitte avait failli pleurer elle aussi, tant elle avait peu de choses à lui reprocher. La première communion eut lieu à Castelnuovo. Don Bosco nous informe: "La cérémonie dura cinq heures. Dominique, entré le premier dans l'église, en sortit le dernier. Pendant tout ce temps, il ne savait plus s'il était au ciel ou sur la terre" (chap. III). Un pacte fut

alors conclu, qui ne serait jamais violé : il prit en ce jour quatre résolutions dont la brève formule nous livre d'un coup le secret de sa sainteté :
- 1. Je me confesserai très souvent et je communierai toutes les fois que mon confesseur me le permettra. - 2. Je veux sanctifier les jours de fête.
- 3. Mes amis seront Jésus et Marie. - 4. La mort, mais pas de péchés”.

On a souvent interprété de travers le véritable sens de ces résolutions, mettant la dernière en un relief quasi exclusif et transformant Dominique en un triste obsédé du péché. Mais il est bien clair que la résolution centrale et décisive est la troisième: “*Je choisis pour amis (pour objet de mon amour) Jésus et Marie*”. Dans l’expérience même de ce grand jour de Pâques, cet enfant a compris que le geste de la communion exprimait tout le sens de sa vie, de toute vie chrétienne : s’unir à Jésus sauveur, et répondre au don qu’il nous fait de son Corps par un don semblable de tout soi-même. Il a compris aussi qu’une présence maternelle garantit cette union : d’une même affection désormais il servira Jésus et Marie. Or, a dit Jésus, “si quelqu’un m’aime, il gardera mes commandements” (Jn 14,23). Le pacte d’amitié est si bien pris au sérieux qu’il se conclut, comme tous les serments solennels, en face de la mort : “*Mourir plutôt que de trahir l’amour de mon Seigneur!*”.

Tout est parti de là, affirme Don Bosco. Aux moments importants de sa vie et jusque sur son lit de mort, Dominique redira ces phrases lapidaires, expressions d’un amour qui ne se reprend plus. Son itinéraire de sainteté, nous le verrons, ce sera la découverte des exigences progressives et variées de cet amour d’amitié, “fort comme la mort” (Ct 8,6).

3. Un écolier pas ordinaire

Morialdo ne possédait qu’une petite école d’une seule classe à deux sections, tenue par le brave don Zucca. Dominique la suivit dès ses sept ans, avec grand succès car il avait l’esprit vif et le goût de l’étude. Bientôt il n’eût plus rien de neuf à y apprendre. Pour continuer, il fallait aller à Castelnuovo, distant de 4 bons km! ... Son insistance fit consentir ses parents à une solution héroïque : il se rendra à l’école communale deux fois par jours à pied, par tous les temps (au total 17 km). À ce rythme, avec une incroyable et tranquille énergie, il réussit à tenir environ six mois, puis il dut s’arrêter, épuisé. À l’école il avait conquis la sympathie de tous ses camarades et l’admiration de son maître don Allora.

Au printemps de 1853, nouveau déménagement. La famille s’ins-

talle à 3 km de là, au village d'origine de *Mondonio*. Dominique y fréquente pendant un an et demi l'école primaire tenue par don Cugliero, qui lui donne aussi les premières leçons de latin, car il a manifesté le désir de devenir prêtre. Un jour, on osa exploiter son inaltérable bonté. Accusé faussement d'une grave sottise, il accepta sans mot dire l'humiliante punition. "Pourquoi n'as-tu rien dit? demanda le maître après la découverte de la calomnie. - Pour épargner mon camarade, répondit-il, et pour imiter le silence de Jésus injustement accusé" (*Vie*, ch. VI). C'est alors que don Cugliero songea à Don Bosco: un tel garçon méritait d'être confié à un tel maître.

4. Le contrat avec le tailleur

2 octobre 1854: jour de grâce, rencontre décisive! Don Bosco est aux Becchi, avec le groupe de ses garçons de Turin en vacances. Ce matin-là, par le sentier de Morialdo, il voit arriver un enfant de douze ans que son père accompagne. Quelle lumière sur ce visage, en ce sourire!

— Bonjour mon ami! Qui es-tu?

— Je suis Dominique Savio. Mon maître don Cugliero vous a parlé de moi. Nous venons de Mondonio (*Vie*, ch. VII).

Alors Don Bosco prit le garçon à part, et, dans une longue confiance, *leurs âmes se lièrent pour toujours*. Dans le fameux chapitre VII de la biographie, Don Bosco écrira ces phrases lourdes de sens: "*Nous sommes tout de suite entrés en pleine confiance, lui envers moi, moi envers lui* [notons avec soin cette réciprocité]. Je découvris en ce garçon une âme toute conformée à l'Esprit du Seigneur, et je restai singulièrement surpris en constatant le travail que la grâce divine avait déjà accompli dans un âge aussi tendre".

En ce climat de confiance et d'admiration *mutuelles*, ils peuvent *passer contrat* pour un travail qui ne se terminera que lorsque le garçon aura "tout accompli". Don Bosco reconnaît en Dominique une "bonne étoffe". Mais c'est Dominique qui, saisissant au vol la comparaison, demande à Don Bosco d'être le tailleur et de "faire un bel habit pour le Seigneur": le fils de la couturière de Mondonio savait qu'une étoffe, quand elle est souple entre les doigts, peut devenir un chef-d'œuvre. En réalité ce sera le dialogue de deux libertés qui, chacune en son propre rôle, se soumettront à la liberté suprême de l'Auteur de toute sainteté: "Commence dès à présent à prier Dieu qu'il nous aide *toi et moi* à faire sa sainte volonté".

Quand, après l'exercice de la page apprise par cœur en huit minutes, Don Bosco annonça à Dominique qu'il était admis à l'Oratoire de Turin et "faisait partie désormais de ses chers enfants", le garçon, exultant de joie et de gratitude, lui saisit la main, la serra et ne s'arrêta plus de la baiser: c'était signifier leur départ ensemble pour l'ascension! Il ajouta pour finir cette parole prophétique: "J'espère me comporter de telle sorte que vous n'ayez jamais à vous plaindre de ma conduite".

Et il partit. Depuis le matin de sa première communion, cinq ans et demi plus tôt, jamais son âme n'avait connu pareille fête. Il percevait clairement qu'un merveilleux avenir, tout neuf, s'ouvrait désormais devant lui.

* * *

B) L'ADOLESCENT CHEZ DON BOSCO : LES ÉTAPES VERS LA SAINTETÉ (octobre 1854 - mars 1855)

1. La docilité envers le guide providentiel (l'accueil de l'obéissance)

Le soir du dimanche 29 octobre 1854, Dominique entrait à l'Oratoire du Valdocco, comme étudiant de cinquième. Il n'est plus un enfant: il a douze ans et demi très exactement. Il entre dans une période nouvelle, qui sera sa période éternelle. Si physiquement il va continuer d'apparaître jeunet et gracieux avec sa taille mince, sa figure pâlotte, ses yeux bleus tranquilles et pénétrants, il est désormais psychologiquement, intellectuellement et plus encore spirituellement un *adolescent*. De cet âge il est un trait qu'il n'aura pas: l'instabilité, domptée qu'elle sera par son étonnante maîtrise de soi, sa docilité parfaite à Don Bosco et son habituel recueillement en Dieu. Mais il aura tous les autres, et, chose merveilleuse, *ils seront au service de sa sainteté d'adolescent*: l'affirmation de soi, l'appel des grands horizons, la ferveur impatiente du sentiment. Et même s'il n'est pas un instable, sa vie de vingt-huit mois chez Don Bosco ne se déroule plus dans l'atmosphère paisible des douze premières années. Il y a des troubles et de brusques élans, des heures de scrupules; il y a cette allure hâtive et inquiète que donne à son ardeur le pressentiment de sa mort; il y a même le tragique de maintes circonstances: des amitiés brisées, les alarmes de sa pauvre santé. Et tout cela a lieu dans *un milieu totalement nouveau*; l'écolier rural va devenir un étudiant de la ville, d'une grande cité de 160.000 âmes en pleine expansion. À Valdocco, dans les rues, dans les collèges

qu'il fréquente (deux années sur trois), il va se frotter à de grands apprentis, à de jeunes bourgeois et aristocrates, à des bons et à des méchants, au blasphème et aux mauvaises revues ... Bref, le voilà entré dans notre monde moderne commençant ...

Que serait-il arrivé s'il n'y avait eu la rencontre providentielle avec Don Bosco ? Laisse à lui-même, le saint enfant se serait-il docilement transformé en saint adolescent ? Certains faits de son histoire permettent d'en douter sérieusement : de lui-même il aurait glissé vers les scrupules, vers les excès, ou même vers le repli sur soi, et surtout il n'aurait pas pu développer ses vertus et capacités avec l'élan et les résultats impressionnants qu'il connut à Valdocco. Il avait absolument besoin d'un bon guide et d'un milieu adapté : il n'aurait pu trouver mieux que Don Bosco et Valdocco. Désormais sa montée spirituelle ne sera plus concevable hors de ce guide et de cette maison. Il est entré, selon l'expression si belle du Moyen-Âge, à "l'école de l'Amour" (*schola Caritatis*) et de l'amour salésien.

C'est pourquoi, de sa part, la première démarche de son itinéraire de sainteté a été la totale remise de soi aux mains de son guide, et, sur la double base d'une admiration sans bornes et d'une profonde et très pure affection, *une claire volonté de docilité*. Son premier geste à son arrivée à l'Oratoire est, bien sûr, d'aller saluer Don Bosco. Mais ce n'est pas une simple visite de courtoisie au supérieur de la maison : "Il vint dans ma chambre, raconte Don Bosco, pour se remettre entièrement, comme il disait, entre les mains de ses supérieurs" (Vie, ch. XIII). Il retrouve les paroles mêmes que l'Écriture attribue au Fils bien-aimé à son entrée dans le monde : "Me voici [Père], je viens pour faire ta volonté" (He 10,9). Et quand Don Bosco lui a révélé la signification de sa devise, dont le texte imprimé sur un écriteau pendait au mur : *Da mihi animas, cetera tolle*, sa réaction est de nouveau celle d'offrir son âme : "J'ai compris : ici on ne fait pas un commerce d'argent, mais d'âmes. J'espère que mon âme aussi en fera partie".

L'action formatrice par le milieu

Don Bosco a formé et guidé Dominique *de deux façons*. D'abord à travers l'action du *milieu même de l'Oratoire*, modelé par lui, profondément imprégné de ses principes et de son esprit, continuellement animé par ses interventions de prêtre éducateur : milieu de foi vive, de piété et de grâce, milieu de rude travail et d'austère pauvreté, et pourtant milieu de joie, d'allégresse et de belles manières, en esprit de

famille. La maison comptait, ces années-là, une centaine de garçons, apprentis pour les deux tiers, étudiants pour un tiers. La première façon, pour Dominique, d'obéir à Don Bosco, ce fut de se laisser imprégner par ce milieu, et d'accepter de bon cœur le règlement qui rythmait la vie quotidienne de la maison. Il se fortifiait par là dans les vertus fondamentales, apprenait la sainteté du quotidien si humble et si exigeant, construisait solidement et au-delà de toute illusion le terrain de départ de ses futures ascensions.

L'action formatrice personnalisée

Mais à cette influence diffuse de Don Bosco par le moyen de l'ambiance s'ajouta sans discontinuité son influence *par le contact personnel*, évidemment beaucoup plus profonde et décisive. Sans tarder, leur lien spirituel s'approfondit en se nouant au plan sacramentel.

Cinq semaines après son arrivée, pendant la neuvaine préparatoire à la fête de l'Immaculée, Dominique ouvrait toute grande son âme par une *confession générale*. Événement important: *il inaugurerait en effet le régime régulier de la direction sacramentelle*, ce travail profond qui désormais s'accomplira dans le mystère du sacrement. À ce moment Don Bosco prend en charge et en mains pour de bon cette âme d'adolescent, et c'est dans la confession désormais qu'il exercera "principalement et avec une priorité absolue" (dit don Caviglia, *Studio* p. 83) son ministère de "directeur spirituel" (comme il se nomme lui-même au chapitre XIV de la *Vie*). Il connaît parfaitement le principe de la distinction intrinsèque des deux rôles, et il tient à laisser à ses jeunes la liberté de se confesser à n'importe quel prêtre. Mais il pense que, *normalement*, directeur spirituel et confesseur doivent aller ensemble: qui, mieux que le confesseur, peut connaître, conseiller, orienter, soutenir l'adolescent qui veut progresser? Pour cette raison, il recommandait avec insistance la fidélité au confesseur choisi.

Par étapes, mais sans tarder, Don Bosco amena Dominique à la confession *hebdomadaire*. Seul s'étonnera de cette fréquence chez un adolescent si pur et si généreux, celui qui a, du sacrement, une vision étroite ou même étriquée: il n'est pas à concevoir seulement en fonction du péché "mortel", pas seulement destiné à remettre en état de grâce ou à ajuster une situation trouble; il est aussi enrichissement de la vie théologique, don du Saint Esprit, *instrument de purification et de provocation de l'amour*, contrôle et nouveau départ, moyen en somme de progresser jusqu'à la sainteté. Plus précisément encore, uni à l'eucharistie, ce

sacrement était pour Don Bosco *le moyen par excellence d'éducation chrétienne*, car en lui se conjuguent admirablement, dans leur intensité quasi maximale, les trois interventions de l'Esprit Saint l'Éducateur suprême, du prêtre éducateur, et du jeune chrétien lui-même, désireux de se convertir et de progresser dans l'amour. C'est bien pour cela que Don Bosco voulait une pratique sacramentelle *sérieuse*. En se confessant bien, et chaque semaine, en une confession d'ailleurs rapide, Dominique évitait les hésitations, les déviations, les pertes de temps, et assurait cette *continuité dans l'effort* qui est si difficile aux adolescents et si indispensable à tout progrès authentique.

Aussi bien, pour Don Bosco, si Dominique est devenu un saint, c'est *avant tout* par sa parfaite docilité dans la direction spirituelle. Notons ce fait peu banal : il termine la biographie de son disciple par un appel à la fréquentation sérieuse du sacrement de pénitence (ch. XXVII), où il voit la *leçon majeure* qui se dégage de cette jeune sainteté à l'adresse de tous les adolescents chrétiens. Comme pour nous dire : "Voulez-vous qu'un jeune échappe à la médiocrité et s'achemine vers les hauteurs ? Trouvez-lui un vrai père spirituel ... Tout le reste suivra !".

2. Une deuxième rencontre : Marie (l'accueil de la pureté)

Extérieurement la Providence a conduit Dominique à Don Bosco père et maître. La Providence encore et Don Bosco l'ont conduit à Marie immaculée, afin qu'elle devînt sa mère et sa maîtresse, son éducatrice intime, "le soutien de sa dévotion" (*Vie*, ch. VIII).

Ici, en effet, se vérifie une étonnante coïncidence : Dominique était entré à Valdocco à l'heure exceptionnelle où l'Église se préparait à entendre proclamer de la bouche de Pie IX, le 8 décembre 1854, le dogme de l'Immaculée Conception de Marie. Dans la maison de Don Bosco, la neuvaine préparatoire se déroula dans une atmosphère d'*exaltation spirituelle*, non seulement parce qu'il convenait de se mettre à l'unisson de l'Église, non seulement parce que cette fête était depuis des années, pour le père des orphelins, la fête mariale la plus chère à son cœur (c'est le 8 décembre 1841 que son œuvre avait commencé), mais aussi parce que Marie avait miraculeusement préservé toute la famille de Valdocco du terrible choléra qui, dans les mois précédents, avait fauché dans Turin 1400 victimes.

"Savio, écrit Don Bosco, était l'un de ceux qui se sentaient *brûler* du désir de la célébrer saintement" (*Vie*, ch. VIII). En particulier, en écoutant les recommandations de Don Bosco et poussé par la grâce, il

sentit naître en son cœur deux projets : se confier *totale-ment* à la fois à Don Bosco et à Marie : faire la confession générale de tout son passé (nous l'avons vu plus haut), et pour l'avenir se consacrer à l'Immaculée. Consulté sur ce dernier point, Don Bosco approuva. Et c'est ainsi que " au soir de ce jour, 8 décembre, Dominique alla devant l'autel de Marie, renouvela les promesses de sa première communion, puis répéta plusieurs fois : 'Marie, je vous donne mon cœur; faites qu'il soit *toujours* votre, Jésus et Marie, soyez toujours mes amis! Mais de grâce faites-moi mourir plutôt qu'il ne m'arrive le malheur de commettre un seul péché' " (un passage du chapitre XIII de la *Vie* permet de préciser : "péché contraire à la vertu de la modestie").

La signification de ce geste, dans un tel contexte, est parfaitement claire. Dès son enfance, Dominique aimait tendrement Marie, sa "Maman du ciel". Aujourd'hui, adolescent, il choisit de l'aimer *comme immaculée*, comme victorieuse du mal et du Malin, de l'aimer *totale-ment*, comme la Femme parfaite, l'unique qui mérite son regard et son amour de futur prêtre. Évidemment, il la choisit aussi comme *protectrice spéciale*, comme celle dont la présence l'aidera à se maintenir parfaitement pur, triomphant des tentations que lui offrent désormais l'ambiance de la grande ville et les comportements ambigus de quelques compagnons, acceptant les mortifications nécessaires, en particulier la rectitude du cœur et du regard. "Obsédé" alors par le péché? Nullement. Cet adolescent, avide de beauté et d'affection, fut littéralement *fasciné* par le visage de l'Immaculée, tout comme le sera, quatre ans plus tard, une adolescente de quatorze ans, Bernadette, devant la "petite demoiselle" de la grotte de Lourdes.

Quant à Don Bosco, il ne tarda pas à constater que, ce soir-là, quelque chose de nouveau s'était produit : Dominique désormais lui apparaît réellement *un autre*. Et il perçoit clairement que le Seigneur et Marie, après lui avoir envoyé le 8 décembre 1841 le premier adolescent abandonné, Garelli, à transformer en bon chrétien, lui ont envoyé aujourd'hui l'adolescent comblé de grâce qui servira de modèle à tous les autres : "Ayant ainsi pris Marie comme soutien de sa dévotion, sa conduite morale apparut si édifiante et accompagnée de tels actes de vertu que j'ai commencé dès alors d'en prendre note pour ne pas les oublier" (*Vie*, ch. VIII). Plus que jamais il observera ce singulier garçon et se tiendra prêt à seconder le mystérieux travail de la grâce. Mais Marie, pas plus que Don Bosco, n'est un but, elle est un chemin vers un Autre. Et la pureté, pas plus que l'obéissance, n'est la vertu suprême : l'une et l'autre sont libération pour l'amour.

Notons ce fait, pédagogiquement et spirituellement si intéressant. À ces deux *présences* fondamentales du prêtre et de Marie, Dominique a dû de *surmonter sans dommage la double crise de l'adolescence*. À cela, et au fait de sa petite enfance harmonieuse. La fameuse crise est moins tragique qu'on ne le dit lorsque l'éducation des premières années a été sagement assurée, et lorsque à l'âge critique le garçon ou la fille rencontre les appuis voulus. La crise d'indépendance, d'affirmation de soi par opposition et caprice, Dominique la surmonta par sa confiance absolue en son père, admiré et aimé, Don Bosco. La crise des sens, qui met en jeu la pureté, il la surmonta par sa donation à Notre-Dame, plus admirée encore et plus aimée. Dès lors il était libéré, libre, mis en possession de ses ressources. Le capricieux et l'impur sont des enchaînés, des incapables. Docile et pur, Dominique accédait à la maturité spirituelle pour construire enfin son originale sainteté. *La jeune flamme de sa liberté au service de l'amour* allait pouvoir jaillir et crépiter. Il ne manquait qu'une étincelle. Elle vint de la bouche de Don Bosco, l'homme à la parole ardente, un dimanche du premier printemps.

3. La découverte de la vocation à la sainteté: “ me donner tout entier au Seigneur ” (l'accueil de l'amour)

D'un mot, disons que Marie invisiblement et Don Bosco de l'extérieur ont conduit Dominique à *Jésus sauveur*. Ils lui ont fait entendre l'*appel décisif* de Dieu, provoquant en lui la *grande illumination*, suivie de la “*grande résolution* de se faire saint” et du démarrage effectif de l’“entreprise” par excellence de sa vie d'étudiant: le *don total à Jésus son ami*. Cet événement clé nous est raconté par Don Bosco dans le très précieux chapitre X de la *Vie*, un court chapitre, mais qui éclaire toute la suite et qui mériterait une analyse détaillée.

Un dimanche de mars 1855, le deuxième du carême probablement où la liturgie offrait le texte de la première lettre aux Thessaloniciens: “C'est la volonté de Dieu que vous deveniez des saints” (4,3), Don Bosco comme de coutume fait l'homélie à son petit peuple. Il pense, en bon “salésien”, que la lecture du jour n'est pas seulement pour les adultes et les grandes âmes, mais tout autant pour les jeunes qui sont là devant lui. Il développe donc trois pensées: “Dieu veut que vous deveniez des saints. La chose n'est pas difficile: il suffit d'exploiter votre situation d'étudiants ou d'apprentis. Enfin immense est la récompense pour qui s'est engagé sur cette voie”. Dans l'assemblée, un garçon reçoit ce message comme un appel *direct et personnel*, et en est littéralement

bouleversé : Dominique. “ Ce sermon, écrit Don Bosco, fut pour lui comme une étincelle qui *lui enflamma le cœur d’amour de Dieu* ” : Dominique “ a pris feu ”, pour toujours !

Très riches sont les contenus de cette expérience spirituelle centrée sur “ se faire saint ” (l’expression revient treize fois dans le chapitre, et, mieux que “ devenir un saint ”, elle traduit l’effort auquel consentir) : “ *Je dois* me faire saint, puisque Dieu me le demande à travers la voix de Don Bosco. *Je peux* me faire saint, puisque ma vie d’étudiant toujours joyeux m’en offre la facilité. *Je sens le besoin* de me faire saint. *Je le veux absolument* ”. Deux découvertes donc : je dois, je peux. Un élan intérieur nouveau : *je sens le besoin*. Une énergie farouche pour se lancer dans cette “ entreprise ” : *je veux absolument*.

Mais que signifie pour lui “ se faire saint ” ? Non pas, bien évidemment, être un jour canonisé. Mais sûrement imiter pour de bon les saints canonisés. Ici, nous le verrons, Dominique s’est trompé un moment sur certains moyens d’accéder à la sainteté officielle, mais il ne s’est pas trompé sur sa nature. L’admirable est qu’il *soit allé d’emblée et avec sûreté à l’essentiel* : la sainteté est le don de soi total et définitif au Christ *par amour*, en vue d’une communion profonde à sa personne et d’un service généreux de sa mission. Écoutons ses paroles, selon la *Vie*, chapitre X : “ *Je veux me donner tout entier au Seigneur, pour toujours au Seigneur ... Je dois et je veux être tout entier au Seigneur* ”. Il découvre en cela la signification providentielle de son nom : “ Dominique ” veut dire “ du Seigneur ”, la signification aussi et la valeur de sa vie même, et sa véritable vocation : “ Si je ne me fais pas saint, je ne fais rien ... Je serai malheureux tant que je ne serai pas saint ”. En somme, que se dit-il à lui-même ? Ceci : “ Jésus, tu as été depuis toujours mon ami et mon amour. Mais maintenant j’ai compris que c’est là le tout de ma vie, et que je n’ai rien d’autre à faire désormais que de t’aimer, et de plus en plus ”. “ Obsédé ”, Dominique ? Oui, mais de Jésus son Seigneur et Sauveur ! Envahi et possédé par lui. C’est ce type d’expérience que fera, quarante ans plus tard, Thérèse de Lisieux s’interrogeant avec angoisse sur le vrai sens de sa vie : “ Ma vocation, enfin je l’ai trouvée : c’est l’amour [au cœur de l’Église] ”².

Encore faut-il essayer d’expliquer par quels chemins intérieurs il était ainsi parvenu à cette visée si radicale et à ce recentrement. Il semble que dans les premiers mois de sa nouvelle vie il ait fait progres-

² Lettre à sœur Marie du Sacré-Cœur, en *Œuvres complètes*, Cerf et Desclée De Brouwer, 1992, p. 226.

sivement la *découverte du mystère rédempteur*. Ce milieu de l'Oratoire et de la grande ville moderne, la présence de ce Don Bosco qui parle toujours de "sauver son âme", le mystère même de l'Immaculée qui est aussi la Mère des douleurs : tout cela l'a porté à *se situer de façon nouvelle devant ses "amis Jésus et Marie"*. Les âmes, la sienne et celle de tous ses camarades, elles ont coûté le sang de Jésus et les larmes de sa Mère. Les péchés, les siens et ceux nombreux qu'il découvre ou devine autour de lui, ils profanent et rendent inutiles ce sang et ces larmes. Alors, devant Celui qui, les bras ouverts, avait tout donné, il lui apparut que la seule réponse convenable était de *tout donner lui aussi*. Non plus seulement préférer la mort au péché, mais *positivement* cheminer à travers tout dans l'amour d'imitation et de service.

Dans l'exaltation de sa découverte et dans l'impatience de courir sur ce nouveau chemin, Dominique traversa une période d'agitation, d'inquiétude, de tension, jusque sur son visage habituellement si rayonnant. *Comment faire ? ...* Il fut tenté de prendre une fausse route ; il lui semblait que la voie "facile" du devoir quotidien tout ordinaire n'était pas suffisante, que vivre la sainteté comportait aussi d'imiter les gestes de ces saints dont il entendait parler ou dont il lisait la vie, tels Louis de Gonzague ou Louis Comollo. Il se lança donc dans les mortifications extraordinaires (jeûne, copeaux de bois dans son lit ...) et dans les longues prières (cf. *Vie* ch. X et tout le ch. XV). Mais Don Bosco veillait ...

Et heureusement Dominique n'avait pas conçu son aventure hors de la présence de son guide : "Faites de moi un saint", lui répétait-il. Il fut sauvé par sa docilité, coûteuse parfois (cf. les dialogues du ch. XV). Avec une sagesse toute "salésienne", mais aussi avec fermeté, Don Bosco lui donna *trois consignes* : d'abord, retrouver un climat intérieur de détente et de paix, et le sourire ; ensuite, ne jamais s'évader de la réalité quotidienne, s'appliquer plus que jamais au devoir de chaque jour, accepter seulement les mortifications que comporte l'ordinaire de la vie ; enfin, ne pas fuir la compagnie des camarades, bien plutôt s'ouvrir davantage à eux, "coopérer au salut des âmes", "cultiver" la cour autant que la chapelle.

Cette dernière directive était la seule vraiment *nouvelle* : elle ouvrait à la générosité de Dominique un champ en quelque sorte sans limites. Elle fut donc décisive : avec elle il entra dans la phase de plénitude de sa sainteté : il deviendra au sens fort du terme un apôtre, et un apôtre "salésien", à l'image de son père, prêt à être l'un de ses collaborateurs les plus efficaces.

C) LA SAINTETÉ RÉALISÉE : SUIVRE SALÉSIENNEMENT JÉSUS SAUVEUR (1855-1857)

1. Le zèle du “da mihi animas” : “gagner à Jésus tous mes camarades” (l’amour actif)

Le chapitre XI de la *Vie* commence par ce paragraphe extrêmement typique : “La première chose [nouvelle] qui lui fut conseillée pour se faire saint fut de s’employer à *gagner des âmes à Dieu*, car *il n’y a pas de chose plus sainte au monde* que de coopérer au bien des âmes, pour le salut desquelles Jésus Christ a répandu jusqu’à la dernière goutte de son précieux sang. *Dominique découvrit l’importance de cette activité*, et plusieurs fois on l’entendit s’écrier : ‘Si je pouvais gagner à Dieu tous mes compagnons, combien je serais heureux!’”.

Autrement dit, Dominique a désormais trouvé sa vraie voie de sainteté : l’apostolat de son milieu. Son amour pour Jésus débouche dans l’amour pour les âmes rachetées par sa croix. Son “don total au Seigneur”, il l’exprimera consciemment dans le don total à *son règne parmi ses compagnons* et dans l’Église elle-même. Ce fait mérite toute notre attention, car nous voyons ici la sainteté de Dominique *prendre sa forme et sa figure définitives*.

Ils devraient bien s’en persuader, ceux qui hélas cèdent à la tentation de ne voir en lui qu’un “petit saint gentil”, mains jointes et tête penchée, un saint de niche et de sucre, ange de piété et de pureté sans plus (et il faut bien reconnaître que certains de ses portraits amplement répandus ont favorisé cette impression). Mais le voir ainsi, c’est vraiment ne pas le connaître, et, plus grave, c’est *trahir sa véritable identité*. Malgré son âge, et c’est là la merveille, Dominique est *essentiellement* un saint *apôtre*, “petit, mais grand apôtre”, ne craindra pas de dire le pape Pie XI en un discours fameux où il explique comment il a retrouvé dans l’adolescent la figure même de Don Bosco, ce géant de l’apostolat³.

Il s’agit en effet de façon précise d’*apostolat*. Dominique jusqu’ici avait toujours été un garçon sociable, aimable avec tous, capable de se renoncer pour rendre service à ses compagnons. Il continuera à être ainsi, et même toujours davantage. Mais après l’espèce de crise d’iden-

³ Discours du 9 juillet 1933, à l’occasion du décret sur l’héroïcité des vertus de Dominique : *L’Oss. Rom.* 10 juillet 1933.

tité de mars 1855, quelque chose d'entièrement nouveau est survenu : il s'est ouvert désormais *de façon très consciente* à cette forme de charité fraternelle qui est participation à la mission salvatrice du Christ et de son Église, *il a fait sienne la devise de Don Bosco* : "Seigneur, donne-moi les âmes et garde le reste". *La sainteté dans et par l'apostolat est devenue le but et la signification même de sa vie*, la sainte obsession de chaque instant (comme l'ont affirmé divers témoins des deux procès), une "œuvre à faire" en toute hâte, car il ne tardera pas à pressentir que le temps qui lui est laissé sera court. Il s'agit de "gagner des âmes à Dieu" (c'est l'expression qui revient sans cesse) et ainsi réaliser à l'avance son projet de vie sacerdotale.

Il serait trop long de décrire ici toute cette action apostolique, dans laquelle Dominique, en ce milieu à sa mesure d'environ cent cinquante compagnons, révéla l'extraordinaire ingéniosité et créativité de son "zèle". Le lecteur pourra se reporter aux *cinq chapitres* où Don Bosco le décrit, en notant leur distribution en deux séries :

— le long chapitre XI, intitulé : *Son zèle pour le salut des âmes*, et le chapitre XII intitulé : *Épisodes et belles manières parmi les compagnons*, qui en réalité continue le thème précédent, puisqu'il commence ainsi : "Le souci de gagner les âmes à Dieu l'accompagnait partout";

— le chapitre XVII : *la compagnie de l'Immaculée Conception*, et les deux chapitres suivants consacrés à la forte amitié avec *Gavio* et avec *Massaglia*, la Compagnie étant, comme dit don Caviglia, "une association d'amitiés spirituelles" (*Studio*, p. 460).

Don Bosco n'eut pas à intervenir beaucoup en toutes ces activités : il contrôla avec une grande discrétion ; et surtout ses paroles, l'exemple de sa vie dévorée par le zèle, sa seule présence furent pour Dominique un stimulant continu et puissant. Sans aucun doute le père et fondateur exultait en son cœur à voir son jeune disciple entrer avec tant de fidélité pratique dans l'idéal et dans l'esprit salésiens, et assumer peu à peu sa véritable stature.

L'*apostolat individuel* se déroulait dans les humbles contextes de la cour, du réfectoire, de l'infirmerie de Valdocco, auprès de compagnons presque tous plus grands que lui en âge et en force, soit étudiants humainement et religieusement plus cultivés, soit apprentis (les plus nombreux) venus de la rue et de conditions familiales de misère et d'abandon, et donc souvent mal éduqués et grossiers. Comment se fait-il que ce garçon réussissait à les conquérir *tous*, même si plus d'une fois c'était après avoir été en un premier moment injurié et frappé ? L'explication, c'est qu'il mettait en œuvre, sans le savoir, le système préventif

de son maître : *il se faisait aimer* par sa lumineuse simplicité, sa finesse et sa courtoisie, sa joie et sa vivacité (“ il était l’âme de la récréation ”, dit Don Bosco au chapitre XII), en allant de préférence vers ceux qui souffraient : les nouveaux venus, les isolés, les malades. Mais il se faisait aimer *pour faire aimer Dieu* : en cherchant soit à empêcher ou à corriger le mal, le blasphème, les mauvais exemples, les rixes et les contestations, les murmures, soit à édifier positivement ses compagnons par la parole, les bons conseils, l’invitation très adroite à s’approcher des sacrements et de l’autel de Marie.

Mais la plus grande originalité du zèle de Dominique se trouve sûrement dans sa contribution décisive à l’*apostolat organisé de la Compagnie de l’Immaculée*. Don Caviglia voit dans cette institution “ le point culminant ” de sa vie et de sa personnalité de saint (*Studio*, p. 442), par le fait qu’il apparaît ici comme *fondateur* intelligent, comme l’*animateur* le plus dynamique parmi tous les intervenants, comme le *rédacteur* principal d’une règle de vie, à quatorze ans !

Officiellement constituée le 8 juin 1856, elle a eu son début déjà une année auparavant, *comme fruit, convergence et synthèse des événements typiques vécus par Dominique* : la remise de soi à Don Bosco, la consécration à Marie immaculée, la soif de sainteté, l’engagement décidé dans l’apostolat du milieu. L’idée clé, en effet, c’est que d’autres puissent faire à leur tour, *mais ensemble et dans l’amitié*, sa merveilleuse et si délicate expérience. En parfaite logique donc, Dominique “ choisit quelques-uns de ses fidèles compagnons ”, ceux qui sont les plus proches de Don Bosco et engagés vers le sacerdoce, en particulier les abbés Rua, Angelo Savio et Cagliero ; il les invite à former une Compagnie dite “ de l’Immaculée ”, car ils voudraient “ se livrer entièrement à son saint service ” ; Marie infusera dans leur cœur un désir intense de sainteté personnelle, de don d’amour total à son Fils Jésus : ainsi seront-ils prêts pour une action apostolique puissamment rayonnante.

Et il en fut vraiment ainsi. La Compagnie fut une *école pratique de profonde amitié*, avec affection vraie et aimable correction fraternelle ; une école pratique *de sainteté* selon le programme “ piété, travail, joie ” parfaitement suivi ; une école pratique *d’apostolat* adapté au milieu, grâce auquel toute la maisonnée fut portée au niveau de ferveur et de joie que Don Bosco avait rêvé ; une école pratique enfin *de salésianité* et même *de vie religieuse salésienne* avant la lettre : le *Règlement* écrit par Dominique et ses amis rejoint les exigences fondamentales des futures *Constitutions salésiennes* !

Un fait historique vient confirmer ces affirmations à première vue

audacieuses : le 18 décembre 1859, trois ans et demi après la fondation officielle de la Compagnie, Don Bosco *fondait officiellement la Pieuse Société salésienne*. Les membres fondateurs étaient dix-huit : Don Bosco, le fidèle don Alasonatti, quinze jeunes clercs et un étudiant. Le procès-verbal de cette séance historique cite leurs noms (cf. *MB VI*, 335) : or *neuf étaient membres de la Compagnie*. Il ne manquait que Dominique. Mais on peut bien dire, avec don Caviglia, que, sans vœux et hors de toute formalité canonique, il était déjà salésien, le premier et parfait salésien, “ après le Fondateur, *le premier saint de la salésianité* ” (*Studio*, p. 452). À la racine de la Société salésienne, il y a certes d’abord le fondateur, mais il y a aussi ce garçon, un saint, son plus décisif coopérateur. C’est là un fait absolument unique dans l’histoire des fondations religieuses !

Il faudrait d’ailleurs signaler aussi l’ouverture de Dominique aux *grands horizons de l’Église catholique et du monde à évangéliser* : son amour du pape et de la hiérarchie, sa prière quotidienne pour le salut de tous les pécheurs, son intérêt porté au travail des missionnaires, son étonnante inquiétude pour la conversion des protestants d’Angleterre (cf. *Vie*, chap. XI, XIV, XX, XXIII). Il ressemble à Thérèse de Lisieux qui, enfermée dans son monastère, vivra à l’unisson du Corps mystique tout entier.

2. Au-delà de l’action : la communion mystique à Jésus (l’amour contemplatif)

Avec le lancement officiel de la Compagnie de l’Immaculée, Dominique a achevé son “ œuvre ”, du moins extérieurement. Mais *pendant les neuf mois qu’il lui reste à vivre*, son aventure *intime* se poursuit, et même s’accélère. Tandis que son pauvre corps ne cesse de s’affaiblir, au point de l’éveiller au pressentiment et bientôt à la conviction de sa mort prochaine, son âme intensifie son expérience jusqu’à l’extraordinaire. Et tandis que dans son apostolat “ il sort de lui-même ” pour se donner aux autres, au même moment “ il entre aussi toujours plus profondément en lui-même ” pour y rencontrer Dieu et vivre intensément de lui. Notons bien cependant que c’est toujours la même logique qui est à l’œuvre : le don total à Jésus ne s’épuise pas dans l’amour de dévouement à son royaume par l’apostolat, il s’exprime aussi bien dans l’amour d’intimité. La seule différence, c’est qu’ici le Partenaire divin fait jouer davantage sa mystérieuse initiative.

Devant les faits insolites de cette dernière période, Don Bosco, le

réaliste, est resté proprement stupéfait, et peut-être même un moment incrédule ; puis il a dû se rendre à l'évidence. Ouvrant le récit des "grâces spéciales et faits particuliers" au chapitre XX de la *Vie*, il écrit, se doutant bien qu'on aura peine à le croire : "Je rapporte des choses que j'ai vues de mes yeux et j'atteste que j'écris scrupuleusement la vérité". Une nuit, Dominique conduisit Don Bosco à travers les rues sombres de Turin jusqu'au chevet d'un moribond qui attendait anxieusement le prêtre : "J'ai voulu demander à Savio comment il avait pu savoir qu'il y avait là un malade grave. Il me regarda d'un air douloureux, puis se mit à pleurer. Je ne lui ai plus posé d'autres questions". Don Bosco est donc resté, avec un infini respect, sur le seuil de ce jardin secret où Dominique, comme l'amoureuse du *Cantique*, rencontrait son Bien-Aimé.

Oserons-nous quand même y jeter un regard, pour surprendre trois aspects de ces merveilles : la rencontre mystique, le pouvoir charismatique, la tension eschatologique ? *Rencontre mystique* d'abord. Notons ici le fait que Don Bosco "après une année permit à Dominique la communion quotidienne" (*Vie*, ch. XIV) : c'est en effet à la "vie eucharistique" du garçon que se rattache sa vie mystique, en fidélité pourrait-on dire au don de la première communion à sept ans. "Son action de grâces [après la communion] était sans limites, nous confie Don Bosco ; le plus souvent, s'il n'était pas appelé, il oubliait le petit déjeuner, la récréation et parfois même la classe, étant en oraison ou mieux en contemplation de la divine bonté". (*Vie*, ch. XX), comme il lui arriva une fois jusqu'à deux heures de l'après-midi : six heures et demie d'extase ! La communion et aussi bien la simple présence devant le tabernacle l'entraînaient dans des ravissements qu'il appelait ses "distractions" : "Il me semble voir des choses si belles que les heures s'enfuient comme un instant" (*ibidem*). Chose plus extraordinaire, il réussissait à s'entretenir avec Dieu en n'importe quel endroit et situation : "L'innocence de sa vie, son amour envers Dieu, son désir des choses célestes avaient soulevé l'esprit de Dominique jusqu'à un tel état qu'on pouvait le dire habituellement absorbé en Dieu" (*ibidem*), ce qui ne l'empêchait pas, quand il était dans la cour ou à l'infirmerie, d'être attentif et accueillant à tous ses camarades ! Que pensent de ces faits les historiens et les théologiens de la mystique ?

Pouvoir charismatique aussi. En ces heures de contemplation, Dominique reçut plusieurs fois le don de *connaissance prophétique* de faits présents ou futurs : personnes en danger à secourir, vision de la conversion des protestants d'Angleterre ... ; et même le don de *quelque miracle* probablement, comme dans l'épisode de sa propre maman sur le point

d'accoucher dans des conditions périlleuses et à laquelle il apporta au nom de Marie un secours décisif, ce qui a fait de lui, chose pas banale, le saint des heureuses naissances et des berceaux!⁴.

Tension eschatologique enfin. Les derniers mois furent comme la course du cerf assoiffé de l'eau de la vie éternelle. Tandis que tous autour de lui attendaient sa guérison (et ils l'attendront jusqu'au dernier moment), Dominique, plusieurs mois auparavant déjà, avait la certitude de sa mort : " Il faut que je coure, disait-il, autrement la nuit me surprendra sur la route " (Vie, ch. XXI). Il avait des " distractions " ouvrant sur le ciel, même au milieu des diverses occupations de la journée. Il parlait du paradis " avec le transport et la joie de quelqu'un très avancé dans la vie spirituelle ", témoigne Cagliero (*Summ.* p. 174).

Étonnant Dominique ! pour lequel, bien à l'avance, Jésus, tressaillant dans l'Esprit Saint, avait béni son Père " d'avoir caché ces choses aux sages et aux savants et de les avoir révélées aux tout-petits " (Mt 11,25).

3. Au-delà de l'action, la communion à la passion et à la joie pascale de Jésus (l'amour souffrant et joyeux)

a) *La souffrance offerte*

Oui, étonnant, puisqu'il nous reste encore quelque chose à dire. Nous avons remarqué que la grande décision de " se faire saint " en mars 1855 avait coïncidé chez Dominique avec une découverte de Jésus *rédempteur*. Aussi, toujours plus consciemment, son amour de dévouement et son amour d'intimité ont débouché dans un *amour de participation à ses souffrances rédemptrices*, ce qui est bien le sommet de la charité du chrétien, comme la passion et la croix sont le sommet de l'action rédemptrice du Seigneur. Il nous faut avancer ici avec prudence et clarté. C'est un fait certain : Dominique a aimé et recherché la mortification et la souffrance. De grâce n'allons pas croire qu'il les ait estimées pour elles-mêmes, sous le coup d'un instinct morbide plus ou moins masochiste, ni que nous ayons nous-mêmes à les glorifier ! Ce garçon aimait la vie et rayonnait la joie. Mais il avait donné son cœur à

⁴ Cela se passait le 12 septembre 1856. Il fut le lendemain le parrain de baptême de sa petite sœur Catherine. Cf. A. CAVIGLIA, *Studio*, pp. 426-432 ; E. CERIA, éd. de la *Vita*, pp. 146-148 ; sur la base de *Summarium* pp. 316-319.

son Seigneur, et compris que ce Seigneur, sauveur du monde, appelle ses meilleurs amis à “achever dans leur chair ce qui manque aux souffrances de sa passion pour son Corps qui est l’Eglise” (Col 1,24).

La première et principale mortification de Dominique, ce fut l’accomplissement parfait de son devoir d’étudiant, sa pureté rigoureuse, son obéissance précise, sa charité quotidienne envers des camarades qui souvent l’envoyaient promener. Tout cela, nous assure Don Bosco, ne s’est pas accompli sans “un grand effort humain, aidé par la grâce de Dieu” (*Vie*, ch. XVI). Mais son amour voulut aller plus loin : jeûne au pain et à l’eau le samedi, puis, pendant le carême, morceaux de bois et cailloux dans son lit, sorte de cilice sur sa chair ... Heureusement, Don Bosco veillait : “Non, non, et non, Dominique ! La pénitence que le Seigneur attend de toi, c’est l’obéissance et l’accueil de tous les événements gênants et douloureux !” (cf. *Vie*, ch. XX-XXI).

Docile, il obéit. Il lui en restait assez à souffrir avec sa pauvre santé. Les derniers mois, au cours d’un hiver rigoureux, semblent avoir été un vrai martyr : violents maux de tête, digestion difficile, poitrine oppressée, grosse toux déchirante. Or on ne l’entendait jamais se plaindre ... Son secret, c’était *le regard sur Jésus crucifié*. On lui reproche de ne prendre qu’une couverture en plein hiver ; réponse : “Jésus sur la croix en avait encore moins !”. Il a de terribles engelures ; il s’en réjouit et les entretient : ressemblance aux plaies de Jésus. Ses migraines, on dirait des couteaux enfoncés dans sa tête : ressemblance à la couronne d’épines ! À un camarade malade comme lui à l’infirmier et à qui il présentait une potion : “Courage ! Jésus sur la croix a bu plus amer !” Dans son ultime maladie, le médecin qui lui fait une saignée lui dit de ne pas avoir peur ; il rit, et réplique : “Les clous dans les pieds et les mains de Jésus, c’était bien autre chose !” (*Vie*, ch. XXIV).

Dieu sait tout ce qu’on a dit contre ce docteur Cafasso qui, les derniers jours, osa pratiquer dix saignées sur ce corps d’adolescent à l’agonie ! Béni soit-il quand même, ce pauvre médecin, victime de l’ignorance de son époque, pour avoir poussé jusque-là la ressemblance entre le Sauveur du monde et son disciple de quinze ans !

b) *La joie vécue*

Mais voici où l’expérience de Dominique atteint proprement au paradoxe, rejoignant le paradoxe du mystère rédempteur : par la mort à la vie, par la douleur à la joie. Ce dernier trait fait vraiment de Dominique un saint tout “salésien”, et jette sur toute sa vie une lumière

d'aube pascale. Oui, Dominique était joyeux, d'une joie simple, sereine, constante, entraînant, et qui se maintenait héroïquement même aux heures de souffrance. Tous les témoins ont été frappés et charmés par son frais sourire, par sa vivacité de caractère et d'esprit, et même par son don des bonnes répliques. Et cette joie, il la semait autour de lui, pourchassant la tristesse au front de ses compagnons. C'est lui qui a donné de la sainteté chrétienne cette définition sensationnelle : " Ici nous faisons consister la sainteté à nous maintenir très joyeux ... Notre mot d'ordre est 'Servez le Seigneur dans la joie' " (*Vie*, ch. XVIII). Et il expliquait à l'ami Gavio que cette joie découle de la fidélité envers Dieu, de l'amitié avec Jésus : " Que *ma* Joie soit en vous " (Jn 15,11 ; 17,13).

c) *Le passage dans la joie éternelle*

En février 1857, les signes de faiblesse se multipliant, les médecins ordonnèrent le repos complet au grand air du pays natal. Dominique quitta Valdocco le 1^{er} mars. La séparation fut déchirante pour les deux cœurs du père et du fils. Dominique aurait voulu mourir à son cher Oratoire : pour passer dans les bras de Dieu Père, y avait-il rien de mieux que les bras de ce Don Bosco, si paternel et si homme de Dieu ? "...Mais c'est comme le Bon Dieu voudra", dit-il (*Vie*, ch. XIII). Il savait que la mort ne les séparerait pas :

— Du paradis, est-ce que je pourrai voir mes camarades de l'Oratoire, et puis mes parents ?

— Bien sûr, tu les verras. Et tout ce qui se passe ici. Et mille autres choses infiniment plus belles.

— Est-ce que je pourrai venir leur rendre visite ?

— Mais oui, si cela tourne à la plus grande gloire de Dieu " (*Vie*, ch. XXII).

À Mondonio, tout alla bien pendant quatre jours. Puis Dominique dut s'aliter, commencer de subir la série des dix saignées, recevoir les derniers sacrements ... Il faut lire, aux chapitres XXIV et XXV de la *Vie*, le récit de la mort prodigieusement calme et joyeuse de cet adolescent de quinze ans : " Il mourut en riant, avec un air de paradis ". Significativement Don Bosco termine son récit en disant que Jésus le grand Ami l'invitait alors à entrer pour toujours dans Sa joie.

* * *

CONCLUSION

Moins de deux ans après la mort de Dominique, Don Bosco publiait sa vie dans un fascicule des *Lectures Catholiques* (janvier 1859). Le procès informatif à Turin fut ouvert en 1908, le procès apostolique en cour de Rome en 1914. Déclaré vénérable en 1933, Dominique fut par Pie XII béatifié le 5 mars 1950 et canonisé le 12 juin 1954. Pour sa béatification il avait guéri deux enfants, et pour sa canonisation deux mamans, dont l'une habitait à Lecce. Dans cette ville de l'extrême sud de l'Italie, s'élève aujourd'hui une splendide "basilique Saint-Dominique-Savio".

Les *conclusions* spirituelles et pastorales de cette figure de notre "petit frère", j'ai essayé de les tirer à la fin de mon étude en *Avec Don Bosco vers l'an 2000*, aux pages 492-496. Je me permets d'y renvoyer ... Encore une fois ici, rendons grâces au Seigneur et à Marie de nous avoir donné ce pur chef-d'œuvre de la grâce divine, ce plus grand chef-d'œuvre de l'éducation salésienne. Le pape Pie XI n'a pas craint de l'appeler "un géant spirituel", "le fruit le plus beau et le plus exquis de l'œuvre éducative et apostolique de Don Bosco" (discours du 9 juillet 1933).

Oraisons liturgiques (du Missel de la Famille Salésienne)

1. Dieu, source et donateur de tout bien, en saint Dominique Savio tu as donné aux adolescents un exemple admirable de piété et de pureté : accorde-nous aussi de grandir comme des fils, dans la joie de te servir, jusqu'à la plénitude de la stature du Christ, ton Fils. Lui qui règne avec toi pour les siècles des siècles. Amen.

2. Dieu, source de la vie et donateur de toute joie, tu as donné à ton Église saint Dominique Savio comme un témoignage d'espérance et un modèle de sainteté pour les jeunes ; accorde-leur de grandir comme lui dans la pureté et l'amour, et à nous, les éducateurs, de savoir les engager au service du règne du Christ. Lui qui règne avec toi pour siècles des siècles. Amen.

* * *

Pour continuer la réflexion

Voir la note 1.

A. AUFFERAY, *Un saint de moins de quinze ans*, Vitte, Lyon, 1950, 228 pp.

M. PELLISSIER, *Dominique Savio, cet "As"...*, Téqui, Paris 1954, 144 pp. ; pour les enfants. Il nous manque hélas une vie de Dominique écrite pour les jeunes, en un style inspiré, sur la base d'une solide documentation.



Sainte MARIE-DOMINIQUE MAZZARELLO

La cofondatrice des Filles de Marie Auxiliatrice :
sainte MARIE-DOMINIQUE MAZZARELLO
(1837-1881)

Dans l'ouvrage *Avec Don Bosco vers l'an 2000*, j'ai dédié à Marie-Dominique la 19^e conférence, non pas toutefois pour raconter sa vie ou décrire sa sainteté, mais pour montrer comment elle a été préparée par la Providence à devenir la "cofondatrice" avec Don Bosco de la deuxième congrégation salésienne, celle des Filles de Marie Auxiliatrice (cf. pp. 422-438). Il est inutile de répéter ce que j'ai dit là. Aussi bien, l'objectif de cet ouvrage-ci invite à jeter sur Marie-Dominique un regard *plus global*, plus linéaire, et à tâcher de mettre en relief les aspects de son admirable *sainteté*, sainteté si humble, si quotidienne, si enfouie, qu'on a mis longtemps à en découvrir les richesses et la portée singulière. Aujourd'hui, heureusement, Marie-Dominique apparaît comme la première, la plus éminente et le modèle le plus attirant des religieuses salésiennes. Elle, la paysanne qui ne savait pas écrire, mais qui avait au plus haut point le don de gouvernement, a été pour Don Bosco ce que fut pour saint François de Sales la baronne de Chantal et pour saint Vincent de Paul Louise de Marillac, grande dame cultivée.

Relevons encore une fois la générosité avec laquelle la Providence a bien voulu combler les origines de la Famille salésienne : à côté du saint fondateur, elle a suscité deux autres saints, Michel Rua, le collaborateur et continuateur fidèle, et Dominique Savio, le témoin actif de la réussite éducative, et pour la branche féminine Marie-Dominique, dont la "fidélité créative" a permis au projet du fondateur de s'épanouir dans le monde féminin en une miraculeuse fécondité.

La courte vie de notre sainte - elle est morte à 44 ans - se divise de façon assez nette en trois périodes :

- *jusqu'à ses 23 ans* (1837-1860), elle apprend la vie chrétienne et intériorise sa foi d'une façon vigoureuse ;
- *de 23 à 35 ans* (1860-1872), elle s'oriente vers l'action éducative dans le contexte d'une vie séculière, polarisée de plus en plus nettement par Don Bosco, rencontré pour la première fois en 1864 ;

— enfin *de 35 à 44 ans* (1872-1881), elle vit la consécration religieuse salésienne au titre de première supérieure, à la fois “mère” et “cofondatrice” : neuf années d’une extraordinaire ouverture et plénitude lui permettent, appuyée sur Don Bosco, de donner au nouvel Institut son empreinte spirituelle (“l’esprit de Mornèse”) et son élan missionnaire¹.

A) PREMIÈRE ÉTAPE: JUSQU’A 23 ANS (1837-1860): UNE ADOLESCENTE ÉPRISE DU CHRIST ET DE SA MÈRE

1. L’héritage familial et les premiers dons de l’Esprit

Comme Jean Bosco et comme Dominique Savio, Marie-Dominique est née à la campagne, dans un hameau du village de *Mornèse* (1250 habitants) dans les collines du Haut-Montferrat, beaucoup plus proche de Gênes que de Turin, bien qu’appartenant encore à la province du Piémont. Richesse verdoyante des champs et des vignobles, ampleur et beauté des horizons, simplicité et santé de la vie quotidienne: tout cela va imprégner fortement l’âme et les expériences de Marie-Dominique. Songeons à ce fait: à part les deux dernières années de sa vie, marquées par le tranfert à Nizza Monferrato de la maison générale et les voyages requis par la charge de supérieure générale, elle va mener *toute son existence* à Mornèse (pendant 42 ans!): elle en connaîtra toutes les rues et ruelles, tous les habitants, toutes les traditions, tous les sentiers des alentours. Une paysanne en somme, bien enracinée dans son sol, dotée de toutes les vertus de son terroir.

La première grande grâce que Dieu lui fait, c’est de naître, le 9 mai 1837, dans une *famille saine et solide*, où sont en honneur le travail, les relations sereines et ouvertes, et peut-être surtout une foi vive et une

¹ Nous disposons de bonnes sources et études pour la connaissance de la vie et de l’âme de Marie-Dominique: outre ses *Lettres* (éditées par sœur M. E. POSADA, 1974) et les documents des procès de béatification et de canonisation, les trois premiers des cinq volumes de la *Cronistoria dell’Istituto FMA*, rédigés par sœur G. CAPETTI, 1974-1977 (source précieuse, bien que non critique; sigle *Cron.*); l’ample biographie du salésien F. MACCONO, vice-postulateur de la cause: *Santa M. D. Mazzarello, Confondatrice e prima Superiore Generale delle FMA*, Ist. FMA, Turin 1960, 2 vol. (sigle *Macc.*); enfin *Attuale perché vera*, a cura di M. E. POSADA, LAS-Roma, 1987. En français, bonne vulgarisation de sœur Maria Pia GIUDICI, *Une femme d’hier et d’aujourd’hui, sainte Marie-Dominique Mazzarello*, Rome 1981, 318 pp. (non exempt d’erreurs chronologiques).

piété sincère. Elle est baptisée le jour même. Son père, Joseph Mazzarello, est un vigneron de 29 ans; sa mère, Marie-Madeleine Calcagno, est sûrement plus jeune. Elle est leur premier enfant, mais en un foyer où ils ont déjà accueilli la grand-mère paternelle et une petite nièce orpheline de 4 ans, Dominique. Suivront six autres enfants². En outre, au hameau des Mazzarelli où ils habitent, la petite Marie-Dominique se trouve d'emblée insérée en un groupe familial de type patriarcal: elle pourra côtoyer journalièrement oncles et tantes, cousins et cousines. Il faut souligner cette richesse de contexte familial: elle manifeste combien Marie-Dominique a eu plus de chance que Jean Bosco, privé de père et de sœurs, et par ailleurs le dernier de la famille; elle fait comprendre en quelle harmonie ont pu se développer toutes les ressources dont la nature et la grâce l'avaient dotée.

Car Marie-Dominique apparaît d'emblée comme une enfant *comblée de dons*: au premier plan une nature ardente et énergique, têtue, d'une totale sincérité et franchise, bien ouverte au réel; un cœur bon et sensible, qui la met à l'aise pour communiquer; une claire intelligence, capable de profonde réflexion, même si les conditions du moment et du lieu la privèrent de toute instruction scolaire: son père lui apprendra à lire et à compter sur ses doigts. Comme Catherine de Sienne, elle sera une sainte sans livres, ou en tout cas de peu de livres: ouverte en priorité au réalisme des relations et des expériences.

De ses parents elle reçut une *éducation attentive* et plutôt sévère, profondément humaine et profondément chrétienne à la fois. Le père et la mère ne se ressemblaient pas: lui, d'un naturel calme et sérieux; elle, nature fougueuse et impulsive, qui souvent explosait en bons mots divertissants; mais tous les deux d'une foi et d'une piété admirées de tous. Or, chose remarquable, c'est ici *le père* qui a eu, sur Marie-Dominique, l'influence éducative la plus décisive. Elle-même dira plus tard qu'elle lui devait ce qu'il y avait de meilleur en elle, et en particulier de s'être gardée de tout mal pendant son adolescence. Papa Joseph avait en effet un don naturel d'éducateur averti et habile, à preuve cette confiance de Marie-Dominique elle-même: "Maman, avec un flot de paroles, n'obtenait à peu près rien; papa parlait très peu, et tous s'empressaient de lui obéir" (*Cron.* I, 42). Ce que maman Marguerite a

² En fait les parents de Marie-Dominique ont eu dix enfants, mais trois d'entre eux sont morts à quelques mois. Elle a donc été l'aînée de *sept*: elle a eu trois sœurs: Félicité (ou Felicina, qu'elle entraînera dans la vie religieuse salésienne), Philomène et Assunta; et trois frères: Dominique, Joseph et Nicolas, dernier-né en 1859.

été pour Jean Bosco, papa Joseph l'a été pour Marie-Dominique. Elle l'admirait, lui demandait conseil. Elle se plaisait à travailler à la vigne avec lui, au point qu'elle devint bientôt son meilleur ouvrier et son bras droit. De lui elle apprit le sens du travail, la rectitude, le goût de l'authentique, le courage de reconnaître ses défauts et de s'en corriger, une capacité croissante de réflexion et de discernement, le sens de l'adoration et de l'obéissance envers Dieu. C'est à lui qu'encore petite, elle posa la question : " Que faisait Dieu avant de créer le monde ? " Et la réponse fut digne de la question : " Il se contemplait et s'aimait lui-même " (*Macc.* 1, 17).

2. La grâce insigne d'un bon directeur spirituel

Marie-Dominique grandit au hameau des Mazzarelli jusque vers 11 ans. Au début de 1849, à l'occasion d'un partage des biens familiaux, Joseph et Madeleine Mazzarello se transférèrent avec leurs quatre enfants et leur fille adoptive dans la solitude de la *Valponasca*, à trois quarts d'heure du village : ils y avaient loué au marquis Doria, propriétaire, une ferme et le vignoble fertile qui s'étendait autour, sur l'ondulation des collines. Marie-Dominique va vivre là une dizaine d'années, *jusqu'à ses 21 ans* : années décisives de son adolescence. Vie tranquille et laborieuse à l'extérieur, où l'influence du père continuera de se manifester. Mais à l'intérieur, vie spirituelle ardente, où Marie-Dominique avance à grands pas et accomplit ses premiers choix, sous la direction d'un guide d'une exceptionnelle qualité : don Pestarino. Autre don inestimable du ciel !

Don Dominique Pestarino (1817-1874), né dans une famille plutôt aisée de Mornèse, intellectuellement bien préparé, en relation d'amitié et de travail pastoral avec la partie la plus cultivée et la plus zélée du clergé génois de l'époque (en particulier avec le célèbre prieur-curé de Sainte-Sabine de Gênes, don Giuseppe Frassinetti), il aurait pu continuer d'occuper une place de premier plan au séminaire de Gênes. Mais passant pour suspect aux yeux des révolutionnaires de 1847, il dut quitter la ville : il décida alors de retourner dans son humble village comme vicaire du vieux curé. Ce que don Cafasso avait été pour le jeune Bosco, don Pestarino le sera plus étroitement encore pour Marie-Dominique : un directeur spirituel éminent, prudent et fort, durant pas moins de 25 ans. Il la prend en mains en 1849 alors qu'elle se prépare à sa première communion, et il l'accompagnera jusqu'à l'ultime étape de son supériorat de cofondatrice. Il est remarquable que Don Bosco n'a jamais voulu

assumer ce rôle de directeur spirituel, mais il y a explicitement confirmé don Pestarino. L'influence de ce guide providentiel (qui d'ailleurs devint "salésien externe" vers 1863) ne saurait donc être exagérée.

L'éducation spirituelle que reçoit Marie-Dominique s'insère dans le vaste mouvement de renouveau de toute la paroisse de Mornèse. En quelques années, ce "petit prêtre" (*el pretin*, comme on l'appelait, car il était petit de taille) transforme sa paroisse en mettant en jeu, avec une habileté et un zèle hors du commun, une triple action pastorale: une instruction religieuse intense et attirante, une pressante invitation à vaincre la mentalité janséniste pour s'approcher fréquemment de la confession et de la communion, enfin l'engagement personnel dans quelque association (don Pestarino en crée pour les enfants, pour les mamans, pour les hommes, pour les jeunes, garçons et filles). L'âme attentive et généreuse de Marie-Dominique s'alimente à toutes ces sources.

Elle répugnait, paraît-il, à *se confesser*. Son guide spirituel, par sa simplicité, sa bonté et sa sagesse, l'amène à accepter volontiers la rencontre *régulière* avec le médecin et guide de l'âme. Don Pestarino, avant même de connaître Don Bosco, réalise avec Marie-Dominique ce que Don Bosco réalisait à Turin avec un Dominique Savio. Au secret du confessionnal l'adolescente se purifie et apprend à se corriger de ses défauts, car elle en avait: gourmande, vaniteuse comme toutes les filles de son âge, tendance à l'orgueil et à la domination sur les autres, impatiences... Don Pestarino était ferme et exigeant: il l'amène à être mortifiée et à se faire violence pour modérer son excessive vivacité et pour être toujours accueillante à autrui...

3. La vie eucharistique et contemplative

Mais Marie-Dominique s'ouvre aussi à une autre rencontre, beaucoup plus profonde et décisive: celle de *Jésus lui-même* dans l'*eucharistie*. Elle est admise à la première communion selon la coutume de l'époque à l'âge de 13 ans, en avril 1850; et comme l'indiquent les registres paroissiaux, on lui permet de communier trois fois au cours de l'année suivante, cinq fois en 1852, mais quotidiennement déjà à partir de 1853, c'est-à-dire dès ses quinze-seize ans¹. Nous voici sans nul doute à un tournant de cette pleine adolescence, à l'époque d'une

¹ Cf. M. E. POSADA, *Una data importante: la Prima Comunione di S. M. D. Mazzarello*, in *Attuale perché vera. Contribuiti su S. M. D. Mazzarello*, IAS, Roma 1987, pp. 219-225.

rapide maturation de la foi et de la ferveur, telle que Marie-Dominique opère alors un certain nombre de choix décisifs.

Quelle a été son expérience spirituelle au grand moment de sa première communion : cela est resté son secret. Mais nous savons que pendant une de ses communions suivantes, vers ses quinze ans, elle a fait le *vœu de virginité perpétuelle*, comme ça, spontanément, sans demander conseil à personne, y voyant l'expression la plus naturelle de son amour pour l'unique Seigneur, et sans doute aussi l'expression de son désir d'imiter et d'honorer la Vierge immaculée (cf. *Cron.* I, 52-54). Cette grâce singulière signifie que Marie-Dominique a trouvé désormais son point d'attache, son centre vital : Quelqu'un de vivant est désormais son Tout, elle s'est donnée tout entière à lui, corps, cœur et âme.

Alors commence pour elle une *vie eucharistique intense* : le grand moment de chacune de ses journées, c'est la sainte messe et la sainte communion, la rencontre toujours merveilleuse avec l'AIMÉ. Mais elle habite à la Valponasca : pour rejoindre l'église de Mornèse, il faut, en une bonne demi-heure, suivre le sentier tortueux qui dévale, puis remonte abrupt avant de rejoindre la route communale. En été et quand le ciel est beau, ce peut être une promenade agréable. Mais quand il pleut ou quand il gèle en hiver ! et dans la nuit ! Car Marie-Dominique bien sûr n'a pas de montre, et de peur d'être en retard, il arrive qu'elle se lève en pleine nuit et qu'elle passe des heures à prier sur le seuil de l'église encore fermée... L'accompagne quelquefois sa sœur Félicité, de deux ans plus jeune qu'elle. Méditons ce fait : entre seize et vingt et un ans Marie-Dominique a suivi ce régime de vie eucharistique tous les jours, par tous les temps, sans tenir compte des fatigues de la veille... Le secret de cette fidélité héroïque ? Celui de la fiancée du *Cantique*, qui court dans la nuit à la recherche de son bien-aimé. L'amour fou pour Jésus : il n'y a jamais eu d'autre formule authentique de la sainteté chrétienne.

On comprend alors que, pendant cette période bénie, la future fondatrice d'un institut apostolique soit devenue une âme *contemplative*, qui un jour s'accusera d'avoir passé un quart d'heure sans penser à son Seigneur. La communion matinale imprégnait la journée entière. Les années de la Valponasca n'ont été qu'un long noviciat, où elle a mûri en elle le sens des valeurs essentielles de la vie et de la foi, centrées sur Jésus sauveur. L'y invitaient aussi le cadre enchanteur des collines de vignobles et de bosquets, le silence et la solitude, le dur travail de chaque jour rythmé par la prière. Il arrivait que Marie-Dominique, en plein labeur au milieu des vignes, s'éloignât un instant et s'agenouillât pour adorer en

silence. Mais surtout, il y avait, sous le toit de la ferme, la fameuse "petite fenêtre" (la "finestrella") de sa chambrette, qui s'ouvrait sur l'amphithéâtre des collines dominé par le clocher de l'église: Marie-Dominique y montait dans ses moments libres pour des visites au Saint-Sacrement à distance. Et le soir, quand don Pestarino célébrait pour ses paroissiens les vêpres et la bénédiction, elle y rassemblait ses petits frères et sœurs et bientôt ses parents, et la Valponasca devenait alors comme une chapelle toute de louange et d'adoration...

4. "Fille de l'Immaculée". L'ouverture à l'apostolat

Mais c'est aussi durant cette période féconde que Marie-Dominique fait ses premiers pas dans la donation apostolique. En 1852, dans la Mornèse renouvelée par don Pestarino, une fille de 22 ans, supérieurement dotée, *Angela Maccagno* (de sept ans plus âgée que Marie-Dominique) a eu l'inspiration de créer une association de jeunes filles consacrées à Dieu dans le monde et vouées à l'apostolat paroissial auprès du monde féminin: don Pestarino bien sûr a approuvé cette *Pieuse Union des Filles de Marie Immaculée*. Angela a rédigé un projet de *Règle*, qu'elle envoie pour corrections et compléments au célèbre théologien génois don Giuseppe Frassinetti. La réponse se fera attendre, mais un petit groupe se forme sans tarder. Or il est remarquable que notre Marie-Dominique, dès 1854, c'est-à-dire en ses 17 ans, y est acceptée malgré la sévérité des critères d'admission. Le 9 décembre 1855, le premier groupe des Filles de l'Immaculée est officiellement constitué sur la base de la Règle révisée (elle sont cinq, et Marie-Dominique est la plus jeune): en présence de don Pestarino elles consacrent leur vie à Dieu par la médiation de l'Immaculée. Un an et demi plus tard, elles renouvelleront cette consécration de façon solennelle entre les mains de l'évêque d'Acqui et en présence de toute la paroisse émerveillée (cf. *Cron.* I, 64-74).

Cette entrée de Marie-Dominique dans la Pieuse Union accentue désormais, en sa vie spirituelle, deux traits des plus significatifs pour tout l'avenir. D'abord elle renforce l'adhésion de son cœur à la présence de *Marie*. Certes, depuis toute petite, depuis qu'elle allait prier dans la chapelle de l'Auxiliatrice toute proche du hameau natal, elle a appris à aimer et à prier la Mère de Dieu. Et don Pestarino a toujours parlé d'elle avec tant de ferveur convaincante! Mais à présent, elle s'est vouée à Marie, elle est devenue sa fille à un titre nouveau et global: Marie va être comme le climat dans lequel elle s'unit à Jésus. En outre,

la Règle lui demande de s'employer à répandre autour d'elle l'amour et la dévotion envers Marie. Enfin, la Vierge qu'elle honore est *l'Immaculée* (dont Pie IX vient de proclamer la réalité dogmatique), c'est-à-dire Celle qui, préservée de tout mal, est à l'entière disposition, corps et âme, de Dieu et de ses desseins : *parfait modèle* de vie consacrée et apostolique ! Comment ne pas être frappé d'une providentielle coïncidence : en ces mêmes années (1854-1856), l'immaculée Mère de Dieu préparait en secret la fondation des deux congrégations salésiennes en attirant à elle, à Turin, un garçon de 14 ans, Dominique Savio, à elle consacré et fondateur d'une *Compagnie de l'Immaculée*, et à Mornèse une fille de 18 ans, Marie-Dominique Mazzarello, à elle aussi consacrée et membre fondateur d'une Union des Filles de l'Immaculée⁴.

Aussi bien, l'appartenance de Marie-Dominique à ce groupe ne l'enferme nullement dans une contemplation bornée. Tout au contraire elle canalise ses énergies dans "l'exercice de la charité" (selon l'expression de la Règle) et dans le service du prochain (cf. *Cron.* I, 71.74.76-77). Elle se sent désormais chargée de *responsabilités apostoliques*. Plutôt réservée jusque-là, elle s'enhardit, élargit ses relations, et prend soin notamment, avec un succès qui l'étonne elle-même, d'un groupe de jeunes mamans, et plus encore de fillettes auxquelles elle distribue affection et conseils. L'inquiétude apostolique, fruit de l'amour du Christ et de sa mère, devient peu à peu sa préoccupation majeure. Elle n'est pas loin d'avoir trouvé sa voie. Une épreuve providentielle va l'y confirmer pour toujours.

* * *

B) DEUXIÈME ÉTAPE: DE 23 À 35 ANS (1860-1872): ÉDUCATRICE PRÊTE À SUIVRE DON BOSCO

1. Une dure épreuve permet l'orientation vers les tâches éducatives (1860-1863)

Vers la fin de 1858, la famille de Marie-Dominique a quitté la Valponasca pour s'installer en plein centre de Mornèse, à la *Via Valgelata*. Avec la naissance du dernier enfant, Nicolas, elle est désormais au complet : quatre filles (plus la cousine adoptée) et trois garçons. Combien

⁴ Cf. une interprétation de cette coïncidence en J. AUBRY, *Avec don Bosco vers l'an 2000*, Rome 1990, pp. 265-266 ; puis pp. 481-482 et 485-489.

précieuse est l'aide qu'apporte Marie-Dominique aussi bien aux tâches ménagères et éducatives qu'aux travaux des champs!

Or au printemps de 1860, une épidémie de typhus, consécutive à la guerre du Piémont contre l'Autriche (le carnage de Solferino est du 24 juin 1859), se déclare à Mornèse. Parmi les victimes, la famille entière d'un oncle, qui habite au hameau des Mazzarelli. Elle demande secours à don Pestarino! Si Marie-Dominique pouvait venir! ... Don Pestarino, avec une audace sans doute inspirée, s'en va trouver ses parents: "Non, dit maman Madeleine. Non, dit papa Joseph", qui ajoute: "Mais si elle veut y aller, je ne m'opposerai pas". Marie-Dominique elle-même hésite: "Si vous le voulez vraiment, conclut-elle, j'irai; mais je suis sûre de prendre le mal" (elle éclatait de santé, en ses 23 ans).

Et par obéissance elle devient infirmière, si compétente et si douce qu'en peu de temps toute la famille guérit. Mais le 15 août, saisie d'une forte fièvre, elle-même succombait au mal, gravement. Elle fut aux portes de la mort et reçut les derniers sacrements... Or contre toute attente, le 7 octobre, fête du Rosaire, elle pouvait se lever et commencer une longue convalescence. La Vierge la voulait donc vivante, même si elle ne retrouverait jamais plus sa vigueur physique d'autrefois. En cette expérience de sa fragilité, elle comprend que le temps et les faibles forces qui lui sont rendues sont un pur don de Dieu, à transformer en offrande et en totale disponibilité à ce qu'il voudra faire d'elle.

C'est alors qu'une idée, mieux une inspiration, s'empare de tout son être et s'impose à elle de plus en plus: *se dévouer au bien des fillettes et des adolescentes*, surtout de celles qui sont pauvres, abandonnées ou en danger moral. En deux années, avec une sorte de génie pratique tenace, elle va mettre sur pied trois structures éducatives, modestes certes, mais toutes trois significatives, qui lui permettront de développer singulièrement ses capacités et son esprit de "salésienne par instinct" (selon l'expression de don Caviglia). Elle sera fidèlement aidée en tout cela par son amie intime et confidente depuis l'enfance, *Pétronille Mazzarello*, de quinze mois plus jeune qu'elle, devenue depuis peu, elle aussi, Fille de l'Immaculée.

Un beau matin du printemps 1861, elle confie à son amie: "Ecoute, Pétronille, il me semble que le Seigneur veut que nous nous occupions toutes les deux des filles de Mornèse. Ni toi ni moi n'avons la force de travailler à la campagne. Moi, j'ai décidé d'apprendre la couture. Allons toutes les deux chez Valentin Campi: c'est un bon tailleur et un bon chrétien. Quand nous aurons appris le métier, nous ouvrirons un atelier-école de couture et y recevrons les filles, à qui nous

pourrons aussi apprendre à devenir bonnes chrétiennes. Et puis, de notre part, chaque point d'aiguille sera un acte d'amour de Dieu" (cf. *Cron.* I, 96-100).

Et ainsi fut fait, toutes permissions et approbations obtenues des parents, de don Pestarino et d'Angela Maccagno. Après dix mois d'apprentissage, en mai 1862, elles ouvraient *leur propre atelier* dans la maison d'une amie Fille de l'Immaculée, Teresa Pampuro. La clientèle adulte afflua, et bientôt, comme elles l'avaient rêvé, aussi des fillettes et filles du village, si bien qu'elles durent louer un local plus grand dans la maison du frère d'Angela Maccagno. C'était, bien sûr, beaucoup plus qu'un atelier: une vraie famille, où Marie-Dominique, exerçant avec un sûr instinct ses talents d'éducatrice, créait une ambiance de liberté, de sérieux et de joie à la fois, d'affection mutuelle, de piété discrète et sincère.

Si bien qu'en 1863 surgit providentiellement une *autre institution*. Un marchand de Mornèse, resté veuf avec deux fillettes de 8 et 6 ans, vint supplier les deux amies de les recevoir comme internes. Mais cela accroissait leurs responsabilités et bousculait leur mode de vie!... Ce qu'en penserait don Pestarino, il était facile de le deviner, car quelques mois auparavant il avait fait la connaissance de Don Bosco, était allé le trouver à Turin, et enthousiasmé de ce qu'il avait vu et entendu, s'était offert à devenir salésien, ce que Don Bosco avait accepté, tout en le renvoyant à Mornèse continuer son irremplaçable tâche pastorale. Comment ne pas accueillir les deux orphelines quand Don Bosco à Turin accueillait si généreusement tant d'orphelins? Mais alors il fallut louer deux nouvelles chambres de l'autre côté de la rue, dans la maison Bodrato, où bientôt on put recevoir aussi quelques adolescentes avides d'être aimées: la famille s'agrandissait! (cf. *Cron.* I, 118-121).

Cette même année 1863, décidément féconde, Marie-Dominique et Pétronille lançaient une *troisième initiative*: le *patronage des dimanches*. Leur zèle s'était encore intensifié lorsque don Pestarino leur avait apporté, à elles seules, de Turin deux cadeaux de Don Bosco: une médaille de la Vierge et un billet contenant ce lumineux message: "Priez bien sûr; mais faites aussi le plus de bien possible, surtout à la jeunesse, et faites tout pour empêcher le péché" (*Cron.* I, 118). Les deux amies, pour préserver les filles des rencontres équivoques, organisèrent chez elles les fêtes du carnaval: succès retentissant! Puis, en mai et juin, à l'occasion de la pratique des "six dimanches de saint Louis de Gonzague", elles les invitèrent à passer une radieuse journée dominicale partagée entre les jeux, les chants, la prière, la promenade à la col-

line et chapelle de Saint Sylvestre... Les mamans de Mornèse étaient ravies (cf. *Cron.* I, 130-135).

Hélas! ces succès furent payés par l'épreuve. Dans le groupe des Filles de l'Immaculée, les aînées, toute saintes qu'elles étaient, n'échappaient pas à la jalousie: elles jugeaient les deux amies prétentieuses, trop avides de nouveautés, et infidèles à la Règle de la Pieuse Union. Les plus jeunes au contraire se réclamaient de Marie-Dominique plus que d'Angèle Maccagno. Pour couper court à ces mécontentements et divisions, don Pestarino, sachant pouvoir compter sur l'abnégation de Marie-Dominique, lui demanda de s'exiler pour un mois à la Valponasca, ce qu'elle fit sans broncher, mais non pas sans souffrir (avril 1864). Et tout s'apaisa. Les deux amies, auxquelles s'était jointe Teresa Pampuro, étaient prêtes pour accueillir l'événement le plus décisif de leur vie...

2. La première visite de Don Bosco à Mornèse inaugure sa progressive emprise spirituelle et apostolique sur l'âme de Marie-Dominique (1864)⁵

Entendre don Pestarino parler avec enthousiasme de Don Bosco pouvait bien impressionner Marie-Dominique. Le voir et l'entendre directement était bien autre chose! Le soir du 7 octobre 1864, Don Bosco fait son entrée triomphale à Mornèse, juché sur un cheval blanc, au son de la musique de ses garçons qui défilent. Il y restera quatre jours, suroccupé en rencontres, célébrations, prédications, visites. Les Filles de l'Immaculée le suivent partout, se faisant tout yeux et tout oreilles. Le groupe bien sûr lui est présenté par don Pestarino: il les félicite, les encourage à persévérer, les bénit. Mais on ne se trompe pas en affirmant que, de tout Mornèse, personne ne fut intérieurement plus bouleversé que Marie-Dominique: "Don Bosco est un saint, disait-elle,

⁵ Pour cette période et la suivante, cf. plusieurs études de sœur M. E. POSADA dans les ouvrages collectifs suivants: *La Famiglia Salesiana*, LDC 1974, pp. 47-56; *La donna nel carisma salesiano*, LDC 1981, pp. 104-121; *Pensiero e prassi di don Bosco*, a cura di R. GIANNATELLI, LAS Roma 1988 (et en "Salesianum" 50 (1988), pp. 151-169); *Don Bosco fondatore della Famiglia Salesiana*, a cura di M. MIDALI, éd. Dir. Gen. Opere Don Bosco, Roma 1989, 281-321; enfin *Don Bosco nella storia. Atti del 1° Congresso Internazionale di Studi su Don Bosco*, a cura di M. MIDALI, Roma LAS 1990, pp. 205-229 (dans l'édition française assurée par F. DESRAMAUT, *Saint Jean Bosco. Recherches...* LAS Roma 1990, pp. 83-96). Je n'évoque ici les étapes de la fondation de l'Institut des FMA que dans la mesure où y est impliquée la sainteté de Marie-Dominique.

oui un saint, je le sens!” “ Aussitôt après [la rencontre avec le groupe], nous dit la *Cronistoria*, elle confia à Pétronille avoir éprouvé quelque chose d’extraordinaire, qu’elle n’avait jamais ressenti auparavant, qu’elle ne savait pas s’expliquer, mais qui lui remplissait l’âme d’un bonheur céleste. Il lui semblait que la parole de Don Bosco était comme l’écho d’un langage qu’elle entendait au fond d’elle-même sans pouvoir l’exprimer, comme la traduction de ses propres sentiments, comme une chose attendue depuis toujours et finalement arrivée” (*Cron.* I, 143), en somme comme un passage de l’implicite à l’explicite et de l’ombre à la lumière.

Ce qui va se passer en elle dans le laps de temps qui court de 1864 à 1872 n’est que la conséquence logique de l’intuition de cette première rencontre: *elle se laisse polariser par Don Bosco*, comme l’aiguille aimantée de la boussole, et adopte sans tarder à son égard une attitude de docilité inconditionnelle. Entré dans sa vie, Don Bosco y entrera toujours davantage, sans secousses, à la fois comme maître spirituel et comme idéal d’apostolat, avant de se présenter comme fondateur d’une nouvelle congrégation féminine. Le signe le plus typique de cette polarisation est que Marie-Dominique choisit désormais Don Bosco comme point de référence *au-delà même de don Pestarino*, son directeur spirituel depuis quinze ans, sans pour autant distendre le lien spirituel qui la lie à cet homme de Dieu ni diminuer ses sentiments d’admiration confiante et de reconnaissance envers lui. Au point qu’un jour elle fera cette étonnante déclaration: “ Si, par impossible, don Pestarino quittait Don Bosco, moi je resterais avec Don Bosco” (*Cron.* II, 106). “ Si par impossible... ”, précisait-elle avec raison. Car don Pestarino, désormais salésien même officiellement, ne ferait rien d’autre que la guider de mieux en mieux vers la vie religieuse salésienne.

J’ai parlé d’attirance, d’aimantation, et non de contact direct. Au cours des quatre visites que Don Bosco a faites à Mornèse en ces années (1867, 1869, 1870, 1871), il a toujours parlé aux Filles de l’Immaculée réunies (cf. *Cron.* I, 204. 223. 230. 239); et jamais Marie-Dominique n’a eu d’entretien privé avec lui (pas même semblait-il et c’est un comble, au jour solennel du 5 août 1872). Étrange fondation en vérité, quand on songe par exemple aux relations entre François de Sales et Jeanne de Chantal! Don Bosco a toujours opéré par l’entremise de don Pestarino, et s’est soucié beaucoup plus de la communauté comme telle que des personnes, sagement guidées à son avis par don Pestarino. Il a donc agi sur Marie-Dominique par *irradiation*, par le témoignage de ses comportements, par la chaleur et

la simplicité de sa parole et de certains de ses écrits, par sa sainteté charismatique en somme. Le Saint Esprit: tel est le vrai nom de cette fascinante attraction vers le saint de Turin.

3. La “Maison de l’Immaculée”. Marie-Dominique apprend à devenir supérieure (1867-1872)

À l’automne 1867, don Pestarino transfère sa demeure au quartier de Borgo-Alto, dans le collège pour garçons qu’il avait construit avec l’aide de tout le village, et il offre au petit groupe de Marie-Dominique la maison qu’il habitait jusqu’alors près de l’église et qui devient la fameuse *Maison de l’Immaculée*. Geste décisif! C’est, pour Marie-Dominique, l’occasion d’un suprême détachement: non sans souffrances de part et d’autre, elle laisse sa famille, et vient habiter entièrement à la Maison de l’Immaculée avec ses trois amies Pétronille, Teresa Pampuro et Giovanna Ferrettino. Cette fois elles peuvent mener vraiment la *vie commune* et se livrer *plus entièrement à leur apostolat*: elles ont un chez-soi qui devient le siège à la fois de l’atelier de couture, du petit orphelinat-internat et du patronage. Bien sûr, il faut *une responsable*: Marie-Dominique est *élue à l’unanimité*. Elle inaugure ainsi, à 30 ans, la tâche providentielle qui sera de plus en plus la sienne.

Don Bosco sans doute voyait se préciser peu à peu son projet, mais sans le dévoiler encore. A l’occasion d’une visite à Mornèse en avril 1869 il laissa par écrit au petit groupe de l’Immaculée un “horaire-programme” et des conseils tout salésiens qu’elles s’empressèrent de suivre à la lettre (cf. *Cron.* I, 224): il les acheminait ainsi vers la vie religieuse.

Deux ans plus tard (1871), la décision ferme de la fondation était prise. En août, Don Bosco remettait à don Pestarino un *texte-base de la Règle*, lui demandant de l’améliorer et d’y former déjà les Filles... *Epiphanie 1872*: moment crucial! Don Pestarino communique ce texte au groupe entier des Filles de l’Immaculée de Mornèse: même à celles qui vivent dans leur famille (les “Nouvelles Ursulines”, comme on les appelle) Don Bosco offre le choix de devenir salésiennes. Après lecture attentive, chacune viendra dire à don Pestarino si elle accepte ou non cette nouvelle forme de vie: être authentique religieuse “Fille de Marie Auxiliatrice”, en dépendance cette fois explicite et directe de Don Bosco. Bien conscientes qu’il s’agissait d’un changement radical, les unes refusèrent catégoriquement, d’autres hésitèrent, d’autres enfin donnèrent immédiatement leur adhésion enthousiaste, à leur tête Marie-Dominique: “Elle n’eut pas besoin de réfléchir longuement, dit

la *Cronistoria*: si Don Bosco avait pensé et écrit tout cela à leur intention, c'était sûrement ce que le Seigneur voulait d'elle; et elle aurait été prête à marcher sur le feu pour y adhérer tout de suite en plénitude" (*Cron.* I, 272). Sa décision et son ascendant entraînèrent derrière elle sa sœur Félicina et l'amie Pétronille.

Le 29 janvier, en la fête de saint François de Sales, don Pestarino, obéissant aux instructions de Don Bosco, convoqua le groupe entier pour l'élection du *conseil de la nouvelle congrégation* selon les prescriptions de la Règle. Pour la charge de supérieure, Marie-Dominique obtint 21 voix sur 27. Elle refusa, se déclarant incapable, et proposant qu'on laisse à Don Bosco le soin de choisir la supérieure: elle acceptait d'être première assistante sous le nom de *vicaire*. Elue deuxième assistante, Pétronille continuerait d'être son bras droit et sa confidente.

Enfin, au soir du 23 mai, les Filles de la Maison de l'Immaculée déménageaient discrètement pour s'installer à Borgo-Alto dans les locaux du collège, où déjà habitait don Pestarino. Pour sa fête, Marie Auxiliatrice accueillait ses "filles" en ce lieu qui verrait bientôt la naissance officielle de la congrégation et deviendrait sa maison-mère. Marie-Dominique vivait avec intensité tous ces événements bouleversants et si prodigieusement providentiels, et elle offrait à Dieu par avance les énormes sacrifices qu'ils comporteraient. Une foi absolue, un plein abandon la soutenait. Une joie singulière donnait des ailes à sa ferveur...

* * *

C) TROISIÈME ÉTAPE: DE 35 A 44 ANS (1872-1881): UNE SUPÉRIEURE GÉNÉRALE QUI MARQUE SON INSTITUT DE "L'ESPRIT DE MORNÈSE"

1. "Fille de Marie Auxiliatrice" et supérieure générale

Un providentiel séjour à Mornèse de l'évêque d'Acqui, Mgr Scian-dra, convalescent, fit devancer le grand jour des premières professions: le 5 août 1872, fête liturgique de la dédicace de Sainte-Marie-Majeure à Rome, naissait officiellement le nouvel Institut, voulu par Don Bosco comme monument de son éternelle gratitude à Marie Secours des chrétiens (cf. *Cron.* I, 298. 306; *MB* X, 600), comme basilique mariale vivante! La première des onze professes, Marie-Dominique, prononça la formule "d'une voix énergique bien qu'émue", dit la *Cronistoria* (I,

304), l'âme submergée de reconnaissance envers Celui qui avait regardé la petitesse de sa servante et accomplissait en elle de grandes choses. Don Bosco, avant son départ le soir même, réunit la communauté: "Reconnaissez, dit-il, sœur Marie Mazzarello comme votre supérieure; écoutez-la et obéissez-lui. Pour le moment elle aura le titre de vicaire, car votre vraie supérieure, c'est la Madone" (*Cron.* I, 305-306. 309). Le titre de *supérieure générale* qu'elle recevra deux ans plus tard (15 juin 1874) par élection unanime précisera sa position juridique, mais ne fera que confirmer le style très caractéristique de gouvernement qu'elle avait adopté dès le départ (en vain elle avait espéré et attendu que Don Bosco envoyât de Turin une "vraie supérieure").

Cette dernière étape de sa vie, si brève (neuf ans à peine), mais si pleine (l'extension rapide de l'Institut), est évidemment la plus décisive, parce qu'elle y réalisera sa vraie vocation salésienne et ecclésiale et sa stature spirituelle définitive: être l'humble et authentique cofondatrice de la branche religieuse féminine de la Famille salésienne, et la mère pleinement reconnue et aimée des Filles de Marie Auxiliatrice.

Il faudrait de longues pages pour camper cette figure de femme dotée du charisme et du génie du gouvernement, et aussi bien du charisme de la maternité éducative exercée envers ses sœurs comme envers les enfants et adolescentes de Mornèse: humilité radicale et simplicité, bonté et sagesse, prudence et discernement, franchise et bonne humeur, courage entraînant...⁶ Mais peut-être faut-il mettre en relief la *façon* dont elle est devenue supérieure et a exercé l'autorité: ce fut une œuvre commune, une tâche de solidarité et de *collaboration fraternelle*. En définitive, ce sont toutes les sœurs qui lui ont dit: "Tu dois être la supérieure", parce qu'elle s'imposait par ses capacités, l'ensemble de ses vertus, sa manière de faire. Toutes étaient heureuses que ce fût elle la supérieure, et toutes voulurent l'aider dans sa tâche. Et elle, de son côté, convaincue de ce qu'elle appelait son incapacité, ne deviendra jamais un "personnage": elle restera une sœur au milieu de ses sœurs, partagera leurs tâches les plus humbles, leur demandera conseil. Aussi bien, son autorité a-t-elle été irradiante et créatrice de *communio*n. Par sa présence quotidienne, par ses visites aux communautés, par ses lettres aux sœurs d'Amérique, elle a créé et maintenu dans tout l'Institut un profond esprit de famille.

⁶ Cf. quelques traits dans la conférence sur Marie-Dominique en *Avec Don Bosco vers l'an 2000*, pp. 436-437, avec un beau témoignage de don Lemoyne.

2. “L'esprit de Mornèse”, héritage spirituel laissé par Marie-Dominique

Les sœurs salésiennes proclament aujourd'hui à l'article 2 de leurs *Constitutions*: “Avec nos premières sœurs (sainte Marie-Dominique Mazzarello) a vécu en fidélité créative le projet du Fondateur, donnant ainsi origine à ‘l'esprit de Mornèse’, qui doit caractériser encore aujourd'hui le visage de chacune de nos communautés”. Cette formulation très étudiée nous dit ce qu'est cet “esprit de Mornèse”: c'est l'esprit même de Valdocco, mais *en son expression origininaire et originale* vécue à Mornèse *par des femmes* au bénéfice de la jeunesse féminine. Toute la communauté certes y a contribué, mais *sous la direction et sous la forte emprise de Marie-Dominique*: elle a été la personne providentielle et charismatique, la “mère”, qui a permis à cette communauté d'opérer vitalement la transposition au féminin de l'esprit salésien de saint Jean Bosco. Il convient donc, pour achever son portrait, de décrire brièvement cet esprit, dans lequel s'est exprimée et achevée sa sainteté toute salésienne. Je le caractériserai par quatre aspects ou dimensions.

a) *Dimension mystique: communion d'amour qui épanouit*

L'aspect d'abnégation, d'ascèse et de pauvreté de ces premières années a été fortement souligné. Que la vie dans la maison de Mornèse ait été très dure, rien de plus vrai! Mais je ne crois pas que ce fut l'élément le plus important ni le plus significatif. La preuve, c'est que l'expérience de ces années a été perçue comme une expérience de *joie* extraordinaire: “un morceau de ciel”, écrit don Costamagna; “on se serait cru au Paradis, témoigne mère Enrichetta;... on travaillait toujours sous les très doux regards de Dieu et de Marie comme s'ils avaient été là, présents... Comme la vie était belle!”⁷.

Voilà l'impression dominante: une joie plus qu'humaine, parce que le cœur brûlait d'amour envers Dieu, envers les consœurs, envers les élèves de l'internat. Autrement dit une *mystique*, un *élan de vie*, sur la base d'une *foi* simple et forte, qui faisait percevoir la merveille de l'amour et du service du Seigneur. Marie-Dominique, si renoncée, n'a

⁷ Don Costamagna fut directeur local de la maison de Mornèse pendant trois ans, succédant à don Pestarino (1874-1877); son témoignage en F. MACCONO, *Vita...* I, XII. Mère Enrichetta Sorbone, professe à Mornèse dès 1874, fut très chère à mère Marie-Dominique; elle occupera plus tard des charges importantes; son témoignage est cité dans les *Constitutions FMA*, p. 261.

jamais donné l'impression d'être une ascète : elle était la plus vive et la plus joyeuse de toutes, parce que la plus riche de foi et d'amour.

Cette immersion dans la présence familière de Dieu et de Marie rendait spontané le *recueillement* et ouvrait à la contemplation, mais aussi *prévenait ou corrigeait les défauts* auxquels est exposée d'ordinaire la psychologie féminine : les petites jalousies, la critique mesquine, la tendance à se faire voir, le découragement facile... autant de choses qui ruinent l'esprit de famille. Ces défauts furent empêchés ou réprimés non par des interventions disciplinaires ou des efforts personnels stoïques, mais par le souffle de la foi et de l'amour.

Tel est le premier trait de l'action maternelle de Marie-Dominique et de l'esprit de Mornèse : une sorte de climat de Pentecôte et d'Eglise primitive, où fleurissaient la simplicité, l'amour fraternel et la joie dans l'Esprit Saint.

b) *Dimension ascétique : "travail et tempérance"*

L'ascèse n'est que l'envers de la mystique. Parce que l'amour mystique de communion était profond à Mornèse, l'ascèse, c'est-à-dire l'amour de service, a été grande, jusqu'à paraître impressionnante. Marie-Dominique a conduit ses filles sur de rudes chemins réclamant un extraordinaire courage. Il y aurait ici à dire bien des choses. Contentons-nous de les énumérer.

Ascèse du *travail*, de l'activité intense : les premières salésiennes n'ont pas porté de cilice, mais elles arrivaient chaque soir épuisées de fatigue. Si Marie-Dominique est morte à 44 ans, c'est que, malgré sa santé affaiblie, elle ne s'est jamais arrêtée de travailler.

Ascèse de la *pauvreté*. Les premières salésiennes ont accueilli à la lettre les paroles dites par Don Bosco le 5 août 1872 : "Oui, je peux vous assurer que l'Institut aura un grand avenir si vous vous maintenez simples, pauvres, mortifiées" (*Cron.* I, 306). Elles ont accueilli la pauvreté dans la nourriture, les vêtements, l'habitation, le style de vie, non seulement par nécessité du moment, mais par amour de Jésus pauvre, pleinement disponible à son Père et aux pauvres. Vers la fin de sa vie, Marie-Dominique, comme Don Bosco pour les salésiens, a eu grand peur qu'à l'avenir les commodités ne viennent affaiblir le zèle disponible de ses filles.

Ascèse de l'*obéissance*, pratiquée avec une liberté adulte, en grand esprit de foi. C'est un des points sur lesquels Marie-Dominique elle-même a dû lutter, car elle avait une volonté forte et souvent des vues plus justes que ceux qui lui commandaient.

Ascèse de la *chasteté*. Marie-Dominique l'a pratiquée et a enseigné à la pratiquer d'une part avec une simplicité lumineuse, sans complexes, d'autre part sans aucun sentimentalisme ni possessivité, car elle avait fort bien compris que, dans une ambiance exclusivement féminine, l'"amorevolezza" du système de Don Bosco exigeait un sérieux équilibre: aimer vraiment, de façon personnelle, mais rester maître de son cœur, éviter toute familiarité déplacée et toute discrimination blessante.

c) *Dimension culturelle: croître en humanité pour mieux servir*

Voici un troisième aspect de l'esprit de Mornèse, qui s'est développé paradoxalement sous la sage direction de Marie-Dominique: la croissance culturelle. L'esprit de Mornèse, si sévère sous certains aspects de sacrifice, *n'a pas mutilé la personnalité féminine*, mais l'a au contraire *développée*, de sorte qu'il se trouve pleinement accordé à l'actuelle promotion de la femme. Marie-Dominique se voit amenée, par sa vocation même d'éducatrice et de supérieure, à apprendre à écrire à l'âge de 35 ans. Elle comprend aussi qu'elle doit ouvrir aux études ses jeunes sœurs, des filles qui viennent presque toutes de la campagne, grandes travailleuses mais non habituées à la réflexion d'un certain niveau culturel. Elle en envoie même quelques-unes étudier à Turin et y passer les examens (nous savons que les deux premières furent recalées en mathématiques). Et si, au début, à Mornèse on parlait seulement le dialecte piémontais, sept ans plus tard on y étudiait le français et l'espagnol, conformément aux indications de Don Bosco. De 1872 à 1879 il y a eu un saut impressionnant dans la promotion culturelle de la communauté.

C'est là une chose remarquable. Elle signifie qu'à Mornèse on avait le *sens de la mission salésienne et de ses exigences*. Educatrices d'enfants et de jeunes filles, ces sœurs ont perçu la nécessité d'une croissance humaine, pédagogique et pastorale. Elles ont accepté l'effort de l'étude, non par vanité, non par simple goût du savoir, mais par conformité à leur vocation, pour servir avec compétence. Par ailleurs, leur humble point de départ leur a permis d'éviter le danger d'intellectualisme et de rester des femmes extrêmement sensibles au réel et à la vie.

d) *Dimension ecclésiale: l'ouverture à l'universel*

Un dernier aspect de l'esprit de Mornèse développé par Marie-Dominique a été, paradoxalement encore, une extraordinaire ouverture à l'universel, en ce Mornèse qui n'était qu'un petit village de campagne,

à la mentalité plutôt fermée. Dans la communauté, aucun esprit de clocher, point de climat suffoquant de serre chaude. Mais le souci de s'accroître et de s'étendre et d'émigrer, même au prix de douloureux détachements. Ce sens des vastes horizons et projets venait certes de Don Bosco l'intrépide, mais il fut pleinement accueilli par le zèle de Marie-Dominique et de ses sœurs pour le salut des âmes : elles aussi vécurent le *Da mihi animas*. L'afflux des vocations, en bonne partie fruit de l'espèce de fascination exercée par la première communauté et par sa supérieure, permit d'entrevoir l'avenir avec audace.

Après deux ans seulement d'existence, l'Institut essaime, et commencent les *premières fondations* : en 1874 Borgo San Martino, en 1876 Vallecrosia, Turin, Biella, Alassio, Lu Monferrato, à partir de 1877 la France : Nice, la Navarre (1878), Saint-Cyr (1880)... L'esprit de Mornèse est tout traversé d'un souffle de Pentecôte : il invite à l'audace, aux projets grandioses, à la générosité courageuse, à l'acceptation de lourdes responsabilités sur des épaules bien jeunes. C'est la magnanimité de l'amour qui s'exprime en lui.

De fait, en 1877, cinq ans à peine après la fondation, c'est le lancement de la prodigieuse *aventure missionnaire*. La Providence a voulu que le premier directeur général de l'Institut, don Giovanni Cagliero, fût aussi le chef de la première expédition salésienne de 1875 en Argentine. Il a fait exploser dans l'humble maison de Mornèse l'universalisme missionnaire. Il a contribué à y créer (et on le voit bien dans les lettres que mère Marie-Dominique lui adresse) un élan d'amour, d'anxiété, de rêve, de générosité pour les missions d'Amérique. Et la Providence a aussi voulu que le second directeur local de Mornèse, don Giacomo Costamagna, devint à son tour en 1877 le chef de la troisième expédition missionnaire des salésiens et accompagnât les sœurs de la *première expédition* missionnaire féminine (en cette occasion l'humble supérieure de Mornèse s'en fut à Rome demander au pape Pie IX de les bénir). On imagine l'enthousiasme (au milieu des larmes d'ailleurs) des sœurs de Mornèse et des autres communautés. Ces premières missionnaires : des phénomènes ! Elles sont à peine sorties de l'adolescence ; mais riches de tout l'esprit de Mornèse, elles seront capables d'affronter victorieusement des responsabilités énormes et d'in vraisemblables difficultés (le chef de cette première expédition, sœur Angela Vallese, avait 24 ans, et l'âge moyen du groupe était de 22 ans)...

Enfin, l'ouverture à l'universalisme s'est aussi manifesté dans l'épreuve de la fermeture de la maison de Mornèse et du départ de la première communauté pour *Nizza Monferrato* en février 1879. Le grain

jeté dans la bien-aimée terre natale meurt pour porter beaucoup de fruit. Quand mère Marie-Dominique quitte le pays de sa providentielle vocation et laisse ses vieux parents, elle manifeste que l'esprit de Mornèse a grandi, qu'il est devenu un *arbre robuste* et plein de sève: il peut être transplanté, il est capable de jeter des racines en d'autres terres et sous d'autres climats: non seulement dans la nouvelle maison générale de Nizza, mais en France, en Uruguay, en Argentine chez les Patagons, et bientôt dans le monde entier!

3. Le départ: 14 mai 1881

Au début de l'année 1881, Mère Marie-Dominique fut atteinte d'une grave pleurésie: forte fièvre et douleurs lancinantes. Malgré cela, elle voulut s'embarquer à Gênes avec les sœurs de la troisième expédition missionnaire (début février). Elle les accompagna jusqu'à Marseille, où une fièvre violente l'assaillit à nouveau. On la conduisit à la maison de *Saint-Cyr*, où elle dut rester alitée quarante jours. Le 19 mars, elle avait repris assez de forces pour rentrer à Nizza Monferrato, en faisant étape à la Navarre, puis à Nice où, pour la dernière fois, elle rencontra Don Bosco, qui lui fit comprendre qu'elle partirait bientôt pour le ciel. À Nizza, dans un état de guérison apparente, elle reprit ses activités, plus attentive que jamais à ses sœurs. Au bout d'un mois, une nouvelle attaque de la pleurésie la cloua sur son lit. Elle mourut à l'aube du 14 mai, assistée par don Cagliero, invoquant les noms bénis de Jésus et de Marie, ses deux grands amours...

Dans sa très belle *Lettre aux Filles de Marie Auxiliatrice à l'occasion du centenaire de la mort de Mère Mazzarello*, don Viganò a écrit: "À ceux qui se demanderaient pourquoi la Providence a permis que les années de généralat de mère Mazzarello soient d'une durée aussi brève, [...] on peut tout de suite répondre justement que son devoir à elle était de créer et de porter à une maturation définitive 'l'esprit de Mornèse', et qu'à l'aube du 14 mai 1881, c'était déjà chose faite sans qu'il faille y revenir"⁸. Elle pouvait dire: "Tout est consommé!" Aussi bien, c'est l'esprit de Mornèse qu'elle a laissé en "héritage spirituel" à ses filles d'hier et d'aujourd'hui, et à travers elles à tous les membres de la Famille salésienne⁹.

⁸ Dans les *Actes du Conseil Supérieur* n. 301, juillet 1981, p. 46.

⁹ "Héritage spirituel": c'est l'expression de don A. CAVIGLIA dans la remarquable conférence donnée à Turin le 14 mai 1932, pour le cinquantenaire de la mort de mère Mazza-

Marie-Dominique fut béatifiée par Pie XI le 20 novembre 1938, et canonisée par Pie XII le 24 juin 1951. A sa mort l'Institut comptait 27 maisons, réparties en Italie et en France, en Argentine et en Uruguay; et la nouvelle famille religieuse approchait des 200 membres (139 sœurs et 50 novices). Aujourd'hui les sœurs salésiennes sont dans l'Eglise la congrégation féminine la plus nombreuse (17.000 membres, travaillant en 82 pays)¹⁰ ... Alors, on peut vraiment chanter le *Magnificat*: "Le Seigneur a regardé la petitesse de sa servante. Il a fait pour elle et par elle des choses étonnantes", parce qu'elle a été toute docile - avec énergie - entre ses mains.

* * *

Oraisons liturgiques (du Missel de la Famille Salesienne)

1. *Dieu, qui nous proposes en sainte Marie-Dominique Mazzarello un modèle lumineux de vie chrétienne et religieuse pour son humilité profonde et son ardente charité; accorde-nous de rechercher ta vérité avec simplicité de cœur et d'en témoigner par nos actes chaque jour. Par Jésus, le Christ, notre Seigneur. Amen.*

2. *Dieu, source et donateur de tout bien, tu aimes les humbles et tu combles les cœurs simples et sincères de ton Esprit de charité: écoute la prière que nous t'adressons en la fête de sainte Marie-Dominique Mazzarello qui a fondé avec saint Jean Bosco, son maître et son père, cette famille religieuse. Accorde-nous d'être dociles à ses enseignements et fidèles à son action éducative. Par Jésus, le Christ, notre Seigneur. Amen.*

rello. Elle a été reprise par don Carlo COLLI dans son opuscule suggestif: *Lo "Spirito di Mornese". L'eredità spirituale di s. M. Domenica Mazzarello.*

¹⁰ Les Filles de la Charité de saint Vincent de Paul sont en fait plus nombreuses (30.000), mais elles constituent une *Société de Vie apostolique*, et non pas une congrégation religieuse.



Le bienheureux MICHEL RUA

Le collaborateur et continuateur fidèle de Don Bosco :

le bienheureux MICHEL RUA

(1837-1910)

Pour la fondation de l'œuvre et de la Société salésienne, Don Bosco a reçu du Seigneur un double cadeau vraiment royal (c'est le cas de le dire) : saint *Dominique Savio*, le témoin de la valeur de sa méthode éducative et son précoce collaborateur, et puis saint (il le sera un jour) *Michel Rua*, son disciple, collaborateur et continuateur à un degré de fidélité peut-être unique dans l'histoire de la sainteté et des fondations religieuses. Si Marie-Dominique Mazzarello fut polarisée par Don Bosco et voulut l'imiter après l'avoir rencontré *quelquefois* au cours de quinze années, que dire de Michel Rua qui fut au contact de don Bosco *pendant quarante-deux ans* : de façon fréquente de ses 8 à 15 ans, et de façon *continue* de ses 15 à 50 ans ; pendant trente-six ans il a bu à la source de la salésianité, chaque jour, à longs traits ("Regarder Don Bosco, dira-t-il un jour, m'impressionnait plus que lire et méditer n'importe quel livre de dévotion"). Formé et modelé par Don Bosco dans les années d'adolescence et de jeunesse où l'être est malléable, devenu ensuite son confident le plus intime et son bras droit super-actif et super-efficace, pour être enfin son continuateur éclairé et (qu'on me permette ce néologisme) son "consolidateur" le plus décisif : *singulière vocation!* où l'on ne peut pas ne pas reconnaître un dessein providentiel¹.

Si don Rua est en quelque sorte "Don Bosco reproduit et prolongé", alors il nous apparaît comme une *pièce maîtresse du charisme de fondation*. On peut se risquer à dire que Don Bosco, tout génial fondateur qu'il ait été, n'était pas suffisant : Dieu lui a donné un cofondateur ("Michel, nous ferons tout ensemble, de moitié!"). En don Rua nous avons la preuve que, selon le dessein divin sur la Famille salésienne, le charisme de Don Bosco ne devait pas s'arrêter avec lui, mais était

¹ Cf. ce témoignage de don Giulio Barberis (profès salésien dès 1865) au procès de béatification : "Nous fûmes tous persuadés que la Providence avait envoyé Don Bosco pour fonder la Congrégation et accomplir des choses extraordinaires, et don Rua pour les asseoir et les consolider" (*Positio super causae introd. Summ.*, p. 83).

destiné à recevoir continuité, stabilité et diffusion dans l'espace et le temps : don Rua a *présidé* à cet affermissement et à cette expansion dans l'Eglise et dans le monde ; *nous lui devons la solidité historique du charisme salésien*. Il constitue à nos yeux la solide *charnière* entre Don Bosco notre père et nous tous, ses fils et ses filles. Un illustre salésien des origines, don Cerruti, n'a pas craint de l'appeler le "deuxième père des Salésiens" (*alter Salesianorum pater*).

C'est pourquoi la connaissance de sa vie et de sa sainteté est pour nous importante. Elle est en outre, de soi, infiniment intéressante et "impressionnante". Car sur le plan de la création de l'ensemble de la "chose salésienne" et sur celui des dons charismatiques extraordinaires, Don Bosco est évidemment le plus grand et même l'unique. Mais sur le plan des vertus et de la sainteté, ne craignons pas de dire que don Rua a été son égal².

A) L'ENFANCE PLUTÔT MONOTONE D'UN PETIT CITADIN (1837-1850)

1. Une famille ouvrière

Jean Bosco, Dominique Savio, Marie-Dominique Mazzarello ont été des petits campagnards bien plantés dans leur sol. La Providence a voulu que Michel Rua fût au contraire un petit citadin, qui ne connut jamais la liberté de gambader dans les prés ni le plaisir d'aller dénicher les oiseaux (là, sans doute, s'origine la réserve accentuée de son caractère). Mais notons bien le lieu précis de sa naissance : à *Turin*, et dans la banlieue même de *Valdocco!*... comme si cette Providence avait voulu le pré-

² Malheureusement il n'existe pas de *vraie* biographie de don Rua, basée sur une étude solide des sources. Don Angelo AMADEI a publié une minutieuse étude de 2500 pages : *Il servo di Dio Michele Rua*, SEI, Turin 1931-1934, en 3 volumes, condensée en un volume *Un altro Don Bosco, il servo di Dio Don Rua*, SEI 1934, 703 pages, auquel je me suis référé (sigle *Am.*) ; hélas, c'est un amoncellement d'informations et de citations, sans indication ni critique des sources, où tout est mis sur le même plan et où l'on se perd facilement. Autres études : Don J. B. FRANCESIA, *Don Michele Rua*, San Benigno Canavese 1911 ; E. CERIA, *Vita del Servo di Dio Don Michele Rua*, SEI, 1946. - En français : A. AUFRAY, *Un saint formé par un autre saint : le premier successeur de Don Bosco*, éd. Vitte, Lyon 1932, 411 pages qui se lisent toujours volontiers. A. L'ARCO, *Michel Rua, successeur de Don Bosco*, Liège 1972, une alerte plaquette de 100 pages, fort bien traduite de l'italien par le Père A. GILLET. - Enfin l'une des sources importantes est le recueil des *Lettere circolari di Don Michele Rua ai Salesiani*, Turin 1910 ; réédition en 1965 (sigle *Lettere*).

disposer à rencontrer au plus vite son “père et maître” Don Bosco.

Il y est né le 9 juin 1837 (un mois après Marie-Dominique), dernier d'une famille de neuf enfants. Son père, *Jean-Baptiste*, chef de service à la Manufacture Royale d'Armes (où il avait aussi trouvé logement), avait déjà 51 ans. D'un premier mariage il avait eu cinq garçons, s'était remarié à 42 ans (1828) avec *Jeanne-Marie Ferrero*, qui en avait 28. Elle devait lui donner trois autres garçons et une fillette. Mais quand notre Michel vint au monde, il ne trouva à son foyer que deux demi-frères déjà grands: Pierre-Fidèle (22 ans) et Antoine (17 ans), et deux frères: Jean-Baptiste (7 ans) et Louis (3 ans); les autres, nés chétifs, étaient morts en bas-âge.

De l'enfance familiale de Michel on ne sait pas grand-chose, sinon que pour sa gentillesse et son intelligence précoce il fut d'emblée le plus aimé de tous. Croyants et pratiquants sincères, ses parents avaient à cœur la bonne éducation de leurs enfants. Un aumônier était attaché à la Manufacture d'armes, qui avait sa chapelle et sa petite école: sur place donc Michel reçut de lui les premières leçons de catéchisme, de lecture et d'écriture; très vite il apprit à servir à l'autel...

2. Premières rencontres avec Don Bosco (1845-1850)

Trois faits importants allaient marquer l'année de ses 8 ans, 1845. Le 15 avril il recevait, des mains de l'archevêque Frasoni, le sacrement de la force de l'Esprit Saint. Le 2 août, il perdait son père, âgé de 60 ans, et voyait à cette occasion ses deux demi-frères quitter la maison. Mais il ne resterait pas longtemps orphelin: un mois plus tard, la Providence lui faisait rencontrer celui qui serait d'une manière incomparable son vrai père, *Don Bosco*. Un camarade le conduisit un dimanche au *Refuge* de la marquise Barolo où le jeune prêtre, alors dans la force rayonnante de ses 30 ans, tenait son fameux patronage. La sensation d'avoir trouvé un merveilleux ami fut immédiate, même si ce ne fut pas le “coup de foudre” que connaîtrait bientôt un Dominique Savio (en 1854) ou une Marie-Dominique Mazzarello (en 1864). La fascination subie par *Michelino* serait progressive, car la maman, plus que prudente, résistait à le laisser fréquenter l'Oratoire: il était si petit! et n'avait-il pas sur place l'aumônier de la Manufacture?... Comme il savait par cœur tout son petit catéchisme, il fut admis précocement, dès ses 9 ans, à la première communion, le Lundi saint 6 avril 1846, au moment même où Don Bosco accédait enfin à la Terre promise de Valdocco!

Il fallait préparer l'avenir: la maman voyait fort bien son Michel

entrer dans quelque bureau de la Manufacture. Aussi l'envoya-t-elle fréquenter pendant deux ans l'« Ecole élémentaire Supérieure » de Porta Palatina (une sorte de cours complémentaire) fort bien dirigée par les *Frères des Ecoles chrétiennes* (1848-1850). Par bonheur, Don Bosco venait de temps en temps y confesser les élèves et y célébrer l'eucharistie. Sa présence était « impressionnante ». Michel le choisit définitivement comme confesseur, et là, dans le secret et dans ce contexte de grâce, Don Bosco « le regarda et l'aima » et leurs deux âmes commencèrent à se lier profondément. A cette époque se place l'épisode de la rencontre sur la place du *Rondo*, un beau matin, alors que l'adolescent allait en classe. Don Bosco, entouré de garçons, leur distribue des médailles: « A moi aussi, Don Bosco! », et il tend la main. Chose curieuse, c'est Don Bosco qui tend sa main gauche ouverte, mais vide, et de l'autre, appliquée perpendiculairement, fait le geste de la couper en deux, pour en offrir la moitié: « Tiens, prends! », dit-il avec un sourire mystérieux. Prendre, mais quoi? La main reste vide... Et Don Bosco s'en va, toujours souriant. Le secret ne lui sera révélé que trois ans plus tard. Entre temps, par bonheur, il a obtenu de sa mère la permission de fréquenter régulièrement l'Oratoire avec son frère Louis (1849)...

B) CHEZ DON BOSCO. DIX ANS DE PRÉPARATION ET DÉJÀ DE TRAVAIL (1850-1860)

1. Don Bosco prend en mains l'avenir de Michel (1850-1852)

13 ans, Michel a terminé brillamment l'école chez les Frères (qui font tout pour l'attirer chez eux). C'est l'âge où l'on entre au travail à la Manufacture. Mais pour Don Bosco, sûrement inspiré d'en haut, c'est le moment décisif de l'orienter vers les études secondaires en vue du sacerdoce. Dès cette époque en effet, il cherchait parmi les meilleurs garçons de son patronage les futurs collaborateurs de son œuvre et ouvrait à Valdocco un petit pensionnat pour étudiants. Après tant d'essais infructueux, il voyait en Michel, si merveilleusement doté de vertus et d'intelligence, un de ceux que la Providence lui destinait.

La maman fut d'accord, et Michel accepta avec enthousiasme. Sous la responsabilité directe de Don Bosco, qui lui fournissait en ville des professeurs privés bénévoles, il parcourut en trois ans (1850-1853) les cinq années du cycle secondaire, tenant fidèlement la première place de

son cours. Il eut successivement comme excellents professeurs don Merla, monsieur Bonzanino et don Picco (ces deux derniers seront aussi les enseignants de Dominique Savio), et parmi ses condisciples Cagliero et Francesia.

Très sûr de sa vocation et de sa maturité spirituelle, Don Bosco le fit entrer comme *interne à l'Oratoire* après les deux premières années d'études, le 24 septembre 1852; et 15 jours plus tard, le 3 octobre, aux Becchi, dans la chapelle du Rosaire, il le *revêtait de la soutane*: Michel devenait "l'abbé Rua", à 15 ans!

Au soir de ce jour, il interrogea Don Bosco: "Que vouliez-vous me dire, il y a trois ans, lors de nos rencontres, quand vous faisiez le geste curieux de partager votre main?" - "Eh bien, tu vas comprendre, et par la suite tu comprendras de mieux en mieux: à l'avenir, toi et moi, nous ferons tout ensemble, partageant tout à moitié" (*Am.* 30).

Désormais donc, Michel mènerait de front, montrant qu'il en était parfaitement capable, ses études et une active collaboration aux tâches éducatives de ce Valdocco qui comptait déjà une quarantaine d'internes et bien sûr la foule des externes au patronage du dimanche: il commençait à devenir le *bras droit de Don Bosco*. Bien qu'encore étudiant, il va s'imposer et en imposer de plus en plus par son habit qui donne du relief à sa silhouette haute et maigre, mais davantage par son calme imperturbable, et suprêmement par sa profonde piété, sa vive intelligence, sa sagesse, son dévouement inlassable et sa réelle bonté même si le sourire reste discret.

2. Un premier engagement décisif à 18 ans: la consécration privée (25 mars 1855)

Clairement acheminé vers le sacerdoce (à l'automne 1853 il commence à suivre pour deux ans, les cours de philosophie au séminaire de Turin), il allait être progressivement acheminé aussi vers la *vie religieuse salésienne*. Le 26 janvier 1854, premier jour du triduum préparatoire à la fête de saint François de Sales, Don Bosco réunit dans sa chambre quatre de ses jeunes assistants: Rua, Rocchiotti, Cagliero et Artiglia, et lève un peu le voile sur un projet d'association "dont les membres seraient liés par un vœu de charité"³. Que Michel fût capable d'enga-

³ Voici le bref document dans lequel Michel Rua a rapporté le fait: "Le soir du 26 janvier 1854, nous nous sommes réunis dans la chambre du Révérend D. Bosco, lui Don Bosco, Rocchiotti, Artiglia, Cagliero et Rua; et il nous fut proposé de faire, avec l'aide du

ger toute sa vie dans cet “exercice de charité”, il en donnait bien des preuves: en allant chaque dimanche animer le patro Saint-Louis de *Porta Nuova* près de la gare, en assumant un cours d'arithmétique chez le professeur Bonzanino, en risquant sa santé jour et nuit auprès des malades du choléra durant tout l'été 1854... Il pouvait donc prononcer *ses vœux*, en privé bien sûr pour le moment. Don Bosco lui en fit la proposition: il accepta, joyeux. La cérémonie, tout intime eut lieu en la fête de l'Annonciation, le 25 mars 1855 (il avait à peine 18 ans), tandis que Turin célébrait en grande solennité la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception. Ces vœux étaient bien l'expression d'un amour total, sous le signe du *Fiat* de Marie: la pureté trouvait sa source dans l'eucharistie, la pauvreté dans le don de soi aux jeunes, l'obéissance dans la volonté de marcher à la suite de Don Bosco. Qui sait si celui-ci ne proclama pas alors en son cœur: “Michel, tu n'es encore qu'un petit abbé, et pourtant c'est sur toi que je bâtirai la Société salésienne!”

De 1855 à 1860, l'abbé Michel s'adonna avec passion à l'étude de la *théologie*, allant en suivre les cours au séminaire de Turin, et y ajoutant l'étude du grec et de l'hébreu par amour de l'Écriture sainte. Le cardinal Cagliero nous a laissé ses souvenirs sur cette époque héroïque, sur ces matins d'hiver où lui et Rua sautaient du lit dès 4 heures. Ils logeaient dans une mansarde, évidemment sans chauffage. Plus d'une fois le gel avait changé en glace l'eau de leurs cuvettes. Pour se laver, ils prenaient la neige du toit par la lucarne et se frictionnaient vigoureusement; puis, enveloppés d'une couverture, Rua se mettait à l'hébreu et Cagliero à la musique (*Am.* 45)... Avec de tels tempéraments on pouvait bien espérer de la fondation de la Société salésienne!

Cette rudesse de vie s'alliait spontanément à l'esprit de famille et à la joie. En ces années, l'abbé Rua pouvait jouir de la présence de deux merveilles d'humanité et de grâce: “*maman Marguerite*” depuis les débuts de Valdocco étendait sa maternité sur tout le petit peuple de l'Oratoire, et bien des fois il lui offrit ses services; d'autre part depuis le 29 octobre 1854 rayonnait dans la maison l'exquise figure de l'adolescent *Dominique Savio*. Lui et Rua furent les colonnes de la fameuse

Seigneur et de saint François de Sales, un essai d'exercice pratique de la charité envers le prochain, pour en venir ensuite à une *promesse*, et, plus tard encore, si la chose se révélait possible et opportune, d'en faire un *vœu* au Seigneur. A partir de ce soir-là, on donna le nom de *Salésiens* à ceux qui se proposèrent et se proposeraient un tel engagement” (*Archives Centrales Sal.*, 9.132 Rua, 3; cf. *MB V*, 9).

Compagnie de l'Immaculée, qui regroupait les étudiants les plus généreux et était appelée à fournir les membres fondateurs de la Société salésienne. Au jour de sa constitution officielle, le 8 juin 1856, l'abbé Rua en fut élu président à l'unanimité⁴. On voudrait mieux connaître les relations d'amitié, de mutuelle admiration, de sainte émulation qui associèrent dans une même fidélité à Don Bosco l'étudiant en humanités de 14 ans et l'étudiant en théologie de 19 ans: leurs compagnons les tenaient tous les deux pour des saints authentiques, de style fort différent, mais également admirables.

Mais une autre présence fut encore très chère à l'abbé Rua. Maman Marguerite s'éteignit en novembre de cette même année 1856. Quand ses forces s'étaient mises à décliner, *Jeanne-Marie Rua* était venue l'assister, et elle prit sa place à l'Oratoire après son décès. Elle n'avait d'ailleurs plus que son Michel, ses deux aînés étant morts, l'angélique Louis en 1851 à l'âge de 17 ans⁵, et Jean-Baptiste en 1853 à l'âge de 23 ans. Alors âgée de 56 ans, elle était encore robuste. Du bon sens, de la patience à toute épreuve, une piété solide, des habitudes frugales, elle avait tout pour remplacer dignement sa devancière. Ses vingt ans de présence maternelle à l'Oratoire (où elle mourut en 1876) furent une bénédiction; mais jamais son Michel n'accepta d'être l'objet, de sa part, de quelque traitement privilégié.

3. Un second engagement décisif à 22 ans: la direction spirituelle de la jeune Congrégation salésienne (18 décembre 1859)

En 1857 Don Bosco avait achevé la rédaction d'une première ébauche de *Constitutions* en vue de la congrégation qu'il avait désormais décidé de fonder pour assurer l'avenir de son œuvre. Il jugea opportun de partir à Rome soumettre son projet au jugement du pape Pie IX et de diverses autorités romaines. Il lui fallait bien sûr un compagnon et secrétaire de voyage: quel autre choisir sinon le fidèle abbé Rua, celui même qui avait déjà acquis le talent de déchiffrer les invraisemblables manuscrits de Don Bosco et avait recopié de sa fine et belle écriture le

⁴ Sur la fondation et le rôle de cette Compagnie, voir mon *Avec Don Bosco vers l'an 2000*, pp. 485-489.

⁵ Michel fut très affecté par la mort de ce frère, son aîné de trois ans, qu'il aimait avec tendresse. C'était une nature frêle, mais une âme forte et très pure. Don Bosco, dont il fréquentait assidûment l'Oratoire, le tenait en haute estime. Dans la préface à la biographie de Dominique Savio, il mentionne "plusieurs modèles de vertus que la divine Providence a daigné nous envoyer, tels que Gabriel Fascio, *Louis Rua* ... et d'autres".

manuscrit des *Constitutions*. Ce premier séjour dans la Ville éternelle dura deux mois, du 22 février au 14 avril 1858. Expérience sensationnelle pour le jeune clerc de 20 ans: vivre deux mois d'intimité avec Don Bosco, être reçu deux fois par le Pape, visiter en détail les églises et monuments de l'illustre capitale, participer à des célébrations basilicales, aborder d'importants personnages et institutions!... Au cours des audiences du 9 mars et du 6 avril, Don Bosco reçut de la part de Pie IX l'accueil le plus chaleureux et les encouragements les plus pressants, et l'abbé Rua reçut une bénédiction spéciale. Tout ce dont il fut alors témoin, et parfois acteur, lui fit mesurer la grandeur de la mission à laquelle le Seigneur l'appelait, et pénétra à jamais son âme d'un sens vif de l'Eglise à servir et d'une vénération sans bornes pour son chef spirituel⁶.

Pour Don Bosco le fruit principal de ce voyage mûrit encore plus d'un an. En décembre 1859 il le crut assez à point pour le cueillir. Au soir du 18 de ce mois, un prêtre, don Alasonatti, quinze jeunes clercs et un étudiant, répondant à l'appel de Don Bosco, se constituaient officiellement en *Pieuse Société Salésienne* et procédaient à l'élection de son Conseil. Quand il s'agit de désigner son "directeur spirituel", c'est-à-dire celui qui, après le supérieur général, porterait la responsabilité morale de la Société et veillerait au maintien de son esprit, l'unanimité des suffrages - moins un - se porta sur l'abbé Michel Rua. Il avait 22 ans, il était sous-diacre depuis la veille⁷. Folie, à vues humaines, que cette fondation reposant sur des êtres à peine sortis de l'adolescence! Mais sagesse, aux yeux de la foi, car ces jeunes, à la rude école de Don Bosco, avaient atteint une maturité spirituelle et une force d'âme que beaucoup auraient pu leur envier. A leur tête, Michel Rua, qui par sa parfaite exemplarité et son action désormais de "supérieur" entraînerait le groupe dans un dynamisme soutenu de ferveur.

4. Un troisième engagement décisif à 23 ans: le sacerdoce (29 juillet 1860)

Terminées brillamment les études de théologie, et obtenue la dispense d'âge, l'abbé Rua était prêt pour le sacerdoce. Le 21 juillet 1860, il entra en retraite chez les lazaristes de Turin, et le dimanche

⁶ Deux ans plus tard, à la veille de son ordination sacerdotale, il recevra de Don Bosco une lettre où celui-ci l'encourageait à être toujours "romain intrépide et généreux, d'âme, de cœur et d'action" (*Épist.* I, éd. CERIA p. 197; éd. MOTTO p. 419).

⁷ Cf. *MB* VI, 335; et dans mon *Avec Don Bosco vers l'an 2000* les pp. 371-372.

29 il était ordonné par Mgr Balma, délégué de l'archevêque Fransonì en exil, au petit bourg de Caselle Torinese, dans la chapelle annexe de la villa du baron Bianco di Barbania, bienfaiteur de Don Bosco. Toute la nuit précédente, il l'avait passée en prière, sans toucher à son lit, revoyant devant Dieu ces dix années passées avec Don Bosco, le remerciant de l'immensité de la grâce qu'il allait recevoir, le suppliant de l'assister jusqu'à sa mort dans ses nouvelles et si graves responsabilités.

A Valdocco, on fêta le nouveau prêtre le dimanche suivant 5 août, en une inoubliable solennité, au milieu des fleurs, des oriflammes, des chants et des vivats d'allégresse, et avec vingt-sept compliments pour le féliciter! Aux 450 étudiants et apprentis de la maison étaient venus se joindre les garçons du patro de la banlieue de Vanchiglia, des "durs", des enfants perdus, dont il avait gagné le cœur au prix de patiences infinies. Mais les plus émus, et les plus fiers aussi, ce furent, à n'en pas douter, sa vieille maman, et son "père" Don Bosco qui plus que jamais partagerait tout de moitié avec celui qu'on appellerait désormais "*don Rua*". Celui-ci, dans la soirée, déclara aux garçons rassemblés: "Je puis vous assurer que déjà je vous aimais, mais que dorénavant je vous aimerai davantage. Toutes mes forces, je les dépenserai pour vous, pour votre bien spirituel et temporel" (*Am.* 81). Il exprimait là son identité la plus vraie: bon pasteur salésien, qui donnerait sa vie pour les jeunes, les yeux fixés sur Don Bosco.

C) PENDANT 28 ANS, BRAS DROIT DE DON BOSCO FONDATEUR (1860-1888)

1. Ardeur sacerdotale et religieuse

Dès la rentrée d'octobre 1860, le jeune prêtre de 23 ans se vit confier la direction générale des classes de l'Oratoire et la responsabilité morale et spirituelle de toute la maison (300 étudiants et 150 apprentis environ, qui iraient en augmentant d'année en année), tandis que le saint et sévère don Alasonatti continuait d'assurer la partie disciplinaire et administrative. Et pour se reposer, il consacra ses dimanches à l'Oratoire de Vanchiglia, d'où il rentrait épuisé, mais heureux. Valdocco connut alors une sorte d'âge d'or, où l'esprit de piété, de travail et de joie faisait fleurir la sainteté parmi ces adolescents.

Après un an et demi d'expérience salésienne (une sorte de noviciat), les jeunes membres de la Société étaient invités par Don Bosco à faire

officiellement *profession religieuse* temporaire. Ils furent 22 à se réunir dans sa chambre, au soir du 14 mai 1862, pour cet acte décisif. Don Rua proclama phrase par phrase la longue formule, et le groupe agenouillé la répéta: "... Je fais vœu de chasteté, pauvreté, obéissance à Dieu et à vous, mon supérieur, Don Giovanni Bosco ...". Pour lui, qui vivait cette donation déjà depuis sept ans, ce n'était qu'une réaffirmation de fidélité, mais dans la joie nouvelle de la vivre désormais avec des compagnons généreux. Ce soir-là Don Bosco, singulièrement heureux, entrouvrait l'avenir à ces premiers fils: "D'ici 25 ou 30 ans, si le Seigneur continue de nous aider comme il l'a fait jusqu'ici, notre Société répandue de divers côtés pourra même arriver jusqu'à mille confrères... Que de bien ne se fera-t-il pas!"⁸.

2. Directeur du collège de Mirabello (1863-1865)

Le Seigneur en effet continuait de les bénir. En octobre 1863, la Société salésienne commençait d'essaimer hors de Turin: Don Bosco ouvrait à *Mirabello*, près d'Alexandrie, un "Petit Séminaire Saint-Charles". Il en confia la direction à don Rua, après lui avoir fait prendre devant l'Etat un brillant diplôme de professeur, mais surtout après lui avoir remis quatre grandes pages de *Ricordi* ou *Consignes* de caractère à la fois spirituel et pédagogique, car il tenait à la pleine réussite de cette première expérience hors de Turin. Ces conseils parurent à don Rua si sages et si lumineux qu'il les fit soigneusement encadrer, et jusqu'à la fin de ses jours il les tint dans son bureau sous ses yeux. De fait, ils annoncent le *Petit Traité sur le Système préventif* de 1877. Il n'est pas question de les présenter ici. Qu'il suffise d'évoquer certaines formules plus fameuses: "Que rien ne te trouble! Evite les austérités... *Cherche à te faire aimer avant de te faire craindre*... Tolère tout quand il s'agit de prévenir le péché..."⁹.

Fort de ces précieuses conseils et de son expérience déjà longue de Valdocco, don Rua, malgré la jeunesse de ses 26 ans, fit merveille à Mirabello, fort bien aidé d'ailleurs par huit jeunes salésiens non prêtres,

⁸ Cf. BONETTI, *Annali* III, 1-6; *MB* VII, 160-164. Don Rua fera profession *perpétuelle* trois ans plus tard, le 15 novembre 1865, peu de jours après avoir été nommé "préfet général" de la Société (*MB* VIII, 241).

⁹ Cf. le texte entier en *Epist.* I, éd. CERIA, 288-290; éd. MOTTO, 613-617; en *MB* VII, 524-526; en F. MOTTO, *I "Ricordi confidenziali ai Direttori" di Don Bosco*, Piccola Biblioteca dell'ISS 1, IAS, Roma 1984, éd. critique, 45 pp. - Dans mon anthologie des *Ecrits spirituels* de Don Bosco, je l'ai cité presque en entier, pp. 431-437.

assisté par sa maman qui l'avait suivi, soutenu par les lettres et les visites fréquentes de Don Bosco lui-même. Le collège devint alors un autre Valdocco, parce que don Rua était un autre Don Bosco, et les vocations fleurirent... Écoutons deux témoignages révélateurs. Celui de don Ceruti, qui fut l'un de ses jeunes collaborateurs :

“ Ce fut pour moi un déchirement de quitter Don Bosco [à Valdocco]... Mais il fut adouci par le fait de trouver dans le nouveau supérieur le portrait et la ressemblance de ce père. Je me rappelle encore ces deux années passées sous la direction de don Rua, son activité inlassable, sa prudence si fine et si délicate dans le gouvernement, son zèle pour le bien non seulement religieux et moral, mais encore intellectuel et physique des confrères et des jeunes à lui confiés. Encore aujourd'hui j'ai le vivant souvenir de cette charité je ne dis pas paternelle, mais maternelle, avec laquelle il me soigna quand, en mai 1865, je tombai gravement malade ” (*Am.* 100).

L'autre témoignage est de don Ruffino dans l'une de ses *Chroniques* :

“Don Rua se comporte à Mirabello comme Don Bosco à Turin. Il est toujours entouré d'élèves conquis par son amabilité et parce qu'il leur raconte toujours des choses nouvelles. Au début de l'année il a recommandé à son personnel de ne pas se montrer exigeant à l'excès, ... et de savoir tolérer beaucoup de choses. Après le repas de midi il prend toujours sa récréation au milieu des jeunes, jouant ou chantant avec eux ” (*Am.* 96),

Voilà deux témoignages qui probablement nous obligent à corriger l'image spontanée que nous nous faisons de don Rua... Peut-être faut-il dire que ces deux années de Mirabello, dans un contexte plus restreint et plus autonome, furent les plus heureuses de sa longue vie. Des années bien plus dures l'attendaient à Turin...

3. Préfet, puis directeur de la maison de l'Oratoire (1865-1872-1876)

L'été de 1865 fut accablant pour Don Bosco. En quelques mois la mort vint lui enlever cinq prêtres, parmi lesquels le jeune directeur du nouveau collège de Lanzo, et don Alasonatti, préfet d'un Oratoire de Valdocco qui dépassait les 700 élèves. De plus, la rédaction des *Constitutions* lui mangeait beaucoup de son temps; l'audacieuse entreprise de la vaste église Marie-Auxiliatrice (commencée en avril 1864) réclamait d'urgence des fonds qu'il devait se procurer au prix de nombreux déplacements; sur sa table s'accumulait un courrier impressionnant, et il fallait continuer d'assurer la sortie mensuelle des *Lectures catholiques*...

Débordé, il avait absolument besoin d'un solide bras droit : il rappela don Rua. "Je suis prêt", dit celui-ci, et il quitta son cher Mirabello.

Le 29 octobre, Don Bosco le nommait officiellement "*préfet*" de la *Société salésienne et de la maison de l'Oratoire*, en remplacement de don Alasonatti envolé au ciel. Alors commença pour lui un rythme de travail effarant. Sa première tâche fut de reprendre en mains la discipline et la bonne administration de Valdocco. Car le brave don Alasonatti, affaibli et pas toujours homme de doigté, avait laissé s'introduire dans la grande maison désordre et mécontentement. Or sans discipline la formation spirituelle et intellectuelle est compromise; et sans esprit de famille elle n'est plus salésienne. La tâche, réussie, de don Rua fut de doser judicieusement l'exigence ferme d'obéissance des jeunes et des éducateurs aux règlements et la sérénité de qui n'enfle jamais la voix et fait comprendre qu'il exige parce qu'il aime. N'empêche qu'en bien des cas il dut prendre, à contrecœur, un masque de sévérité, durci encore par son visage d'ascète, et intervenir pour corriger et punir, car parmi les centaines d'apprentis et d'étudiants il y avait aussi de la graine de délinquance.

Le bienheureux don Rua pourrait être choisi comme le patron des préfets de discipline. Une part en effet de sa *sainteté* s'est réalisée en ce rôle ingrat, vraiment assumé sans aucune recherche personnelle, comme un pur service, qui permettait à Don Bosco et aux autres prêtres de donner libre cours à leur paternité et assurait à toute la maison le climat de sérieux, de sérénité, de ferveur et de joie où toute cette jeunesse pouvait grandir. On a d'ailleurs exagéré cette sévérité de don Rua. Le visage sérieux qu'il s'imposait en public, il le perdait dans l'intimité, et l'austérité faisait place à la plus grande cordialité. De tous il était estimé, respecté, admiré. De presque tous il était aimé.

Mais ce rôle de "surveillant général" n'était qu'une part de son travail. Il faudrait aussi parler de ses fonctions d'administrateur, menées avec un souci extrême d'économie et de pauvreté, de ses contacts avec les parents des élèves, avec les fournisseurs, avec les ouvriers du chantier de la nouvelle église, de sa tâche de responsable des *Lectures Catholiques*... Bref, surmené, il était obligé d'écourter ses nuits. Rien d'étonnant dès lors qu'il ait craqué à la fin de juillet 1868, après la clôture des solennités de la consécration du sanctuaire de Marie Auxiliatrice, dont il avait dû assurer toute la préparation et tout le déroulement. Une *péritonite foudroyante* se déclara. Il demanda le viatique... Don Bosco était absent. A son retour, il dit, tranquille, aux confrères bouleversés : "Ne vous tourmentez pas. Je connais don Rua : il ne s'en ira pas sans ma

permission". Puis il va voir le malade: "Cher don Rua, je ne veux pas que tu meures. Tu as encore tant de choses à faire avec moi!". Le lendemain, il remarque sur la table la burette des saintes huiles pour l'extrême-onction: "Reportez cela à la sacristie, gens de peu de foi!" Et se tournant vers le moribond: "Courage, don Rua! Vois-tu, même si tu te jetais par la fenêtre jusque sur le pavé de la cour, tu ne mourrais pas!" Et il le bénit. Quelques jours après, à la stupeur du médecin, don Rua entra en convalescence (cf. *Am.* 115-116). Et à la rentrée de l'année scolaire, il reprit son poste de préfet au milieu de ses jeunes et de ses confrères, entouré de leur affection mêlée de crainte révérencielle. En 1872, Don Bosco jugea bon de l'exonérer de cette charge, pour le nommer "directeur" de la maison de l'Oratoire, lui donnant ainsi l'occasion de faire peu à peu prédominer l'affection sur la crainte... comme à Mirabello! Il n'occupa d'ailleurs cette charge que quatre ans: en décembre 1876, Don Bosco le prenait à son entière disposition pour les dix dernières années de sa vie.

4. Préfet général d'une congrégation qui ne cesse de s'accroître (1865-1877-1884)

Succédant à don Alasonatti en 1865, don Rua avait été nommé non seulement préfet de la maison de l'Oratoire, mais aussi préfet de la jeune Société salésienne. Parallèlement donc à la première charge, il mena, avec le même courage et oubli de soi, la seconde. Avec cette différence toutefois que la première maintint des exigences globalement égales, tandis que la seconde ne cessa d'amplifier les responsabilités, au fur et à mesure que le zèle audacieux du fondateur ouvrait de nouvelles maisons, élargissait ses horizons hors d'Italie et hors d'Europe, voyait affluer chez lui une foule de jeunes désireux de partager son idéal. Ici surtout et plus que jamais, don Rua accepta de tout faire "de moitié" avec Don Bosco.

"Préfet général": cela signifia, dans le concret et au cours de vingt années, beaucoup de choses, et souvent des choses fort délicates. Avant tout, cette charge impliquait de promouvoir et de surveiller la formation et l'observance en une société religieuse encore à ses débuts, dont les membres, en majorité très jeunes, étaient des apôtres dévoués jusqu'à la corde, mais ignorants de la discipline proprement religieuse et habitués aux formes de prières que suivaient les élèves. C'est à partir de mars 1869 seulement, date de l'approbation romaine de la congrégation, que la centaine de salésiens d'alors (environ 60 profès et 40 "inscrits")

furent amenés à prendre conscience qu'ils étaient vraiment des *religieux*-apôtres et devaient en assumer le style de vie, bien sûr en esprit salésien.

C'est ainsi que don Rua fut chargé de la *formation des "ascritti"* (aspirants inscrits au catalogue de la Société), en fait des novices (mais le mot n'était pas prononcé); il mena cette tâche décisive durant cinq ans, jusqu'à la constitution d'un noviciat canonique. On lui confia le *cours d'Écriture sainte* pour les clercs qui ne pouvaient fréquenter le séminaire. Plus délicat: il fut chargé de la *visite officielle des maisons* fondées après Valdocco (déjà six en 1872): Don Bosco lui-même leur portait souvent le réconfort de sa présence "paternelle", à don Rua revenait le rôle austère de la visite administrative et morale. Il eut aussi à étudier les dossiers des nouvelles fondations (celle d'Auteuil près de Paris, par exemple) et la distribution du personnel. En 1875, il succédait à don Cagliero partant pour l'Argentine dans sa charge de "*directeur (= responsable) général de l'Institut des Filles de Marie Auxiliatrice*", et on le vit plusieurs fois à Mornèse pour de longues visites... Bref, on n'en finirait pas d'énumérer la foule de tâches que cet homme réussissait à accomplir, y compris celle de prédicateur régulier et de confesseur quotidien au sanctuaire de Marie Auxiliatrice. A un groupe de salésiens Don Bosco déclara un soir de 1876: "Un seul d'entre vous pourrait mériter le titre de victime du travail, et c'est don Rua; mais jusqu'ici le Seigneur nous l'a conservé en bonne forme!" (*Am.* 137).

5. Vicaire général de Don Bosco (fin 1884-1888)

L'année 1884 marque un tournant dans la vie de Don Bosco et par ricochet dans celle de don Rua. En février une grave bronchite avec crachement de sang le conduisit aux portes de la mort. Remis sur pied, il resta définitivement affaibli, et ne se déplaça plus que péniblement, les jambes gonflées et les yeux malades. Entré dans une demi-retraite, il conserva toutefois une extraordinaire énergie et ne cessa de ruminer des projets de consolidation et d'expansion de son œuvre, comme en témoigne le *Testament spirituel* qu'il commença alors de rédiger. Mais son entourage restait inquiet: il pouvait mourir d'un moment à l'autre. En septembre, don Rua évoqua clairement cette éventualité devant le Conseil supérieur. Le pape Léon XIII lui-même s'émouvait: en octobre, par l'entremise du cardinal Alimonda, archevêque de Turin, il demanda à Don Bosco de désigner soit un successeur (ce qui équivalait à une démission), soit un vicaire avec droit de succession. L'hésitation n'était pas possible: don Rua le secondait admirablement depuis vingt ans, et

qui donc était à sa hauteur en sagesse et en sainteté? Don Bosco répondit qu'il le choisissait comme *vicaire général*, et Léon XIII se félicita de ce choix (décret du 27 nov. 1884). Don Rua, comme effrayé et se déclarant incapable, accepta par obéissance. Prudent, Don Bosco attendit encore un an avant de communiquer la nouvelle à son Conseil, puis à la congrégation: "Dorénavant don Rua me remplacera en tout; il a pleins pouvoirs en toutes les affaires publiques et privées qui se rapportent à notre Société et sur tous les membres qui la composent. Obéissez-lui comme à moi-même" (8 déc. 1885) (cf. *Am.* 169-174; *MB* XVII, 278-282). Par le fait même, don Rua cessait d'être *préfet général*; et ce qu'il pouvait y avoir encore de rigide ou de sévère en lui se changea définitivement en affabilité paternelle. Bien sûr, il ne fit rien sans prendre avis de Don Bosco, et il fut désormais à ses côtés comme le plus affectueux et le plus attentionné des fils, comme le plus humble aussi, préoccupé de le mettre en avant et de rester à son ombre.

Notamment il l'accompagna en de nombreux *voyages*, souvent très pénibles. Déjà au printemps de 1883, il l'avait rejoint à *Paris*, jouissant de son triomphe et acceptant les fatigues d'un secrétariat accablant; puis en juillet à *Frosdorf* en Autriche auprès du comte de Chambord en exil. En 1885, au nom de Don Bosco il s'en fut jusqu'en *Sicile* visiter les premières fondations. En avril 1886, il accompagna Don Bosco épuisé jusqu'à *Barcelone* en Espagne, fut témoin des démonstrations enthousiastes de toute la ville, le déchargea de quantité de soucis, même une fois de celui de guérir un enfant agonisant (bien des fois Don Bosco avait dit: "Si don Rua voulait, il pourrait faire des miracles"). Ils rentrèrent à Turin par Montpellier, Tarascon, Valence et Grenoble, partout accueillis par la ferveur des foules. Enfin, trente ans après le premier voyage à *Rome*, don Rua fut le fidèle compagnon de son père pour le dernier, en mai 1887, à l'occasion de la consécration de l'église du Sacré-Cœur; mais il s'évanouit de fatigue en arrivant. Tous ces triomphes accroissaient encore en son âme son admiration éperdue pour Don Bosco et l'intime conviction de son éminente sainteté, tandis qu'ils le préparaient aux contacts qu'il aurait bientôt, comme recteur majeur, en ces divers pays avec les autorités religieuses et avec les bienfaiteurs et Coopérateurs salésiens.

6. La plus grande douleur d'une vie (31 janvier 1888)

Au cours des mois qui suivirent, don Rua fut aux côtés de Don Bosco en ses derniers déplacements, prenant le plus souvent la parole à

sa place, ainsi pour accueillir les ouvriers français conduits par Léon Harmel, ou pour la prise de soutane du prince Czartoryski et de l'abbé Noguier de Malijay (24 nov. 1887). Le saint vieillard s'alita définitivement le 20 décembre, reçut l'extrême-onction le 24, se reprit au début de janvier comme pour prendre le temps de donner à son successeur ses dernières consignes, celle-ci entre autres: "Fais-toi aimer!" Puis vint le déclin suprême. Il perdit la parole au soir du 29 janvier, et dans la nuit du 31 entra en agonie. Don Rua récita les prières des agonisants; puis, inspiré, se penchant à l'oreille du mourant: "Don Bosco, nous sommes là, tous, vos fils. Nous vous demandons pardon pour toute la peine que nous avons pu vous causer. En signe de pardon et de paternelle bienveillance, donnez-nous encore une fois votre bénédiction. Je vous conduirai la main et je prononcerai la formule": le dernier geste qu'ils faisaient ensemble "de moitié"! Don Bosco expira à 4 h. 45, tandis que la cloche de l'église Marie-Auxiliatrice tintait l'angélus (*MB XVIII*, 541).

Le bouleversement que don Rua éprouva jusqu'au tréfonds de son âme en ces instants tragiques, lui-même nous l'a confié en deux témoignages. Le jour même de la mort, il rédigea une lettre destinée à tous les membres de la Famille salésienne dont il devenait alors le père:

"C'est d'un cœur angoissé, les yeux gonflés de larmes et d'une main tremblante que je vous fais part de la plus douloureuse nouvelle que j'aie jamais donnée et que je puisse encore donner à l'avenir: notre père très cher en Jésus Christ, notre fondateur, l'ami, le conseiller, le guide de notre vie est mort... La seule chose qui nous console en ce moment, c'est la pensée que Dieu l'a voulu, lui qui, infiniment bon, ne fait rien que de juste, sage et saint. Résignons-nous donc, courbons le front et adorons ses profonds conseils... Tout récemment Don Bosco nous affirmait que son œuvre n'aurait pas à souffrir de sa mort... Nous avons la plus grande confiance qu'il en sera ainsi parce que, du ciel où nous espérons non sans raison qu'il a déjà été accueilli, il sera plus que jamais notre père très aimant, et près du trône de Jésus-Christ et de sa divine Mère il exercera plus efficacement son amour envers nous..." (*MB XVIII*, 545).

Le second témoignage, beaucoup plus personnel, nous est livré dans une lettre circulaire du 31 janvier 1907, où don Rua évoque cet autre 31 janvier et la veillée nocturne qu'il passa auprès de son père endormi dans la mort avant qu'il ne soit le lendemain placé dans le cercueil pour les funérailles:

"... ce jour où, pour ne pas résister à la claire volonté de Dieu, je dus par force baisser la tête et assumer le gouvernement de notre Pieuse Société.

Pris sous un poids qui semblait devoir m'écraser, que pouvais-je faire de mieux que de me jeter comme un petit enfant dans les bras de notre vénéré père et lui demander cette force que je sentais me manquer. Prostré devant son cadavre, je pleurai et je priai longtemps. Je lui parlai avec la certitude profonde qu'il m'écoutait; je lui confiai toutes mes angoisses, comme je l'avais fait mille fois quand il vivait encore parmi nous et que j'avais la chance de vivre à ses côtés. Il me sembla alors que, de sa douce voix et de son regard bienveillant, il dénouait mes difficultés, répandait un nouveau courage dans mon cœur, me promettait son solide appui. Ce qui est sûr, c'est que je me relevai complètement changé, le calme revint dans mon esprit, et je me sentis assez de force pour embrasser la très lourde croix qui en ce moment était posée sur mes faibles épaules... Je lui promis que j'emploierais toutes mes forces, sans rien épargner, à conserver intact son esprit, ses enseignements et jusqu'aux plus humbles traditions de sa famille" (*Lettere*, 430).

Confidence des plus précieuses! Elle confirme toute l'originalité paradoxale de la figure de don Rua. Jamais peut-être un saint n'a dépendu à ce point d'un autre saint et n'a cherché à s'identifier en quelque sorte à lui, certes avec ses propres dons. Il vient de passer trente-sept ans auprès de Don Bosco, à le regarder, à l'écouter, à travailler avec lui, à trouver en lui son livre de méditation et sa règle vivante. Les vingt-deux ans qui lui restent à vivre seront comme la deuxième période d'une même existence: il *continuera* de vivre spirituellement en sa *présence*, et en sa *dépendance*, car il ne voudra rien d'autre que réaliser, dans une congrégation en rapide croissance, le projet de vie et la mission pastorale du fondateur, mettant en œuvre et déployant spontanément toutes les richesses d'esprit, de cœur, de vie et d'action acquises en un si long compagnonnage. Don Rua (il a alors 50 ans), c'est désormais *Don Bosco prolongé, consolidé*, son œuvre et son esprit *répandus aux dimensions du monde*.

D) PENDANT 22 ANS, HÉRITIER ET SUCCESSEUR FIDÈLE DE DON BOSCO (1888-1910)

En date du 11 février 1888, Léon XIII confirmait le décret du 24 novembre 1884 et désignait don Rua comme recteur majeur de la Pieuse Société Salésienne pour la durée de douze ans. Un sentiment de joie et de sécurité envahit la Famille entière: Salésiens, Filles de Marie Auxiliatrice, Coopérateurs. Dès la fin février, don Rua s'en fut à Rome

remercier le Pape et recevoir ses consignes. Dans sa première circulaire aux salésiens, datée du 19 mars, il rendait compte de l'audience très chaleureuse, annonçait la mise en route du procès de béatification de Don Bosco, et proposait à ses fils le programme que lui-même entendait suivre¹⁰. Quel genre de supérieur il voulait être, une lettre étonnante aux salésiens d'Argentine nous le révélera :

“ Si malheureusement votre affection vous aveugle sur ce qui regarde ma personne, il y a une chose toutefois où vous ne vous trompez pas : et c'est que je vous aime *comme un père très tendre*... Si, succédant à notre cher Don Bosco, je n'ai pas pu hériter ses grandes vertus, *son amour pour ses fils spirituels, oh cela, oui, je sens que le Seigneur me l'a accordé*. Tous les jours, tous les instants du jour, c'est à vous que je les consacre... Je prie pour vous, je pense à vous, j'agis pour vous *comme une mère pour son fils unique*. Et voici la seule chose que je vous demande pour ma récompense : devenez tous des saints, et de grands saints... en modelant votre vie sur celle de notre Don Bosco, qui fut un si parfait imitateur de Jésus-Christ...” (*Am.* 205).

Il n'est pas possible ici de suivre toutes les étapes de ce don de soi. Essayons d'en saisir quand même les principaux aspects.

1. Les fondations et les grands voyages

Le développement de la Société salésienne sous don Rua tient principalement du miracle. Lui-même disait en 1905 : “ Quand je feuillette le catalogue de notre Société, l'émotion m'envahit : je touche du doigt qu'elle est vraiment l'œuvre de Dieu ”. Selon les *statistiques*, les salésiens passèrent, entre 1888 et 1910, de 773 à 4000, leurs maisons de 57 à 345, les provinces de 6 à 34, et les pays d'implantation de 9 à 38 : en Europe 8 nouveaux pays (dont la Suisse 1889, et la Belgique 1891), 9 en Amérique, 5 en Afrique du Nord et du Sud, la Palestine. La source de ce miracle, c'était l'afflux des vocations, secteur pastoral vivement recommandé par don Rua. Avec la même audace que Don Bosco, il maintint vigoureux l'élan de l'épopée *missionnaire*, rendu possible par l'extraordinaire personnalité et l'héroïsme des pionniers apostoliques : chez les indigènes de la Terre de Feu, chez les Bororos du Mato Grosso au Brésil et chez les farouches kivaros de l'Equateur, chez les lépreux d'Agua di Dios en Colombie, en 1906 en Chine et en Inde, l'année sui-

¹⁰ Cf. en *Lettere circolari* les documents sur l'élection confirmée de don Rua, et sa première circulaire du 19 mars, pp. 15-31.

vante au Mozambique. Rendons-nous compte: il a donné le départ à pas moins de trente expéditions missionnaires!

Peut-être imaginons-nous don Rua plus volontiers homme de bureau et confiné à Valdocco. Détrompons-nous: il fut un *grand voyageur*, certes non par goût personnel, mais dans le but de connaître sur place œuvres et confrères, sœurs salésiennes et Coopérateurs, et de maintenir partout l'esprit de Don Bosco et l'unité. Le P. Auffray s'est plu à calculer qu'il avait parcouru, au prix d'énormes fatigues, mais toujours serein, plus de 100.000 km.¹¹ Il sillonna l'Italie en tous sens, y compris Sicile et Sardaigne. Jusqu'à la triste année 1902, la France eut bien des fois la joie de sa visite: en 1890 la Côte d'Azur (Nice, La Navarre, Toulon, Cannes, Saint-Cyr, Marseille), puis Lyon, Paris, Lille, les sœurs de Guïnes, à nouveau Paris-Ménilmontant; en 1893 encore Lille, Paris, Dinan, Guingamp; en 1894 l'Alsace; en 1899 de nouveau le Midi (et une pointe jusqu'à Oran); en 1901 Nice qui célébrait ses noces d'argent. La Belgique eut droit à une sorte de traitement de faveur: en 1890 (pour préparer l'ouverture de Liège), en 1893 (Malines, Bruxelles, Namur, Liège, Tournai), en 1894 (pour la consécration de l'église de Liège), en 1902 (visite de toutes les maisons), enfin en 1904 (Bruxelles, Liège, Verviers, Hechtel). La Suisse l'accueillit à son tour: en 1892 (Mendrisio), en 1894 (Balerna, Lugano, Muri), en 1902 (Ascona, Lugano, Brigue, Zürich) et en 1907 (Morges). Il visita de même plusieurs fois l'Espagne et le Portugal, l'Angleterre et la Hollande, l'Autriche et la Pologne, Malte et la Tunisie. Par deux fois il se rendit en Palestine, en 1895 via l'Égypte, en 1908 via l'Asie Mineure, pour y visiter les fondations salésiennes et prier sur les lieux saints. Partout il était accueilli par des foules enthousiastes: "C'est un autre Don Bosco!", et les audiences n'en finissaient pas... Ces longues visites sûrement l'ont rempli de consolations et de courage. Il en aurait besoin en plus d'une circonstance.

2. Les grandes épreuves

"Le Bon Dieu, disait-il, fait avancer notre Société aussi bien à coups de douceurs qu'à coups de bâton". Peut-être bien que sa première grande croix fut d'avoir à réaccepter la charge de recteur majeur quand, au Chapitre général de 1898, malgré sa demande explicite qu'on élise

¹¹ *Un Saint formé par un autre Saint*, Lyon 1932, pp. 240-248.

un recteur plus jeune, il fut réélu à l'unanimité. Mais de plus lourdes croix l'attendaient.

Deux d'entre elles touchèrent des points ultra-sensibles de la tradition salésienne. D'abord l'affaire des *confessions*. Comme au temps de Don Bosco, les supérieurs salésiens, considérés comme des pères, avaient ample liberté de confesser aussi bien leurs confrères que leurs élèves: ils étaient ainsi d'authentiques directeurs d'âmes, assurant de l'intérieur la cohésion spirituelle de leur "famille". Aussi don Rua fut-il douloureusement surpris lorsqu'un double décret romain (5 juillet 1899 et 24 avril 1901), visant à sauvegarder la liberté des pénitents, interdit formellement aux supérieurs d'entendre en confession toute personne vivant dans leur maison. Pris entre deux fidélités, il tenta une démarche auprès du Saint-Office, qui lui répliqua vertement d'avoir à se soumettre. Ce qu'il fit, mais dans le déchirement de son âme. Une autre décision romaine de 1901, confirmée en 1906, affligea son cœur de disciple et de père: elle exigeait la totale *séparation des deux congrégations* fondées par Don Bosco, les Salésiens et les Filles de Marie Auxiliatrice jusqu'alors dépendantes des supérieurs salésiens. L'heureuse solution à ce problème ne serait trouvée qu'en 1917.

Don Rua eut encore à souffrir de dures épreuves survenues en plusieurs provinces: en 1896 les salésiens de l'*Equateur* honteusement chassés de leur pays et en 1902 ceux de *France* privés de toutes leurs œuvres par la bourrasque anticléricale; des catastrophes meurtrières: au Brésil en 1895, un accident ferroviaire coûtait la vie au grand missionnaire Mgr *Lasagna*, à son secrétaire et à quatre Filles de Marie Auxiliatrice; en *Patagonie* en 1898 une gigantesque crue de fleuves détruisait dix années de travail apostolique; à *Messine* en 1908 un tremblement de terre faisait trouver sous les décombres du collège les cadavres de neuf salésiens et de trente-neuf élèves...

Mais l'épreuve la plus terrible de la vie de don Rua fut "*l'affaire de Varazze*", petite ville de la côte méditerranéenne, non loin de Gênes, où Don Bosco lui-même avait ouvert un collège en 1872. En juillet 1907, les éducateurs salésiens y furent accusés d'avoir commis des actes d'immoralité notoire et jusqu'à des messes noires. Perquisitions, interrogatoires, prison préventive, fermeture du collège, rien ne leur fut épargné, et une campagne d'affreuses calomnies se déclencha dans toute l'Italie... Don Rua, au plus fort de sa douleur, prit vigoureusement la défense de ses fils outragés et fit appel à trois célèbres avocats pour venger leur honneur. Il apparut alors que ce n'était rien d'autre qu'un coup monté, basé sur le journal personnel d'un déséquilibré de 15 ans mani-

pulé par des adultes ignoblement perfides. La lumière ainsi faite, la sympathie de l'opinion publique revint aux salésiens et la réouverture du collège prit l'allure d'un triomphe. Mais au prix de quelles indicibles souffrances, celles de don Rua d'abord, père d'une famille religieuse que Don Bosco avait voulue éclatante de pureté et qu'on avait traînée dans la boue!

En toutes ces stations de chemin du Calvaire, la grandeur d'âme de don Rua fut évidente: sa foi pour accepter et offrir, sa sensibilité pour pleurer, compatir et consoler, son prodigieux courage pour ne jamais se perdre en gémissements et aller de l'avant dans la confiance et la sérénité retrouvées.

3. Les grandes initiatives

Du courage, don Rua en manifesta non seulement pour porter les épreuves, mais aussi pour lancer d'audacieuses initiatives, entre autres en deux domaines: celui de la coopération salésienne et celui de l'action sociale.

Il écrivait aux confrères en 1905: "Je voudrais avoir un peu de l'efficacité de Don Bosco pour vous persuader de mettre toute l'ingéniosité et toute l'ardeur de votre zèle à développer cette œuvre primordiale parmi les œuvres salésiennes (la promotion et l'animation des *Coopérateurs*). Si elle devait décliner par suite de notre négligence, nous ferions voir que nous ne tenons pas le compte voulu des plus pressantes recommandations de notre fondateur" (*Lettere*, 379). Les Coopérateurs, don Rua les a aimés, il les a admirés et remerciés, il les a multipliés et rencontrés partout. Leur rapide expansion est due en grande partie aux *congrès* qu'il organisa durant son rectorat: Bologne 1895, Buenos Aires 1900, Turin 1903, Lima 1906, Milan 1906. Le plus fameux, qui l'impressionna si fort, fut le congrès de *Bologne*. Préparé par un groupe de Coopérateurs, animé par leur secrétaire général don Trione, approuvé par l'archevêque, présidé par don Rua, ouvert par un bref de Léon XIII, honoré de la présence de quatre cardinaux et de vingt et un évêques, suivi avec ferveur par toute la population, répercuté par trente-six journaux d'Italie et vingt-deux de l'étranger, ce Congrès, alors unique en son genre, atteignit tous ses buts: étudier l'œuvre salésienne dans ses multiples manifestations, chercher comment la favoriser (éducation, instruction religieuse, missions, presse, justice sociale, organisation des Coopérateurs), préparer à Bologne la fondation d'un institut salésien. A peine rentré à Turin, don Rua fit part à tous les salé-

siens des joies éprouvées en ces jours qui avaient “écrit une des plus belles pages des annales de notre Pieuse Société”¹².

Le monde des pauvres et des travailleurs a été le terrain d'autres initiatives de don Rua. Son intérêt pour les jeunes est toujours allé d'abord aux délaissés et à ceux de la classe populaire, et dans ce sens il se fit l'apôtre ardent des patronages (“oratori”), première des œuvres salésiennes. Il s'est intéressé de près aux problèmes de la question sociale, sensibilisé sans doute par son amitié avec Léon Harmel: il comprit la nécessité pour les travailleurs de s'organiser en vue d'obtenir justice, non par la violence, mais par le jeu des lois. En deux cas précis il intervint avec succès. Il fut d'abord le conseiller et le soutien d'une admirable femme de Turin, *Cesarina Artesana*, organisatrice d'une action en faveur des jeunes ouvrières de la couture, menée sur les deux fronts de l'éducation et de la défense sociale. Fondatrice d'une sorte de syndicat, la “Mutualité des Jeunes Ouvrières Catholiques”, elle lutta contre le travail du dimanche, les horaires abusifs, les salaires de famine, tant et si bien que des lois furent votées en ce sens au Parlement. L'autre action de don Rua fut encore plus directe. En mai 1906, sous incitation socialiste, se déclencha à la *filature Poma* de Turin une grève qui mit aux prises un millier d'ouvriers et ouvrières et un patron bien connu de don Rua, brave homme, mais autoritaire au dernier point. On demandait une réduction des heures de travail sans diminution de salaire... La grève dura cinquante jours, troublée par des scènes de violence inouïe. Le 8 juillet, à la requête de don Rua, un comité tenta un dernier assaut sur le cœur du patron. Don Rua parla... et M. Poma céda. Le lendemain, la grève était terminée. On comprend alors pourquoi, au 6^e Chapitre général salésien de 1892, don Rua avait fait inscrire parmi les questions à traiter: “Comment appliquerons-nous *Rerum novarum*?”¹³.

4. Les grandes vertus

Il faudrait de longues pages pour tracer la figure spirituelle de cet homme de Dieu, pour raconter les vertus qui lui rendirent possibles tant de zèle dans les activités et tant de courage dans les passivités. Essayons quand même de dire l'essentiel, renvoyant pour le reste aux 30

¹² *Lettere*, 150. Voir toute la circulaire pp. 149-155. Don CERIA a raconté l'histoire de ce Congrès qui étonna les salésiens autant que l'opinion publique: *Annali della Società Salesiana*, vol. II, SEI, Turin 1943, pp. 409-444.

¹³ E. CERIA, *Annali della Società Salesiana*, vol. II SEI, Turin, rééd 1965, chap. XIX, p. 246.

pages que le P. Auffray a consacrées à décrire "l'homme et le saint" dans sa très belle biographie de don Rua.

a) *Bref portrait de l'homme*

Au physique, le contraste avec Don Bosco était total : don Rua frappait par sa maigreur et sa haute taille. L'ascétisme rigoureux de sa vie avait marqué profondément son visage osseux (on pense, en le voyant, au curé d'Ars) ; mais dès qu'il parlait, un sourire très doux, plein de candeur, irradiait ses traits et le rendait séduisant. Ses pauvres yeux aux paupières rougies par les veilles brillaient comme ceux d'un enfant et leur regard pénétrait les cœurs. Rien dans sa personne qui sentit la pose ou l'artifice, ni dans l'attitude ni dans les paroles ; il avait la simplicité de ceux pour qui seul compte être et non paraître.

L'intelligence en lui était supérieure, extrêmement vive : il comprenait très vite. Sa vaste et solide culture, servie par une mémoire prodigieuse, tenait du miracle si l'on songe à la somme de ses activités ; il eût été un brillant professeur d'université. Il ne manquait pas de finesse et mêlait volontiers à la conversation une note de jovialité. Par contre, peu d'imagination et point de fantaisie, et dans son comportement une égalité d'âme et d'humeur impressionnante. La langue qu'il parlera et écrira (voir ses circulaires) sera claire, nette, chaude par endroits, mais sans aucune envolée lyrique.

Sa sensibilité était extrême, et son cœur très affectueux, les pages précédentes en ont fourni des preuves ; mais, toujours réservé, il avait la pudeur de ses sentiments. Il se montrait en toute occasion d'une éducation parfaite : savoir-vivre très sûr et distinction des manières. Tout fils du peuple qu'il fût, il fréquenta les grands avec aisance. Plus remarquable encore fut l'énergie de sa volonté, qu'il appliquait à se surveiller lui-même, à régler sa vie, son temps, ses journées, à tendre avec calme et persévérance aux buts qu'il s'était fixés. Jamais, même aux heures les plus dures, il ne laissa son âme céder à la lassitude ou au découragement. Aussi fut-il un homme d'action incomparable, un chef qui gagna la confiance et la plus entière collaboration de tous.

b) *Un zèle ardent, traduit en "travail et tempérance"*

Toutes ces qualités, il les mit au service du Royaume de Dieu et de sa vocation providentielle de continuateur fidèle d'un saint fondateur. Don Bosco avait donné comme consigne à ses fils : "Travail et tempérance !" , ce qui signifie : "service d'autrui, activité apostolique intense,

rendue possible par le refus de toute recherche de soi en tous domaines”. Don Rua remplit ce programme avec une précision et une plénitude proprement extraordinaires. Il fut dans toute l’acceptation du terme un bourreau de *travail*. Chacune de ses journées était “pleine”, sans espace pour un instant de repos, comme s’il eût fait le vœu de ne jamais perdre une minute. Jamais il ne prit quelques jours de vacances. “En arrivant au paradis, disait un de ses fils, il est bien capable, après avoir salué affectueusement Don Bosco, de lui demander: ‘Y a-t-il un peu de travail pour moi par ici? Et à quelle heure se fait la méditation?’”.

Car la *tempérance* - l’autre face du programme - s’exprimait chez lui par ce qu’on a appelé le *culte de la Règle*, et par une surveillance assidue sur lui-même pour n’accorder à la nature que le strict nécessaire. Don Bosco lui-même disait déjà: “Don Rua est la Règle vivante”. Pour rien au monde, fût-il en voyage, il n’aurait ajourné de vingt-quatre heures sa confession hebdomadaire. Jamais il ne s’accorda de sieste; chaque jour à la sortie du repas de midi, il prenait sa récréation avec ses confrères, selon l’indication des règlements, tandis qu’après les prières du soir il observait, et faisait observer, le grand silence religieux. Il observait de même, et faisait observer, jusqu’aux plus minutieuses prescriptions de la sainte liturgie. Tempérance aussi dans le domaine de la nourriture: jamais on ne le vit absorber le moindre aliment entre ses repas, et tout supérieur général qu’il fût, il ne tolérait pas de privilège pour ses menus. Dans le domaine du sommeil aussi: son épuisante journée terminée, il s’étendait non pas sur un lit, mais sur son canapé transformé en lit chaque soir, pour ses cinq heures de repos. Bref, il avait appris, selon la belle expression française, à ne pas “s’écouter”, non par goût de la mortification en soi, mais pour rendre la chair assouplie au service de l’esprit et de l’amour.

c) *Les vertus évangéliques d’humilité et de pauvreté*

Le véritable amour est humble aussi, et détaché. Les deux vertus si évangéliques de l’humilité et de la pauvreté ont brillé en don Rua d’un singulier éclat. L’*humilité* fut sa grande préférée: au temps de Don Bosco, il fut celui qui besogna dans l’ombre, sans jamais s’avancer au premier plan; devenu recteur majeur, charge pour laquelle il se croyait indigne et incapable, son seul souci fut de ne dire “je” qu’au nom de Don Bosco, de ne vouloir et n’agir que comme lui. Quand au cours de ses voyages il voyait les foules accourir et lui témoigner de mille façons

leur estime et leur profonde vénération, il disait: "Comme Don Bosco est aimé!", ou encore: "Mais je ne suis pas Don Bosco!" Il est reconnu qu'il fit plusieurs miracles de guérison: "Comme Marie Auxiliatrice et Don Bosco sont puissants!", proclamait-il. Sur sa carte de visite, on ne lut jamais autre chose que ceci: "Don Michel Rua, prêtre" et l'adresse de Turin...

Quant à la *pauvreté*, il en fit sa compagne aimée, vrai fils en cela de Don Bosco. Il n'avait que deux soutanes, une d'été, une d'hiver, toutes les deux portées jusqu'à usure du tissu, mais toujours en parfaite propreté. Son bureau affichait le même dénuement. Quand il succéda à Don Bosco, il tint absolument à ce qu'on ne changeât rien à cette chambre sacrée, où il allait habiter vingt-deux ans, et il la conserva telle quelle, pauvre et dénuée de tout ornement. Il voyagea toujours en troisième classe et ne se permit jamais quelque détour touristique. Il faut lire, parmi ses circulaires, celle qui est peut-être la plus inspirée et, dirais-je, la plus suppliante: elle traite de la pauvreté; et datée du 31 janvier 1907 elle est mise sous le signe du "pauvre Don Bosco"¹⁴.

5. Les grandes dévotions. À la source de tout: un brûlant amour

Mais si l'on n'y prend garde, on est porté à ne voir chez don Rua que fatigues et austérité. Or on ne comprendra rien à sa prodigieuse capacité de travail ni à sa pauvreté ascétique si l'on ne pénètre pas dans les intimités divines de son âme. Sous une allure hiératique et perpétuellement tranquille, cet homme était en toute vérité brûlé d'une passion: celle de l'amour de Dieu et des âmes à sauver. Et sous des dehors rugueux, cet homme était un être de tendresse, traversé de la joie que Dieu sait donner à ceux qui l'aiment.

Sa *bonté paternelle* pour chacun de ses fils et confrères a été louée par tous, car tous, du plus élevé en charge au plus humble, trouvaient chez lui un cœur compréhensif, soucieux de tenir compte des capacités, de la maturité et de l'avenir des personnes, exerçant à merveille l'art de la correction, traduisant son estime et son affection en gestes délicats de patience et d'attention exquise. Il répondait à toutes les lettres qu'il recevait, et signait le plus souvent: "Ton ami très affectionné"; un pauvre salésien à la tête un peu dérangée lui envoya pendant des années des pages entières de niaiseries: il reçut chaque fois une réponse (on en

¹⁴ *Lettere*, 430-445. Dans la circulaire suivante, du 24 juin 1907, don Rua se réjouit des fruits produits par sa longue réflexion: pp. 449-450.

conserve 56). A un directeur autoritaire il envoya un jour, dans un paquet bien enveloppé, un pot de miel, avec ce billet: "Prends-en un peu tous les matins"...

Mais il faut insister sur sa *piété* et sur sa vie profonde, devinée d'ailleurs par nous plus que connue, car il n'a jamais fait sur ce point beaucoup de confidences. Très simple, sa piété, sans extases, partagée avec ses confrères dans tous les exercices de la communauté: prière orale, méditation, sainte messe. Et pourtant elle impressionnait, parce que sa foi vive en faisait chaque fois une prière *vraie* (et non une formule ou un rite), c'est-à-dire une vraie rencontre avec Dieu, une adoration filiale de tout l'être, dans une vibration joyeuse, visible dans le recueillement et parfois dans le tressaillement du visage et dans l'authenticité des gestes. Sa prière aussi envahissait ses journées: l'*esprit d'oraison* le maintenait uni à Dieu partout, au travail, dans les rencontres, dans les allées et venues. Le dernier acte de sa journée, c'était une visite au sanctuaire de Marie-Auxiliatrice baigné de nuit, dans le chœur d'où il fixait tour à tour le tabernacle et le grand tableau de la Vierge.

Car le secret profond de l'âme et de la vie de don Rua, c'est son *amour du Christ sauveur et de sa Mère secourable*, la double dévotion reçue de Don Bosco envers le Christ en son eucharistie et envers sa Mère en son rôle de secours des chrétiens, la double tâche de les aimer et les faire aimer. C'était là la raison première et le but suprême de *tout*. Le voile de ce secret, il l'a quelque peu soulevé non seulement dans ses prédications et ses exhortations, mais en deux gestes pour lui très significatifs. Plus nettement que Don Bosco, don Rua a nourri et diffusé la dévotion au *Cœur du Christ*, particulièrement mise en relief autour des années 90 par le pape Léon XIII. Mais comme Don Bosco, il la reliait étroitement au mystère de l'Eucharistie, le Christ étant vu comme celui qui nous offre *aujourd'hui* les richesses d'amour de son cœur dans la liturgie du Pain et du Vin offerts et distribués et dans sa présence même au tabernacle. Une solennelle "consécration au Sacré-Cœur" fut faite dans la nuit du 31 décembre 1899 au 1^{er} janvier 1900: de toute la congrégation à Turin par don Rua et son Conseil, de chaque maison au complet dans les divers pays. Elle avait été précédée d'une circulaire et d'une longue "instruction sur la dévotion au Sacré-Cœur" écrite par don Albéra, mais assumée par don Rua¹⁵.

¹⁵ Circulaire du 21 novembre 1899, *Lettere*, 263-268; *Istruzione*, pp. 233-235. Cf. dans mon *Avec Don Bosco vers l'an 2000* quelques réflexions pp. 233-235. Dans les dix dernières années, don Rua signait souvent ses lettres et circulaires: *Votre affectionné dans le Cœur de Jésus*.

L'autre dévotion profonde de don Rua fut évidemment la dévotion à *Marie Auxiliatrice*, marquée d'une totale confiance filiale. En un geste grandiose il voulut provoquer l'extension de son culte en obtenant de Léon XIII la faveur du couronnement de l'Image de la Vierge dans son sanctuaire de Valdocco. Précédée d'un "Congrès international salésien", la célébration eut lieu le dimanche 17 mai 1903, et se clôtura par une immense procession et par l'illumination extérieure du sanctuaire: dans le compte rendu qu'il fit aux salésiens de ces journées triomphales, don Rua ne savait comment traduire la "joie de paradis" et les "consolations ineffables" qu'il avait éprouvées (*Lettere*, 348-353). Signe suprême de son amour d'abandon entre les mains de Marie: sur son lit de mort, sa dernière parole sera pour elle: "Chère mère, Vierge Marie, faites que je sauve mon âme!" (*Am.* 676),

Il faudrait ajouter, bien sûr, une *troisième dévotion* que don Rua pratiqua dans son cœur, ne pouvant encore la célébrer publiquement: celle envers *Don Bosco*. Qu'il suffise ici d'évoquer cette autre joie qu'il éprouva lorsqu'au soir du 24 juillet 1907, il tint en ses mains le télégramme lui annonçant que Rome venait de déclarer Don Bosco "vénéral". À ses confrères il écrivit alors: "Quand mourut Don Bosco je vous disais: 'Voilà la plus douloureuse nouvelle que j'ai et que j'aurai à donner dans ma vie'! Maintenant au contraire la nouvelle de 'Don Bosco vénérable' est la plus douce et la plus délectable que je puisse vous donner avant de descendre dans la tombe. À cette pensée un hymne d'allégresse et de gratitude éclate de ma poitrine" (*Lettere*, 453).

6. La mort sereine (6 avril 1910) et la glorification

Don Bosco avait terminé sa vie en allant à Rome offrir à Léon XIII l'église du Sacré-Cœur, fruit de ses ultimes fatigues. Don Rua termina la sienne en allant, lui aussi, à Rome offrir à Pie X l'église de Sainte Marie Libératrice dans le quartier populaire du Testaccio. C'était le 29 novembre 1908. L'année 1909 lui fut très pénible: ses pauvres jambes devenaient une plaie, le cœur commençait à flancher, l'organisme allait visiblement se dégradant. Le 15 février 1910, il célébra la messe pour la dernière fois et dut s'aliter définitivement. Le jeudi saint 24 mars, il recevait le viatique, assisté de tous les salésiens de la maison, auxquels il voulut alors adresser ses dernières consignes: "Amour à l'Eucharistie, à Marie et au Pape" (*Lettere*, 511). Le soir du 5 avril, il dit encore, avant d'entrer en agonie: "Don Bosco, je viens à toi, oui je viens à toi!" (*Am.* 673). Et le lendemain matin il s'éteignait, serein, à l'âge de 73 ans

(comme Don Bosco!)... Ses funérailles furent un extraordinaire triomphe. Puis on le transporta dans la chapelle mortuaire de Valsalice, près de son père Don Bosco. Plus tard, il le rejoindra aussi dans le sanctuaire de Marie-Auxiliatrice.

Ouverte à Turin en 1922, la cause de béatification avança lentement : cinquante ans après, le 29 octobre 1972, Paul VI proclamait don Rua bienheureux. Il fit à cette occasion, dans Saint-Pierre, une homélie véritablement inspirée, traçant la figure du "disciple fidèle" :

"Don Rua est béatifié et glorifié précisément parce qu'il fut le successeur de Don Bosco, c'est-à-dire son continuateur : fils, disciple, imitateur. Il a fait ... de l'exemple du saint une école, de son œuvre personnelle une institution étendue sur toute la terre, de sa vie une histoire, de sa règle un esprit, de sa sainteté un type, un modèle ; il a fait de la source un courant, un fleuve ... La prodigieuse fécondité de la Famille salésienne, l'un des phénomènes majeurs et des plus significatifs de la perpétuelle fécondité de l'Église au siècle dernier et en notre siècle, a eu en Don Bosco l'origine, en don Rua la continuité... Il a servi l'œuvre salésienne dans ses virtualités d'expansion, il a compris la valeur de la formule, il l'a développée avec une exacte cohérence, mais toujours avec une géniale nouveauté. Don Rua a été le *très-fidèle*, et, pour cette raison, à la fois le plus humble et le plus valeureux des fils de Don Bosco... Il a inauguré une tradition... Il enseigne aux salésiens à rester salésiens, fils toujours fidèles de leur fondateur"¹⁶.

En un mot, don Rua nous enseigne que la fidélité - dynamique certes - est une voie sûre de sainteté.

* * *

Oraisons liturgiques (29 octobre) (du Missel de la Famille salésienne)

1. Collecte. - Dieu, Père tout-puissant, tu as donné au Bienheureux Michel Rua, héritier spirituel de saint Jean Bosco, le talent de former les jeunes ; puisque tu nous appelles aussi à l'éducation de la jeunesse, fais que resplendisse en nous ta sainteté pour que nous puissions montrer le visage authentique de ton Fils, Lui qui règne avec toi et le Saint Esprit, maintenant et pour les siècles des siècles. - Amen.

¹⁶ Le texte entier de l'homélie en *Bollettino Salesiano* du 1^{er} déc. 1972 ; et en Coll. *Don Rua vivo*, LDC, Turin 1973, pp. 7-13.

2. Postcommunion. - *Maintenant que tu nous as rassasiés à ta table, Seigneur, rends-nous vigilants dans la prudence et actifs dans la charité, pour que nous sachions exprimer le mystère de ton amour de Père au service des petits et des pauvres. Par Jésus, le Christ, notre Seigneur. - Amen.*



La vénérable DOROTHÉE CHOPTEA

Une Coopératrice de grand style :
la vénérable DOROTHÉE CHOPITEA
(1816-1891)

Les saints, dans la Famille salésienne, se suivent et ne se ressemblent pas! Après le fondateur et son premier successeur, après une cofondatrice et un adolescent, voici que s'offre à nous la figure d'une *grande dame* qui passa sa longue vie dans le contexte d'une vie laïque ordinaire, brûlée de charité pour les petits et les pauvres et que la Providence destina à être à l'origine de l'expansion salésienne en Espagne, car elle était espagnole et passa toute sa vie à Barcelone. Elle illustre la troisième branche de la Famille, celle des *Coopérateurs*, montrant par là que la vocation séculière salésienne est bel et bien une route de sainteté. En fait, elle n'a été officiellement Coopératrice que les dix dernières années de sa vie; mais on verra que l'Esprit Saint avait, dès le début, modelé son âme en accord secret avec les vertus majeures de l'âme de Don Bosco: même tempérament ardent, même piété solide et simple, même sens évangélique de l'argent et de la pauvreté, surtout même amour débordant de Dieu et de son royaume dans le service de tous ceux qui sont dans le besoin et qu'il faut restituer à eux-mêmes et à Dieu¹.

Dorothee Chopitea est la *marquise Barolo* de Barcelone. Il est intéressant de noter que Don Bosco rencontra cette noble marquise (dont on a introduit la cause de béatification) au tout début de son sacerdoce et fut appelé par elle à collaborer à ses œuvres (1844-1847), tandis qu'aux dernières années de sa vie il rencontra doña Dorotea qui lui offrit sa généreuse collaboration pour la fondation des œuvres salésiennes à Barcelone (1882-1890). Il eut, pour l'une et l'autre, une extrême vénération; mais seule doña Dorotea bénéficia de l'affection qu'on porte à un membre de sa propre famille, ayant eu droit au titre de

¹ Don Branda, premier directeur de l'œuvre salésienne de Sarrià-Barcelone, avoua au second biographe de la Vénérable, le P. Alegre, qu'il "ne trouvait pas de différence entre la sainteté de Don Bosco et celle de Doña Dorotea" (*Summ. super virtutibus*, Rome 1964, p. 134).

“notre maman de Barcelone”. Cette appellation nous renvoie à une autre femme, à *maman Marguerite*: tellement différentes jusqu’au contraste par l’origine, l’éducation, le contexte social, le style extérieur de vie, la paysanne des Becchi et la grande dame de Barcelone se rapprochent et “sympathisent” profondément par leur amour de la simplicité et de la pauvreté et par leur habitude de s’oublier elles-mêmes et de “tout donner” pour servir le prochain.

La vie de doña Dorotea nous est moins bien connue que celle des autres saints de la Famille. On peut, semble-t-il, la diviser en *trois grandes périodes*:

- une première jusqu’à 39 ans, où prédominent les occupations familiales: il y a six filles à éduquer (1816-1855);
- une seconde, de plus grand *partage conjugal* (de 39 à 66 ans): avec son mari elle voyage et séjourne à l’étranger et fonde ses premières œuvres sociales (1855-1882);
- enfin la période des dix dernières années, où, devenue veuve et ayant pris contact avec Don Bosco, elle *se voue entièrement aux œuvres* de bienfaisance (1882-1891)².

A) UNE TOUTE JEUNE ÉPOUSE ET TOUTE JEUNE MAMAN (1816-1832-1855)

1. Une famille chrétienne de haute bourgeoisie

Dorothee est née à Santiago du Chili, le 5 juin 1816 (neuf mois après Jean Bosco), de père espagnol émigré, d’origine basque, *Pedro Chopitea*, et de mère chilienne Isabel de Villota. C’était une famille de commerçants, riche dans tous les sens du terme: riche de biens et de ressources matérielles, riche de foi et de charité chrétienne, riche d’enfants. Il y eut dix-huit naissances, celle de Dorothee étant, disent les sources, “parmi les dernières”; mais elle ne connut que onze frères et sœurs, les six autres étant partis très tôt pour le ciel.

² Il n’existe pas de biographie de Dorothee en français, ni même en italien! Qui lit l’espagnol pourra se reporter à la biographie du P. A. BURDEUS SDB, *Una dama barcelonesa del ochocientos*, Barcelone 1962, 400 pp., et à la monographie historique du P. R. ALBERDI SDB, *Una ciudad para un Santo*, Barcelone 1966, 229 pp. (deux parties: I. Doña Dorotea, II. Don Bosco en Barcelona). Source principale: les documents du procès de béatification, entre autres *Summarium*, Rome 1964.

Le jour même de sa naissance elle fut non seulement *baptisée*, mais aussi *confirmée* par le prêtre célébrant. Ce fait nous étonne aujourd'hui, mais il était assez courant à l'époque des colonies espagnoles, et rejoignait d'ailleurs une pratique de l'Église primitive. Elle reçut les noms de *Antonia Dorotea Dolorès* (c'est-à-dire Antoinette Dorothée sous la protection de Notre-Dame des Douleurs), mais on l'appela toujours *Doro-tea*, un très beau nom si l'on remarque qu'il signifie "don de Dieu"!

Elle naquit à un moment à la fois tragique et exaltant de la nation chilienne, en pleines guerres d'indépendance contre les Espagnols. L'année de sa naissance 1816 est aussi celle de la proclamation de la République d'Argentine, libérée par le général San Martín, lequel s'en vint alors porter secours au général chilien O'Higgins: la victoire des armes culmina le 12 février 1818 dans la proclamation de l'indépendance du Chili. Suivirent, hélas! des années de convulsions politiques: don Pedro, le père de famille, partisan des espagnols, emprisonné et destiné à être fusillé, réussit à acheter son évasion et à fuir avec femme et enfants à travers des tempêtes sur un navire se dirigeant vers l'Espagne (1819). La famille se fixa à *Barcelone*, la grande capitale de la Catalogne. Dorothée y passera *toute sa vie*, dès ses 3 ans jusqu'à sa mort 72 ans plus tard! Et elle en deviendra l'une des célébrités. Nous verrons plus loin que ce n'est pas une Espagne tranquille qu'elle aura trouvée, mais un pays continuellement troublé par des luttes politiques et, par moments, par des persécutions religieuses.

De l'enfance de Dorothée nous ne savons que deux ou trois choses, mais fort intéressantes. Elle a très tôt manifesté un tempérament ardent, volitif, énergique: elle s'accusera plus tard de ses sautes d'humeur et de ses impatiences. Le rang social de sa famille la dispensa de fréquenter l'école et le collège à l'extérieur: c'est chez elle qu'elle reçut, de la part de sa mère et de sa sœur aînée, une instruction primaire et secondaire toute personnalisée et donc solide, qui la rendra plus tard capable d'aider son mari dans les questions professionnelles.

On ne peut que supposer l'éducation morale et spirituelle profonde qu'elle reçut de ses parents. Mais on sait qu'elle eut à ses côtés une sœur aînée Josefa (Joséphine, de 9 ans plus âgée), spécialement chargée de s'occuper d'elle par la maman débordée de tâches. Grâce insigne! car cette sœur était une âme d'élite, ouverte au spirituel, toute pénétrée de l'amour de Dieu, prompte au sacrifice (elle entrera en 1831 chez les Dominicaines et deviendra "Sœur Juana"). Elle rayonna sur la petite Dorothée et lui communiqua sa ferveur. Au point que celle-ci, dès l'âge de 13 ans, commença de se confier, pour son progrès spirituel, à la

direction du saint prêtre qui dirigeait déjà la grande sœur, don Pedro Naudo, vicaire de sa paroisse Santa Maria del Mar. Il faut croire que ce prêtre avait reçu de l'Esprit Saint les dons de sagesse et de conseil, puisque Dorothée se confiera à lui fidèlement pendant pas moins de cinquante-trois ans! Il fut pour elle le guide sûr et stimulant que sera plus tard don Pestarino pour la jeune Marie-Dominique Mazzarello... Croyons-nous encore à la valeur de la direction spirituelle, à son pouvoir d'orienter et de soutenir les jeunes et les adultes sur les chemins de la sainteté?

Un dernier trait de ces premières années: Dorothée fut très tôt *sensibilisée à la misère des pauvres*. Les parents Chopitea tenaient leur porte ouverte à toutes les détresses; les indigents étaient accueillis avec respect et bonté, on les faisait asseoir à une table où l'un ou l'autre des fils de la famille était chargé de les servir. La future fondatrice de tant d'œuvres sociales inaugurait déjà son service d'humble amour généreux: elle s'habitua à discerner dans les pauvres la présence de Jésus et à leur offrir non seulement un vêtement ou du pain, mais un sourire d'estime et d'affection.

2. Un mariage précoce (29 octobre 1832) et un long amour fidèle

La famille Chopitea était liée à une autre famille d'émigrés espagnols revenus du Chili en Espagne, celle de *don Mariano Serra*, également commerçant enrichi. Le fils aîné, *José-Maria*, avait fait de brillantes études à Marseille; le charme aussi bien physique que spirituel de Dorothée le séduisait. Avec l'accord et à la joie des parents, les deux jeunes gens commencèrent à se fréquenter... Sur ce, en 1832, don Pedro décida de retourner au Chili pour y récupérer ses biens. Il partit avec trois de ses fils; mais arrivé à Montevideo en Uruguay, une attaque d'apoplexie le cloua sur place: il écrivit alors à doña Isabel de venir le rejoindre avec le reste de la famille. Cas de conscience pour Dorothée: renoncer à revoir son père très aimé? Ou renoncer à son fiancé? Sur le conseil de son directeur spirituel, elle choisit de ne pas briser son avenir. La date du mariage fut alors avancée au 29 octobre 1832, après quoi doña Isabel s'embarqua avec six de ses enfants (restaient à Barcelone, outre Dorothée, Josefa devenue religieuse et une autre sœur déjà mariée). Don Pedro devait mourir l'année suivante.

La jeune mariée avait 16 ans, et son mari 22: merveille d'un amour si frais et déjà si fort! Les filles alors se mariaient très jeunes (souvenons-nous que François de Sales est né d'une maman de 15 ans... et

Jésus lui-même d'une maman de 16 ou 17 ans). Mais précisons que Dorothée n'avait plus grand chose de l'adolescence: elle avait acquis la sagesse et la force d'âme d'une "jeune femme" qui savait ce qu'elle voulait. Elle s'en vint habiter la maison de ses beaux-parents, qu'elle vénéra comme ses propres parents, et où elle lia amitié avec deux belles-sœurs (qui deviendraient toutes les deux religieuses du Sacré-Cœur)

Quant aux deux jeunes époux, fondant leur expérience sur les valeurs authentiques et non sur l'argent qu'ils eurent cependant toujours en abondance, ils formèrent une sorte de *couple idéal*: intelligents, actifs et préparés à la vie tous les deux, dotés d'une foi sans faille et d'une piété sincère, pleins d'attentions l'un pour l'autre, portant ensemble les épreuves inévitables, le cœur ouvert et généreux pour donner la vie et pour aider les pauvres. Tout leur était commun. José-Maria s'acquît en peu de temps, à Barcelone et au-delà, une notoriété dans le monde des affaires et de la finance. Dorothée l'accompagna dans ses voyages, le soutint et même le conseilla dans ses entreprises. La merveille, c'est qu'ils surent échapper tous les deux aux terribles tentations de la richesse et de leur appartenance à la très haute société: l'orgueil, la vanité et la suffisance, l'égoïsme à deux, le luxe et les dépenses inutiles, l'oubli de Dieu et des autres. Entre leurs mains l'argent, perçu comme un don de Dieu, fut transformé au contraire en moyen d'aimer. Les œuvres que nous verrons Dorothée fonder le seront toujours avec l'accord et l'appui de son mari.

Ils devaient cheminer ainsi ensemble pendant cinquante ans! ... et José-Maria dira, peu avant de mourir, que Dieu l'avait comblé en sa femme et que durant ces longues années leur amour n'avait cessé de s'approfondir.

3. Un foyer fécond et heureux mais non sans épreuves

Successivement six filles (aucun garçon!) vinrent peupler et réjouir le foyer, en deux vagues en quelque sorte: *Maria-Dolorès* (1834), *Maria-Ana* (1835) et *Maria-Isabel* (1838); puis *Maria-Luisa* (1843), *Maria-Jesus* ou *Jésusa* (1844) et *Maria del Carmen* (1845), toutes mises volontairement sous le signe de Marie. Pour les quatre premières, la toute jeune maman, affaiblie, reçut du médecin le pressant conseil de les confier pour un ou deux ans à une nourrice; mais elle se fit une obligation d'aller les voir chaque jour. Notons ce fait qu'à 29 ans déjà, Dorothée avait désormais six filles à éduquer!

La Providence lui vint en aide à travers même les événements

tragiques du moment. On sait que le 19^e siècle espagnol fut traversé de continuel soubresauts, en proie à la lutte entre les carlistes traditionnalistes et les libéraux anticléricaux ; les années 1834-1835 (celles de la naissance des deux premières filles), puis 1854-1856 virent l'Eglise privée de ses droits et violemment persécutée en ses membres consacrés, prêtres, religieux, religieuses. Le 25 juillet 1835, Barcelone fut le théâtre du déchainement de la populace contre les maisons religieuses. La *sœur aînée* de Dorothee, Josefa (ou *sœur Juana*), était dans son couvent en banlieue : que devenait-elle ? José-Maria, armé, prit son carrosse, traversa la foule ameutée, entra au couvent, arracha sa belle-sœur et la ramena chez lui. Ainsi Dorothee recevait-elle, pour l'aider en sa tâche d'éducatrice, celle même qui l'avait si bien éduquée ! Sœur Juana, durant les onze années que dura son exclaustation forcée, fut la seconde maman de ses petites nièces et contribua de manière décisive à leur éducation morale, intellectuelle et religieuse, sans cesser pour autant de mener scrupuleusement en privé sa vie religieuse.

Une autre tragédie politique secoua Barcelone en décembre 1842, quand le régent de la reine Marie-Christine, Espartero, exigea la reddition sans conditions de la ville soulevée (José Maria faisait partie de la junte qui tenta la conciliation) : douze heures de bombardement écrasèrent la ville. Peu auparavant, Dorothee, ayant décidé de partir en lieu sûr avec ses trois enfants, avait traversé courageusement les barricades et s'était réfugiée en France, à Perpignan, au couvent du Sacré-Cœur où résidaient ses deux belles-sœurs religieuses. La paix revenue, elle rentra à Barcelone. Mais ces événements l'avaient épuisée : elle dut partir à nouveau, mais seule, se reposer six mois sous le ciel élément de l'Andalousie (1843).

Revenue, elle s'employa avec son mari à deux activités de restauration et de fondation qui inaugurèrent la longue liste de ses "œuvres" religieuses et sociales. Elle fit restituer aux *sœurs Dominicaines* le *couvent de Notre-Dame des Anges* dont elles avaient été spoliées et les aida à le remettre à neuf : à sa grande joie sœur Juana put réintégrer la vie conventuelle (1846). Elle provoqua ensuite la venue à Barcelone des *religieuses du Sacré-Cœur* (elle avait rencontré à Perpignan la fondatrice sainte Madeleine-Sophie Barat) et la fondation de leur collège dans la banlieue de Sarrià sur un terrain donné par son mari, parcelle de leur propriété de vacances (1846). Ce Collège du Sacré-Cœur (qui existe toujours) lui fut très particulièrement cher, pour trois raisons au moins : il eut comme première supérieure sa propre belle-sœur Teresa ; elle y envoya pour leurs études et leur éducation toutes ses filles ; enfin durant

chaque été il fut le lieu idéal de sa prière et de sa retraite annuelle, durant laquelle elle édifiait toutes les sœurs par son recueillement et sa simplicité.

Les bouleversements politiques dans l'Europe de 1848 eurent leur répercussion sur les affaires de José-Maria, dont les clients à l'étranger menaçaient de ne pouvoir payer. Au point qu'un moment la faillite se profila à l'horizon, risquant de plonger la riche famille dans la misère. Dorothée soutint de tout son pouvoir son mari, lui rendit la confiance, en même temps qu'en famille on apprenait à économiser davantage. La crise heureusement put être conjurée.

Les années passaient... A l'approche de ses 40 ans, Dorothée perdit sa mère Isabel, restée à Montevideo et jamais revue. Elle vit son aînée Dolorès contracter en ses 19 ans un heureux mariage avec le meilleur employé de son mari (1853). Elle commençait de cueillir les fruits de la *vie de famille* si forte et si chaleureuse qu'elle avait su instaurer. "Dieu premier servi!": chaque jour pour elle, sainte messe, communion et oraison, et chaque soir pour toute la maisonnée (y compris les domestiques) chapelet récité à genoux. En ce riche foyer, les filles auraient pu facilement être élevées dans du coton. Mais non! Dorothée était d'une douce sévérité (c'est le papa qui était plus coulant): elle les voulait travailleuses, énergiques, librement disciplinées, sachant surmonter la vanité et les caprices; elle surveillait prudemment leurs relations; elle les préparait à la vie par des conseils issus de sa foi et de son expérience. L'une de ses grandes douleurs fut de perdre sa dernière fille, *Carmen*, enlevée à l'âge de 16 ans par une violente fièvre typhoïde (19 août 1861). Les cinq autres devinrent des épouses et des mères de famille exemplaires, des "femmes fortes", d'autant plus attachées à leur propre mère que celle-ci eut la très grande sagesse de ne jamais s'immiscer dans les affaires de leur foyer, sauf pour leur venir en aide au moment des maternités et dans leurs autres difficultés. Aussi cette grande famille réalisa-t-elle une *communion des cœurs et des âmes* qui faisait l'admiration de tous: Dorothée en était la reine incontestée, le centre rayonnant, surtout quand, les dimanches, elle les recevait tous à sa table pour des heures d'inoubliable bonheur familial. Elle restait jeune, active, attentive aux besoins de chacun (songeons qu'elle devint grand-mère dès l'âge de 39 ans!)

Une question vient à l'esprit: comment se fait-il que, dans un foyer où Dieu était tellement présent, adoré et servi, aucune des six filles ne se soit sentie attirée vers la *vie religieuse*? d'autant plus que trois de leurs tantes s'étaient ainsi données à Dieu avec une extrême ferveur. Répon-

dans que Dieu appelle librement, que les six filles trouvaient en leur mère un modèle exaltant de vie chrétienne laïque, enfin que les vocations religieuses fleurirent quand même au foyer Chopitea-Serra sinon dans les filles, du moins dans les *personnes de service*: plusieurs des jeunes domestiques en effet, que Dorothée traitait à peu de chose près comme ses propres enfants, avec respect, amour, générosité dans le salaire, et qu'elle formait aussi aux vertus humaines et chrétiennes, furent gagnées par le climat de ferveur de la famille et s'ouvrirent à l'appel de Dieu dans la vie consacrée, et Dorothée leur fournit la dot qu'il fallait alors apporter en entrant.

* * *

B) UNE FEMME QUI S'OUVRE AU MONDE ET AUX URGENCES SOCIALES (1855-1882)

1. Aux côtés d'un grand homme d'affaires

Dorothée ne fut pas seulement épouse et mère. Elle fut aussi la compagne d'un mari qui, par ses talents comme par son honnêteté sans faille, occupa dans la vie sociale et économique un rôle de plus en plus important, au plan local, national et même international. Rendons-nous compte: il fut membre-fondateur, puis directeur pendant trente-huit ans, de Banque de Barcelone, membre du comité directeur de grandes sociétés industrielles, commerciales, ferroviaire et de navigation; un de ses gendres était conseiller à la Compagnie Transatlantique. A sa ville de Barcelone en particulier il apporta ses initiatives et son soutien comme adjoint au maire, comme membre-fondateur ou sociétaire de diverses associations ou commissions; et s'employa personnellement à secourir les victimes des fléaux du choléra (1854, 1865) et de la fièvre jaune (1870). Pendant trente ans il fut consul du Chili pour la Catalogne. Il reçut divers titres et décorations: du gouvernement catalan Grand-Croix de l'Ordre de la Bienfaisance, du gouvernement espagnol Commandeur de l'Ordre royal de Carlos III, Chevalier Grand-Croix de l'Ordre d'Isabelle la Catholique... Vraiment, Dorothée était la compagne d'un très grand "personnage". En ces années (depuis 1873), ils n'habitaient plus dans la maison des parents Serra, mais dans la magnifique demeure que José-Maria s'était fait construire à la *Gran Via*, une des avenues les plus imposantes de Barcelone.

Dorothée crut de son devoir de ne pas se soustraire à ses tâches de

“femme du monde”, même s’il lui en coûta toujours de se mêler à des ambiances où souvent prédominaient la vanité et la frivolité, le désir de paraître et de séduire, les jalousies et les médisances. Elle ne fit pas la grise mine d’une dévote offensée. Portant bijoux et vêtue élégamment selon sa condition, mais sans luxe et toujours selon la plus rigoureuse modestie, elle apparaissait simple et aimable, ouverte à la relation, s’interdisant toute parole blessante. Son mari tenait à sa présence: elle l’accompagna donc dans les banquets, réceptions, spectacles publics (mais on soupçonne qu’elle porta plusieurs fois le cilice sous son vêtement de bal, comme faisait à Turin à la même époque la marquise Barolo). Elle eut de même à organiser dans sa propre maison réceptions et banquets: elle était alors la plus accueillante des femmes du monde; et sa dignité, sa finesse, son à-propos impressionnaient ses hôtes. En toutes ces situations, son point de référence spirituel était sa communion du matin et celle qu’elle ferait le lendemain.

2. Voyages à travers l’Europe

Elle eut encore à accompagner son mari en de grands voyages qu’exigeaient ses affaires et ses responsabilités. Expérience fort mêlée: joie de découvrir les beautés du monde et des civilisations, mais aussi et peut-être surtout fatigue de longs déplacements avec les moyens de l’époque: premiers chemins de fer poussifs et diligences branlantes! En 1855 ils firent ensemble leur premier voyage à l’étranger, jusqu’à *Paris*, pour y visiter la première Exposition Universelle; mais une chute sur un genou la contraignit à un mois d’immobilité! Quelques années plus tard, un second séjour à Paris avec deux de ses filles fut motivé par des soins urgents auprès d’un spécialiste; elle fut alors clouée trois mois dans son lit! Pour sa santé aussi, dans les dernières années, elle allait chaque été dans quelque station balnéaire des Pyrénées, et à cette occasion, elle poussait souvent jusqu’à Lourdes où elle confiait à la Vierge ses multiples intentions.

En 1874, mari et femme entreprirent leur plus long voyage, jusqu’en *Russie!* J’ignore quel fut leur itinéraire. En tout cas, c’était demander beaucoup à Dorothee, de santé déjà affaiblie. De retour, elle se sentit très mal, au point qu’elle implora les derniers sacrements... Mais son heure n’était pas encore venue. Elle guérit. Et l’année suivante, tous les deux se rendirent en pèlerinage à *Rome* et *Lorette*, accompagnés d’une nièce. Visiter le Colisée et les catacombes, les basiliques et tant de lieux saints, monter à genoux la *Scala santa*... provoquait l’âme

de Dorothée à des transports de foi vive, de joie spirituelle, d'admiration pour l'Eglise et son histoire. Ils obtinrent une audience particulière de Pie IX, qui les traita avec une déférente bonté et fit cadeau à doña Dorotea de sa calotte blanche

3. L'incroyable activité charitable de doña Dorotea

J'ai signalé déjà deux "œuvres" de bienfaisance des époux Chopitea-Serra en 1846 : restauration du monastère des Dominicaines, fondation du collège du Sacré-Cœur. Mais c'est à partir de 1860 surtout, après la mort de son beau-père, que l'activité charitable de Dorothée se déploiera en une multitude impressionnante d'initiatives variées destinées à soulager les pauvres et les souffrants, à éduquer les enfants et les jeunes et à soutenir les religieux et religieuses responsables des institutions ainsi mises en place. Nous entrons ici dans la partie la plus active, la plus typique et la plus étonnante de la vie de Dorothée. Cette femme richissime, comblée sur le plan familial et social, aurait pu rester une "brave dame" satisfaite de son monde et de son milieu et jouissant très honnêtement de sa fortune et de l'affection des siens. Or il n'en fut rien : *une passion dévorante était entrée dans son cœur*. Laquelle? Celle - sans jeu de mots - de la "compassion", de l'*attention cordiale* portée au milieu populaire et à toute personne qui se trouve en situation de souffrance ou de misère; celle de ne pas en rester aux paroles et aux bons sentiments, mais d'*agir* intelligemment et efficacement pour changer les choses; celle en somme d'*aimer* "en actes et en vérité". Où a-t-elle puisé cette extraordinaire sensibilité? En partie dans la noblesse d'âme de ses propres parents, mais indéniablement *surtout* dans sa foi vive, dans l'évangile médité, dans la communion quotidienne au Corps livré par amour. Voici donc Dorothée *toute proche de Don Bosco*, elle si loin de lui par l'origine sociale! Dès qu'ils se connaîtront, ils vont "sympathiser", se comprendre, s'admirer mutuellement, et bien sûr collaborer pour le bien de la jeunesse ouvrière.

Je renvoie à plus loin l'exposé des interventions de Dorothée en faveur de l'œuvre salésienne à Barcelone. Essayons pour l'instant de voir ce qu'elle a entrepris dans le contexte d'autres familles religieuses ou sur le simple plan social de sa cité, durant les dernières années de sa vie conjugale et surtout durant les dix années de son veuvage. Au total, *une bonne trentaine de "fondations"*, dont presque toutes aujourd'hui existent encore, souvent fort développées, et qui proclament l'efficacité toujours actuelle des saintes entreprises de Dorothée Chopitea. Enten-

dons par "fondations" soit des œuvres qu'elle a directement suscitées et réalisées par son action et ses ressources, soit des œuvres fondées par d'autres, mais qui, sans son appui, n'auraient pu se réaliser ou auraient été vouées à périliter.

Son action prodigieusement généreuse s'est déployée en *quatre directions*: œuvres de *promotion sociale* en faveur des enfants du milieu ouvrier; œuvres directement *éducatives*, écoles et collèges; œuvres en faveur des *malades* et des *vieillards*; enfin œuvres proprement *religieuses*: construction d'églises et de couvents.

La prédilection de Dorothée est sûrement allée *aux petits et aux pauvres du milieu populaire*. Sa première création, favorisée par un don important de son beau-père, fut une œuvre d'assistance originale appelée "*sala di asilo*", destinée aux enfants dont les parents ouvriers étaient retenus en usine ou en atelier du matin au soir. On y accueillait garçons et filles à partir de 4 ans, les garçons jusqu'à leur première communion vers 7-8 ans, les filles jusqu'à leur entrée au travail vers 14-15 ans, pour leur offrir une ambiance sereine, le repas gratuit, le premier enseignement; s'y ajoutait éventuellement une école du soir pour jeunes ouvrières. Dorothée s'ingénia à faire soutenir ce type d'œuvre par des dames patronnesses et par la municipalité. *Quatre "asiles"* furent ainsi fondés en divers points de la ville, tous les quatre confiés aux filles de la Charité de saint Vincent de Paul.

Dorothée contribua à soutenir ou à agrandir *quatre autres œuvres* dirigées par les mêmes sœurs qu'elle affectionnait particulièrement *l'Ecole Saint-Vincent de Paul* (avec cantine gratuite et cours du soir; elle y fit construire une chapelle); *l'Ouvroir de la Sainte Famille* (internat, externat pour filles pauvres avec cantine gratuite); *l'Ecole du Dimanche* pour jeunes filles, soutenue par les Dames de l'Apostolat de la Prière de la paroisse de Dorothée (qui paya tout le mobilier et matériel scolaire); *l'Abri de Saint Antoine* (orphelinat, cantine pour les pauvres du quartier, dispensaire pour enfants malades, cours du soir; Dorothée offrit un nouveau pavillon et une chapelle). A Barcelone encore existait un *Asile du Bon Conseil* confié aux *dominicaines de la Présentation*, qui accueillait les jeunes prostituées désireuses de changer de vie: Dorothée l'appuya de ses largesses, et surtout fit construire un bâtiment annexe qui accueillait les jeunes restées saines, mais ayant besoin d'être soustraites à une ambiance périlleuse.

Au secteur précis des *écoles et collèges*, Dorothée, persuadée à fond de l'importance éducative d'un enseignement d'inspiration chrétienne, apporta une autre large part de sa sollicitude. Elle intervint dans la fon-

dation de collèges destinés aux enfants de son propre milieu bourgeois, en particulier parce qu'elle désirait y envoyer ses filles et ses petits-fils: elle fonda pour les filles deux collèges confiés aux *religieuses du Sacré-Cœur*, l'un dans la banlieue de Sarrià, l'autre en plein centre, complété par une école du soir pour les jeunes ouvrières; et pour les garçons elle et son mari permirent aux *jésuites* de réouvrir leur *Collège Saint-Ignace* de Manrèse et d'en construire un second à Sarrià. Mais beaucoup plus nombreuses furent ses interventions en faveur des enfants du milieu populaire, aussi bien filles que garçons. Faisant appel aux *religieuses de Marie Immaculée*, elle leur fournit de quoi se loger et diriger une école pour la formation chrétienne des employées de maison. Dans le quartier ouvrier de Pueblo Nuevo, elle construisit la résidence des *tertiaires Franciscaines* et la grande école où elles éduqueraient gratuitement les enfants pauvres. Pour les garçons elle eut recours aux *frères des Ecoles chrétiennes*, auxquels elle confia successivement quatre écoles primaires gratuites en des quartiers populaires plus ou moins louches ou envahis par la propagande protestante, assurant une rente pour le maintien des frères. Elle aida à la fondation de l'école paroissiale de Rubi, à la périphérie, confiée, celle-ci, aux *frères Maristes* dont elle assura également l'entretien. Enfin elle combla de dons les œuvres paroissiales de *Palafrugell*, pays natal de son beau-père, et permit la construction d'écoles gratuites pour les ouvriers et fils d'ouvriers.

Troisième grand secteur de son action: les malades et les personnes âgées. Le quartier populaire de Las Corts bénéficia de deux fondations: elle versa une somme énorme pour la construction du grand *Hôpital de Notre-Dame du Sacré-Cœur*, où les *filles de la Charité* recevraient les malades indigents; et pour celle de l'*Asile Saint-Raphaël* où les *sœurs de Saint Jean de Dieu*, auxquelles elle avait fourni une résidence, recevraient gratuitement les enfants rachitiques, scrofuloux, aveugles... Les *Petites sœurs des Pauvres* avaient à Barcelone deux établissements d'accueil des personnes âgées, et elles devaient hélas en refuser beaucoup faute de place; Dorothée construisit à ses frais un nouveau pavillon.

Ce n'est pas tout. Dorothée appréciait la vie contemplative comme aussi la vie paroissiale. A *Puigcerda* près de la frontière française, où elle passait quelquefois l'été, elle fit construire, à la requête de l'évêque du lieu, un monastère pour les *carmélites déchaussées*, qu'elle agrandit par la suite, et une église paroissiale. Peu après, elle permit la restauration du monastère quasi ruiné des *carmélites de Saragosse* (où une de ses domestiques était entrée). A Barcelone, elle procura une *résidence aux religieu-*

ses de Marie Réparatrice, construisit leur chapelle et accepta volontiers d'être présidente du groupe des dames adoratrices. Près de chez elle, les jésuites construisirent l'église du *Sacré-Cœur* en bonne partie grâce à ses dons. Enfin, au *pays natal de son beau-père*, elle reconstruisit la chapelle délabrée du quartier des pêcheurs, et fonda un bénéfice pour qu'un prêtre, logé aussi par elle, puisse assurer en permanence le culte et la catéchèse.

J'ai tenu à fournir cette longue liste, peut-être fastidieuse et monotone, pour donner quelque idée des prodigalités de Dorothee. Il faut d'ailleurs noter que cette femme richissime savait le prix de l'argent. Elle voulait qu'il soit toujours utilement employé, ne tolérait aucune dépense superflue, étudiait soigneusement les plans, discutait avec les architectes, suggérait les matériaux opportuns, allait visiter fréquemment les chantiers.

Ajoutons que ces œuvres et fondations majeures *n'épuisaient pas* sa charité. Au jour le jour, au fil des rencontres et des appels, elle pratiquait une générosité plus menue, mais non moins admirable : elle envoya par exemple des aumônes à Grenade pour les victimes d'un tremblement de terre, à Naples en Italie pour soutenir des familles d'émigrés égyptiens réduites à la misère, en Afrique et aux Philippines pour aider des missionnaires, à d'innombrables particuliers dans le besoin : séminaristes en attente de bourse d'études, jeunes ou adultes en détresse... *Combien a-t-elle déboursé* en toutes ces années ? Impossible de le dire avec précision. "Plus que l'Etat de Catalogne en son Ministère du service social", dit un de ses biographes, qui a calculé qu'elle aurait donné approximativement vingt millions de pesetas de l'époque, ce qui représenterait aujourd'hui plus ou moins deux milliards de francs français.

Mais notons bien deux choses encore. Combien il lui eût été facile de tirer quelque vanité de cette fabuleuse générosité, d'autant plus qu'elle recevait en abondance louange et admiration de tous ceux qui tenaient à lui exprimer leur gratitude ! Or Dorothee sut échapper à la vaine gloire, à la complaisance en soi-même ; elle s'ingéniait à voiler autant que possible ses générosités (ses filles elles-mêmes ne découvriront qu'après sa mort leur véritable ampleur) ; elle usait pour cela de stratagèmes, faisant passer pour "prêts" ce qui était en réalité des dons. Sa conviction intérieure, elle l'exprima un jour à une religieuse convoquée pour retirer la paye des ouvriers d'un de ses chantiers. Elle lui remit entre les mains 15.000 pesetas avec la même simplicité que si elle lui avait donné deux sous. La sœur, bouleversée, éclata en sanglots et bafouilla des remerciements. "Remettez-vous, ma sœur, lui dit

Dorothée. Je ne fais que mon devoir de riche; c'est pour cela que Dieu m'a donné cet argent". Elle se voyait comme la déléguée de Dieu, le seul vrai riche et le seul qui mérite la gloire.

Et puis, *surtout*, elle ne faisait pas que donner son argent. *Elle se donnait elle-même*, elle donnait sa compassion et son dévouement personnalisé, s'engageant en des gestes d'amour véritablement maternel. Il y aurait mille faits à citer. Elle accueillit une petite pauvre menacée de cécité et la maintint chez elle tant que durèrent les soins donnés sur son ordre par l'oculiste. D'une soi-disant orpheline émigrée dont la situation n'était pas claire, elle fit toutes les démarches pour retrouver la mère, qu'elle fit venir rejoindre sa famille. Elle offrait aux premiers communians un banquet ou elle les servait elle-même avec d'autres dames de la société. Dans les hôpitaux, elle suivait les malades qu'elle avait fait entrer, et on la vit soigner elle-même les plaies les plus répugnantes de certains grabataires ou de petits scrofuleux...

On mesurera encore mieux la grandeur d'âme de cette femme et sa fibre salésienne quand nous aurons vu tout ce qu'elle apporta à l'Œuvre de Don Bosco comme Coopératrice.

* * *

C) LES DIX DERNIÈRES ANNÉES. DOROTHÉE COOPÉRATRICE SALÉSIENNE (1882-1891)

1. L'entrée dans le veuvage (1882)

Le grand voyage de Russie avait laissé fatigués non seulement Dorothée, mais aussi son mari. Dès l'année suivante (1875), il rédigea son testament (dans lequel il faisait don aux pauvres de 100.000 pesetas). Plus tard (1881), par scrupule de conscience, il fit vérifier par un père jésuite les tractations financières sur la régularité desquelles lui était resté quelque doute. De vives douleurs causées par un ulcère à l'estomac l'avertirent que la mort s'approchait, et Dorothée l'assista jour et nuit avec un dévouement redoublé. Il s'éteignit le 29 août 1882 à l'âge de 72 ans, après lui avoir dit: "Fais tout le bien que tu pourras!" Deux mois plus tard, ils auraient célébré leurs noces d'or!

Pour Dorothée — elle avait alors 66 ans — *commençait une vie nouvelle* et la dernière période de son existence. D'une part elle était désormais seule à disposer des immenses biens que lui laissait son mari, dans le total respect de la part d'héritage cédée aux cinq filles. D'autre

part, celles-ci étaient toutes mariées, et elle n'avait plus d'autres soucis envers elles que de les aider occasionnellement en particulier en se montrant l'excellente grand-mère d'une bonne vingtaine de petits-fils et déjà d'une dizaine d'arrière-petits-fils³. Remarquons bien ceci : elle a toujours pensé que sa *première* tâche providentielle était de s'occuper des siens, et elle y fut rigoureusement fidèle. Reste que désormais elle avait davantage de temps et de biens : elle les employa de façon beaucoup plus décidée qu'avant au service du prochain. Les œuvres et fondations vont continuer à un rythme accéléré, si bien que les trois ou quatre dernières années sont marquées non pas d'un ralentissement, vu l'âge et la fatigue, mais au contraire d'une *sorte de hâte et d'activité fébrile*, comme si l'approche de la mort, loin d'affaiblir son élan de charité, le rendait plus soutenu, plus efficace, comme si elle se sentait pressée d'achever sa tâche avant de partir vers son Seigneur, comme si encore elle voulait tout donner et se détacher de plus en plus pour enfin mourir pauvre. Elle eût volontiers terminé sa longue vie ardente dans la paix contemplative de quelque maison religieuse. Mais, éclairée par son confesseur (le P. Carles, jésuite), elle comprit que Dieu lui demandait de *rester jusqu'au bout une laïque active*, la "femme forte" de l'Écriture. Ainsi conférait-elle à sa vocation et à sa vie une splendide unité. C'est dans ce contexte qu'elle rencontra Don Bosco et entra d'emblée, avec enthousiasme, dans son esprit et dans sa mission.

2. La rencontre avec l'Œuvre salésienne et la première fondation (1882-1884)

Dorothee depuis longtemps était préoccupée du problème de la persévérance des enfants et adolescents en cette cité de Barcelone en pleine évolution industrielle. Ceux qui étaient accueillis dans les "Salas de asilo", elle les voyait, après leur première communion, vagabonder dans les rues ou entrer en apprentissage dans des milieux où ils risquaient fort de perdre leur foi et leur vertu. Discutant de cela avec un de ses gendres, Narciso Pascual, elle fut frappée d'une de ses remarques : "Je me souviens avoir lu dans une revue qu'on a fondé récemment un institut religieux qui répond précisément à ce problème !"

³ La troisième de ses filles, Isabel, était déjà veuve. Elle l'accueillit chez elle avec ses six enfants en bas âge. Ainsi Dorotea, qui n'aimait pas être seule, continua de vivre "en famille". En septembre 1887, les deux aînés entrèrent comme internes au collège des jésuites de Saragosse, occasion pour l'affectueuse grand-mère de toute une admirable correspondance, et même de fatigants voyages pour aller les encourager sur place.

On trouva la revue: c'était un numéro du *Bollettino Salesiano* où effectivement, il était expliqué qu'un certain Don Jean Bosco de Turin avait fondé ladite congrégation, et qu'il venait d'ouvrir sa première œuvre en Espagne, à Utrera près de Séville, sous la direction d'un certain don Branda. Aiguillonnée par cette découverte et ruminant sans tarder de grands projets, doña Dorotea prend sa plus belle plume et écrit directement au fondateur: "Dites-moi combien coûterait la fondation d'une école professionnelle salésienne à Barcelone en faveur des enfants pauvres" (première lettre du 20 septembre 1882, vingt jours après la mort de son mari). Elle écrit de même à don Branda, lui demandant des informations détaillées sur l'œuvre d'Utrera. Quelque chose de nouveau s'est déclenché en son âme: on la verra désormais comme polarisée sur ce projet de fondation, impatiente de sa réalisation, bousculant les obstacles (jusqu'à faire intervenir le Saint-Père), surtout lorsqu'elle aura appris, dans la réponse de don Branda, que Don Bosco avait prophétisé l'ouverture d'une grande maison salésienne à Barcelone sur invitation d'une veuve fortunée (cf. *MB XV*, 328), et lorsqu'elle aura reçu du même don Branda le diplôme de *Coopératrice salésienne* (lettre du 4 octobre 1882). Jamais ce titre n'aura été reçu avec plus de joie et de sens des responsabilités qu'il inclut: désormais doña Dorotea sera et se sentira "de la Famille de Don Bosco". Première Coopératrice de Barcelone, elle sera sûrement aussi la plus grande.

Les choses allèrent rondement. En avril 1883 Don Bosco envoya don Cagliero et don Albera à Barcelone traiter et conclure la fondation: Dorothee les mena voir à Sarrià une maison et un terrain qui leur parut convenir, et qu'elle acheta immédiatement. En novembre arrivait d'Utrera don Branda nommé directeur de la nouvelle école. Dorothee mit en branle architecte et maçons pour transformer la maison achetée et construire un nouveau pavillon; elle mobilisa ses filles et ses amis pour préparer tout le nécessaire; elle-même se transféra à Sarrià pour accueillir la nouvelle communauté... Si bien que le 15 février 1884, l'œuvre de Sarrià était officiellement inaugurée: il y avait, outre don Branda, six jeunes salésiens venus de Turin, vingt-deux enfants presque tous orphelins, trois modestes ateliers de tailleurs, relieurs et menuisiers, les "*Talleres salesianos*" (*Ateliers salesiens*)⁴. De tout ce monde doña

⁴ Sarrià était alors situé dans la banlieue nord-ouest de Barcelone. Doña Dorotea y avait sa maison de campagne. Aujourd'hui, c'est un quartier en pleine ville de Barcelone; et les humbles *Talleres salesianos* du début sont devenus un complexe imposant: *Institut Polytechnique* et *Ecoles Professionnelles salésiennes*.

Dorotea était désormais la “maman” (et on l'appelait ainsi), pourvoyant à tout jusque dans les détails, “généreuse comme un prodige, rigoureuse comme don Rua”, ainsi que l'écrivait don Branda à Don Bosco. Le 19 mars, pour la fête de saint Joseph, elle s'en vint avec toute sa famille à la maison salésienne. Elle pleura de joie en voyant les enfants prier, chanter, communier. Elle leur offrit un repas de fête royal... Et en partant, elle dit à don Branda: “Il faut absolument que Don Bosco vienne à Barcelone. De nombreuses personnes désirent le connaître”. Elle avait déjà fondé, sous la direction de don Branda, le *premier groupe de Coopératrices barcelonaises*, et bientôt elle organiserait avec elles une tombola, grâce à laquelle on pourrait envisager sans tarder les agrandissements devenus nécessaires. Pendant ce temps, en ville, les responsables des autres œuvres de Dorothée, religieux et religieuses, se plaignaient qu'elle les abandonnait pour ne penser qu'à “ses” salésiens!...

3. La rencontre avec Don Bosco (avril-mai 1886)

Au début de 1806, Don Bosco, affaibli, avait pourtant récupéré un peu de santé. Il décida de partir pour Barcelone, en faisant étape dans les maisons salésiennes de la Riviera, puis de la Côte d'Azur. Il y arriva, épuisé, au matin du 8 avril, accompagné par don Rua et par son jeune secrétaire et infirmier l'abbé Carlo Viglietti. Il devait y rester quatre semaines. Les scènes d'enthousiasme déchainé qu'il avait connues à Paris en 1883 se renouvelèrent ici, avec peut-être une participation plus officielle (car Paris n'avait pas eu sa doña Dorotea pour préparer la visite): autorités civiles et religieuses, riches bourgeois et modestes ouvriers, tous l'accueillirent et le traitèrent comme un saint. Il faudrait tout un livre pour le raconter⁵. Mais il est hors de doute que la personne la plus émerveillée de sa présence et la plus attentive à l'écouter et à prendre soin de lui fut doña Dorotea. Elle avait envoyé son gendre Narciso Pascual le recevoir à la frontière; elle le reçut elle-même à la gare, au milieu d'une foule, et parmi la cinquantaine de voitures qui l'attendaient, c'est dans la sienne que Don Bosco choisit de monter: “Oh! doña Dorotea! lui avait-il dit à l'instant de la rencontre. Tous les

⁵ Ce livre existe. Je l'ai signalé à la note 2: R. ALBERDI, *Una ciudad para un Santo*, Barcelone 1966, pp. 67-229. Au volume XVIII des *Memorie Biografiche*, don CERIA a consacré à ce séjour un long chapitre de 50 pages (pp. 66-117), puisant largement dans la précieuse *Chronique* de Viglietti. Voir aussi F. DESRAMAUT, *Etudes préalables à une biographie de saint Jean Bosco*, Cahier VIII: *La vieillesse*, Lyon 1988, pp. 130-143.

jours je priais Dieu de me faire la grâce de vous connaître avant de mourir!” (MB XVIII, 69). Elle l’emmena chez elle prendre un peu de repos, tandis que don Rua célébrait la messe dans sa chapelle privée. Après quoi il fit une première connaissance de la famille et parenté de Dorothée. Dans l’après-midi, celle-ci l’accompagna jusqu’à l’humble maison salésienne de Sarrià, destinée à être son point d’attache pendant le mois qu’il passerait à Barcelone. Les *Talleres* s’étaient agrandis; les enfants étaient une cinquantaine; la communauté comptait dix salésiens, et déjà deux novices et un groupe de douze aspirants (parmi lesquels le futur provincial et martyr don José Calasanz). Doña Dorotea se transféra à Sarrià pour s’occuper de tout, à la fois Marie pour écouter Don Bosco et participer à sa messe, et Marthe très active pour préparer les repas et pourvoir aux besoins des trois hôtes, aidée de ses domestiques.

Don Bosco partagea son temps en *visites* dans la ville à ses admirateurs et bienfaiteurs et en *audiences* à Sarrià aussi bien personnelles que collectives (audiences accordées à une foule tellement nombreuse qu’en bien des cas elles se réduisirent à recevoir de Don Bosco un sourire, une bénédiction et une médaille de Marie Auxiliatrice). Il y convoqua le groupe des *Coopératrices*, présidé par doña Dorotea, qui recueillaient des offrandes et s’occupaient du linge et du vestiaire des enfants. Toutes les filles de Dorothée en faisaient partie. Elle et sa famille participèrent au premier rang aux grandes manifestations et réceptions en l’honneur de Don Bosco, celle du 15 avril organisée par l’Association des catholiques de la ville, et celle du 30 avril (dite “conférence salésienne”) dans l’église de Notre-Dame de Belen. D’une façon plus intime, Don Bosco se laissa inviter à la table de Dorothée en sa magnifique résidence de Sarrià (14 avril), et deux jours après à celle de son gendre Narciso Pascual.

Les derniers jours furent remplis d’émotions particulières. Le 3 mai, Don Bosco fut l’hôte de la famille *Marti-Codolar* en sa maison de campagne de Horta (la maîtresse de maison était la sœur de Narciso Pascual): sur la célèbre photographie qui fut alors tirée, on peut voir, en retrait, doña Dorotea, et à droite un groupe des orphelins de Sarrià invités eux aussi à la fête⁶. Le 4 mai, la quarantaine de petits-fils et

⁶ Trois familles, liées entre elles par des liens de parenté, fournirent les Coopérateurs et Coopératrices les plus étroitement et définitivement attachés à Don Bosco et à son œuvre :

arrière petits-fils de Dorothée vinrent déposer dans les mains de Don Bosco, un par un, le fruit de leurs épargnes, et recevoir sa bénédiction. Le 5 mai, Don Bosco célébra la messe dans la chapelle privée de doña Dorotea; et le soir il fit une visite au sanctuaire marial le plus cher aux Barcelonais, Notre-Dame de la Merced, visite au cours de laquelle il reçut en cadeau-souvenir de son séjour la colline du *Tibidabo* qui domine la ville, à charge d'y construire un sanctuaire au Sacré-Cœur (sans tarder doña Dorotea devait y faire construire une première petite chapelle gothique, qui fut bénite le 3 juillet)⁷. Le 6 mai, jour du départ, les dernières audiences furent pour les familles Chopitea-Serra et Pascual: il y eut, chez tous, beaucoup de larmes! Doña Chopitea donna son ultime adieu à Don Bosco sur le quai de la gare.

Elle n'avait eu probablement que peu d'entretiens privés avec Don Bosco qui ne parlait pas l'espagnol. Mais tout ce qu'elle avait vu et entendu (y compris la vingtaine de guérisons miraculeuses qu'il avait opérées), elle le conserva dans son cœur et le médita longtemps. Rentrée chez elle, elle fit embellir le salon où elle avait reçu Don Bosco et le convertit en chapelle.

4. Fondation des trois autres œuvres salésiennes... et d'une quatrième (1887-1890)

La seconde fondation salésienne à Barcelone fut celle du collège des Filles de Marie Auxiliatrice: elle tient du miracle et doña Dorotea y fut mêlée de près. Un des derniers soirs de son séjour, Don Bosco, se promenant dans le jardin de Sarrià, s'arrêta devant la maison de campagne d'un voisin, située de l'autre côté de la clôture, et dit à don Branda: "Tu dois acheter cette maison (il l'avait vue en rêve ou en vision). Là doivent venir les Filles de Marie Auxiliatrice; je les enverrai de Turin". Et de fait, rentré à Turin, il insista tant et si bien que, déjà le 21 octobre 1886, quatre jeunes sœurs salésiennes débarquaient à Barcelone... Mais leur maison n'était même pas acquise! Plusieurs grosses difficultés avaient empêché l'achat désiré, qu'il serait trop long de raconter. Bref,

les *Chopitea-Serra*, les *Pascual*, en particulier le couple Jésusa Serra - Narciso Pascual (celui-ci avait visité le Valdocco en 1884), et les *Marti-Codolar*.

Recevant la colline en cadeau, Don Bosco avait prophétisé qu'on y construirait un *grand* sanctuaire (*MB XVIII*, 114). De fait en 1912 s'y installait une communauté salésienne. Après mille difficultés, le sanctuaire fut construit, consacré le 25 mai 1952 comme *Temple National Expiatoire* et promu au rang de basilique en 1961. C'est le Montmartre de Barcelone. A côté, fonctionne une maison de retraite salésienne.

un jour de janvier 1887, le propriétaire convoqua don Branda pour lui dire en substance : "Ma maison vaut 250.000 pesetas. A cause de vos oeuvres, je vous la laisse à 70.000, mais à une condition : que vous me payiez cette somme *comptant* le jour de la signature du contrat". Don Branda courut raconter la chose à doña Dorotea. Tandis qu'il parlait, celle-ci, en proie à l'émotion, se mit à pleurer. "Laissons tomber, lui dit-il. C'est une trop grosse somme!" — Non, répondit-elle. Ce n'est pas pour cela que je pleure. Vous devez savoir que, dans la division du patrimoine familial entre mes filles, je m'en suis réservé seulement l'usufruit et 70.000 pesetas que j'ai déposées à la banque, pensant que s'il m'arrivait de tout perdre, j'aurais cette somme qui me suffirait à vivre modestement avec Marie ma domestique. Maintenant, *je vois que le Seigneur me veut vraiment pauvre*. Les pesetas sont à votre disposition". Le contrat d'achat fut signé le 19 mars. Et le 1^{er} mai, les sœurs salésiennes prenaient possession de "leur" maison, qui devenait le "*Collège Sainte-Dorothee*".

Ce collège, maison-mère des sœurs salésiennes en Espagne, devint comme le second enfant de la vieillesse de Dorothee. Devenu trop petit en peu de temps, elle fit construire un nouveau bâtiment de trois étages. Et surtout, sœurs et élèves furent l'objet de ses soins maternels ; quand éclata en 1889 une épidémie de diphtérie, elle accueillit dans sa maison de Sarrià toutes les sœurs et toutes les élèves orphelines.

Mais son zèle pour la promotion et le salut des pauvres était loin d'être épuisé. Après la mort de Don Bosco (dont elle fut informée immédiatement par don Rua)⁸ et après le remplacement de don Branda gravement malade par don Philippe Rinaldi (arrivé en octobre 1889), avec une énergie jamais lassée elle engagea son cœur et sa bourse en trois nouvelles initiatives :

— l'*Ecole Saint-Joseph (Escuelas de San-José)* en un quartier très pauvre et peuplé qui serait bientôt englobé dans la grande ville (Hostafranchs, rue Rocafort) : elle fut bénie et inaugurée par l'évêque et par don Rua en visite le *19 mars 1890* ; les dimanches, elle se transformait en un oratoire salésien fourmillant de jeunes ;

⁸ Voici le passage le plus typique de cette lettre, écrite le 5 février 1888 : "Notre père très aimé Don Bosco s'est envolé au paradis, laissant ses fils dans la douleur. Il a toujours manifesté une vive estime et une affection reconnaissante pour notre maman de Barcelone, comme il l'appelait : maman des salésiens et des Filles de Marie Auxiliatrice. Mieux encore, avant de mourir il nous a assuré qu'il allait lui préparer une belle place dans le ciel" (cité en *Summ. super virtutibus*, p. 226).

— le *Collège de l'Ange-gardien (Colegio del Santo-Angel)*, annexé à l'école professionnelle de Sarrià, avec bâtiments et cours à part, destiné à des enfants de 8 à 14 ans qui auraient goût pour les études et pourraient ensuite s'orienter soit vers le professionnel soit vers le sacerdoce (on y enseignait les premières années de latin): ce fut la pépinière des premières vocations salésiennes pour l'Espagne, très sagement guidées par don Rinaldi;

— enfin l'*église Marie-Auxiliatrice* de Sarrià, conçue par doña Dorotea comme nouvelle chapelle de l'œuvre salésienne (l'abside) et comme sanctuaire ouvert à la population du quartier et à tous les dévots de l'Auxiliatrice de Barcelone; pour ce projet grandiose qui lui tenait à cœur, elle remua toutes les autorités et toutes les grandes familles de la ville; la première pierre en fut posée le *24 mai 1889*; mais l'approbation des plans définitifs tardant à venir de Turin, elle n'eut pas la joie de la contempler de ses yeux; elle ne se doutait pas que, trente-cinq ans après sa mort, ses restes mortels seraient transférés dans cette belle église gothique, objet de ses dernières fatigues.

Et ce n'est pas tout. On est stupéfié quand on découvre que doña Dorotea, stimulée par sa belle-sœur religieuse du Sacré-Cœur au *Chili*, est aussi à l'origine de la deuxième fondation salesienne en ce pays (où elle était née), dans la ville de *Talca*: une école professionnelle analogue à celle de Sarrià y fut ouverte au printemps de 1888, et, jusqu'à sa mort, elle la soutint de ses deniers et de ses envois de matériel. Sa belle-sœur lui écrivait dès 1887: "Ici à Talca, tout le monde te connaît, non seulement pour ta générosité, mais avant tout parce que tu es la principale Coopératrice des salésiens".

5. En bonne salésienne, mourir sur la brèche (3 avril 1891) à 75 ans

Au début de l'année 1891, doña Dorotea menait encore de front toute une série d'initiatives charitables. Sa santé n'inspirait pas d'inquiétude, mais elle pressentait sa mort prochaine, au moins vaguement. Les choses se précipitèrent à la fin du carême, qu'elle avait observé scrupuleusement malgré son âge, et elle ne prit même pas le temps d'être malade: toute sa vie n'aurait été qu'action! Un malaise la saisit dans la nuit même de Pâques: elle sentait ses forces crouler. Les médecins diagnostiquèrent une pneumonie double et l'avertirent de la gravité de son état. Elle redit alors son oraison jaculatoire habituelle: "Que Dieu soit loué!", et, seréine, elle reçut le viatique dans la soirée (29 mars). Les jours suivants, elle ne pensait qu'à ses pauvres, jusqu'à faire venir don

Rinaldi pour lui donner de quoi offrir aux garçons de Sarrià un bon goûter pour la sortie du lundi de Pâques. Au matin du *vendredi 3 avril*, une messe fut célébrée en son oratoire, à laquelle assistaient ses filles, ses gendres et les aînés de ses neveux, puis en procession la dernière communion lui fut portée jusqu'à son lit. Restée seule un moment avec ses cinq filles, elle leur donna ses derniers conseils et ses ordres pour diverses œuvres à secourir, et tandis qu'elles s'agenouillaient en sanglotant, elle traça sur elles le signe de la croix: "Je vous bénis, mes filles, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Amen". Entrèrent alors les petits-fils et arrière petits-fils: elle voulut les bénir et les embrasser un par un. Puis elle dicta ses dispositions concernant les personnes de service, distribua ses bijoux, ses bagues, même son crucifix, à ses filles (elle voulait mourir détachée de tout), ordonna que ce jour de sa mort 5 pesetas soient données à chaque pauvre qui viendrait frapper à la porte (c'est-à-dire 250 francs français actuels). Etonnamment lucide jusqu'au bout, elle reçut l'extrême-onction, répondant aux prières. L'entouraient le P. Carles, jésuite, son confesseur, et don Rinaldi. Elle mourut doucement, un sourire aux lèvres, vers midi, après avoir baisé encore une fois le crucifix. Comme elle l'avait désiré, elle quittait ce monde un premier *vendredi* du mois, abandonnée à la miséricorde du Cœur de Jésus dont elle avait diffusé avec tant d'amour la dévotion.

En son testament elle avait écrit: "Je veux que mon enterrement et mes funérailles soient les plus simples possible". A l'enterrement, le samedi 4 avril, puis à la messe de *Requiem* huit jours plus tard, il n'y eut donc ni fleurs, ni couronnes, ni musique, mais une foule immense de riches et de pauvres, d'adultes et d'enfants, recueillis, émus jusqu'aux larmes: "La sainte s'en est allée!" Les jours suivants, une quarantaine de services religieux furent célébrés pour elle dans les paroisses et dans les instituts qu'elle avait fondés ou aidés; l'un d'eux réunissait 2300 enfants qui prièrent pour leur bienfaitrice.

6. Où a-t-elle puisé son amour de Dieu et des pauvres?

On pourrait s'étendre longuement sur la figure morale et spirituelle de doña Dorotea, sur ses nombreuses vertus héroïquement pratiquées... Qu'il suffise, pour terminer, de relever une seule chose.

Toutes les vertus et toute l'activité de Dorothee sont issues d'une foi et d'une charité qui se nourrissaient aux *sources vives* de toute sainteté. *Chaque matin*, eucharistie et oraison; dans la journée visite au Saint-Sacrement et lecture spirituelle; le soir chapelet et prières. *Chaque sa-*

medi, immanquablement, confession, et notons qu'elle n'eut que deux confesseurs en sa vie, le premier pendant cinquante-trois ans, le second pendant neuf ans. *Chaque année*, non moins immanquablement, retraite prêchée par quelque père jésuite, avec résolutions précises et fermes.

Ses préoccupations spirituelles et ses efforts persévérants, nous les connaissons fort bien à travers le texte de ces résolutions précisément. La vingtaine de séries qui nous en sont parvenues sont impressionnantes par leur vigueur pratique et par le dynamisme intérieur qu'elles révèlent. Je voudrais les citer toutes, car elles sont plus éloquentes que n'importe quel discours!... Contentons-nous de deux échantillons :

Résolutions de la retraite de 1867 (Dorothea a 51 ans)

1. Sortir de l'état de tiédeur où je me trouve, et ne rien faire ni penser qui n'ait pour but la gloire de Dieu.
2. Faire l'examen général et particulier sur cette première résolution.
3. Ne pas parler de moi, ni pour m'humilier ni pour me vanter.
4. Je ferai vingt actes de mortification par jour (elle avait ajouté: "portant un cilice pendant deux heures chaque matin", mais son confesseur barra cette phrase et la remplaça par: "et autant d'actes d'amour de Dieu").
5. Pratiquer toujours l'égalité d'humeur, et dans toute la mesure du possible faire toujours céder mon point de vue devant celui des autres.
6. Ma vertu de prédilection sera la charité envers les pauvres, même si cela me coûte de grands sacrifices.

Résolutions de la retraite de mars 1881 (Dorothea a 65 ans)

1. C'est à Dieu, mon premier principe et ma fin dernière, que je dois ce que je suis: je promets donc de purifier l'intention de mes actions, les faisant toutes pour sa plus grande gloire...
2. Je chercherai un moment chaque jour pour pleurer mes péchés...
3. Je n'oublierai pas l'examen quotidien, et je veillerai à ce que mes confessions soient toujours précédées d'une vraie douleur et d'un vrai propos de me corriger.
4. J'aimerai la pauvreté, que le Seigneur a tant aimée; et vu qu'en réalité je ne la possède pas, je ferai en sorte que mon esprit se détache de toutes les choses de ce monde pour l'amour de Dieu.
5. J'établirai un plan de mortification dans la nourriture et dans les petites occasions qui se présentent.
6. Je m'efforcerai de suivre le Seigneur le plus près possible, en l'aimant de toutes mes forces, accomplissant tous les actes de charité envers le prochain pour son saint amour, travaillant à soulager les pauvres autant que mes forces me le permettent, et surtout en cherchant le bien des âmes.

Que Don Bosco eût aimé ces résolutions, où l'on retrouve son "da mihi animas" et son "travail et tempérance"! Car doña Dorotea Chopitea n'est pas seulement la femme zélée qui permit à l'œuvre salésienne de s'implanter et de se développer en Espagne. Elle est elle-même une *grande salésienne*, d'une sensibilité impressionnante aux exigences des temps actuels et donc modèle pour les laïcs, mais plus encore sensible aux valeurs de l'esprit salésien vécu dans la condition laïque, et donc *modèle très éminent pour les Coopérateurs et les Coopératrices*, surtout pour ceux et celles que la fortune a favorisés. Non sans raison les documents du procès de béatification (commencé hélas tardivement en 1927) ont choisi pour elle ces qualificatifs:

"Dorothee Chopitea, veuve Serra,
mère de famille

et membre de l'Union des Coopérateurs salésiens".

Elle est devenue "vénérable" (reconnaissance de l'héroïsme de ses vertus) le 9 juin 1983.

Mais les membres de la Famille salésienne connaissent-ils leur admirable sœur de Barcelone? Et la font-ils connaître?... Et ne pourrait-elle pas devenir, avec maman Marguerite, la patronne céleste des Coopératrices?

* * *

Prière

"Seigneur Jésus, nous te remercions de nous avoir donné notre sœur doña Dorotea. En toutes les étapes de sa vie, elle fut un chef-d'œuvre de ta grâce: comme épouse, comme mère de famille, comme veuve, comme apôtre infatigable en sa paroisse et en sa cité, comme collaboratrice de l'œuvre salésienne.

Veuille la glorifier pour le bien de toute ton Eglise, pour l'édification des laïcs, pour le progrès de l'Association des Coopérateurs. Aide-nous à lui ressembler

- en sa profonde union avec Toi et avec ta sainte Mère,
- en sa fidélité à l'eucharistie et à la confession,
- en son esprit d'humilité et de détachement,
- en son ardeur à travailler pour ton Royaume,
- en son admirable amour des petits et des pauvres.

Que son exemple, par ta grâce, réveille nos énergies et stimule tous les membres de la Famille salésienne à être de plus en plus fidèles et généreux, ensemble, à leur vocation providentielle. Seigneur, hâte le moment où nous pourrions invoquer publiquement ta servante, pour notre joie et pour ta gloire! Amen".



Le vénérable AUGUSTE CZARTORYSKI

Un prince qui choisit d'être pauvre :

le vénérable AUGUSTE CZARTORYSKI

prêtre salésien (1858-1893)

Il était une fois un prince... un prince charmant promis, à vues humaines, au plus brillant avenir qui se puisse imaginer, et qui choisit au contraire de mener la vie d'ascèse et de dévouement d'humble disciple de Don Bosco, le paysan des Becchi.

On croit rêver quand on lit la vie du prince Auguste Czartoryski, tant elle apparaît humainement illogique et déconcertante. Passe encore s'il eût choisi de devenir jésuite ou dominicain, mais salésien ! membre d'une petite congrégation à peine née, d'origine étrangère, et qui s'occupait des gamins de la rue ! Ici encore, comme pour Dominique Savio, Michel Rua, Marie-Dominique Mazzarello, c'est la rencontre fascinante avec Don Bosco qui a tout orienté et ouvert la voie à une vocation des plus singulières. Et à travers l'intervention de Don Bosco, c'est un *dessein providentiel* que nous discernons : de même que la rencontre avec doña Chopitea a déclenché le développement de l'œuvre salésienne en Espagne, de même l'entrée d'Auguste Czartoryski dans la Congrégation a prélué à l'étonnante extension salésienne en Pologne (les salésiens ont aujourd'hui en Espagne sept provinces, avec 1630 confrères, et en Pologne quatre provinces, avec 1200 confrères ; et les sœurs salésiennes ont en Espagne quatre provinces, avec 1100 sœurs, et en Pologne deux provinces avec 500 sœurs environ).

Vue de l'extérieur, la vie du prince Czartoryski est *brève et tragique* : il naît en exil, il perd sa mère à l'âge de six ans, sa santé fragile le fait pérégriner dans toute l'Europe à la recherche d'une introuvable guérison, il est incompris et tenacement combattu par sa famille, il meurt à 35 ans. C'est son âme et son cheminement spirituel qu'il faut surtout considérer. Ici, l'émerveillement se substitue à la compassion ; docile aux impulsions de l'Esprit, le jeune prince au milieu de mille obstacles trace sa route de fidélité à l'idéal entrevu : devenir pauvre comme Jésus, pour servir les pauvres comme Don Bosco. Rarement une âme s'est laissée captiver à ce point par notre fondateur et s'est autant imprégnée des valeurs salésiennes les plus profondes.

Il semble que cette vie ait connu trois grandes étapes :

- jusqu'à 25 ans, Auguste extérieurement se prépare à assumer un jour la succession de la Maison princière Czartoryski, tandis que se fait jour en lui un goût profond pour les choses spirituelles ;
- après la rencontre avec Don Bosco en mai 1883, ce sont quatre années de difficile discernement de la volonté de Dieu (de 25 à 29 ans).
- la lumière faite, il s'engage résolument dans la vie salésienne qu'il vivra pendant cinq ans et demi (dont un an de sacerdoce), avec une héroïque loyauté (de 29 à 35 ans)¹.

A) LE DESTIN TRAGIQUE D'UN JEUNE PRINCE, 1858-1883 (jusqu'à 25 ans)

I. Une famille princière en exil

Si vous ouvrez votre *Petit Robert des noms propres* au mot *Czartoryski*, p. 481, vous y lirez ceci, en ce qui concerne le grand-père de notre héros : “*Adam Jerzy Czartoryski (1770-1861)*. Emmené en Russie comme otage, après le troisième partage de la Pologne (1795, entre la Prusse, l'Autriche et la Russie), il devint ministre des Affaires étrangères d'Alexandre I^{er} empereur de Russie (1802-1806) et tenta de reconstituer la Pologne. A la suite de la révolution de 1830, il accepta la présidence du gouvernement provisoire de Varsovie (1831), fut condamné à mort par le tzar Nicolas I^{er} et se réfugia en France, où il continua à lutter pour l'indépendance de son pays”. Il s'installa à Paris à l'*Hôtel Lambert*, dans l'île Saint-Louis, une élégante et riche demeure princière que sa femme, la princesse Anne Sapieka, lui avait apportée en dot². De ses

¹ En italien, nous disposons d'une bonne biographie basée sur la documentation du procès de béatification : Luigi CASTANO, *Una vocazione vittoriosa: Augusto Czartoryski, sacerdote salesiano*, LDC, Turin 1982, 247 pp. (dès 1896, Don FRANCESIA avait écrit une brève biographie ; et en 1930 la SEI de Turin publia l'œuvre d'un chanoine turinois étroitement inspirée d'une biographie écrite par un salésien polonais : G. LARDONE, *Il servo di Dio principe Augusto Czartoryski*, 263 pp.). En français nous n'avons hélas rien d'autre que la brochure du P. Albert PRIN, *Le prince Auguste Czartoryski, prêtre salésien de Don Bosco*, Marcinnelle-Charleroi 72 pp., qui date de 1928 ! Etrange ! quand on se rappelle qu'Auguste était français d'adoption : il naquit et vécut de longues années à Paris, et le français fut sa deuxième langue maternelle.

trois fils, Vitold, *Ladislas* et Isabelle, le second (père d'Auguste) assumait en 1855, à l'âge de 27 ans, la direction de la Maison princière et la mission qui lui était attachée: être le point de référence et le guide des polonais en exil, pour assurer l'unité nationale, maintenir les liens avec les chancelleries d'Europe et préparer la restauration du royaume en Pologne. Il faut tenir présents à l'esprit ces faits et cette situation pour comprendre quel héritage peu commun et quelles immenses responsabilités allaient peser sur les épaules du jeune prince Auguste, membre d'une famille qui se rangeait parmi les plus fameuses de l'aristocratie européenne. Pour comprendre aussi les résistances qu'il rencontrerait dans sa vocation à la vie religieuse, dictées par la plus amère des désillusions.

2. Un petit prince voué à la solitude du cœur

Cette même année, le prince Ladislas - qui serait le dernier des grands Czartowski - épousait Maria Amparo Munoz, comtesse de Vista Alegre, fille de la reine d'Espagne Christine de Bourbon. Les noces furent célébrées avec faste dans la chapelle de l'Hôtel Lambert. Trois ans plus tard, le 2 août 1858, *la naissance du petit Auguste* venait combler toute la parenté de joie et d'enthousiasme: un héritier assurerait l'avenir! Ladislas avait alors 30 ans, et Maria Amparo 24 ans. Aucun des deux n'avait une forte santé; mais leur amour était sincère et leur foi solide et fervente. Auguste fut *baptisé* le 5 août à l'Hôtel Lambert, sous les noms de Auguste François Marie Anne Joseph Gaétan, les parains étant, par mandataires, le roi et la reine d'Espagne, pas moins!

Ladislas n'eut pas beaucoup le temps de s'occuper directement de son fils ni de le bercer dans ses bras. De ce manque d'affectivité spontanée résulta chez Auguste, pour tout le reste de sa vie, une extrême réserve et une crainte révérencielle envers son père. Par bonheur la jeune maman était là, et aussi un vieux précepteur fort attentif, du nom de Blotnicki (qui avait été secrétaire du prince Adam et précepteur déjà du prince Ladislas). Mais elle-même était de santé fragile et devait passer les hivers en des climats meilleurs. C'est ainsi qu'elle fut à Rome avec Auguste et son précepteur, au moins deux fois semble-t-il.

Vaines précautions! En août 1864, la jeune maman mourait de

² Le même *Petit Robert*, au mot *Lambert (hôtel)*, précise: " Edifiée de 1640 à 1644 sur les plans de Le Vau, cette élégante demeure fut ornée de peintures décoratives par Le Brun et Le Sueur " (p. 1016, avec photo d'une galerie).

tuberculose pulmonaire, à peine âgée de 30 ans, laissant Auguste *orphelin à 6 ans*. Un voile de tristesse couvrirait désormais son âme: sans patrie, maintenant sans famille (pas de frères ni de sœurs, une mère partie pour un monde meilleur, un père souvent absent), sans foyer fixe (il serait ballotté d'une station climatique à l'autre), sans attrait pour les honneurs et les richesses de ce monde!

Le père se remariera bientôt avec la princesse Marguerite d'Orléans, fille du comte de Paris, prétendant au trône de France, et de leur union naquirent deux fils, Adam et Vitold. Marguerite fut pleine d'attention pour le petit Auguste, et plus tard elle sera parmi les personnes qui essayeront le mieux de le comprendre et de le soutenir. Mais peut-on remplacer une maman?

Auguste grandit et reçoit de son vieux précepteur une éducation civique et religieuse soignée. Il apprend à lire et à écrire en français et en polonais, il fait de la gymnastique et de l'équitation. Il apprend aussi le catéchisme, prie avec dévotion, sait servir la messe. Les voyages à la recherche d'un meilleur climat ont repris: à Rome avec sa famille en 1865, où il reçoit une bénédiction du pape Pie IX; à Menton, à Montpellier ou à Pau chez des amis; il se rend sympathique par sa gentillesse et sa docilité, même s'il a quelquefois, paraît-il, des crises de paresse. Il prend aussi des leçons d'anglais et de musique.

3. Un adolescent qui s'ouvre à la culture et au spirituel

L'été 1867 (il a 9 ans), il se rend pour la première fois en Pologne: à *Cracovie*, l'ancienne capitale, siège de la dynastie Czartoryski, et à *Sieniawa* où elle possède des propriétés et le caveau familial. Il prie en pleurant sur la tombe de sa mère, mais il s'épanouit aussi dans le bon air de ses origines et fait une cure de patriotisme.

Revenu en France, il va fréquenter pendant deux ans le *lycée Charlemagne* à Paris (10-12 ans), s'y montrant excellent élève et charmant compagnon. Mais en 1870 la menace d'une guerre entre la France et la Prusse décide Ladislas à renvoyer son fils poursuivre ses études à Cracovie, sous la paternelle direction du chapelain de famille, un certain Père Gril, oratorien français. C'est là qu'il se prépare avec la plus grande ferveur à la rencontre eucharistique avec son Seigneur.

Cette *première communion* eut lieu en septembre 1871 (Auguste avait 13 ans), dans le contexte apparemment lugubre de la crypte funéraire de Sieniawa (ainsi l'avait voulu Ladislas), comme pour signifier que cette communion sacramentelle au Seigneur s'accomplissait aussi

en profonde communion spirituelle avec la maman et les ancêtres, en vue d'un avenir de grande responsabilité. Ce qui se passa alors entre Auguste et son Seigneur est resté son secret. Mais nous savons que toute la journée eut un air de grande fête et de joie. Sans nul doute Auguste ce jour-là fit un pas décisif dans sa croissance vers une foi adulte.

Rentré à Paris, il reprit les cours au lycée Charlemagne (entre 13 et 15 ans), alternant les études qu'il aimait fort, avec des voyages culturels à travers l'Europe. Il visita Naples, Pompéi, le Mont Cassin, Rome où il fut à nouveau reçu par le pape; puis l'Angleterre et l'Irlande; enfin l'Espagne où il participa aux funérailles de son grand-père maternel. Partout il attirait l'attention: c'était un beau garçon, de taille élancée, visage ovale, aux yeux et aux cheveux noirs, plein de distinction, mais aussi de simplicité et d'équilibre. Son défaut était l'entêtement, signe d'un tempérament volitif et énergique. Mais dès l'automne 1873, il cessa de fréquenter les cours pour raison de fatigue, et il fut mis au régime des leçons privées. C'est alors que Dieu mit sur sa route un précepteur d'exceptionnelle qualité, un saint authentique, Joseph Kalinowski (de fait canonisé par Jean Paul II en 1990).

4. Un maître spirituel exceptionnel Joseph Kalinowski (1874-1877)

Ce nouveau précepteur arrivait à l'Hôtel Lambert après des années de bourrasque. Né en 1835 à Vilnius en Lituanie, mais de nationalité polonaise (la Lituanie faisait alors partie de la Pologne), il avait étudié à l'Académie militaire de Saint-Petersbourg et atteint le grade de capitaine d'état-major dans l'armée du tsar. Envoyé en Pologne pour mater l'insurrection de 1863, il refusa de combattre contre son peuple, se démit de son poste de capitaine et vint en aide aux insurgés. Arrêté le 28 mars 1864, il fut condamné à la peine capitale, bientôt commuée en dix ans de travaux forcés en Sibérie... Il purgea sa peine près du lac Baikal (gelé de janvier à mai) au milieu de souffrances inouïes, et fut l'ange consolateur de ses compagnons condamnés comme lui au travail dans les mines. Par bonheur, en 1874 il fut envoyé en exil, et aboutit, par les voies mystérieuses de la Providence, à l'Hôtel Lambert pour être le précepteur d'Auguste, qui avait alors 16 ans.

Ce militaire et ancien condamné eut du mal, au début, à s'adapter à son rôle de pédagogue et à l'ambiance quasi monastique de l'Hôtel Lambert. Il s'employa à "ouvrir les fenêtres". Heureusement une indé-niable affinité spirituelle avec Auguste lui permit de remplir son rôle

au-delà des simples tâches du préceptorat. A cette heure décisive de l'adolescence, Auguste fut captivé par sa foi vigoureuse, par sa piété ardente (communion quotidienne, confession hebdomadaire), par son expérience et le sens de la vie qu'elle lui avait enseigné, par son désir de se donner totalement à Dieu. Ils vont vivre ensemble trois années d'intimité spirituelle, communiant dans la recherche de Dieu, priant ensemble de longues heures.

Le projet de poursuivre les études au collège des jésuites de la rue Vaugirard allait se réaliser lorsqu'Auguste tomba malade: des symptômes de lésion pulmonaire apparurent et les médecins conseillèrent de quitter Paris. Alors commença une nouvelle série de voyages et de séjours: Menton sur la Côte d'Azur, Eaux-Bonnes dans les Pyrénées, Sieniawa en Pologne, et surtout *Davos* dans les Grisons suisses, à 1500 mètres d'altitude, où il séjourna plus ou moins deux ans (1875-1877). Dans la solitude et le cadre merveilleux des hautes montagnes, Auguste, sous l'emprise de Kalinowski, se sensibilisa encore davantage aux valeurs spirituelles, développa sa vie de piété, en particulier fut impressionné par une biographie de saint Louis de Gonzague, un prince de sang royal comme lui, qui avait tout quitté pour suivre le Roi Jésus. Il faisait aussi de la gymnastique et du patinage.

Entre temps, Kalinowski avait mûri son projet de donation totale à Dieu. En juillet 1877, il prenait congé d'Auguste pour se rendre en Autriche, à Graz, où il entra au couvent des pères carmes (il en deviendrait un jour le prier). La séparation fut douloureuse pour tous les deux. Avant son départ il avait obtenu que le précepteur qui le remplacerait fut un prêtre: don Kubowicz, un homme de science et de vertu. Avec lui, Auguste (après un été de vacances dans les Asturies chez sa tante Christine, reine d'Espagne, où la vie de cour ne parvint pas à l'intéresser), retourna à Davos (automne 1877, hiver 1878), où il obtint d'ériger dans sa villa un oratoire privé, avec permanence du Saint-Sacrement. Il passa donc, à sa grande joie, au régime de la messe quotidienne, de la communion fréquente, des heures d'adoration alternant avec les heures de leçons (il projetait de se présenter à Paris aux examens de fin de lycée, mais il n'y réussira jamais).

5. Auguste atteint sa majorité: il est temps qu'il prenne ses responsabilités!

Et les voyages reprennent, à la fois pour l'amélioration de sa santé et pour sa formation princière: au printemps de 1878, il descend en Italie

(Naples et une escalade au Vésuve, Sorrente, Capri, Rome où il est reçu en audience par le nouveau pape Léon XIII, puis Assise, Lorette et la Santa Casa, Padoue); en été il remonte en Normandie avec sa famille; en hiver il redescend jusqu'en Sicile, toujours étonnamment soumis aux ordres de son père et des médecins, toujours serein et souriant un peu tristement. Les années suivantes il séjournera encore en Afrique! En Algérie il visitera les ruines de Carthage et rencontrera Mgr Lavigerie, fondateur des Pères Blancs; et en Egypte, il se liera d'amitié avec son compatriote, Henri Sienkiewicz, l'auteur du fameux roman "Quo vadis".

Arrive le 2 août 1879: il a 21 ans! Son père Ladislas lui remet devant notaire l'important héritage de sa mère, à charge pour lui d'en assurer désormais l'administration au moins globale. Il n'est plus un adolescent, mais un homme. Qu'il prenne en main désormais avec son père la responsabilité de maintenir unies et agissantes les forces polonaises en exil, d'autant plus que les grandes puissances ont tout l'air d'abandonner la malheureuse nation à son fatal destin. L'Autriche était celle qui semblait la moins hostile et la plus libérale aux régions polonaises occupées. Elle seule pouvait donner encore quelque consistance aux espoirs d'une future indépendance. Réalistement, à la demande de son père, Auguste opta pour la citoyenneté autrichienne (octobre 1880).

Il était temps aussi qu'il pensât au *mariage*! Son père organisa dans ce but des fêtes, des rencontres, des soirées de gala où étaient présentées au prince Auguste des jeunes filles de noble et excellente famille. Mais Auguste n'en était pas ému: "Je ne me sens pas prêt à choisir", déclarait-il. Plutôt excédé, son père lui lança un jour de 1882: "Ton style de vie ne me plaît pas. Tu ressembles à un moine plus qu'à un prince, alors que pour le bien de la famille et de la patrie ta condition t'impose des devoirs auxquels tu ne peux te soustraire!" "Père, répondit Auguste, je ferai tous mes efforts dans le sens que vous désirez".

En fait, la crise qui le tourmentait était entrée dans sa phase aiguë. Extérieurement, il était l'unique espoir de son père, tout lui indiquait le chemin des responsabilités familiales et princières. Intérieurement, il se sentait désaccordé à ces tâches; son cœur était ailleurs; tout le portait vers les choses de Dieu et son service. Il n'avait encore jamais parlé de vocation sacerdotale ou religieuse. Il y pensait sans doute, stimulé par l'exemple de Kalinowski et celui d'une tante très chère, la comtesse Grocholska, belle-sœur de son père, qui, veuve et sans enfants, était entrée au carmel de Cracovie. Mais il n'était nullement sûr que ce fût là

sa voie. Il cherchait, non sans angoisse, quelle était la volonté de Dieu sur lui. Patient par tempérament et sans pouvoir se confier à un vrai directeur spirituel, il ne voulait pas précipiter sa décision. C'est alors que Dieu eut pitié de lui et lui envoya son ange.

* * *

B) QUATRE ANNÉES D'ARDENTE RECHERCHE DE LA VOLONTÉ DE DIEU, 1883-1887 (de 25 à 29 ans)

1. 18 mai 1883: Don Bosco entre dans la vie du prince Auguste

Dans son beau livre *Un saint traversa la France*, le P. Auffray a raconté avec ferveur le long séjour que Don Bosco fit en France au printemps de 1883. Voyage triomphal, qui dura quatre mois entiers: deux mois et demi consacrés à Nice, Marseille et Lyon (plus bien d'autres villes de moindre importance), et quarante jours consacrés à la capitale (18 avril - 26 mai). Sa renommée de "nouveau saint Vincent de Paul" l'avait précédé.

La très pieuse Marguerite d'Orléans, seconde femme du prince Ladislas, invita Don Bosco à venir célébrer une messe dans la chapelle privée de l'Hôtel Lambert. Don Bosco s'y rendit le 18 mai et y fut reçu d'une façon royale. Le prince Ladislas et Auguste se firent ses humbles servants de messe. Etaient aussi présents Marguerite d'Orléans, son frère Louis-Philippe comte de Paris, ses deux enfants Adam et Vitold, "tante Isabelle", sœur de Ladislas, et des parents et amis intimes. Tous reçurent la sainte communion des mains de Don Bosco. Après quoi on passa à table pour le déjeuner. Ladislas exprima l'espoir qu'un jour les fils de Don Bosco viendraient servir la jeunesse en Pologne et chez les émigrés polonais, bien loin de se douter que son fils, là, devant lui, serait l'instrument providentiel qui changerait cet espoir en réalité!

Chose curieuse, au dire même d'Auguste, Don Bosco, à son arrivée au palais, l'avait salué en lui disant: "Il y a longtemps que je désirais faire votre connaissance": formule de courtoisie? ou expression d'une révélation intérieure? Le jeune prince eut un entretien avec Don Bosco; peut-être, mais ce n'est pas sûr, se confessa-t-il à lui. Mais sûrement ces premières confidences n'allèrent pas bien loin. Ce qu'Auguste retiendra de cette visite de Don Bosco, ce ne sont pas tellement ses paroles, mais sa présence même, son visage, son comportement, le type de sainteté toute salésienne qui émanait de lui. Il fut "captivé", éprouvant la

sensation d'une mystérieuse affinité spirituelle entre lui et cet homme de Dieu; et la certitude s'installa en lui d'avoir trouvé un point de référence, une lumière et un sûr appui dans sa recherche de la volonté divine.

2. Deux séjours d'Auguste à Valdocco, non décisifs (1884-1886)

Une correspondance régulière allait s'établir désormais entre Auguste et Don Bosco. Et mieux encore, le jeune prince, habitué aux voyages, irait lui-même à Turin voir Don Bosco et faire la connaissance directe de son œuvre et de son esprit. Descendant à Rome en décembre 1883, il s'arrêta à Valdocco, mais Don Bosco était absent; don Rua lui donna rendez-vous pour le 24 mai suivant. De fait, à fin mai 1884, de San Remo où il séjournait pour sa santé, il prit le train pour Turin, accompagné de son précepteur et de son domestique, descendit au Grand Hôtel d'Europe, et se paya la joie de rester un mois entier, avec la possibilité de fréquenter l'Oratoire et de s'entretenir enfin librement avec Don Bosco pour lui dire l'état de son âme. Ce fut la découverte d'un monde nouveau: les fêtes du 24 mai, la basilique illuminée, fréquentée par une foule immense, les chants, la musique, les cris de joie des garçons en récréation, la visite des classes et des ateliers, surtout l'extrême vénération de tous pour Don Bosco (en particulier à l'occasion de sa fête, le 24 juin), tout cela le remplissait d'étonnement et d'admiration, mais surtout lui donnait l'impression qu'il était fait précisément pour ce monde-là.

N'allons pas croire que Don Bosco l'ait tant soit peu poussé dans ce sens. Au contraire! Que ce prince maladif, aîné d'une famille auquel son père était en train de préparer un copieux patrimoine, soit destiné à devenir un "pauvre salésien" (d'ailleurs capable de quel apostolat?) lui paraissait impensable. Il conseilla à Auguste d'acquiescer aux désirs de son père. Seuls l'ancien précepteur Kalinowski et la tante carmélite lui écrivaient qu'il était temps d'abandonner le monde.

De Turin Auguste gagna la Pologne, restant en correspondance avec Don Bosco. A Cracovie il collabore loyalement (même si le cœur n'y est pas) aux projets de son père, met sur pied le musée qui recueillera les souvenirs de l'histoire de la Pologne, administre les biens patrimoniaux, se livre à des opérations financières importantes, fait un voyage d'études en Angleterre...

Au printemps 1885, il fait sa cure de soleil à Nice, où précisément se trouve Don Bosco. Il vient le voir souvent, accompagné de tante Isabelle. Puis il s'invite lui-même à Valdocco pour une retraite. De fait, en

juin, après quelques jours passés à l'hôtel, il demande de pouvoir se transférer à l'Oratoire pour mieux suivre la retraite. Non sans hésitation Don Bosco accepte. Et voilà le prince s'essayant pour la première fois (il a 27 ans) à vivre un peu de vraie vie salésienne, en toute pauvreté et frugalité, au grand désespoir de son domestique qui trouve cette vie impossible! Aux yeux de Don Bosco, qui mesure tous les enjeux de la situation, sa vocation doit mûrir encore: pour l'instant qu'il continue d'acquiescer aux "sages dispositions" de son père!

Celui-ci, soupçonnant que son fils s'attachait trop à Don Bosco, le rappela en Pologne. Auguste souffrait et priait en silence. De nouveau se posa le problème du mariage. A l'occasion du carnaval de 1886, il fut l'hôte, à Cracovie, d'une riche cousine, la princesse Marceline Czartoryski, pianiste et cantatrice de talent, qui l'entraîna dans des fêtes et des soirées joyeuses où comparaissaient les plus belles filles de la noblesse polonaise. Peine perdue: le beau prince de 28 ans, aimable et serein, restait de marbre. Dans les salons, on commençait à murmurer: "Est-il possible que le prince héritier ait l'intention de devenir prêtre? C'est un destin réservé aux cadets de famille!"

Auguste s'étonnait que Don Bosco - trop prudent? - tardât tant à l'éclairer et semblait le laisser seul à se débattre dans ses perplexités: à quoi bon dépenser ses meilleures forces à préparer un avenir qui n'était pas le sien? Ce fut pour lui une période de "nuit obscure", surmontée dans la foi héroïque et la prière, sans doute aussi avec l'aide de la tante carmélite. De Paris, sa marâtre, la très affectionnée Marguerite d'Orléans lui écrivait: "Nous ignorons quels sont tes désirs et tes projets. Tu es pour nous comme un livre fermé". Qu'il est difficile entre père et fils de se comprendre! Ladislas ne réussira jamais à soupçonner même que son fils pouvait avoir une autre vocation que celle de servir les intérêts temporels de sa patrie et les ambitions de sa famille.

3. "Mon cher prince, la Congrégation salésienne n'est pas faite pour vous" (1886-1887)

Auguste prit les devants et voulut revoir Don Bosco à Turin, invitant cette fois son père à l'accompagner. Ladislas accepta: il n'avait pas revu Don Bosco depuis le fameux 18 mai 1883; il était curieux de connaître l'œuvre salésienne à sa source; et surtout il espérait secrètement que Don Bosco appuyerait ses vœux, puisque jusqu'ici il avait toujours encouragé Auguste à l'obéissance filiale. Père et fils, l'un et l'autre, avaient intérêt à consulter Don Bosco en ce moment décisif.

Ils arrivèrent à Valdocco le 5 juillet 1886 pour un séjour nécessairement bref. L'accueil fut des plus chaleureux. Ils furent invités à déjeuner pour le lendemain. A table, ils trouvèrent pour leur tenir compagnie, le comte Prospero Balbo, ami et bienfaiteur de Don Bosco, et qui - étrange coïncidence - avait connu le comte Ladislas au cours d'une campagne militaire en 1848! On évoqua des souvenirs; on parla aussi de la Pologne, où les salésiens seraient les bienvenus: "Nous viendrons, nous viendrons, déclara Don Bosco, à peine la chose sera possible".

Après le déjeuner, le moment crucial: Don Bosco reçoit ses hôtes en tête à tête. Il n'est pas à son aise, sachant que, quel que soit l'avis qu'il donnera, il fera souffrir profondément l'un ou l'autre. Le prince Ladislas expose ses projets sur Auguste, les justifie amplement, fait comprendre l'urgence d'une décision finale. Convaincu de la vocation d'Auguste, Don Bosco pourtant ne se sent pas de forcer les événements et de s'opposer aux vues du prince: Auguste est invité à continuer de seconder les projets paternels. Toutefois il tient à entrouvrir une autre porte: "Si jamais, dit-il au prince, il apparaissait que la volonté de Dieu sur Auguste fût contraire à celle de votre Altesse, vous devriez vous soumettre à ces desseins du ciel".

Ladislas quittait Valdocco plein d'espoir et plein d'admiration pour Don Bosco. Quant à Auguste, seuls sa foi, son sens héroïque de l'obéissance, un fol abandon entre les mains de la Providence qui conduit les événements lui donnèrent la force de continuer comme auparavant. Rentré en Pologne, il se livre "aux affaires": il devient propriétaire-associé d'une fabrique de sucre, obtient l'exemption d'impôts pour la bibliothèque paternelle, entre au conseil d'administration de la banque de Galicie... Son père se rend à Vienne pour officialiser définitivement le patrimoine qui lui revient et lui obtenir le landgraviat de Sieniawa...

Mais il continue aussi de chercher la lumière. Au printemps de 1887, de mauvaises nouvelles lui arrivent de Turin sur la santé de Don Bosco. Il veut le consulter une dernière fois, convaincu qu'il n'a pas dit son dernier mot. Aux premiers jours d'avril, il descend donc à Valdocco pour y faire d'abord une retraite: il dira lui-même plus tard que *c'est alors qu'il perçut clairement l'appel de Dieu* au sacerdoce et à la vie religieuse. "Très bien! lui déclare Don Bosco. Mais alors, mon cher prince, entrez chez les pères jésuites, ou chez les pères carmes. La pauvre congrégation salésienne n'est pas faite pour vous". - "Et pourtant, Don Bosco, c'est seulement chez vous que je me sens en paix. Je sens que c'est chez vous que la Providence m'appelle"... Etrange résistance de

Don Bosco! Craignait-il que le prince ne réussisse pas à s'habituer à la dure vie salésienne? Ou craignait-il qu'une certaine rumeur publique l'accusât d'attirer chez lui la richesse?...

4. La sentence du pape Léon XIII: "Entrez chez Don Bosco!" (juin 1887)

Sur ces entrefaites se profilait son départ pour un dernier voyage à Rome, à l'occasion de la solennelle consécration de l'église du Sacré-Cœur, fruit de ses ultimes fatigues. Auguste, sans doute inspiré, osa lui demander: "Puis-je me rendre à Rome moi aussi? Je vous promets de vous épargner toute fatigue et de ne plus vous importuner". - "J'y consens volontiers, répliqua Don Bosco. Venez. Le Sacré-Cœur vous suggérera ce qu'il vous reste à faire. Mais pour moi, je vous ai dit toute ma pensée". Ils se séparèrent en des gestes de grande affection; Auguste avait les larmes aux yeux en voyant son père spirituel si recru de fatigue.

Don Bosco arriva à Rome, par petites étapes, le 20 avril 1887. Auguste l'y avait précédé de peu. Il le suivit plus que jamais. Et soudain, une idée nouvelle lui jaillit à l'esprit: "Don Bosco ne peut pas me donner de réponse décisive. Quelqu'un peut-être, plus haut que lui, pourra me la donner: *le pape Léon XIII*". Il la soumit à Don Bosco, qui approuva. "Je me rangerai à l'avis du Saint-Père".

Le 18 mai Don Bosco prenait le chemin du retour, tandis qu'Auguste prolongeait son séjour romain. Il obtint une audience privée, sans doute les premiers jours d'avril. On ignore la teneur exacte de l'entretien, mais don Francesca l'a reconstruit selon une tradition orale qui courait à l'Oratoire et qui remontait à Auguste lui-même et à Don Bosco. En substance, Auguste exposa le problème de sa vocation, les difficultés rencontrées, son profond désir de devenir salésien, le refus de Don Bosco et les raisons avancées... Ce qui est sûr, c'est que le Pape termina l'entretien par une déclaration quasi solennelle: "Retournez à Turin, et dites à Don Bosco que *le Pape désire qu'il vous accepte parmi ses fils*. Grande est sa soumission au Pape: il vous acceptera. Et vous, prenez courage et persévérez".

Peu de jours après, Auguste, joyeux et pacifié, était chez Don Bosco pour l'informer. La réponse du Pape était le signe que Don Bosco attendait du ciel: "Mon cher prince, la congrégation salésienne vous est désormais ouverte. Prenez tout le temps nécessaire pour les dispositions opportunes. Et venez dès que vous le pourrez". Quatre longues années de recherche ardue de la volonté de Dieu débouchaient enfin dans la

certitude: une route de paix et de lumière s'ouvrait désormais devant lui. Son extraordinaire force d'âme avait triomphé. Certes les épreuves n'étaient nullement terminées, mais ce ne serait plus que des combats d'arrière-garde.

* * *

C) LE PRINCE EST DEVENU UN HUMBLE SALÉSIEN, 1887-1893 (29-35 ans)

De Turin, Auguste gagna rapidement l'Hôtel Lambert à Paris. On se doute bien que les décisions prises allaient déclencher l'orage dans la famille princière. Auguste présenta la nouvelle situation avec toute la prudence encore possible: il mit en avant la perspective du sacerdoce plus que celle de la vie religieuse; Don Bosco lui offrait la possibilité de faire les études de théologie; se lier à lui dans la congrégation n'arriverait que plus tard lors de la profession; et puis une fois prêtre, il serait envoyé en Pologne pour y jeter les bases de l'œuvre salésienne... De toute façon pour le prince Ladislas, qui n'osa pas s'opposer à un conseil explicite du Pape, c'était tout un monde qui s'écroulait... à moins que (comme il l'espérait encore secrètement) la première expérience de son fils chez Don Bosco ne s'achevât sans tarder sur un échec!

Il exigea donc qu'Auguste menât à son terme l'affaire de la légalisation de ses titres et patrimoine, en vue de quoi il fit encore un rapide voyage à Vienne, puis à Cracovie où il s'arrêta quelques semaines pour les ultimes affaires à régler.

1. Le Postulat. L'entrée au noviciat: Auguste reçoit la soutane des mains de Don Bosco très malade (juillet-novembre 1887)

De Cracovie, Auguste arriva à Valdocco le 30 juin... cette fois pour toujours. Don Bosco l'accueillit à bras ouverts: "Mon cher prince, désormais vous faites partie de notre Société. Il me reste peu de temps à vivre. Si jamais quelqu'un voulait vous éloigner pour quelque motif que ce soit, il vous suffira de dire que la volonté de Don Bosco est que vous restiez... Vous serez salésien jusqu'à votre mort".

Le 14 juillet, Auguste se transférait à *San Benigno Canavese* pour quelques mois de *postulat*. Changement total de vie!

Il renvoya alors définitivement à Paris son domestique Antoine, le fidèle compagnon de tous ses voyages, et passa d'un coup de la vie prin-

cière à la rude et banale vie commune, humblement, édifiant tous ses compagnons par sa réserve, sa simplicité, sa douceur, son refus de toute prétention et de tout privilège. Il écrivait à sa famille pour la rassurer : “Ma santé va mieux. L’air de la campagne, la vie régulière, les récréations et les promenades, tout cela me fait du bien”.

A don Giulio Barberis, supérieur de la maison et maître des postulants et des novices, il fallut peu de temps pour apprécier les qualités et les capacités du nouveau candidat : il avait l’étoffe d’un saint. Dès les tout premiers jours d’octobre, Auguste fut admis au *noviciat*, bientôt transféré à *Valsalice* sur les collines de la périphérie de Turin. Cette nouvelle étape fut pour lui l’occasion d’un nouveau pas sur la voie du renoncement. Le règlement était sévère : quel effort héroïque pour désormais se lever à 5 heures du matin, suivre tous les exercices prévus par l’horaire, manger à une table plus que frugale, se mêler aux compagnons dont aucun n’avait reçu une éducation raffinée!...

Le début du noviciat était alors marqué par la prise de soutane. On en retarda la date pour faciliter la participation de la famille à la cérémonie. L’annonce de l’évènement surprit une bonne partie de la parenté, qui au fond ne se résignait pas à accepter les conséquences du choix décisif d’Auguste : à Turin on semblait vouloir brûler les étapes ! Le groupe des parents arriva à Turin quelques jours avant la cérémonie, fixée au 24 novembre : Ladislas, sa femme Marguerite, les deux demi-frères, tante Isabelle enragée contre son neveu, plus le médecin de famille et des domestiques. L’assaut fut livré à Auguste à coup d’arguments psychologiques : la santé ébranlée de son père, de graves revers financiers, les pressions que peut-être il avait subies, l’avenir inquiétant pour sa propre santé... Sereinement inébranlable, il répondit qu’il valait mieux obéir à Dieu qu’aux hommes. On acquiesça au désir du prince Ladislas de poser en compagnie de son fils en costume polonais pour une photo-souvenir. Après quoi Auguste alla se faire raser sa belle barbe noire : même physiquement il ne voulait plus être le “prince Auguste”, et on l’appela désormais simplement “don Auguste”.

Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, la famille assista donc à la *prise de soutane* qui fut célébrée solennellement dans l’église Marie-Auxiliatrice, en présence d’une foule nombreuse et des centaines de garçons du Valdocco, présidée par Don Bosco lui-même qui, à bout de forces, était quand même descendu de sa chambre. Il y eut beaucoup de larmes. Don Rua assura la prédication finale à la place de Don Bosco, mettant en relief le fait significatif que les quatre nouveaux clercs provenaient de pays étrangers : outre le prince Auguste, un autre polonais

de grande culture, Victor Grabelski, un français ancien officier, Noël Noguier de Malijay, et un jeune anglais³.

La famille d'Auguste partit le soir même pour Paris, à la fois émue et déçue. Quant à lui, il monta saluer Don Bosco dans sa chambre, et les paroles de son père spirituel descendirent en son âme comme un baume: "Courage, mon cher prince! Aujourd'hui nous avons remporté une belle victoire. Un jour vous serez prêtre, et le Seigneur fera de vous un missionnaire de la Pologne". Il ne devait plus le revoir qu'une dernière fois à son lit de mort, le 30 janvier 1888, pour lui baiser la main en pleurant. Il prit part, le 2 février, aux funérailles solennelles. Et providentiellement, deux jours après, la dépouille mortelle de Don Bosco était inhumée à Valsalice, dans un caveau devant lequel Auguste viendrait tant de fois prier avec la même émotion.

2. Un noviciat éprouvé. Les vœux perpétuels (1888)

L'année de noviciat n'allait pas être de tout repos, non pas à cause de quelque manque de générosité de la part d'Auguste (nous verrons avec quelle loyauté il assumait sa nouvelle situation), mais à cause de sa famille, laquelle avait interprété la prise de soutane comme le premier pas officiel d'Auguste vers le sacerdoce, sans discerner que c'était aussi un engagement formel dans les renoncements de la vie religieuse.

Rentré fatigué de sa visite à Turin, le prince Ladislas sur le conseil des médecins, décida d'aller passer l'hiver en Algérie: il voulut auparavant revoir son fils et le faire venir à Paris. Auguste résista, et il fut convenu qu'ils se rencontreraient plus commodément quelques jours à Nice. Auguste s'y rendit après Noël, logeant au *Patronage Saint-Pierre* salésien, et passant le reste de la journée à l'hôtel près de son père.

Etre novice, c'est commencer de pratiquer pour de bon les saints vœux. Au lendemain de la mort de Don Bosco, Auguste décida de se défaire entièrement des grandes richesses dont il était encore officiellement propriétaire. Il rédigea son testament: de ses rentes une partie irait à sa famille, l'autre revenait à l'œuvre salésienne en faveur des pauvres; quant à son capital personnel (restaient saufs les biens patri-

³ Le P. Desramaut affirme, sur la base de la *Chronique primitive* du secrétaire Viglietti, que la cérémonie eut lieu non pas à l'église, mais dans les appartements de Don Bosco. Que penser alors de sa description à l'église faite par les journaux et chroniques publiques de l'époque? Cf. F. DESRAMAUT, *Etudes préalables à une biographie de saint Jean Bosco, VIII La vieillesse*, Lyon 1988, p. 166. Et L. CASTANO, *Una vocazione vittoriosa*, LDC 1982, p. 139.

moniaux des Czartoryski) il en constituait héritier le Recteur majeur de la Société salésienne don Rua. De longues controverses avec la famille devaient s'ensuivre. A la mort de don Auguste, don Rua renoncera à l'héritage reçu et renverra à Paris les bijoux laissés par le jeune prince.

En avril, celui-ci recevait d'Algérie une longue lettre où Ladislas, fort affecté par la maladie, la solitude, les revers de fortune se lamentait de façon dramatique: "Mon cher fils, tu as suivi ton caprice, tu n'as pas voulu m'écouter... ni avoir soin de ton père malade... Tu me laisses seul et abandonné... Quant au patrimoine familial, tu dois en conscience le maintenir intact par disposition testamentaire". Dans sa réponse, don Auguste, le cœur blessé, mais avec une extrême délicatesse, s'excusait de faire souffrir son père, mais réaffirmait sa certitude d'un appel explicite de Dieu. Et il l'autorisait à prendre sur son capital ce qui lui semblait bon. Notons que, de sa bouche, on n'entendit jamais sortir une seule parole de blâme à l'égard de ce père incapable de le comprendre.

Quelques mois plus tard, il faisait un nouveau pas vers le détachement total. Il était encore jusqu'alors l'héritier du "patrimoine des princes Czartoryski" (distinct de ses biens purement personnels): en accord avec les supérieurs, il décida d'y renoncer totalement et pour toujours. En juin 1888, il était à Milan, accompagné de don Barberis, pour y signer devant le procureur légal de la famille Czartoryski son acte de renoncement. Les biens patrimoniaux enregistrés sous son nom retourneraient désormais sous le nom de son père (et passeraient plus tard sous celui de son premier demi-frère Adam).

Ainsi don Auguste pouvait-il se livrer plus entièrement au travail spirituel du noviciat: il ne serait jamais un "grand" de l'empire austro-hongrois, ne voulant être qu'un vrai religieux de la Société salésienne. Supérieurs et compagnons sont unanimes à attester la grandeur de ses vertus: recueillement en Dieu, pauvreté radicale, obéissance scrupuleuse, et surtout souci de ne se distinguer des autres en rien. Le seul privilège qu'il accepta sur ordre du maître des novices fut d'avoir une chambrette à part au lieu de loger en dortoir comme ses compagnons, qui d'ailleurs, presque tous, n'étaient encore que de jeunes hommes à peine sortis de l'adolescence.

Aussi fut-il admis d'emblée à la *Profession religieuse*, profession immédiatement perpétuelle, comme le permettaient alors les règles canoniques. Il l'émit entre les mains de don Rua le 2 octobre 1888, âgé de trente ans bien sonnés, sans avoir jugé opportun d'en informer sa famille. Ce que ses confrères ont retenu de lui en cette journée mémo-

nable, c'est la joie spirituelle qui rayonnait de toute sa personne: joie d'être à Dieu seul pour toujours.

3. Les années de théologie, troublées par une grave rechute de santé (1888-1889)

La profession ouvrait à don Auguste la voie vers le sacerdoce. Dès l'année de son noviciat, il avait commencé les études de théologie, comme l'avait désiré Don Bosco lui-même, vu son âge et son niveau culturel et spirituel. Mais l'année scolaire 1888-1889 fut consacrée entièrement à ces études, auxquelles il se sentait comme naturellement porté. Intelligent, réfléchi et studieux, aidé par de bons professeurs, il passa sans encombre l'examen des premiers traités. Si bien qu'on envisageait pour lui l'ordination aux ordres mineurs à la fin de 1889, et les ordres majeurs à la période pascale de 1890. Nous verrons pourquoi ces beaux projets furent totalement bouleversés.

Le fait le plus notable de ces deux années passées à Valsalice (qui était à la fois noviciat et scolasticat) est l'extraordinaire *amitié* qui lia don Auguste à un jeune profès salésien, l'abbé *André Beltrami*, alors étudiant de philosophie et se préparant à passer l'examen de maturité classique. Au chapitre suivant, nous ferons ample connaissance avec cet autre candidat salésien à la béatification. Il était de douze ans plus jeune que don Auguste, mais cet écart fut immédiatement comblé par une qualité de vie spirituelle qui porta ces deux âmes d'élite au même niveau de ferveur et à une entière capacité de dialogue. Auguste échappa à la solitude à laquelle il était enclin en s'appuyant en toute simplicité sur ce jeune frère. Il serait difficile de décrire l'intensité de leur admiration mutuelle, la profondeur de leurs confidences spirituelles, la joie qu'ils éprouvaient à cheminer ensemble sur la voie de l'amour de Dieu et du prochain, chacun étant continuellement stimulé par la ferveur de l'autre. En particulier ils se retrouvaient dans une commune dévotion au Saint-Sacrement, selon l'enseignement de Don Bosco lui-même⁴.

Vers la fin de l'année scolaire (juillet 1889), Auguste se sentit épuisé.

⁴ Don Auguste avait demandé à Don Bosco quelle dévotion privilégier: "Il me suggéra, dit-il, la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus dans le Saint-Sacrement, c'est-à-dire qu'il m'exhortait... à me représenter continuellement Jésus dont le cœur divin palpita perpétuellement d'amour pour nous dans le Saint-Sacrement". Cf. J. AUBRY, *Avec Don Bosco vers l'an 2000*, pp. 233-235, avec la note 5.

Un séjour à Lanzo pour des vacances ne réussit pas à stopper le mal : forte fièvre, toux, sueurs. Les médecins déclarèrent que son état était grave, qu'il fallait tout faire pour le sauver, et qu'il avait besoin de l'assistance continue d'un infirmier. On le lui donna en la personne de son cher ami André Beltrami : ils ne se quittèrent pas durant ces mois, jusqu'au départ d'André pour son stage pratique à Foglizzo. Il est probable que celui-ci, en cet étroit compagnonnage avec Auguste, contracta la maladie qui devait l'emporter en peu d'années. Ainsi devinrent-ils frères jusque dans la douleur et dans l'immolation d'eux-mêmes.

4. Le suprême assaut du prince Ladislav (1889-1891)

La perspective de l'ordination sacerdotale et la rechute de santé d'Auguste déclenchèrent dans sa famille, et très spécialement chez le prince Ladislav, un incroyable assaut, d'une extrême violence, pour tenter d'arracher finalement le fils à sa vocation et le faire retourner dans le "monde". A la mi-septembre 1889, le prince envoya à Turin son médecin de famille, le docteur Herzel, avec l'ordre formel de retirer le malade de la Congrégation salésienne et de l'envoyer dans une station climatique de la Riviera (à Menton par exemple) ou de la Suisse. C'était faire un affront à don Rua, c'était traiter Auguste en petit garçon ! Le docteur Herzel se démena auprès de don Rua, d'Auguste, des médecins, auprès de l'archevêque de Turin lui-même. Don Rua lui répondit : "Il m'est impossible d'obliger un de mes confrères méritant à quitter la Congrégation". Et don Auguste, faible de corps mais d'une indomptable force d'âme : "Don Bosco m'a voulu dans sa congrégation. Je suis salésien. Je mourrai salésien". Sur ces entrefaites, inopinément, Ladislav annonça sa propre arrivée. Mêmes scènes de pression. Mêmes réponses, don Rua ajoutant que la Congrégation était prête à faire tout le nécessaire pour sauver la santé de don Auguste : on avait même déjà prévu de l'envoyer se reposer près de San Remo, à *Bordighera* où existait une maison salésienne. Le père se calma, sans toutefois s'avouer vaincu. Car il avait déjà entrepris les démarches d'un recours au Saint-Siège, pas moins ! Dans une lettre du 27 septembre, le cardinal Rampolla, secrétaire d'Etat, écrivait à don Rua : "Sa sainteté souhaite que le malade aille se reposer à Menton ...". On ignore la réponse de don Rua à Léon XIII, mais le projet de *Bordighera* répondait par avance à ce souhait. Le 2 octobre, don Auguste *quittait définitivement Turin*, non sans avoir retouché certaines dispositions testamentaires en faveur de sa famille. L'accompagnait un éminent salésien d'origine chilienne, don

Camille Ortuzar, qui serait son aumônier et son assistant jusqu'à sa mort. Il resta à Bordighera jusqu'à l'été suivant, souvent visité par l'un ou l'autre des siens au repos sur la Côte d'Azur; et sa santé s'améliora.

Entre temps, le prince Ladislas, appuyé par sa sœur, tante Isabelle, une partie des médecins, et des amis romains, tramait ce qu'on peut bien appeler son dernier complot pour "arracher Auguste des mains des 'frati' dont il était 'prisonnier'". Les médecins alarmistes firent alors échouer un projet d'ordination (mars 1890). Don Rua, sans regarder à la dépense, décida d'envoyer don Auguste pour l'été à *Aix-les-Bains*, où dans une petite villa il mènerait la vie commune religieuse avec don Ortuzar et un coadjuteur infirmier. Le prince Ladislas alors crut bon d'y envoyer un oratorien français, le P. Desjardins, chargé de faire discrètement pression sur don Auguste, mais vite découragé en cette tâche devant ses éblouissantes vertus... Vers la fin de l'année, le prince abattait son jeu, faisant un recours explicite à Rome au *cardinal Parocchi*, protecteur de la Congrégation salésienne: Auguste s'est laissé hypnotiser par Don Bosco, il ne sauvera sa santé que hors du contexte de la vie religieuse, il pourrait d'ailleurs entrer au clergé séculier... Le cardinal communiqua le texte à don Rua, celui-ci le transmit à don Auguste pour la réponse. Don Auguste, qui avait quitté Aix-les-Bains et, après deux brefs séjours en Suisse et à Beaulieu-sur-mer, s'était installé à *San Remo* pour l'hiver, prit sa meilleure plume et rédigea, le 17 janvier 1891, la plus belle lettre qu'il ait jamais écrite: "Eminence. J'ai plus de trente ans. Je sais quels sont mes droits et mes devoirs. Je n'ai subi aucune sorte de pression pour entrer dans la Congrégation salésienne, qui d'ailleurs a longtemps refusé de me recevoir. Depuis que j'ai fait profession, je jouis d'une grande paix intérieure. Je suis là où le Seigneur me veut, et je le remercie de m'avoir accordé la grâce spéciale d'être membre de cette Congrégation". Le recours à Rome se soldait donc par un échec, et Auguste, le cœur douloureux devant tant d'acharnement de son père, continuait, sans aucune plainte, son chemin de fidélité.

5. Les ordinations. Enfin le sacerdoce, à San Remo (1891-1892)

En février, don Rua passait à San Remo, alors que don Auguste se sentait mieux. Il fut convenu avec Mgr Reggio, évêque de Vintimille, bien au courant de la situation, qu'on procéderait enfin aux premières ordinations. Dans la chapelle privée de la villa Lamberti, le dimanche 3 mai 1892, Auguste recevait la tonsure et les ordres mineurs, en pré-

sence de la toute petite communauté salésienne, à laquelle s'était joint providentiellement l'ami très cher, André Beltrami, malade lui aussi. Les deux amis passèrent ensemble l'été à Aix-les-Bains, en saintes conversations; puis Auguste revint à San Remo pour l'hiver.

Au début de 1892, un certain mieux persistant, don Rua et l'évêque de Vintimille convinrent de promouvoir don Auguste aux ordres majeurs. Il n'avait pas terminé officiellement ses études de théologie, mais son âme était prête depuis longtemps. Le 12 mars, dans la petite chapelle de la villa Lambertí, il était ordonné sous-diacre, diacre quinze jours plus tard, et huit jours plus tard encore, *enfin prêtre*: c'était le samedi 2 avril. Sur son image d'ordination il exprimait ainsi son état d'âme, son insondable joie: "Auguste Czartoryski, religieux salésien, prêtre". Puis plus bas: "Je chanterai sans fin les miséricordes du Seigneur. De quel amour sont aimées tes demeures! Mon âme s'épuise à désirer les parvis du Seigneur. Oui, un jour dans tes parvis en vaut plus que mille ailleurs. Heureux les habitants de ta maison, ils te chanteront dans les siècles des siècles!" (du psaume 83).

Le lendemain, dimanche 3 avril, il célébra sa *première messe*. Des membres de sa famille, qui alors séjournaient à Menton, avaient pu venir: sa seconde mère Marguerite d'Orléans qui toujours l'avait soutenu avec affection, son demi-frère Vitold qui lui servit la messe, des domestiques. Tous communierent de sa main. L'émotion était indicible... Hélas, le prince Ladislas, malade, n'avait pu se déplacer. Quant à tante Isabelle, elle avait rejoint Paris quinze jours plus tôt, peut-être par dépit.

Il ne serait pas dit que père et fils resteraient sur des positions de froideur. Par les soins de la princesse Marguerite, une rencontre familiale fut organisée: le dimanche 3 mai, don Auguste célébrait la messe à Menton, dans la villa habitée par la famille princière. Cette fois, tous étaient présents, y compris tante Isabelle. Même si l'accueil ne fut pas enthousiaste de la part de tous, cette rencontre assumait la signification d'une tacite réconciliation. Ce fut pratiquement l'adieu: don Auguste ne devait plus revoir aucun des siens. Son père mourut un an après lui, bientôt rejoint dans l'éternité par la princesse Marguerite.

6. L'unique année de vie sacerdotale. La mort à Alassio (1892-93)

En mai don Auguste eut l'extrême joie de se rendre pour quelques jours à Turin, de participer aux festivités du 24 mai et de célébrer à l'autel de Marie-Auxiliatrice. Puis il poussa jusqu'à Valsalice, où l'atten-

daît une autre grande joie: celle d'y rencontrer des *dizaines de jeunes Polonais* qui, encore lointainement, se préparaient à devenir salésiens. Eut-il l'intuition de cueillir là les premiers fruits de son exemple et de son héroïque offrande? Non, il n'avait pas trahi sa patrie, comme l'en accusait son père. C'est pour elle qu'il avait vécu, non point certes pour sa gloire temporelle, mais pour son rayonnement spirituel et apostolique, sous le signe de Don Bosco. Cinq ans après sa mort s'ouvrait la première œuvre salésienne polonaise, dans la ville même qui devait devenir si tragique, Oświęcim (en allemand Auschwitz).

Puis vinrent les tout derniers voyages, toujours en vue de quelque amélioration de santé. Il passa tout l'été de nouveau à Aix-les-Bains. Puis à l'automne, les médecins jugèrent qu'il convenait de lui assigner une demeure fixe, en un lieu climatique favorable: fut choisie la ville d'*Alassio*, sur la Riviera, où Don Bosco lui-même avait fondé un collège. A quinze minutes de là, sur la colline, les salésiens avaient hérité d'une petite maison: c'est là que don Auguste s'installa, très pauvrement, mais heureux, car de sa chambre il voyait la mer scintiller et il entendait les cris des garçons du collège. S'installèrent avec lui, pour former communauté et l'entourer de tous les soins nécessaires, don Ortuzar et trois jeunes polonais encore étudiants. Les visites fraternelles ne lui manquèrent pas non plus.

Les derniers mois de sa vie, don Auguste les passa comme absorbé en Dieu, en une richesse de prière, de réflexion spirituelle, d'offrande de soi qui n'échappait pas à ses confrères, impressionnés par son recueillement et sa ferveur, mais aussi bien par sa constante gentillesse envers tous. Le grand moment de chaque journée, c'était la sainte messe, célébrée non sans effort, très lentement, comme pour en goûter le mystère en chaque rite et en chaque prière.

Sa santé avait des hauts et des bas. Mais il s'affaiblissait peu à peu, le souffle de plus en plus court. La fin arriva presque par surprise. La Pâque de 1893 tombait le 2 avril, jour anniversaire de son ordination: il fut inondé de la joie du Ressuscité. "Quelle belle Pâque!", répétait-il en se promenant lentement dans le petit jardin et en regardant la mer. Il put célébrer la messe jusqu'au jeudi. Le vendredi, exténué, il reçut seulement la communion, et de même le samedi. Le directeur du collège d'Alassio accourut pour lui administrer le sacrement des malades. Il murmurait des oraisons jaculatoires... Il s'éteignit doucement vers les 9 heures du soir, en ce samedi de Pâques 8 avril 1893, âgé de 35 ans, et après six ans de vie salésienne. Détail significatif: il mourut assis dans un fauteuil où Don Bosco lui-même s'était plusieurs fois reposé.

7. Don Auguste, notre frère

Les funérailles furent célébrées à Alassio, solennellement, avec grand concours de peuple. De San Remo purent venir y participer tante Isabelle, le prince Vitold et la cousine Marceline Czartoryski (le prince Ladislas et la princesse Marguerite furent retenus par la maladie). On accéda sans peine au désir de la famille de transporter le corps en Pologne: il fut inhumé près de sa mère dans le caveau de famille de Sieniawa (70 ans plus tard, en 1964, il serait transporté dans l'église salésienne de Przemysl, où il est toujours en vénération). La cause au niveau diocésain fut introduite officiellement en 1921, et à Rome en 1941. La Providence a voulu qu'un des premiers actes du pape polonais Jean-Paul II fût de proclamer le 1^{er} décembre 1978 l'héroïcité des vertus de son compatriote.

* * *

Est-il besoin d'ajouter quelque chose au récit de cette destinée vraiment exceptionnelle? La vie de don Auguste est assez éloquente par elle-même. Qu'il me suffise, en terminant, de relever encore une fois les traits spirituels les plus saillants de ce saint que Dieu a voulu donner à notre Famille:

- *un amour et une admiration sans bornes pour Don Bosco*: don Auguste a été fasciné par notre père, et le cheminement de sa vocation peut nous aider à comprendre ce que signifie participer au charisme d'un fondateur; chez lui "le prince" s'est effacé pour ne plus laisser apparaître que "le fils de Don Bosco";
- *ensuite une estime extraordinaire de la vie religieuse et de ses valeurs propres*: don Auguste, comblé par son origine de toutes les richesses et de tous les honneurs de ce monde, a pris au sérieux, avec une loyauté absolue) les exigences de pauvreté et d'obéissance, de communion fraternelle et de fidélité à la Règle qui caractérisent celui qui se met à la suite du Christ;
- *enfin la conviction que l'apostolat salésien peut aussi prendre la forme de la souffrance offerte*: don Auguste n'a assumé aucune des tâches éducatives habituelles du salésien, mais il a pleinement vécu lui aussi le "da mihi animas" dans la prière, dans les épreuves héroïquement supportées, dans la participation à la croix de Jésus Sauveur.

Il est notre frère, un frère impressionnant par sa stature spirituelle, mais si simple, si humble, si "vrai" qu'on ne peut manquer de l'aimer et de l'invoquer avec confiance.



Le vénérable ANDRÉ BELTRAMI

Apôtre salésien dans la souffrance:
le vénérable ANDRÉ BELTRAMI,
prêtre (1870-1897)

Voici une autre curieuse figure de sainteté salésienne, proche de celle qui a été présentée au chapitre précédent. Totalement différents par l'origine, l'éducation, le mouvement extérieur de la vie, André Beltrami et Auguste Czaratoryski sont en effet tout proches, non seulement par l'amitié fraternelle qui les a effectivement unis, mais aussi et surtout par la signification particulière de leur vocation salésienne et par la ressemblance de leurs dernières années d'existence. Salésiens l'un et l'autre du fond de l'âme, aucun des deux n'a pu exercer un apostolat direct au milieu des jeunes. La maladie les a saisis, et ils ont vu dans cette situation difficile un appel du Seigneur à exercer l'apostolat sous la forme imprévue de la souffrance offerte et du partage étroit de la Croix salvatrice. Avec intensité, car ils sont morts jeunes tous les deux : don Czaratoryski à 35 ans, don Beltrami à 27 ans.

Il faudrait prendre le temps de méditer ce fait auquel d'habitude on ne prête pas attention : en face des champions *de l'action* que furent don Rua, mère Mazzarello, doña Dorotea Chopitea et tant d'autres, la Providence (il serait vraiment difficile de dire : le hasard) a voulu que surgisse un petit groupe de champions *de la passion*. Les origines de notre Famille et son expansion prodigieusement rapide reposent à la fois sur les efforts d'une ardente vie publique de tant de ses membres et sur l'acceptation d'une obscure vie douloureuse de quelques-uns. Ce fait nous rappelle qu'il n'y a pas de fécondité apostolique sans participation au mystère de la Croix. Et peut-être signifie-t-il aussi qu'un aspect de l'apostolat salésien est de venir en aide à ceux qu'écrase la souffrance et de leur révéler sa capacité rédemptrice.

Nous pourrions relire à ce sujet la lettre circulaire, au titre significatif, écrite par don Viganò en février 1983 à l'occasion de la béatification de Mgr Versiglia et de don Caravario : *Martyre et passion dans l'esprit apostolique de Don Bosco* ("Actes du Conseil supérieur" n° 308). On y trouve des paragraphes intitulés : "Importance de la 'passion' dans une

spiritualité de vie active” ; “La valorisation apostolique de toute souffrance”. Chez Don Bosco lui-même l’apostolat de la souffrance a trouvé place. Et d’ailleurs, chez bon nombre d’entre nous qui accèdent au 3^e âge, l’expérience de l’inaction et de la douleur n’a-t-elle pas à être assumée comme une nouvelle ressource de fécondité apostolique ?

Faisons donc connaissance avec notre frère André Beltrami. Sa brève existence se divise clairement en *deux périodes* :

- jusqu’à 20 ans, c’est un bouillant garçon, puis un jeune salésien surdoué, promis aux plus belles expériences apostoliques ;

- à 20 ans, la maladie vient le clouer : il assume alors admirablement sa nouvelle vocation de victime, vécue pendant sept ans, dont cinq d’un sacerdoce extraordinairement rayonnant¹.

* * *

A) UN GARÇON INTELLIGENT ET FOUGUEUX DEVIENT UN SALÉSIEN DISCIPLINÉ ET ACTIF, 1870-1891 (jusqu’à 20 ans).

1. Sur les rives d’un lac, un garçon épanoui, 1870-1883 (jusqu’à 13 ans).

Le *lac d’Orta* est un bijou de lac alpin, entouré de montagnes aux pentes verdoyantes, situé au nord du Piémont, non loin du Lac Majeur à droite et de Domodossola au nord. À la pointe nord de ce lac, un gros bourg industriel de 2000 habitants, *Omegna*. C’est là que naquit, le 24 juin 1870, en la solennité de saint Jean Baptiste, André Beltrami, qui fut baptisé le lendemain à l’église paroissiale. Il était le premier enfant à venir réjouir le jeune foyer d’Antoine et de Catherine Beltrami, et serait

¹ Pour la connaissance d’André, nous disposons, parmi bien des biographies d’intérêt mêlé, de *deux bonnes sources*. D’abord un gros volume de don Giulio BARBERIS qui fut son directeur spirituel pendant dix ans : *Memorie e cenni biografici del sacerdote salesiano D. Andrea Beltrami*, San Benigno Canavese, 2^e édition, 624 pp., 1912 (la première est de 1901). Ensuite une solide biographie de don Eugène Cerià (l’auteur des derniers volumes des *Memorie Biografiche* de Don Bosco) : *Il servo di Dio Don Andrea Beltrami*, SEI, Turin 1940, 253 pp. (nouveau tirage, Rome 1980). Don Cerià a connu son héros ; et il a pu consulter les *Sommaires* de son procès de béatification et les 114 lettres conservées par sa famille. En français, nous n’avons rien ; à part le léger opuscule du P. PRIN, *Le serviteur de Dieu A. Beltrami*, Tournai 1927. Probablement, on peut compter sur ses doigts le nombre de ceux d’entre vous qui l’ont lu.

suiwi de neuf frères et sœurs. Le père tenait un atelier artisanal de tannerie, et la mère gérait un modeste magasin d'alimentation. C'était un couple bien uni, héritier d'une longue tradition de laboriosité et de sagesse chrétienne.

En ce milieu paisible André put grandir heureux et sans secousses. Il avait hérité un tempérament ardent, impétueux, par moments dangereusement impulsif et porté à l'indépendance. Avec ses frères et compagnons, c'était souvent la dispute et les coups. Dès son enfance son plaisir fut les randonnées en montagne et les promenades sur le lac. "Il nageait comme un poisson, attestent ses compagnons, et ramait comme un homme de métier".

Maman Catherine prit à cœur l'éducation de son André, inquiète parfois de son extrême vivacité. Dès l'âge de trois ans et demi, et jusqu'à sept ans, il fréquenta l'école maternelle tenue par les ursulines. Dès lors apparurent sa vive intelligence, sa brillante mémoire, sa capacité d'entraîneur. Il passa ensuite à l'école communale, admis d'emblée en 2^e année primaire; puis dans deux instituts privés de la petite ville, comme demi-pensionnaire. Il fut toujours le premier de sa classe, sans concurrents de son niveau.

Après sa confirmation à l'âge de 9 ans, sa mère comprit qu'il fallait sans tarder l'acheminer vers la *première communion*. Il fallut compter avec la sévérité du curé, qui n'y admettait ses jeunes paroissiens qu'à l'âge de 12 ans bien comptés. Mais, pasteur intuitif, il reconnut que le cas d'André méritait une exception. Si bien qu'à Pâques 1880, le garçon, âgé de 10 ans, eut la grâce insigne et l'immense joie de sa première rencontre eucharistique avec son Seigneur. Il prit ensuite l'habitude de fréquenter régulièrement la confession et la communion une fois par mois (c'était alors le maximum accordé), si sérieux à s'y préparer, puis à en vivre, que son entourage s'aperçut qu'il commençait à dompter ses excès de vitalité.

À 12 ans, faute d'école secondaire dans le pays, il entra au cours préparatoire à l'*école commerciale* (le père songeait pour lui à une carrière industrielle), dans l'institut où il avait terminé son école primaire. Ce fut une année critique. Ce collège était laïque, la discipline laissait fort à désirer, la surveillance était plus que lâche. André fut entouré de mauvais exemples, et un camarade vicieux semble avoir eu un moment quelque emprise sur son âme encore innocente. Très sensible, il fut profondément troublé. Mais très vite il se libéra grâce à sa rectitude naturelle, à l'ambiance familiale et à sa pratique sérieuse de la vie sacramentelle. Plus tard, relisant son passé sous l'effet d'une extraordinaire

humilité et délicatesse d'âme, il s'accusera d'avoir été un grand pécheur! Évidemment, nous ne le croirons pas, pas plus que ne l'ont cru les supérieurs salésiens qui le connurent le plus intimement. Tout au plus se laissa-t-il aller à quelques imprudences et indécrotesses, et plus par surprise que par malice.

De toute façon, la Providence lui réservait un nouveau milieu, une oasis de lumière et de paix. Ce garçon si doué méritait de poursuivre ses études hors de son pays natal. Don Bosco était connu à Omegna. Un cousin d'André avait été élève au collège de Lanzo avec de brillants résultats. Il fut décidé que notre adolescent entrerait à ce collège. De ce choix allait dépendre tout son avenir.

2. Chez Don Bosco. Trois années de gymnase à Lanzo, 1883-1886 (de 13 à 16 ans).

Lanzo est une petite ville campée sur les collines à 500 mètres d'altitude, à une trentaine de km au nord-ouest de Turin. En 1864 Don Bosco y avait construit un collège au sommet d'un monticule, d'où le regard embrassait un immense panorama de montagnes et de vallées. L'air y était salubre. Don Bosco avait pour ce collège une sorte de prédilection, venait régulièrement le visiter, d'autant plus que le sérieux des études lui avait acquis une belle renommée dans toute la région. C'est là qu'André arriva le 24 octobre 1883, accompagné par sa maman. Il devait y rester trois ans, bousculant les années, et y achevant par son acharnement au travail les cinq années habituelles du "gymnase".

Au total changement d'ambiance et de style de vie il réagit positivement, conquis par le climat de famille et par les attentions des supérieurs comme de ses compagnons. Dès les premiers jours il écrit à sa mère: "Je me porte très bien. C'est volontiers que je me trouve dans ce collège". À son aise, ayant retrouvé toute son exubérance, il mérita à la fin de la première semaine une mauvaise note de conduite. Admonesté par le préfet, secoué, il se résolut avec grande force de volonté à tout faire pour se corriger et se dominer. Dès lors il enregistra des progrès sur tous les terrains, selon le programme salésien: *travail, piété, joie*, au point d'apparaître bientôt aux yeux de tous comme un garçon plutôt exceptionnel.

En classe, il fut toujours le premier. Sur la cour, il était le joueur le plus endiablé, d'une amabilité souriante pour tous, ingénieux à rendre service; on aimait converser avec lui. Entré dans la "Compagnie du Saint-Sacrement" et dans celle "de Saint Louis", il était aussi devenu un chef cérémoniaire compétent. Si bien que, sans l'avoir réellement

cherché, il conquit sur tous ses compagnons un prestige et un ascendant moral indiscutés, qu'il mit au service du bon esprit de la maison. Le secret de ces victoires, c'était sa docilité à la direction spirituelle qu'il recevait chaque semaine à l'occasion de sa confession; c'était la communion presque quotidienne; et sans doute aussi les rencontres occasionnelles avec Don Bosco, soit à Turin pour la fête de celui-ci (il reçut un premier "mot à l'oreille" qui l'impressionna fort), soit au collège où la venue du saint était toujours une fête et un stimulant de ferveur. Aux vacances de la deuxième année, il obtint de ses parents la permission de participer à San Benigno Canavese à une retraite prêchée par Don Bosco; il en sortit plus enthousiaste que jamais. À la fin de la troisième année, il se présenta devant le jury du Lycée royal Gioberti de Turin pour l'examen final qui ouvre les portes du lycée: ce fut une sorte de triomphe, car il était arrivé en tête de tous les concurrents. Mais les fumées de la vanité n'eurent pas de prise sur lui.

3. L'appel de Dieu. Novice salésien à Foglizzo, 1886-1887.

C'est au cours de sa dernière année de Lanzo qu'André, grand jeune homme de 16 ans, fit choix de son avenir et prit la ferme décision de devenir salésien. Deux obstacles s'étaient dressés pour retarder sa décision: des amis faisaient miroiter à ses yeux le brillant avenir que son intelligence et ses capacités lui permettaient d'espérer dans le monde, et surtout comment allait réagir sa famille où les liens d'affection étaient si forts (et puis son père comptait sur lui, l'aîné). Mais son expérience et sa réflexion lui fournirent les moyens de cheminer sûrement vers sa vocation: il s'était tant affectionné à tout ce qui était salésien, se consacrer à l'éducation des jeunes était une tâche si exaltante!... À la retraite annuelle de Pâques au collège, une longue conversation avec le prédicateur l'éclaira de façon décisive. Il écrira plus tard, évoquant cette période: "Le Seigneur m'avait mis au cœur une intime conviction que la seule route valable pour moi était de me faire salésien. C'était une voix d'autorité qui n'admettait pas de réplique et me mettait à même d'affronter victorieusement mille difficultés". Toutefois c'est de Don Bosco qu'il attendait l'ultime parole, tout en hésitant curieusement à aller le consulter, craignant que, lisant dans son passé, il ne lui trouvât quelque contre-indication à la vie salésienne. Mais le dernier jour de la retraite des postulants à laquelle il participait à San Benigno, il se décida à affronter l'entretien. Don Bosco le regarda, dissipa son trouble, et lui dit tout net: "Fais-toi salésien!" Tout était clair désormais.

Lui restaient deux mois de vacances, les dernières! Il s'en fut à Omegna pour disposer sa famille à la séparation et faire les ultimes préparatifs, sans négliger de se détendre à plein dans de joyeuses randonnées en montagne et sur le lac et dans d'abondantes lectures intéressantes. Au moment propice, il informa sa mère de la décision prise. La sainte femme s'y attendait, elle se contenta de dire oui en éclatant en sanglots: le Seigneur la comblait dans ses désirs les plus profonds. Puis elle entreprit de convaincre son mari, beaucoup moins enthousiaste; il finit par déclarer à contre-cœur qu'il n'opposerait pas de refus. Plus tard seulement, il s'avouerait bien content et fier de la vocation de son aîné.

Le 26 octobre, André, le cœur tout remué, faisait ses adieux, et, accompagné de sa mère et de son frère Joseph, prenait le chemin du noviciat. Ils s'arrêtèrent un jour à San Benigno, un autre jour à Turin. À San Benigno, la maman, présentant son fils à don Barberis, "grand-maître" des novices, dévoila le fond de son âme de croyante: "Voici mon André. Puisque c'est Dieu qui le veut à lui, il n'est plus à moi. Je le remets entre vos mains. Faites de lui un saint!" À Turin, ils purent s'entretenir une bonne demi-heure avec Don Bosco, dont les paroles, inoubliables, remplirent leurs cœurs de paix, de courage et d'espérance.

Depuis peu le *noviciat* avait été transféré à *Fogliizzo*, petite ville située sur une colline à une trentaine de km au nord-est de Turin. André y arriva le 29 octobre, accueilli par quatre-vingts futurs novices et par leur maître don Enzo Bianchi. Les premiers jours furent dramatiques: désormais loin des siens, perdu au milieu de personnes inconnues, contraint de s'accommoder tant bien que mal en une maison organisée de façon plus que rudimentaire et déficiente, il fut envahi par la tristesse et il pleura "de jour et de nuit", confiera-t-il plus tard. Mais il savait qu'on n'entre pas au noviciat pour y trouver ses aises, mais pour suivre Jésus jusqu'à la croix. Sa foi vigoureuse, son énergie lui permirent de dominer rapidement cette réaction tellement compréhensible de la nature, au point de pouvoir écrire à sa famille dès le lendemain de son arrivée: "Je jouis d'une grande paix; je n'ai jamais été aussi heureux!"

Quelques jours plus tard, le 4 novembre, *Don Bosco* était accueilli dans un fol enthousiasme par les novices. Il venait leur imposer la *soutane*. Cette cérémonie impressionna profondément André, résolu de dépouiller le vieil homme pour revêtir l'homme nouveau. Il se fixa un programme de vie en quatre points: s'ouvrir totalement à son maître, tenir compte de toutes les recommandations des supérieurs, observer

avec exactitude la Règle et les Règlements, enfin mettre toute sa ferveur aux exercices de piété pour transformer chaque journée en offrande de louange à Dieu. Il fut énergiquement fidèle à ce programme, bien décidé à “se faire saint”. Beau garçon qui n'avait jamais reçu que des louanges et qui d'ailleurs continuait de devancer tous ses compagnons sur le plan des études, il percevait en lui une tendance à l'orgueil; aussi s'appliqua-t-il à acquérir une véritable humilité, décidé à se faire le serviteur de tous, au prix parfois de rudes mortifications. Cet effort ne fit que s'accélérer lorsque son ascendant sur ses jeunes frères invita le maître des novices à lui confier la charge de second assistant. Bref, ce même maître déclara, au procès de béatification, que, dans les dix-sept années où il occupa cette charge, il n'avait jamais eu un novice d'aussi éminente vertu.

Arriva l'heure de la *profession*. Don Bosco aurait voulu monter à Foglizzo pour recevoir les vœux de ses nombreux et chers novices, mais sa santé délabrée l'obligea à y renoncer. Les supérieurs alors décidèrent que les novices iraient à lui, à Turin-Valsalice. C'est ainsi que le 2 octobre 1887, André fit sa profession immédiatement perpétuelle entre les mains de Don Bosco. Une joie surhumaine avait envahi son âme et rayonnait sur son visage, ainsi que l'atteste ce qu'il écrivit alors à ses parents: “Oh! si vous saviez la consolation que j'éprouve maintenant que je suis tout entier au Seigneur. De lui j'ai reçu une telle abondance de grâces que je me sens tout transformé”.

4. Ardent étudiant à Valsalice; une précieuse amitié, 1887-1889 (de 17 à 19 ans).

Partout aujourd'hui, les jeunes gens qui se sentent appelés à la vie salésienne n'entrent au noviciat qu'après avoir achevé au moins leurs études secondaires. À l'époque d'André, ces jeunes y entraient plus tôt, après les trois premières années du secondaire. Les trois dernières années étaient effectuées durant le noviciat lui-même, puis dans une maison d'études appelée “scolasticat de philosophie”. C'est ainsi que l'abbé André Beltrami, 17 ans, à fin octobre 1887, entra pour deux ans au scolasticat de *Valsalice* (périphérie de Turin), auquel Don Bosco avait donné le nom officiel de “Séminaire des Missions étrangères”, car bon nombre de ces jeunes clercs étaient effectivement destinés à devenir missionnaires. Intelligent comme il l'était, et surtout bien conscient qu'il préparait alors tout son avenir apostolique, il se jeta à corps perdu dans les études de lettres et de philosophie, soucieux de ne perdre au-

cune minute de ce temps précieux, stimulé par une équipe d'excellents professeurs salésiens. À la préparation de la maturité classique il voulut ajouter celle de la maturité qui couronne les études de l'*École normale* (ou de magistère); il en passa brillamment les examens à la fin de la première année. Si bien qu'au début de la seconde année, il fut chargé d'enseigner la cosmologie et la psychologie au groupe de ses compagnons moins préparés aux études et qui avaient besoin de leçons spéciales: tâche dont il s'acquitta avec autant de sérieux que d'humilité, à la grande satisfaction de tous.

André n'était pas un ange, mais un grand adolescent encore en croissance. Durant ces deux années, il traversa des périodes de fortes tentations, auxquelles il résista farouchement et en s'imposant de dures mortifications corporelles et spirituelles. Pour le soutenir, la Providence lui offrit deux aides précieuses: son supérieur, *don Giulio Barberis*, auquel il se confiait comme un enfant, et l'amitié de celui dont il a été parlé au chapitre précédent, l'abbé *Auguste Czartoryski*, venu à Valsalice en janvier 1888 pour son noviciat, puis pour ses études de théologie. Ni la différence d'âge (18 ans et demi et 30 ans) ni l'énorme diversité d'origine, d'éducation, de style et d'expérience de vie n'empêchèrent ces deux futurs prêtres salésiens de fraterniser en une admiration et une confiance réciproques. André aida "don Augusto" à s'insérer dans la communauté étudiante; Auguste aida son jeune frère à s'initier à l'anglais et à l'allemand. Et surtout ils communiquèrent du plus profond d'eux-mêmes dans l'aspiration à la sainteté, en des échanges spirituels proches de l'expérience mystique.

En juillet 1889, André se présenta au lycée Cavour de Turin pour son examen final de maturité classique: résultats excellents. Mais il était épuisé et aurait eu besoin d'un long repos tranquille. Hélas, à ce moment même don Auguste Czartoryski faisait une grave rechute de santé: il fut envoyé à *Lanzo* pour un repos complet, accompagné d'André qui lui était donné comme compagnon, comme assistant et comme infirmier. Le mois d'août fut tragique, on crut qu'il allait mourir. Jamais infirmier ne fut plus proche de son malade, ne le quittant ni jour ni nuit, lui prodiguant les soins nécessaires avec un total dévouement, heureux de servir celui qu'il appelait "un saint, un ange dans un corps humain". En septembre, don Auguste se reprit; mais en ces longues semaines d'étroit contact avec un tuberculeux, André, sans s'en douter, avait été agressé par le bacille qui, en peu d'années, allait le conduire à la mort. Il n'y a pas de plus grand amour que de risquer et de donner sa vie pour ses amis!

5. Enseignant de grand talent et étudiant à Foglizzo, 1889-1891 (de 19 à 21 ans).

Terminées les deux années d'études à Valsalice, André fut envoyé, en octobre 1889, à son cher noviciat de *Foglizzo* pour deux ans de *stage pratique*, cette fois en qualité d'enseignant et d'assistant. Les fatigues précédentes auraient dû l'avertir, lui et peut-être surtout les supérieurs, de mesurer ses efforts. Hélas, il fut au contraire accablé de travail. En trois directions. D'abord on lui confia *l'enseignement* du latin et de la littérature italienne au groupe des novices, qui n'était pas petit : quatre-vingts élèves la première année, une centaine la seconde ! Doué pour cette tâche, précis et diligent, toujours égal à lui-même, soucieux de faire progresser même les élèves les plus lents, fidèle à l'énorme fatigue de la correction des tâches et compositions écrites, il fut unanimement apprécié et aimé de tous. Ensuite il eut à commencer sur place *l'étude de la théologie*, sous la direction de professeurs salésiens : s'initier aux sciences sacrées allait dans le sens de sa recherche spirituelle, il y mit tout son cœur et y trouva sa joie. Enfin, pour avoir le droit de reporter à plus tard le devoir du service militaire, il s'était inscrit à la Faculté de lettres et philosophie de la *Royale Université de Turin* ; et la seconde année, il dut ajouter à tout ce qu'il expérimentait déjà une fatigue peu commune. Chaque mercredi soir il partait pour Turin et dormait à Valsalice ; le jeudi il suivait à l'Université le plus grand nombre possible de cours ; le vendredi matin, tôt, il repartait pour Foglizzo par un petit train branlant et sur une charrette incommode, prêt à reprendre ses leçons à ses élèves. Tout cela, sans que faiblisse le tonus de sa vie intérieure, mais bien dans une communion croissante au Seigneur qu'il sentait toujours présent en lui.

Cela devait craquer. Le mal qui couvait en lui explosa le 20 février 1891. Au retour du voyage à Turin, effectué dans des conditions climatiques désastreuses (un froid de loup), il *cracha le sang* en abondance. Il sentit, et autour de lui on perçut sans tarder que la chose était grave. La première période de sa vie prenait fin ; un nouveau chemin tout-à-fait imprévu s'ouvrait devant lui, qui le conduirait sur les sommets de la sainteté. Il accepta sans le moindre murmure, et s'abandonna aux mains de la Providence. À Foglizzo consterné, quelques-uns de ses élèves offrirent leur vie à Dieu pour sa guérison.

B) “LE SEIGNEUR ME VEUT PRÊTRE ET VICTIME: QUOI DE PLUS BEAU?”, 1891-1897 (de 21 à 27 ans).

1. Voyages et cures. Le sacerdoce à l'âge de 22 ans et demi (8 janvier 1893).

À cette première secousse allaient succéder presque trois années de voyages et de séjours de cures, au fil des saisons froides ou chaudes, période marquée par l'ordination sacerdotale. En effet, les supérieurs prirent subitement à cœur de donner à André tous les soins nécessaires, comme ils venaient de le faire pour don Czartoryski. Dès le début d'avril il fut envoyé à *Alassio*, puis en juin à *Aix-les-Bains*, double séjour qu'il accomplit avec quelle joie et réconfort en la compagnie de son très cher confrère et ami don Augusto, non plus cette fois comme infirmier, mais comme son frère de douleur et d'offrande. À la mi-août, sur la demande insistante des parents, il se rendit au pays natal, à *Omegna*. Entre cette date et la fin de 1893, il devait y faire trois longs séjours, tiraillé entre des moments de reprise des forces et des moments de grande faiblesse. Sa sainte maman, ses frères et sœurs l'entourèrent avec joie et trépidation; il reprit ses promenades, à pas lents, dans la belle nature; il rouvrit les livres de théologie et se livra à la lecture savoureuse de toute la Sainte Écriture; il rendit visite aux pauvres et aux malades du quartier ...

Vu la gravité de son mal, les supérieurs décidèrent d'anticiper la date de son ordination, obtenant de Rome une double dispense, celle de l'âge et celle des études théologiques non terminées. À l'automne 1892, sa grosse toux et sa langueur s'étant quelque peu calmées, il fut appelé à *Valsalice*. Aux quatre temps il reçut alors les ordres mineurs et le sous-diaconat, et un certain mieux se confirma. Lui restait à se préparer au sacerdoce, ce qu'il fit avec joie et crainte à la fois, se jugeant indigne de cette grâce, et intensifiant sa prière. Il fut *ordonné* le dimanche 8 janvier 1893 par Mgr Cagliero revenu de Patagonie, à Valdocco dans la petite chapelle contiguë à la chambre où était mort Don Bosco, en la plus stricte intimité. Dès le soir il remontait à Valsalice, où les jours suivants il célébra sa première messe dans la chapelle érigée sur la tombe de Don Bosco, en présence de deux de ses frères, et sa seconde messe en présence de sa maman Catherine, tous les deux l'âme inondée de bonheur. Sur son image-souvenir il avait écrit: “Magnifiez avec moi le Seigneur: il a relevé le pauvre de sa bassesse pour le placer parmi les princes de son peuple”. Dès lors la sainte messe devint le centre de sa vie spirituelle.

En juillet, sa famille obtint d'avoir chez elle "son prêtre" pour quelques mois. Il s'en fut donc à Omegna pour un bon repos. Il célébrait dans la chapelle voisine des ursulines. Mais le 16 août, après une promenade prolongée, il cracha le sang en abondance et fut pendant cinq jours entre la vie et la mort, puis il se reprit, célébrant désormais dans sa chambre sur un autel portatif. À fin octobre, il rejoignait le Séminaire des Missions de Valsalice pour ne plus le quitter: il passerait là, dans le recueillement, les quatre années de sacerdoce rayonnant que la Providence lui concéderait généreusement.

2. Son idéal et sa mission: être victime en union à Jésus crucifié.

Ces quatre années, don André les passa dans l'ambiance monacale d'une chambrette isolée, entre son lit, un bureau et un petit autel. Cette chambrette, au premier étage, était contiguë à l'église de la communauté: il y accédait, quasi à la hauteur des voûtes, par une petite galerie qui ouvrait sur une large fenêtre d'où le regard plongeait commodément sur le chœur et le maître-autel. De là-haut don André avait tout loisir d'écouter les sermons, de suivre les offices, et surtout de passer de longs moments d'adoration, les yeux fixés sur le tabernacle.

En ces lieux de solitude et de silence, il perçut clairement et réalisa généreusement sa mission très particulière: se constituer victime en union à Jésus crucifié, pour expier ses fameux "gros péchés" d'autrefois, comme il disait, et pour coopérer au salut des âmes: "*Je m'offre en victime pour la Congrégation*", écrivait-il à don Barberis le 16 mai 1893.

Et ici, nous devons éviter avec soin un possible contre-sens qui fausserait totalement la nature de l'expérience mystique de don Beltrami. Il a toujours existé dans l'histoire de la spiritualité un courant plus qu'ambigu qu'on pourrait appeler le *dolorisme*. Il s'inspire d'un goût morbide et masochiste de la souffrance, glorifiée et recherchée pour elle-même, comme si elle était un bien. En outre, ceux qui entrent dans cette voie aiment souvent à se faire remarquer et à se faire plaindre, et à jouer les victimes là même où ils mettent leur gloriole. Inutile de dire que ce type de comportement est totalement étranger à l'Évangile.

Mais il y a précisément une façon chrétienne et évangélique d'envisager la douleur et la maladie, et cela, dirais-je, comme à deux niveaux. Jésus nous a révélé que la souffrance et la mort sont de soi des réalités négatives, qu'il faut combattre: elles l'ont ému, troublé; il a multiplié les guérisons et les résurrections. Mais d'autre part, il nous a aussi révélé

que la souffrance et la mort deviennent, en lui, *utilisables*, toujours et de façon très précieuse. Lui, le Dieu innocent, il a porté pour de bon nos pires souffrances et notre mort la plus tragique (cf. Isaïe 53, 4-5). Cette expérience l'a conduit *au plus grand acte d'amour* de toute sa vie, amour pour son Père et pour nous, et est devenue l'occasion de l'expiation du péché et de l'Alliance filiale avec le Père pour sa gloire.

La majorité des chrétiens, quand l'épreuve s'abat sur eux, font leur possible pour s'en délivrer et demandent très légitimement à Dieu de les aider en cette délivrance et de les guérir. Mais si la souffrance persiste et s'impose, alors ils sont invités à s'unir à Jésus crucifié pour la transformer en un acte d'intense amour filial et fraternel. *Quelques-uns*, par vocation spéciale, sont appelés à entrer *plus avant* dans ce mystère. Percevant avec acuité les ressources d'amour et de salut incluses dans la souffrance "christiquement" vécue, ils refusent de demander à en être délivrés; ils l'accueillent au contraire comme un appel et comme une grâce qui les configurera davantage à leur Seigneur et les rendra solidaires de tous ceux qui souffrent. Ils l'accueillent en somme comme un chemin de sainteté et comme une mission puissamment apostolique: ils vont jusqu'à *s'offrir en victimes d'expiation* pour la réparation des péchés du monde, pour la conversion des pécheurs, pour la croissance de l'Église. Bien loin donc de les replier sur eux-mêmes, la souffrance les ouvre au contraire sur Dieu et sur le monde. Et bien loin d'engendrer l'amertume et les plaintes, cette vocation est vécue dans la sérénité et jusque dans une joie pascale. En tout cela, certes, ils sont soutenus par la grâce, et en particulier par l'offrande et la communion eucharistique.

L'histoire de la sainteté chrétienne en fait foi: l'Église n'a jamais manqué de ces âmes d'élite. Des chrétiens et des chrétiennes, des missionnaires, ont désiré le martyre ou d'autres formes de souffrances, ils se sont offerts à Dieu comme libres victimes en Jésus l'Agneau immolé. Nous connaissons tous des cas illustres: Madeleine de Pazzi, Marguerite de Cortone, Gemma Galgani, et plus près de nous Thérèse de Lisieux qui s'offrit "comme victime à l'Amour miséricordieux", Marthe Robin, et une de nos sœurs de la Famille dont nous parlerons plus loin, Alexandrina da Costa. André Beltrami entre dans cette lignée. Ne le jugeons pas à notre aune, mais à l'aune des grands saints.

De ses nombreuses *lettres* au ton brûlant, on pourrait citer mille passages où il affirme avoir assumé pleinement et avec joie sa vocation de malade, ayant même exprimé le désir formel de se contenter des médicaments essentiels et de renoncer désormais à tous les soins spéciaux tels que changements d'air, consultations de médecins, remèdes

extraordinaires. À ses supérieurs, à ses confrères, à sa famille, il écrit: "Le Seigneur me veut prêtre et victime, quoi de plus beau?... Je suis content de cette maladie, persuadé que souffrir et prier est plus utile pour moi et pour la Congrégation salésienne que travailler ... Souffrir est un don, non un malheur. À la lumière de la foi, la souffrance devient précieuse, un trésor de vie éternelle. Je m'estime un privilégié de Dieu. Ne vaut-il pas mieux monter au Calvaire que sur le Thabor? Si le Seigneur m'a voulu malade, pourquoi désirerais-je la santé?" "Sur-tout ne me plaignez pas. Votre commisération me fait rire. Sachez que je suis heureux ... La maladie acceptée dans la résignation chrétienne a une valeur immense aux yeux de Dieu. Le lit devient un autel, et le malade une victime continuellement offerte au ciel ... Je demande à Dieu de longues années de vie pour souffrir et expier. Je suis content et heureux". Saint Paul n'avait-il pas dit: "Je surabonde de joie au milieu de toutes mes tribulations" (2 Cor 7, 4)?

C'est à cette hauteur impressionnante de sentiments et d'élan mystiques qu'André vécut ses quatre dernières années de sacerdoce, et de sacerdoce de plus en plus rayonnant.

3. L'apostolat de la prière.

Installé dans le lit de sa petite chambre, il se fixa un horaire de journée précis et bien rempli. Le temps était distribué en deux séries d'occupations: prière et travail.

À la *prière* il consacrait chaque jour trois longs moments: le matin dès 5 heures, heure du lever de la communauté, jusqu'à 9 heures, y compris la célébration de la sainte messe; puis de midi et demi jusqu'à 17 heures; enfin, le soir, de 20 heures environ jusqu'à minuit en adoration devant le Saint-Sacrement. Nous avons peine à y croire, nous autres qui sommes si vite fatigués de nos brefs moments de prière. Et pourtant, c'était bien ainsi. Comment expliquer ces longues heures de prière, de célébration et d'adoration muette? Une première raison, c'est qu'un amoureux fou ne trouve pas le temps long auprès de celui ou de celle qu'il aime. André tenait compagnie à son Bien-Aimé ... Une seconde raison, c'est qu'en cette présence il s'ouvrait sur le monde entier, sur l'Église entière, et n'en finissait plus de supplier en parcourant en esprit, de façon détaillée, tous les pays, toutes les catégories de personnes, tous ceux et celles qu'il connaissait. Il prenait quelquefois en mains le catalogue de la Congrégation et priait sur chaque nom, l'un après l'autre.

Dans un sachet qu'il tenait toujours sur son cœur, il avait inséré une petite carte géographique des cinq continents et une série de prières écrites de sa main et quelques-unes signées de son sang: il y détaillait ses intentions universelles. Il y disait entre autres: "Cœur très doux de Jésus, acceptez-moi comme victime surtout pour ma chère mère, la Congrégation salésienne, pour le Recteur majeur, pour le Chapitre supérieur, pour les provinciaux, les directeurs et chacun des confrères, pour les sœurs de Marie-Auxiliatrice, pour les Coopérateurs et Coopératrices, pour les jeunes de nos collèges et de nos oratoires, pour les apprentis, pour les filles éduquées par nos sœurs, pour les missionnaires, et spécialement pour cette maison de Valsalice"². Il se sentait vraiment le "frère universel".

Chaque matin, il célébrait la sainte messe sur le petit autel aménagé dans sa chambre. Il se passait alors un phénomène de transformation physique qui relevait du mystère. Durant la journée, le visage tout pâle, il ne pouvait pas rester debout plus de cinq minutes, la toux était fréquente, les gestes lents et difficiles. À l'autel, on ne le reconnaissait plus: de la consécration à la fin de la messe, une bonne heure se passait, durant laquelle il était debout et quasi immobile, sans appuyer les bras, capable de genuflexion jusqu'à terre et de franche élévation de l'hostie, délivré de la toux et le visage rayonnant. Son directeur spirituel interprétait: une sorte de ravissement amoureux. À n'en pas douter, c'était là le moment clé de sa journée, le foyer brûlant de sa vie spirituelle, la source de sa paix et de sa joie: il s'offrait en victime avec la sainte Victime.

4. L'apostolat de la plume.

Offrir sa langueur et prier n'épuisait pas ses journées. En bon salésien, il avait gardé la soif de l'apostolat et du travail. Dès le début de sa solitude forcée, il s'appliqua à quelque occupation qui lui permettrait de communiquer au prochain quelque chose de son amour pour le Seigneur. Par bonheur, son mal de poitrine et sa faiblesse et l'absence de fièvre lui laissaient la tête libre et l'esprit éveillé: chaque jour il consacra deux heures le matin et deux heures et demie l'après-midi à *lire* et à

² Le texte entier de cette admirable prière, qu'il avait voulu faire approuver par les supérieurs, se trouve dans la biographie écrite par don Ceria, pp. 173-175. Toutes les autres paroles ou écrits que je cite sont tirés de cette biographie bien informée. Rappelons-nous que don Ceria a eu en mains toutes les lettres d'André.

écrire, toujours se tenant droit sur son bureau surélevé. Ce que, dans son zèle, il réussit à lire et à composer en quatre ans tient du prodige. À don Barberis il écrivait en décembre 1895: "Durant toute ma maladie je n'ai jamais été oisif; toujours j'ai étudié et travaillé comme si je ne devais jamais mourir, selon le conseil de saint François de Sales, ne perdant jamais une minute, passant constamment de la prière à l'étude et vice-versa. J'ai étudié toute la théologie dogmatique et morale: Gury avec les cas de conscience, Gousset, Frasinetti, l'histoire de l'Église de Rohrbacher et toutes les biographies de papes et de saints illustres que je pus me procurer, la Sainte Écriture lue par trois fois avec les notes de Martini, et m'arrêtant surtout sur les livres sapientiaux et les lettres de saint Paul, l'herméneutique et le droit canonique. J'ai lu en outre les œuvres ascétiques de sainte Thérèse, de saint François de Sales, de saint Alphonse et du P. Faber". Pas moins!

Quant à ses écrits, ils se montent à *dix-huit publications*, livres ou opuscules, édités de son vivant ou après sa mort. Ce sont des œuvres de sérieuse vulgarisation, destinées au milieu populaire et aux jeunes, écrites en style élégant, mais loin de toute recherche ou affectation, de genre très variés. Il s'est particulièrement complu à écrire, en consonance avec sa propre expérience spirituelle, la vie de quelques saints avec lesquels il se sentait en profonde affinité. Son ardente dévotion envers le Sacré-Cœur et son désir de la répandre lui firent choisir comme première biographie celle de *sainte Marguerite Marie Alacoque*; écrite avec une particulière sensibilité, elle eut un très large succès. Vinrent ensuite une *Vie populaire de saint François d'Assise*, qu'il dédia à ses parents, car François était vénéré à Omegna; puis une vie de *sainte Lidwine de Schiedam*, hollandaise du XV^e siècle qui se sanctifia dans la maladie: don André la dédia aux malades pour qu'ils y trouvent réconfort; puis une vie du jeune jésuite polonais *Stanislas Kostka*, écrite en mémoire de don Czartoryski et à l'intention des jeunes polonais se préparant à être salésiens; encore une vie de *saint Jean Baptiste de la Salle*, éducateur comme Don Bosco, et une vie de *saint Benoît de Nursie*, rédigée à la demande des confrères du collège Saint-Benoît de Parme. L'amour de la terre natale lui inspira en outre une étude historique sur les *saints Jules et Julien*, frères évangélistes et patrons d'Omegna et de la région du lac d'Orta.

En divers opuscules il traitait de façon pratique et attrayante des *sujets de morale et d'ascèse*: la volonté dans la vie spirituelle, l'enfer, l'aumône, le péché véniel, et 365 *Maximes de Don Bosco* à l'occasion du dixième anniversaire de sa mort. Dans la collection salésienne des "Lec-

tures agréables pour l'éducation de la jeunesse", il écrit une *Jeanne d'Arc* et un *Napoléon*, puis des récits variés et la présentation de la jeunesse de trente-trois personnages célèbres, et jusqu'à deux drames en cinq actes: *Louis XVI* et *Thomas More*, ce dernier en vue d'inciter les lecteurs à prier pour la conversion de l'Angleterre protestante. En collaboration avec un professeur d'université, il publia une anthologie de textes des *littératures étrangères*, l'une de ses passions d'étudiant. Enfin, à la requête des supérieurs, il entreprit avec un singulier courage la traduction en bon italien de toutes les Œuvres de saint François de Sales selon la monumentale édition d'Annecy: ce qu'il réussit à en traduire est conservé aux Archives centrales de la Congrégation.

Seul l'amour passionné des âmes, le sens du "da mihi animas" explique cette fécondité, véritablement extraordinaire si l'on songe que tout cela fut rédigé par un homme au corps délabré, au souffle court, que le seul fait de parler ou de faire quatre pas laissait épuisé. Une chose encore est à signaler dans ce domaine de l'apostolat. Son expérience d'étudiant au lycée et à l'université lui avait fait toucher du doigt le danger moral et spirituel que couraient en ces milieux les jeunes catholiques. En des contacts avec d'anciens compagnons, il lançait avec vigueur l'idée de les regrouper en une association. Le grain jeté germa. Valsalice et la chambrette de don André devinrent le point de rencontre et d'action d'un mouvement de jeunes qui déboucha dans la fondation du *Cercle universitaire catholique Cesare Balbo*, le premier de ce genre en Italie, et dont le membre le plus illustre serait un jour Pier Giorgio Frassati, aujourd'hui béatifié.

5. La dernière année. La mort à 27 ans et demi (30 décembre 1897).

Don André percevait fort bien que la vie peu à peu se retirait de ses membres épuisés. Dès janvier 1897 il fut convaincu qu'il n'irait plus très loin ... Chaque année il célébrait avec reconnaissance l'anniversaire de ce fameux 20 février 1891 où la première hémoptysie avait marqué le début de sa maladie. Cette fois-ci il demanda et obtint d'aller le célébrer auprès de Marie-Auxiliatrice à Valdocco. Descendu en calèche jusque là avec mille précautions, il entra dans le sanctuaire, s'assit, et se perdit en une longue prière, dialoguant avec Celle qu'il avait choisie depuis longtemps comme le guide intérieur de son chemin de sainteté. En entrant, il avait chargé son compagnon infirmier d'aller dire à don Rua qu'il était venu trouver sa mère Marie non pas pour demander la

guérison, mais pour la remercier de ces années d'épreuves que Dieu avait voulues pour lui et dans lesquelles il avait trouvé sa paix et sa joie.

En juin il écrivait encore à don Rua pour sa fête: "Je vous envoie de ma petite chambre un salut plein de révérence. Ma santé est toujours la même. J'ai eu de forts crachements de sang; mais maintenant, grâce à Marie Auxiliatrice, je suis presque guéri. Je suis content et heureux, et je fais toujours fête. Ni mourir ni guérir, mais vivre pour souffrir: dans les souffrances j'ai trouvé la vraie joie. Bénissez-moi!" Dans une dernière lettre à sa famille, dont un des membres lui avait écrit: "Mais tu es fou!", il répondit: "C'est vrai, mais de la folie de la Croix! Dans l'éternité, on verra qui a eu raison".

En décembre, les troubles cardiaques se firent plus fréquents. "J'attends la mort qui viendra me prendre, disait-il. Je dois me tenir prêt". Il mit en ordre les pauvres choses qu'il avait dans sa chambre, faisant disparaître par exemple les lettres contenant des éloges de ses publications. Le matin du 27, il eut la visite de son père spirituel, le très aimé don Barberis: il voulut lui faire un dernier rendement de compte complet, en un long dialogue qui dura plus d'une heure; don Barberis le quitta secoué d'émotion à l'extrême. Il vécut encore trois jours de violentes douleurs. Le soir du 29, il fit sa dernière confession. Puis, dans la nuit, il réussit, qui sait comment, à changer son linge de corps et à revêtir sa soutane: il s'étendit alors sur son lit, le crucifix entre les mains, en attente de la visite suprême. À 7 heures 30 du matin, une dernière crise cardiaque le secoua, et il s'éteignit après avoir baisé longuement le crucifix.

Tout Valsalice fut bouleversé par ce départ. Le lendemain arrivèrent maman Catherine et l'un des frères d'André. Elle demanda à don Rua de pouvoir transporter son fils à Omegna, ce qui fut accordé, car on ne se souvenait plus qu'André avait pourtant souhaité être enterré parmi ses frères salésiens. À Omegna les funérailles furent solennelles.

Le procès d'information en vue de la béatification commença déjà treize ans plus tard, en 1911, à Novare et à Turin; puis en 1920 s'ouvrit à Rome le procès apostolique. Tout Omegna s'opposant à ce que les restes d'André soient transportés à Turin, don Albera en proposa le transfert dans l'église paroissiale, ce qui fut fait le 26 avril 1921: ils y sont vénérés encore aujourd'hui. Le 5 décembre 1966, Paul VI signait le décret d'héroïcité des vertus de don André Beltrami: on attend un miracle pour sa béatification.

* * *

Don Beltrami est mort le 30 décembre 1897 à l'âge de 27 ans. Trois mois plus tôt exactement, le 30 septembre, s'était éteinte à Lisieux à l'âge de 24 ans la carmélite Thérèse de l'Enfant Jésus et de la Sainte Face, en regardant elle aussi le crucifix et en disant: "Oh! je l'aime! Mon Dieu, je vous aime!" Je crois qu'on pourrait établir un long parallèle entre ces deux jeunes saints. Thérèse aussi a connu les hémoptysies, la longue maladie, la soif de sauver les âmes. Elle aussi a dit: "Ma vie n'a pas été amère, parce que j'ai su faire ma joie et ma douceur de toute amertume". Le 9 juin 1895, elle avait fait sa célèbre offrande: "Afin de vivre dans un acte de parfait Amour, je m'offre comme victime d'holocauste à votre Amour miséricordieux, vous suppliant de me consumer sans cesse ... et qu'ainsi je devienne Martyre de votre Amour, ô mon Dieu!"³.

André et Thérèse nous introduisent dans le double mystère insondable de la souffrance et de l'amour. La spiritualité salésienne n'est pas une spiritualité à l'eau de rose. Elle va jusqu'au fond du mystère chrétien. Elle n'exclut pas les aspects les plus dramatiques de l'existence. Elle nous invite à *apprendre* à souffrir quand l'épreuve s'abat sur nous. Elle nous révèle que la joie salésienne, une joie mystérieuse et très pure, peut, dans la grâce, venir transformer la souffrance elle-même.

³ THÉRÈSE DE LISIEUX, *Œuvres complètes*, Cerf - DDB, Paris 1992, p. 964. La citation précédente p. 1066.



Le vénérable ZÉPHYRIN NAMUNCURÀ

Fils du dernier cacique de la Patagonie :

le vénérable ZÉPHYRIN NAMUNCURÁ

aspirant salésien (1886-1905)

Etrange fécondité du charisme de sainteté salésienne, dès les origines ! Nous l'avons vu pénétrer chez des disciples immédiats de Don Bosco, don Rua, Dominique Savio, mère Mazzarello, pousser une pointe jusqu'à Paris où il atteint le prince Czartoryski, passer en Espagne où il rejoint Doña Dorotea Chopitea ... Et voici qu'à travers l'épopée des premières missions salésiennes, il franchit l'océan et vient éveiller à la sainteté un surprenant garçon, le dernier à qui on aurait pensé : membre de la tribu farouchement indépendante des *Araucans*, rois de la pampa argentine ! "Incroyable mais vrai !", c'est le cas de le dire.

La figure de notre jeune Zéphyrin Namuncura a de quoi toucher profondément notre cœur. Un certain voile de tristesse la recouvre, car il est mort sans avoir pu réaliser son idéal de prêtre salésien, évangéliste de sa tribu, à l'âge de 19 ans, terrassé par le même mal du siècle, la tuberculose, qui avait déjà emporté don Czartoryski et don Beltrami. Mais par ailleurs, quelle lumière sur ce visage basané, dont la sérénité diaphane laisse transparaître l'œuvre merveilleuse de la transformation d'un "petit sauvage" en garçon tout évangélique qui a choisi comme compagnon le Jésus de Bethléem, de Nazareth et du Calvaire.

Sa vie est étroitement mêlée à la fois aux tout premiers pas de sa tribu en phase d'intégration dans la nation argentine et aux premières réalisations des missions salésiennes inaugurées en 1875 à Buenos Aires et dans la pampa argentine sous la conduite de notre premier grand missionnaire, Mgr Giovanni Cagliero. On peut la voir clairement se dérouler en trois étapes :

- jusqu'à 11 ans, Zéphyrin vit parmi les siens, libre comme l'air, mais déjà plus réfléchi que les garçons de sa tribu ;
- à 11 ans, changement radical : il devient étudiant au collège salésien de Buenos Aires, puis à celui de Viedma, car il a entendu l'appel de Dieu au sacerdoce ;
- enfin à 18 ans, atteint en sa santé, mais dans l'espoir d'une guéri-

son, il gagne l'Europe avec Mgr Cagliero; hélas il n'y restera que neuf mois, et mourra à Rome, ayant offert à Dieu sa vie pour son peuple¹.

A) UN GARÇON QUI GRANDIT AU LIBRE GRAND AIR DE LA PAMPA

Pour comprendre la singularité de la vocation de Zéphyrin et de son itinéraire spirituel, il est indispensable de connaître la race fière et violente dont il était issu et de quelle histoire tragique il était l'héritier. Il nous faut donc remonter quelque peu dans le temps.

1. La résistance farouche d'un peuple indien contre les colonisateurs

Avez-vous jamais entendu parler de l'Araucanie? Et sauriez-vous la situer sur la carte géographique? Probablement pas. Eh bien, l'Araucanie est une région du *Chili central*, à la hauteur de la ville de Concepción, constituée principalement par la vallée du fleuve Arauco, qui se jette dans l'Océan Pacifique sur la rive du "golfe d'Arauco". Tel fut, il y a bien des siècles, le lieu primitif de résidence de l'un des nombreux peuples indiens d'Amérique, les *Araucans*, entrés en contact avec la riche civilisation des Incas du Pérou et liés étroitement aux indiens *Mapuche* (aujourd'hui encore présents dans la région de Junín de los Andes). A une époque difficilement identifiable, une partie d'entre eux au moins franchirent la Cordillère des Andes pour s'installer dans les immenses plaines de la Patagonie.

Peau cuivrée, cheveux très noirs liés aux tempes par une mince

¹ On a consacré à Zéphyrin de nombreuses publications, surtout de caractère populaire, et en majorité en langue espagnole. Parmi les sources et études les plus sérieuses, citons : Luis PEDEMONTE qui fut condisciple de Zéphyrin, puis provincial d'Argentine, *Ceferino Namuncurá, lirio de la Patagonia*, Bahía Blanca 1937; en italien L. CASTANO, *Agonia e sublimazione di una vazza: Zeffirino Namuncura, il giglio delle Pampas*, SEI, Turin 1942, 222 pp. (contient pas mal d'erreurs). Mais la biographie de beaucoup la mieux informée et la plus complète est celle de l'historien salésien bien connu en Argentine, Raúl ENTRAIGAS, *El mancebo de la tierra. Ceferino Namuncurá*, Buenos Aires 1974, 335 pp.; en particulier il exploite abondamment les 54 lettres de Zéphyrin qui par bonheur ont été conservées, et divers documents des Archivos Ceferino, de Fortín Mercedes. En français, je crois qu'il n'existe rien! Pour une vue rapide, voir L. CASTANO, *Santità salesiana*, SEI, 1966, pp. 147-162; T. BOSCO, *Zeffirino Namuncurá*, Collection Eroi, LDC, 1980, 32 pp.

bande de cuir, dents d'une blancheur éclatante, menton sans barbe, les Araucans étaient une race fière et guerrière, qui refusait plus que tout au monde n'importe quelle forme de servitude. *Chasseurs* et non cultivateurs, ils poursuivaient avec astuce le gibier de la pampa: troupeaux de guanacos (lamas à l'état sauvage), bandes d'autruches et autres animaux sauvages. Le guanaco leur fournissait aussi la chaude fourrure qui les défendait des vents australs glacés et pouvait en outre constituer les parois de leurs cahutes en plein désert. Quand, à partir du XVI^e siècle, les Espagnols eurent introduit le *cheval*, ils devinrent des cavaliers d'une audace et d'une adresse exceptionnelles, parcourant les immenses plaines avec le sentiment d'être les rois indiscutés de leurs terres, chassant non plus seulement avec l'arc et les flèches, mais aussi avec la lance meurtrière. Ils prirent goût à la viande de cheval et apprirent à tanner sa peau. Quand un guerrier mourait, son cheval était sacrifié sur sa tombe: ainsi son esprit pourrait, dans l'au-delà, galoper encore en des chasses interminables. Zéphyrin sera très tôt un excellent cavalier et un habile tireur à l'arc.

La religion des Araucans était simple. Pas d'idoles, pas de temples. Ils croyaient en l'existence de deux esprits, l'un méchant, l'autre, "le Grand Esprit", bon et généreux, qu'ils invoquaient souvent. Egalement simple était l'organisation politique. Le grand peuple araucan était divisé en *tribus*, chacune comprenant une quarantaine de familles et ayant en possession une zone déterminée de la pampa. A la tête de chaque tribu, un *cacique*, choisi parmi les guerriers les plus valeureux; et au-dessus des caciques "le grand cacique", vrai souverain des tribus et chef de guerre. Zéphyrin sera l'*héritier des deux derniers grands caciques* des Araucans.

Les trois siècles et demi qui courent de 1536, date de la fondation de Buenos Aires, à 1884, date de la reddition du dernier grand cacique, sont trois siècles de sanglante tragédie, marqués par la résistance farouche du peuple des Araucans contre les conquistadors espagnols, puis argentins (à partir de 1816). La nation argentine aura beau proclamer qu'elle possède en droit tout l'ancien territoire de la vice-royauté espagnole jusqu'à la Terre de Feu, les immenses plaines de la Patagonie resteront en fait le libre domaine de l'Indien jusqu'en 1876, au prix hélas de durs affrontements. Il n'y a pas lieu de raconter ici les péripéties mouvementées de cette lutte, marquée d'un côté comme de l'autre par une alternance de victoires et conquêtes de territoires et de défaites et reculs peu glorieux, mais chaque fois aussi par des massacres, incendies, destructions, razzias et rafles de prisonniers ou d'esclaves. Quelques faits seulement, plus significatifs, méritent d'être cités.

Entre 1610 et 1725, des jésuites venant du Chili traversèrent les Andes pour venir évangéliser des tribus araucanes. Mais identifiés aux ennemis blancs, ils furent impitoyablement massacrés et les missions naissantes saccagées. Or dans *un rêve* qu'il aura en 1872 et qui sûrement l'impressionnera et contribuera au choix de la Patagonie comme premier terrain missionnaire, Don Bosco verra en un premier temps un groupe de missionnaires aborder des indiens sauvages qui les égorgent cruellement, puis en un deuxième temps un groupe de salésiens aborder les mêmes indiens qui, oh merveille, les accueillent par des démonstrations de joie et de docilité à leur parole (ce rêve est raconté au volume X des *Memorie Biografiche*, pp. 53-55).

Le milieu du XIX^e siècle est marqué par la figure légendaire du grand-père de Ceferino, le grand cacique *Juan Calfucurá*, une sorte de géant qui pendant 40 ans fut le maître incontesté de la pampa. En 1833, le dictateur Rosas, à la tête d'une puissante colonne militaire, avait envahi le domaine des Araucans, y semant la terreur et la mort : 1200 tués, 400 prisonniers voués à l'esclavage, 8000 têtes de bétail rançonnées. Alors se leva Calfucurá pour redonner courage aux siens et préparer la revanche. Celle-ci fut impitoyable : en 1853, le grand cacique récupérait tous les territoires conquis par Rosas, contraignait le gouvernement central à négocier, faisait reconnaître à son peuple le droit d'occuper la pampa et d'y avoir sa capitale, Salinas Grandes, allait jusqu'à intervenir victorieusement dans la guerre civile argentine. Tout alla bien jusqu'en 1872. Pour venger les outrages infligés à un groupe d'Indiens, Calfucurá franchit alors la frontière à la tête de 3500 guerriers déprédateurs. Contre lui se leva le général *Rivas* commandant une forte armée : une terrible bataille décisive eut lieu au fort San Carlos, où le grand cacique laissa sur le terrain la moitié de ses guerriers. Il demanda la paix et dut céder aux Argentins une bonne partie de son "empire". L'année suivante (1873), le vieux lion blessé se couchait pour mourir.

Fut choisi pour lui succéder le dernier de ses fils, reconnu comme le plus doué et le plus valeureux : *Manuel Namuncurá*, père de notre Zéphyrin, riche déjà d'une longue expérience de guerrier (il avait alors environ 60 ans). Il devait régner sur les tribus araucanes une dizaine d'années, acteur des derniers soubresauts de sa race pour tenter d'en sauver l'indépendance, car il ne se résignait pas à la voir mourir. Mais le gouvernement argentin, excédé, était décidé à en finir. En deux expéditions, dirigées en 1879 par le général *Julio Roca*, et en 1882 par le général *Villegas*, l'armée argentine ratissa tout le territoire qu'occupaient encore les tribus indiennes et mit fin à la guérilla que Namuncurá

n'avait cessé de pratiquer contre les fortins des Blancs. Une des femmes du cacique et quatre de ses fils étaient parmi les prisonniers de cette dernière expédition. Mais lui avait échappé et s'était réfugié dans les montagnes andines, méditant encore quelque revanche désespérée.

Deux ans auparavant, il avait rencontré un missionnaire salésien d'une quarantaine d'années, don *Domenico Milanese*, l'une des gigantesques figures de l'épopée missionnaire argentine. Cet homme de Dieu, d'un zèle et d'une vigueur incroyables (il devait en sa vie traverser les Andes une cinquantaine de fois et parcourir à cheval quelque chose comme 80.000 km sur toute l'étendue de la Patagonie), avait pris contact avec les tribus indiennes et s'était acquis la confiance et l'admiration de tous, ouvrant ainsi ces hommes frustes à la foi et à la vie chrétienne. Don Milanese fit comprendre à Namuncurá que toute résistance était désormais inutile et que l'unique solution était la reddition en tout honneur: il se ferait son médiateur auprès du gouvernement argentin. Le 5 mai 1884, le grand cacique se présentait avec toute une escorte au commandant du fort Roca et déposait sa lance de guerrier, donnant sa parole que jamais plus il ne combattrait contre l'armée argentine. Le gouvernement de Buenos Aires eut la sagesse de l'accueillir noblement. Lui furent accordés le titre, la tenue et le salaire de *colonel de l'armée argentine*. Et à sa tribu était assigné un vaste et fertile territoire de la vallée du Rio Negro, autour de la petite ville de Chimpay. Le 22 juin, le cacique-colonel était reçu à la Maison Rose de Buenos Aires par le chef du gouvernement.

La conquête du désert et des pampas était ainsi terminée. Et pour le peuple araucan commençait une histoire totalement nouvelle, dont l'événement le plus glorieux serait, deux ans plus tard, la naissance de Zéphyrin Namuncurá, le sixième des fils de Manuel. Ainsi Zéphyrin inaugurerait cette ère nouvelle de la race araucane qui s'ouvrait à la foi chrétienne et à la civilisation moderne et d'un coup produisait un fruit merveilleux de sainteté.

2. Un fils de cacique différent de ses frères, 1886-1897 (jusqu'à 11 ans)

Comme le vieux Jacob de l'Ancien Testament qui eut douze fils nés de quatre femmes (Léa et Rachel et leurs deux servantes), Manuel Namuncurá eut également douze fils (en réalité fils et filles) nés de quatre épouses, la polygamie se pratiquant dans les tribus araucanes. Il semble bien qu'il épousa les deux premières quand il était en pleines forces,

et les deux dernières, Ignacia Rañel et *Rosario Burgos*², à un âge plus avancé. Zéphyrin fut le premier-né de Rosario, qui ensuite donna naissance à trois filles et à un garçon. Cette jeune femme était une métisse née au Chili, et Manuel au cours d'une expédition guerrière en avait fait sa captive. A la naissance de Zéphyrin, elle avait probablement une vingtaine d'années, tandis que le père - ne sursautez pas - avait environ soixante-dix ans. C'est dire qu'elle fut traitée plus en concubine et en servante qu'en véritable épouse. Les préférences de Manuel allèrent à "l'autre", à Ignacia. Quand plus tard, en 1900, il voudra régulariser sa situation matrimoniale pour se conformer aux lois de l'Eglise, c'est elle qu'il choisira comme femme, et Rosario sera renvoyée au Chili, où elle trouvera un second mari; à la mort de celui-ci elle viendra habiter chez sa fille Clarisa... Tel fut le contexte familial vraiment peu brillant dans lequel grandit Zéphyrin: une grâce d'autant plus abondante vint heureusement compenser ce que lui avait refusé la nature.

De sa petite enfance nous savons très peu de choses. Il naquit le 26 août 1886, en plein hiver, à *Chimpay* (vallée du Rio Negro), et trouva au foyer (ou dans les environs?) cinq demi-frères ou sœurs, dont l'aîné avait déjà 42 ans; il fraternisera donc surtout avec ceux et celles qui viendront après lui. On lui donna le nom de *Zéphyrin*. Pourquoi ce nom tout à fait inhabituel? Pour une raison banale: aux parents illettrés des voisins firent remarquer qu'à la date du 26 août le calendrier indiquait: "Fête de saint Zéphyrin, pape". On n'alla pas chercher plus loin.

A l'âge de deux ans et demi, le 24 décembre 1888, Zéphyrin eut la grâce insigne d'être *baptisé* par le fameux missionnaire don Milanesio de passsge à Chimpay. Nul doute que l'Esprit Saint pénétra profondément dans cette âme pour en faire sa demeure. Nul doute aussi que les parents, sans être encore de vrais chrétiens (le père surtout), étaient ouverts à la foi et aux enseignements des premiers missionnaires. Ils n'étaient pas sans vertus, et tous les deux sûrement furent très attentifs et très bons pour lui. Il reste que dans les lettres qu'il écrira plus tard comme étudiant, Zéphyrin ne parlera jamais de sa mère (elle n'était d'ailleurs plus au foyer), tandis qu'il manifestera toujours envers son père respect, admiration et profonde affection: auprès du grand cacique même déchu, doña Rosario faisait pâle figure!

² *Rosario* (en italien *Rosaria*): ce prénom n'a pas de correspondant en français. Il signifie *Rosaire*, c'est-à-dire mis sous la protection de Notre-Dame du Rosaire, et en contexte espagnol il peut être décerné tel quel aussi bien à des hommes qu'à des femmes.

A peine commençait-il à marcher qu'il échappa à un danger mortel. Trompant la surveillance de sa mère, il alla jouer au bord d'un canal du Rio Negro : il glissa et fut emporté par un tourbillon. On s'attendait à le voir disparaître à jamais lorsque, par une sorte de miracle, une forte vague le déposa sur le sable comme un petit Moïse... Il fut élevé à la dure, selon les traditions ancestrales. Il apprit à tirer à l'arc et à galoper sur la croupe d'un cheval. Libre, mais pauvre. N'allons pas croire que le fils du grand cacique habitait un palais ; non, mais une grande case circulaire qui servait à la fois de chambre à coucher, de salle à manger et de salle de séjour lorsqu'il pleuvait. Le salaire de colonel que recevait chaque mois don Manuel était bien insuffisant pour permettre à la famille de vivre dans l'aisance ! On cultivait la terre, on élevait des troupeaux...

Mais ce qui a le plus frappé chez Zéphyrin en ces années d'enfance, c'est qu'il était différent de ses frères, non seulement plus doué et plus intelligent, mais plus réfléchi, d'un caractère à la fois volontaire et paisible, plein d'attentions pour sa mère, ingénieux à s'occuper en des travaux utiles alors que ses frères se livraient à leurs jeux. Dona Rosario, au dire de témoins, affirmait de lui : "Dès ses premières années il fut un fils modèle, diligent... Il raisonnait comme un homme", tout en gardant la simplicité et la droiture d'un enfant. Surtout, en grandissant, il prenait conscience de la condition de pauvreté et de misère de sa famille et de sa tribu, et en souffrait profondément.

Si bien qu'un beau jour, sur ses dix ans, il déclara à son père : "Nous avons été les rois de cette terre, et nous voilà maintenant dans un état misérable ! Conduisez-moi à Buenos Aires pour que je puisse y étudier et devenir un jour utile à notre race !". Une vocation de *service* venait donc de naître en ce cœur si précocement généreux. Avec grande sagesse, don Manuel lui répondit non sans émotion : "Oui, mon fils. J'ai de nombreux amis à Buenos Aires. Je te recommanderai à eux. Mais toi, tu devras te séparer de nous et tu en souffriras. Dieu veuille, mon fils, que tu puisses dans l'avenir nous être utile !"

Dès lors commencèrent les préparatifs du voyage. Zéphyrin achevait la première partie de sa vie et s'ouvrait aux vastes horizons, encore incertains, de l'avenir. Mais un grand idéal avait pris désormais possession de son âme, qui lui donnait le courage d'aller de l'avant, sans faiblir, en des circonstances difficiles : *servir et sauver ses frères de race*. C'est ici que Don Bosco l'attendait, pour lui indiquer le genre de service que la Providence le destinait à rendre à ses frères : les faire entrer dans le royaume de lumière du Fils bien-aimé.

B) L'ÉTUDIANT ET L'ASPIRANT SALÉSIEU À BUENOS AIRES ET À VIEDMA, 1897-1904 (de 11 à 18 ans)

1. Cinq ans d'études primaires au collège Pie IX de Buenos Aires, 1897-1902 (de 11 à 16 ans)

Début septembre 1897, don Manuel arrivait à la gare de Buenos Aires accompagné de son fils, d'un petit-fils et d'un petit groupe de parents. Il se présenta chez un certain général Campos, ancien ministre, et obtint de lui que Zéphyrin entrât aux Ateliers Nationaux de la Marine, où il fut effectivement accueilli dans la section des apprentis menuisiers. Ce n'était pas ce qu'il avait désiré, mais enfin... Zéphyrin avait alors 11 ans, beau visage aimable et sérieux à la fois, grands yeux noirs très vifs, distingué bien que trapu. Pauvre garçon! déraciné de sa pampa, parachuté en pleine ville, dans une ambiance laïque, coincé dans une discipline rigide, perdu au milieu de compagnons qui ne poussaient pas très loin la délicatesse: il se sentit comme un poisson hors de l'eau, et pleura. A son père venu le trouver il déclara: "Jamais je ne m'habituerai ici". Alors le grand Cacique alla frapper très haut, à la porte d'un personnage qu'il avait connu quelques années auparavant lorsqu'il était président de la nation argentine, et qui avait été très bon pour lui: *Luis Sáenz Peña*. Il exposa les faits. Cet homme de cœur prit alors sa belle plume et rédigea une lettre qu'il chargea don Manuel de porter au destinataire:

"R. P. supérieur du Collège salésien, don José Vespignani... Je vous envoie le cacique Namuncurá, venu me trouver pour que je lui facilite le moyen d'éduquer selon les principes religieux son fils de onze ans... L'intérêt que je porte à ce cacique et à sa tribu m'a décidé à vous demander de recevoir ce garçon en votre collège pour son éducation. Me souvenant que l'Institution salésienne a tant fait pour la civilisation des indigènes du Sud, je vous serai très reconnaissant si vous daignez tenir compte de ma recommandation... Luis Sáenz Peña, 14 septembre 1897"¹.

Le cœur du vieux cacique bondit de joie: les salésiens, il connais-

¹ Texte complet de cette noble lettre en R. ENTRAIGAS, *El mancebo de la tierra*, p. 45. L'imposant Collège Pie IX existait depuis vingt ans, fondé dès 1877 dans le quartier d'Almagro. Encore aujourd'hui il est en pleine prospérité. Les autres citations que je fais des lettres de Zéphyrin sont tirées de ce même ouvrage.

sait! à travers le bon et cher don Milanesio et d'autres missionnaires de passage à Chimpay. Il courut au collège.

La Providence voulut qu'en ces jours-là s'y trouvât le vicaire apostolique de la Patagonie, Mgr *Cagliero*. Informé, Monseigneur, qui avait entendu Don Bosco lui prophétiser qu' "un jour les indios viendraient spontanément à lui", répondit au P. Vespignani qu'il fallait immédiatement accepter le fils et aussi bien le petit-fils du cacique. Le 20 septembre donc, l'ancien roi de la pampa, sa petite escorte et les deux futurs étudiants se présentaient au collège. Leur arrivée fit sensation. Après un entretien avec Monseigneur et le P. Vespignani, ils furent invités au repas au réfectoire des supérieurs: la fanfare du collège était là pour les accueillir. Les étudiants les regardaient passer, les yeux écarquillés. Le vieux cacique était engoncé dans sa tenue de colonel de cavalerie: képi et pantalons rouges, veston bleu bordé de noir, galons et boutons dorés, une grande épée à la main, le regard fier et pénétrant. Zéphyrin était vêtu de noir, sans être passé chez la couturière: veste un peu trop grande, larges pantalons, chemise et collet blancs, cravate nouée, gauchement sympathique en somme. Après le repas, on tira la photo-souvenir: Monseigneur voulut avoir à sa droite, assis dans un fauteuil, le cacique-colonel, et à sa gauche, debout, Zéphyrin, qu'il tenait par la main. Geste combien significatif: il serait désormais le père spirituel de ce garçon providentiel, et Zéphyrin serait comme l'ange de son épiscopat, le signe des fruits merveilleux de l'action missionnaire auprès des tribus patagones.

Manuel Namuncurá regagna Chimpay consolé, et fier de compter désormais parmi ses amis l'évêque de la Patagonie! Quant à Zéphyrin, il commençait sa vie d'étudiant, à la découverte d'un nouveau monde, fermement résolu à s'y adapter, aidé dès le premier soir par un compagnon qui le suivrait pas à pas, pris en charge avec grande affection par le directeur de sa section scolaire, le P. Guerra. *D'emblée il fut conquis par l'ambiance*: gentillesse des supérieurs, expansivité joyeuse des compagnons (le collège comptait alors 600 garçons: jamais il n'en avait tant vu), aimable curiosité de tous envers lui, chants et musique, exercices de piété à la chapelle: tout cela l'émerveillait et entraînait dans son cœur. Bien sûr, les premières semaines furent difficiles: il ne savait que quelques mots d'espagnol, et surtout la régularité de l'horaire et la discipline le déconcertaient (oh! souvenirs de la pampa!); durant quelque temps il fut incapable de s'aligner dans les fameux "rangs" - les bras croisés! - pour l'entrée en classe ou au réfectoire, et les supérieurs eurent la sagesse de ne pas le forcer. Puis, peu à peu, il fut entraîné dans le rythme commun.

Les compagnons s'étaient attendus à trouver en lui un "sauvageon", rustre et peut-être violent. Leur surprise fut de trouver au contraire un petit homme déjà mûri, un garçon tranquille, au regard vif et doux à la fois, peu loquace mais ne refusant jamais la conversation, sans vanité et d'une simplicité désarmante. En peu de temps il conquiert la sympathie de tous, encore qu'il se soit trouvé quelques insolents ou jaloux pour exploiter son ingénuité ou se moquer de ses bafouillages d'espagnol. Dieu lui accorda le don de *force*, lui permettant d'assumer victorieusement un effort dont nous avons peine à imaginer l'énormité: passer en peu de temps de l'incivilité à la vie sage et sainte d'un collègue salésien!

Du point de vue des *études*, Zéphyrin partait de zéro. Au 1^{er} mars 1898 il entra donc en première élémentaire, et les années d'après il passera régulièrement aux degrés suivants, sauf qu'en 1902, sa dernière année au collège Pie IX, il sautera directement du quatrième au sixième et dernier cours. Il avait soif d'apprendre et il mit toute son ardeur à s'appliquer à ces choses pour lui tout à fait nouvelles: l'analyse, l'orthographe, le calcul, la composition, l'histoire sainte... Mais voilà! même avec la meilleure bonne volonté, sans aucune culture antérieure on ne peut prétendre à des résultats merveilleux. Aux examens de fin de première année, il obtenait 10 sur 10 en application et conduite, 8 sur 10 en catéchisme et en chant et musique, mais pour les autres matières de classe, c'était le désastre. Il fut "recalé", condamné à "repasser" pendant les vacances (nous avons presque tous connu cela): humiliation terrible pour le fils du roi de la pampa! Mais on se demande: les examinateurs ne pouvaient-ils donc être un peu plus compréhensifs? ou craignaient-ils qu'un traitement de faveur ne soit pas apprécié par les autres élèves? Heureusement, ce désastre fut l'unique de sa vie d'étudiant; les années suivantes, il passa les épreuves avec succès, jusqu'à obtenir le premier prix de religion et de chant. Car il avait l'âme musicienne et une splendide voix de soprano. Il réussit de même à acquérir une calligraphie étonnante d'élégance et de fermeté, comme en témoignent ses nombreuses lettres (il écrivit sa première lettre sept mois après son entrée au collège).

À la fin de cette première année, comme pour le soutenir en l'humiliation qu'il allait subir, il fut admis à l'immense grâce de la *première communion*, tant désirée, préparée avec soin par une retraite et par la première confession. Signe incontestable du sérieux de cette préparation: une démarche de réconciliation auprès d'un camarade avec lequel il s'était brouillé après une altercation et une empoignade sur la cour de récréation; geste héroïque en vérité de la part du fils du grand cacique!

La première communion eut lieu le 8 septembre 1898, marquée par une ferveur “de séraphin”, disent les témoins: sous le signe de la Nativité de la Vierge, Zéphyrin entreprenait une nouvelle étape de sa montée spirituelle. La communion fréquente, puis quotidienne serait désormais sa force et sa plus grande joie. Un an plus tard, le 5 novembre 1899, à l’âge de 13 ans, il recevait aussi le sacrement de la confirmation.

2. L'appel à la vie salésienne et au sacerdoce

Eucharistie et confirmation déclenchèrent en Zéphyrin le désir explicite de l’apostolat. Dès l’année 1900, son très aimé directeur le P. Guerra, auquel il s’ingéniait à rendre service, lui confia la charge de catéchiste et animateur d’un groupe de garçonnetts du patronage dominical. En cette année de ses 14 ans se fit jour en lui le projet non plus seulement de “faire du bien” aux gens de sa race, mais de devenir *prêtre salésien*, comme don Milanesio, pour lui porter la lumière de l’évangile et la grâce de la conversion: “Un jour, quand je serai grand, écrivait-il alors à l’un de ses supérieurs, j’aiderai Mgr Cagliero à convertir les Indiens. Les pauvres qui habitent là-bas ne savent pas que Dieu existe, ils ne savent pas que Jésus-Christ a versé son sang pour nous sauver... Nous devons prier pour qu’ils se sauvent...”. Il se sentait donc appelé, et l’idéal du *da mihi animas* commençait de prendre possession de lui. Il fut admis dans la “Compagnie du Petit Clergé” et plus tard, dans celle plus exigeante du Saint-Sacrement; lorsqu’il revêtait avec quelle joie la soutane pour les cérémonies, il rêvait et se voyait déjà prêchant parmi les siens; et son emploi d’aide-sacristain développait en lui l’amour de l’Eucharistie.

Mais sans attendre davantage, il prêchait déjà parmi ses compagnons par la fascination de ses vertus évangéliques: “doux et humble de cœur”, serviable et pacifique, pur et joyeux (“la pureté et la joie lui sortaient des yeux”, disent les témoins). Plusieurs d’entre eux ont affirmé lui devoir leur vocation sacerdotale. Ce garçon, sûrement, était inspiré et guidé par l’Esprit.

A l’époque des vacances, Zéphyrin ne retournait pas en famille, mais allait se détendre aux environs de Buenos Aires dans une école agricole salésienne. Aussi son père venait-il de temps en temps lui faire visite au collège. Depuis 1900, la tribu n’habitait plus à Chimpay: le gouvernement argentin, franchement déloyal, l’avait délogé et obligée à se retirer vers la frontière de la Cordillère des Andes, à San Ignacio,

près du lac Aluminé (non loin de Junín de los Andes, là même où Laure Vicuña était alors élève des sœurs salésiennes). Le vieux cacique rêvait toujours de voir son fils, les études achevées, venir assurer sa glorieuse succession. Au cours de la dernière année, il se présenta un beau jour au collège: "Je viens chercher mon fils. Je veux en faire mon secrétaire, mon interprète et mon lieutenant". Moment de tempête! Zéphyrin, qui avait toujours eu pour son père une extraordinaire affection, ne savait que répondre ni comment s'expliquer. Il pleurait et priait. Le P. Vespignani, consulté, jugea prudent de ne pas heurter de front le vieux cacique. Il réussit à le convaincre qu'il n'était pas sage de prendre une décision sans avoir entendu l'avis du protecteur de Zéphyrin, l'ex-président Sáenz Peña. Et celui-ci sauva la situation une deuxième fois. Il expliqua à don Manuel que le plus grand honneur qui pouvait lui échoir était d'avoir un fils prêtre et que le plus grand service que celui-ci pouvait rendre à sa tribu était de revenir chez elle comme "son" missionnaire. L'autorité et la grande bonté et sagesse de ce saint homme triomphèrent de l'opposition du cacique: sans enthousiasme, mais avec décision, celui-ci donna son accord à la poursuite de la vocation sacerdotale de son fils, et rentra chez lui, déçu, peut-être aussi avec une lueur d'espérance. Quant à Zéphyrin, il courut à la chapelle prier et pleurer devant le grand tableau de Marie Auxiliatrice, se souvenant que Jésus avait dit: "Qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi". Oui, il serait digne de Celui qui l'avait appelé.

L'un des événements de la dernière année (novembre 1901) fut la célébration solennelle des 50 ans de vie salésienne de Mgr Cagliero. En deux séances académiques, en présence des plus hautes autorités, Zéphyrin fut le porte-parole des élèves du collège. Son discours déclencha l'émotion et l'enthousiasme général, au point que Monseigneur et l'ex-président Sáenz Peña se levèrent pour aller l'embrasser... Il ne tirait jamais vanité de ces démonstrations pourtant exceptionnelles.

Au début de 1902, Monseigneur entreprenait une grande mission prêchée à toute la région des Andes patagoniques. En mars, il montait de Junín de los Andes (où il avait rencontré Laure Vicuña) jusqu'à San Ignacio, heureux de connaître enfin la tribu araucane. Il y resta cinq semaines, pasteur comblé de consolation: toutes les familles furent évangélisées, il y eut quantité de baptêmes, de confirmations, de mariages. Événement sensationnel: le vieux cacique, âgé de 86 ans, fit sa première communion et reçut la confirmation! C'est alors que Monseigneur l'informa d'un projet auquel don Manuel donna son

accord: conduire un jour Zéphyrin en Italie pour perfectionner ses études et mieux soigner sa santé.

Car l'adolescent de 16 ans avait donné les *premiers signes de faiblesse et de menace de la tuberculose* (les Blancs avaient depuis longtemps affaibli la forte race indienne en lui distribuant l'alcool à profusion). Une toux méchante commençait de le secouer, et les premières hémoptysies étaient apparues. Il obtint son diplôme de fin d'études avant de pouvoir terminer la dernière année: inquiets, les supérieurs l'envoyèrent respirer un air plus pur à l'école agricole de Uribelarrea, là où déjà il avait passé les vacances antérieures. Il y resta plusieurs mois. Fin décembre, il regagna Buenos Aires pour y faire *ses adieux*, car Mgr Cagliariro avait pris la décision de l'envoyer à Viedma au titre d'aspirant salésien pour y commencer les études secondaires en un climat plus favorable. Viedma étant son siège de vicaire apostolique de la Patagonie, il aurait Zéphyrin tout près de lui et pourrait suivre de près l'évolution de la santé et de la vocation de cet adolescent qu'il avait pris en très spéciale affection et qui de plus en plus lui apparaissait comme un don singulier de la Providence et le fruit le plus merveilleux de son action missionnaire.

3. Un an et demi d'études secondaires au Collège St-François de Sales à Viedma, 1903-1904 (à 17-18 ans)

Viedma, chef-lieu de la Région du Rio Negro, se trouve sur la rive droite du fleuve Rio Negro, à 30 km de son embouchure, et à 800 km au sud de Buenos Aires. En face, de l'autre côté du fleuve, est située la ville de Carmen de Patagones. Zéphyrin fit ce long voyage par bateau, en de bonnes conditions, et débarqua à Viedma début février 1903, grand adolescent de 16 ans et demi. On l'attendait au "Collège St-François-de-Sales d'Arts et Métiers". Ce "collège", fondé six ans plus tôt, était en fait, comme l'indiquait son intitulé complet, une école d'apprentissage florissante. Mais Mgr Cagliariro, qui y avait sa résidence, venait d'y adjoindre un petit groupe d'*aspirants à la vie salésienne*, le premier en Patagonie, espoir de tout l'avenir missionnaire! Ils étaient une quinzaine, confiés à une équipe d'éducateurs de première qualité: le P. Vacchina, directeur, d'une bonté séduisante, le P. Alonso, jeune salésien de 29 ans, plus directement chargé du groupe, et l'abbé Regueira de 19 ans, d'origine andalouse, avec lequel on ne risquait pas de s'ennuyer. La première grande grâce que reçut Zéphyrin à Viedma fut précisément de se trouver dans une ambiance plus intensément

salésienne qu'à Buenos Aires, de pouvoir vivre une vie de famille plus intime et plus épanouissante où régnaient l'amour fraternel et la joie. C'est alors qu'il devient lui-même *salésien dans l'âme*, assimilant sans effort toutes les valeurs humaines et surnaturelles de l'esprit salésien. C'est alors qu'il s'attache à la Congrégation comme à sa vraie famille, s'intéressant à son histoire, à ses grandes figures, à son apostolat multiple, appelant Mgr Cagliero son "deuxième père", trouvant dans son cœur des trésors d'affection pour ses supérieurs, manifestés en particulier dans les nombreuses lettres qu'il leur adressait, débordantes d'une vraie tendresse filiale et d'une reconnaissance infinie. C'est alors enfin qu'il découvre vraiment Dominique Savio, lisant et relisant sa vie : il le prend désormais pour idéal et pour modèle.

On comprend alors sa réaction lorsque son vieux père Manuel, revenant à la charge, fit des démarches réitérées pour l'emmener au moins une fois revoir sa famille dans la lointaine Cordillère : voilà six ans qu'il l'avait quittée ! et puis qui sait si le vieux cacique n'espérait pas en sourdine qu'il réussirait à le faire rester définitivement parmi les siens ? De source sûre on connaît *au moins trois* de ces tentatives. Alors que Zéphyrin venait de partir pour Viedma, trois membres de sa famille, ignorant ce départ, arrivaient à Buenos Aires pour l'emmener avec eux. A la fin de la première année scolaire, se présentait à Viedma un de ses frères, mandaté par don Manuel, et plus que maladroitement il essayait de le convaincre en lui parlant ... des filles ! Enfin peu avant son départ de Viedma, on vit paraître un jour au collège le vieux cacique lui-même, têtue dans ses projets. Zéphyrin l'entoura de grande affection, mais sa réponse ferme fut : "Non ! Je reviendrai, mais comme prêtre". Comment entreprendre un si long voyage inconfortable en l'état de santé où il se trouvait alors ? Et surtout il craignait de retomber dans un milieu si étranger à sa vocation et d'avoir à subir d'intolérables pressions. Le petit prince de la pampa ne fut pas moins ferme dans la défense de sa vocation que ne l'avait été quelques années auparavant l'autre prince de Pologne, don Auguste Czartoryski, devant les tentatives désespérées de son père Ladislas.

A Viedma, donc, Zéphyrin se livra avec ardeur aux études. Il ouvrit la grammaire latine et *Cornelius Nepos*. Bientôt il se rangea parmi les meilleurs élèves, non pas qu'il eût une intelligence brillante, mais il s'appliquait avec une énergie sans faille. Il était le meilleur des compagnons, admiré et aimé de tous, et un certain ascendant lui permettait d'être un animateur et même un conseiller fraternel. Il aimait à chanter, à jouer du pipeau, et sa belle voix résonna jusqu'au jour où un crache-

ment de sang vint interrompre son solo. Il apprit à ses compagnons à fabriquer des flèches et à tirer à l'arc, il s'était même initié à des jeux de prestidigitation. Quand le groupe, les jours de congé, s'en allait jusqu'à l'école agricole voisine, il enfourchait un cheval et avec un plaisir fou se mettait à galoper sans bride ni selle, sous les yeux ébahis de tous les assistants...

Mais ce qui frappait le plus chez ce garçon encore si vivace, c'était, par contraste, son recueillement aux heures de prière, sa piété eucharistique, tout son comportement qui le manifestait comme absorbé en Dieu. Pour sa plus grande joie, il avait été nommé aide-sacristain à l'église paroissiale qui jouxtait le collège, et il écrivait à ce sujet: " Ici à Viedma, on m'a confié la douce charge de sacristain du collège, charge vraiment enviable, puisqu'il est si beau d'être tout près de Jésus, prisonnier de notre amour dans le saint Tabernacle... Je goûte la douceur de l'amour de Jésus " (lettre du 28 juillet 1903). Il aurait vraiment pu dire comme Domininique Savio: " Mes incomparables amis sont Jésus et Marie ".

Il trouvait là sa force et sa joie, face aux épreuves qu'il traversait: une certaine solitude à partir du moment où ses compagnons passèrent dans une autre maison à Carmen de Patagones sans qu'on lui permette de les suivre, à cause de sa santé, et puis précisément son affaiblissement et le progrès irréversible de sa phtisie. Il était pourtant bien suivi et soigné par un salésien médecin, le P. Evasio Garrone, fondateur de l'hôpital San-José de Viedma. A l'infirmerie, où il prenait ses repas pour une meilleure alimentation, il rencontra bien des fois un jeune coadjuteur infirmier Artémide Zatti, un autre futur saint salésien dont nous parlerons plus tard. Vers la fin de l'année, il dut réduire jusqu'à un minimum ses heures d'études et passer une partie de ses semaines alité. Il offrait ses souffrances, pacifié et courageux, sans jamais perdre l'espoir de guérir un jour. Le 12 février 1904, il assista, heureux et triste à la fois, à la prise de soutane des douze premiers novices de la Patagonie ..,

Ses horizons ne tarderaient pas à changer. En effet, le 18 avril, le pape Pie X nommait Mgr Cagliero archevêque titulaire de Sébaste et *le rappelait définitivement à Rome*. Le pionnier des missions salésiennes en Argentine se voyait contraint d'abandonner sa seconde patrie, où il avait œuvré pendant près de trente ans! Mais il vit là l'occasion de réaliser le projet qu'il avait conçu pour Zéphyrin: l'emmener avec lui en Italie, nourrissant l'espoir (et hélas aussi l'illusion) qu'il y trouverait un contexte bien meilleur pour les soins à recevoir et pour les études à continuer.

Après de solennels adieux mêlés de larmes, Monseigneur quittait Viedma le 6 juillet 1904, accompagné du P. Garrone (le médecin) délégué au 10^e Chapitre général de Turin, et de Zéphyrin. Par étapes, ils arrivèrent le 12 juillet à Buenos Aires, où les scènes d'adieu pleines d'émotion se renouvelèrent. Ce jour-là, Zéphyrin écrivait à son supérieur de Viedma: "Que je puisse revenir avec la santé et la soutane!". Hélas, aussi bien Monseigneur que Zéphyrin ne reverraient plus jamais la terre de Patagonie!

Le 19 juillet, ils embarquèrent sur le transatlantique *Sicilia*, et vingt-deux jours plus tard, après un excellent voyage, ils débarquaient à Gênes (10 août), d'où ils gagnaient Turin. Le 13 août Zéphyrin touchait la "terre sainte salésienne": pour la deuxième fois il découvrait un nouveau monde! Mais n'était-ce pas aussi "son" monde spirituel? Il venait boire à la source, pour accomplir la dernière étape de son chemin de sainteté.

* * *

C) LES NEUF DERNIERS MOIS EN EUROPE: TURIN ET ROME 1904-1905 (à 18-19 ans)

Eût-il mieux valu laisser Zéphyrin dans sa terre natale? Question sans réponse! De toute façon il n'aurait pas récupéré la santé. Le séjour en Europe, en contextes intensément salésiens, lui permit de s'imprégner à fond de l'esprit de Don Bosco, d'accroître ses désirs apostoliques et de s'abandonner plus entièrement à la volonté mystérieuse de Dieu. Dans le délabrement même de son corps, son âme si sensible goûta des joies profondes, celles d'un fils qui se sent bien chez son père, celles d'un frère qui partage l'affection et les réussites de ses frères.

1. Le séjour turinois (13 août - 18 novembre)

Ce qui nous impressionne le plus en lui en ces jours d'arrivée à Turin et par la suite, c'est son *humilité*. Rendons-nous compte: ce grand garçon de 18 ans apparaît aux côtés de Mgr Cagliero, traité en fils privilégié, et entraîné dans toutes les démonstrations enthousiastes d'accueil du nouvel archevêque. Il devient un personnage, un phénomène, qui attire la curiosité et les regards de tous, supérieurs et élèves de Valdocco, Coopérateurs et journalistes, et jusqu'à des membres de la famille royale. On crie non seulement: "Vive Monseigneur!", mais

aussi: "Vive le petit prince de la Pampa! Vive Namuncurá! Il fait l'objet d'attentions spéciales, jusqu'à manger à la table des supérieurs du Conseil général... Tout autre que lui aurait senti monter en lui des bouffées de vanité et d'orgueil et se serait complu dans ces marques d'admiration et presque de vénération. Or Zéphyrin, par grâce singulière, resta toujours *simple* comme la colombe, étonné et gêné d'attirer ainsi les regards, mais aussi bien restant aimable avec tous. Reconnaissons ici un des traits les plus admirables de sa figure spirituelle.

Il connut des moments d'intense émotion, accompagnée d'abondantes larmes: sa première visite au Recteur majeur don Rua, sa première visite au sanctuaire de Marie Auxiliatrice, devant le grand tableau de la Madone au bleu manteau (il viendra la prier des dizaines et des dizaines de fois), sa présence à la fête de l'Assomption avec chants, musique, illumination, une foule impressionnante: "La cérémonie du soir m'a semblé un vrai paradis terrestre", écrira-t-il le lendemain à Viedma; enfin sa visite à la tombe de Don Bosco à Valsalice, avec Mgr Cagliero, et le rare privilège d'assister à l'ouverture de son cercueil.

Le 22 août, il écrivait à son père: "Mon très cher Papa... Ne vous préoccupez pas de moi. Je suis toujours avec Mgr Cagliero, votre bienfaiteur et ami. Du côté santé, je me sens bien, grâce à Dieu et à la très sainte Vierge Auxiliatrice. Les pères ici me traitent fort bien, spécialement don Rua qui m'aime beaucoup. Soyez tranquille et toujours joyeux"; et ce même jour à un missionnaire des Andes: "J'ai toujours près de moi un médecin qui soigne ma santé, le P. Garrone que vous connaissez bien".

Mais le grand événement de cette première période fut la descente à Rome avec Monseigneur et un groupe de trente-trois salésiens capitulaires ou missionnaires. Il y resta neuf jours (19-28 septembre), visitant les basiliques, le Colisée, les catacombes... Le moment culminant fut, le 27 septembre, la *longue audience* accordée par le pape Pie X, marquée d'une cordialité vraiment exceptionnelle. Zéphyrin l'a racontée en détail à son supérieur de Viedma en une très longue lettre qui mériterait d'être citée tout entière. Après qu'ait été faite une première présentation du groupe, il adressa au Saint-Père un "petit discours" en italien (depuis des semaines il s'était appliqué à l'étude de cette langue), où il évoquait l'histoire récente de sa race et son désir de devenir son évangéliste; vers la fin il tremblait et pleurait. Pie X, qui l'avait écouté debout, le releva, l'embrassa (signe de son émotion), et lui dit: "Mon fils ... de tout cœur je te donne ma bénédiction apostolique. Dis à ton papa que le Saint-Père le bénit, lui, toute ta famille et toute sa tribu".

Puis Zéphyrin offrit au Pape un splendide tapis en peau de guanaco. Après quoi, délicatesse paternelle, Pie X invita tout le groupe à passer dans son salon privé, où il voulut s'intéresser au travail missionnaire de chacun des salésiens présents, distribuant force bénédictions et indulgences. Au moment de sortir, l'évêque-assistant de l'audience fit signe à Zéphyrin: "Le Saint-Père t'appelle": c'était pour lui remettre une précieuse médaille d'argent, commémorative des 25 ans de la définition du dogme de l'Immaculée. Prenant congé, il reçut encore une caresse et un sourire... Comment imaginer la joie bouleversante du fils de la pampa après ces trois quarts d'heure de rencontre avec le vicaire du Christ? "Jamais je n'oublierai ce jour de bonheur!", écrira-t-il. On le comprend: ce jour était sans doute le *sommet de sa vie*, la certitude acquise que son plus grand désir serait exaucé; même sans lui, l'évangélisation de son peuple progresserait sous le signe de la bénédiction du successeur de Pierre.

De Rome il remonta à *Valdocco* (mais pourquoi ne pas le laisser à Rome, alors qu'en octobre Turin est livrée au froid et au brouillard?). Il s'agissait cette fois de se remettre à l'étude. On envoya ce grand étudiant de 18 ans suivre le cours de première gymnasiale qu'il avait pourtant déjà suivi à Viedma, condisciple d'une troupe volage de gamins de 12 ans. C'est que, voilà, il devait perfectionner son italien! Il accepta sans broncher, serein, souriant, accomplissant minutieusement sa tâche. Il eut la chance d'avoir un excellent professeur, le P. Jean Zuretti, jeune prêtre de 24 ans, qui le prit en affection et lui dédia chaque jour une heure de leçon privée. En novembre il écrivait à Viedma: "Pour la santé, je vais assez bien et j'ai même engraisé! Il n'y a que cette toux qui ne veut pas s'en aller, qui me gêne et à qui je dois faire la guerre". Ses moments de plus grand bonheur, c'était l'eucharistie quotidienne et la prière extasiée devant le grand tableau de Marie Auxiliatrice, sur les traces de Dominique Savio: "Mes amis seront Jésus et Marie". Ses études à Valdocco durèrent à peine un mois. Le 19 novembre, il descendait sur Rome avec Mgr Fagnano pour la dernière étape de sa vie, une brève étape de cinq mois et demi (quatre mois au collège de Frascati et un mois et demi dans un hôpital de Rome).

2. Le séjour romain; la sainte mort (19 novembre 1904 - 11 mai 1905)

Le collège choisi pour Zéphyrin par Mgr Cagliero fut celui de *Villa Sora* à Frascati, à 25 km de Rome, dans les fameux "Castelli romani",

depuis des siècles lieu de villégiature des Romains (Cicéron y écrivit les *Tusculanes*). C'était une vieille demeure seigneuriale du 16^e siècle, achetée par les salésiens en 1896 et convertie en lycée classique; elle manquait donc des commodités d'un bâtiment moderne, même si le lieu était salubre et d'une grande beauté, au milieu des vignes et des oliviers, et dominant la capitale. Pauvre Zéphyrin! ces quatre mois de collège ne furent vraiment pas drôles pour lui! Et ce qui alors brilla le plus en lui, ce fut sa *patience héroïque*, que seule explique une communion profonde à Jésus crucifié: jamais une plainte, jamais une prétention à être mieux traité, toujours un visage serein et accueillant. Une chose alors nous étonne: les supérieurs ne comprirent pas - ou furent insuffisamment informés - que ce grand garçon affaibli avait besoin de soins particuliers. Il fut mis au régime le plus commun. En classe il fut, comme à Valdocco, admis au cours de première année parmi des mômes de 12 ans (toujours le fameux italien!), où d'ailleurs son application lui permit de décrocher la seconde place. Son âge, son origine, ses difficultés de langue et sa maladie même contagieuse le tenaient dans une certaine solitude, encore qu'il fût respecté et aimé de tous: "L'unique ami qui m'est proche, écrira-t-il, c'est Mgr Cagliero, mon 'patron'!".

Aussi sa santé ne fit-elle que décliner. Il eut encore la grande joie d'assister, émerveillé, à la grand-messe solennelle du 8 décembre dans la basilique Saint-Pierre de Rome. Puis, à partir de janvier, il dut passer une partie de ses semaines alité, déchiré jour et nuit par la toux. "Il me rappelait, écrit le supérieur du collège, la figure douloureuse de don Beltrami". Chose curieuse, lui revint alors le souvenir de sa mère Rosario: il lui adressa une belle carte postale, en termes regorgeant d'affection.

Le maintenir au collège, mal soigné, n'avait plus de sens. Les supérieurs décidèrent de le transférer dans un hôpital; le 28 mars il entra à l'hôpital des *Frères hospitaliers de Saint Jean de Dieu* (appelés en Italie *Fatebenefratelli*) sur l'île du Tibre⁴. Il ne devait y rester qu'un mois et demi, suivi et soigné par un excellent médecin ... mais il était bien trop tard! En ce nouveau contexte, il continua d'étonner tout le monde par son esprit de prière et son inaltérable patience: "Si tous les malades étaient comme lui, disaient les frères infirmiers, l'hôpital deviendrait un paradis!". Il prit souci d'aider et de consoler un adolescent qui occupait la même chambre que lui.

⁴ Il existe encore aujourd'hui, modernisé et florissant ... Je le connais bien, car j'y ai été opéré deux fois, et fort bien soigné!

Vingt jours avant de mourir, il écrivit à son père Namuncurá sa dernière lettre. Il l'informait de sa nouvelle situation, des soins reçus, et ajoutait : " Dans deux semaines je quitterai cet hôpital pour aller dans un autre hôpital au bord de la mer (il y avait eu en effet un projet de l'envoyer près de Naples). Quand je serai mieux, je me préparerai à retourner à Buenos Aires et, de là, à Viedma... Très cher Papa, je demande votre paternelle bénédiction et je vous embrasse ". Se faisait-il illusion à ce point ? Cela semble bien difficile ! Plutôt il voulait épargner à son père la douloureuse nouvelle de la réalité et lui faire espérer encore son retour !

Il mourut en toute paix à l'aube du 11 mai, assisté de son inoubliable " père ", Mgr Cagliero, qui, à son chevet, signifiait la présence de toute la terre de Patagonie ! Plongé dans la douleur certes, il rendait grâces aussi à Dieu pour avoir suscité en cette terre ce " lys de la pampa " (comme on aime à l'appeler en Argentine), cet autre Dominique Savio à la peau basanée, qui lui aussi avait voulu " se faire saint ", mais en un contexte autrement plus dramatique !

3. Après la mort

Les funérailles eurent lieu le lendemain, solennellement, en la basilique du Sacré-Cœur, d'où le corps fut transporté au grand cimetière de Rome, le *Campo Verano*. Dix ans plus tard (6 mai 1915), ses restes seraient exhumés et placés dans une urne de zinc. Quand Mgr Cagliero porta la nouvelle de la mort de Zéphyrin au pape Pie X, celui-ci répondit : " C'était une belle espérance pour les missions de la Patagonie. Mais maintenant il sera leur meilleur protecteur ", présage d'une future béatification !

A Buenos Aires et à Viedma, ce fut la consternation. Le directeur du collège Pie IX fut chargé d'aller à San Ignacio dans les Andes communiquer à la famille la terrible nouvelle : alors le vieux cacique vint s'asseoir sur le seuil de sa paillote et pleura longuement. Quelque temps après, lui-même descendait à Buenos Aires, et, à la fin du repas que lui offraient les supérieurs du collège, il se leva pour exprimer ses sentiments en un discours d'une étonnante noblesse chrétienne : " J'ai ressenti profondément la mort de mon cher fils loin de la patrie, sans avoir la consolation de l'embrasser et de lui dire adieu. Mais je me console en pensant que Mgr Cagliero, mon inoubliable ami, l'a fait pour moi. Résigné en ma douleur, soumis aux dispositions de Dieu, je n'ai que des paroles de reconnaissance envers les salésiens pour le bien

qu'ils ont fait à ma tribu et en particulier pour l'éducation donnée à mon cher fils...". Il y eut un long applaudissement. Le vieux cacique devait mourir en paix trois ans plus tard, à 92 ans.

Mais la Patagonie réclamait son enfant. Vers la fin de 1924, don José Vespignani, alors membre du Conseil général de la Congrégation salésienne, portait les restes de Zéphyrin en forme tout à fait privée jusqu'en Argentine. Ils y furent placés à *Fortín Mercedes* sur le Rio Colorado, dans la petite chapelle de l'ancien fort, témoin des luttes dramatiques entre Araucans et soldats argentins. Tout à côté s'élèvent une école d'aspirants à la vie salésienne et un majestueux sanctuaire dédié à Notre-Dame Auxiliatrice. Des foules de pèlerins viennent prier sur cette tombe de Zéphyrin, qui a conquis l'affection de toute l'Argentine⁵.

Le 31 janvier 1936, le cardinal Pacelli, futur Pie XII, bénissait dans la basilique Saint-Pierre de Rome la statue monumentale de don Bosco, placée, parmi les statues des fondateurs d'ordres, dans la niche qui surplombe le vénérable bronze de l'apôtre Pierre. Le sculpteur Canonica a voulu mettre à la gauche de don Bosco deux figures de jeunes: Dominique Savio et notre Zéphyrin encore enfant, vêtu en petit indien. Les trois personnages ont le regard tourné vers l'autel de la Confession: maître et disciples ont mis au centre de leur vie l'amour de l'eucharistie et le service de la foi! Au ciel Zéphyrin doit être bien content de se trouver ainsi dans Saint-Pierre, lui qui a tant aimé et vénéré le Pape!

Entre 1944 et 1947 vinrent déposer quarante témoins en vue du procès de béatification, qui fut officiellement introduit à Rome en 1956. Le 22 juin 1972, le pape Paul VI signait le décret sur l'héroïcité des vertus de Zéphyrin, désormais *vénérable*.

4. Une étonnante triade de saints élèves salésiens

Permettez-moi une confiance: ce n'est pas sans émotion que j'ai écrit ces pages, tellement la destinée de Zéphyrin tient de l'extraordinaire. D'autant plus qu'une autre réflexion vient ici s'imposer. Zéphyrin mourut à presque 19 ans (il les aurait eus quatre mois plus tard). Quinze mois plus tôt, à Junín de los Andes, non loin de la résidence des Namuncurá, s'était éteinte à l'âge de 13 ans une élève des Filles de Marie Auxiliatrice, *Laure Vicuña*, après avoir offert sa vie pour la conversion de sa mère. Arrêtons-nous ici un dernier instant.

9 mars 1857: *saint* Dominique Savio meurt à Mondonio à l'âge de

⁵ Moi-même j'ai eu la grâce d'aller y prier le 18 juillet 1976.

15 ans. 22 janvier 1904: la *bienheureuse* Laure Vicuña meurt à Junín de los Andes à l'âge de 13 ans. 11 mai 1905: le *vénérable* Zéphyrin Namuncurá meurt à Rome à l'âge de 19 ans. Trois élèves des écoles salésiennes, trois grands chefs-d'œuvre du Système préventif, présentés à toute l'Eglise comme modèles et inspirateurs de sainteté juvénile! Avons-nous jamais réfléchi à ce *don prodigieux* que le Seigneur a daigné faire à notre Famille, et que les autres familles religieuses peuvent bien nous envier? Ce qu'il faut en effet souligner, c'est que l'idéal *salésien* traverse totalement ces trois jeunes saintetés. Dans le faisceau de leurs vertus héroïques émerge un trait commun, une vertu majeure: le sens du *da mihi animas*, le souffle missionnaire, la perception vive de la nécessité du salut pour tous les hommes. Dominique a brûlé du désir de convertir *Valdocco* en un lieu de ferveur, Laure du désir de convertir *sa mère*, Zéphyrin du désir de convertir *son Peuple*. Leur amour de Dieu s'est souverainement exprimé dans cet amour du prochain qui travaille à lui apporter le bien suprême de la grâce et de la communion avec Dieu jusqu'à la vie éternelle. Cette petite sœur, ces deux jeunes frères nous ramènent au centre de notre vocation salésienne! Ce qu'ils ont réalisé en si peu d'années, essayons de le réaliser dans les longues années que le Seigneur nous accorde, et tâchons d'en insuffler le désir aux jeunes que le Seigneur nous envoie!

Quant à Zéphyrin, nous espérons qu'il sera un jour, lui le fils du dernier cacique de la Pampa, le premier saint de l'Argentine.



La bienheureuse LAURE VICUÑA, élève salésienne

Une rose des Andes :

la bienheureuse LAURE VICUÑA, élève salésienne
(1891-1904)

En présentant la figure de la plus petite sœur de notre Famille, Laure Vicuña (prononcer Vicougna), nous ne quittons pas la région de la Cordillère des Andes où s'est déroulée l'histoire de la tribu des Namuncurá. Zéphyrin et Laure sont les témoins et la preuve la plus éclatante de l'extraordinaire courant d'authenticité évangélique suscité par la générosité des premiers missionnaires, salésiens et sœurs salésiennes, en cette région d'Amérique Latine. Vingt ans à peine après leur arrivée, la semence d'évangile et de salésianité qu'ils ont jetée en ces rudes terres mûrit et s'épanouit en ces deux fleurs merveilleuses de sainteté juvénile : les Argentins aiment à appeler Zéphyrin "le lys de la pampa" et Laure "une rose des Andes". Ils ont vécu à la même époque : Zéphyrin a rencontré les salésiens en 1897 à l'âge de 11 ans et est resté sept ans avec eux ; Laure a rencontré salésiens et salésiennes en 1900 à l'âge de 9 ans et est restée à leur contact pendant quatre ans. Ils sont morts à 15 mois de distance, Laure en 1904, Zéphyrin en 1905. Tous les deux, certes privilégiés de la grâce, ont entrepris la route de la sainteté à partir d'une situation familiale dramatique, et ils ont cheminé dans le contexte apparemment banal d'une vie d'étudiant et d'écolière, et rien de plus. Déconcertant en vérité ! Mais dans leur cœur, sous le soleil de la grâce de Dieu, quelle lumière ! quelle intelligence du mystère chrétien, quel élan spirituel, quelle ouverture au don de soi jusqu'à l'offrande pascalle de leur vie l'un pour son peuple, l'autre pour sa mère ! Ils réalisent à la lettre la parole de Claudel : "La jeunesse [et j'ajoute : même déjà l'enfance] n'est pas faite pour le plaisir, mais pour l'héroïsme". Croyons-nous assez aux ressources spirituelles de nos jeunes ? Et croyons-nous assez à la valeur de notre méthode pédagogique ? Car *c'est entre nos mains* que le Seigneur a choisi de faire éclore ces deux candides saintetés, d'ailleurs après nous avoir donné déjà celui qui fut l'inspirateur de Zéphyrin et de Laure, Dominique Savio !

Nous avons donc grand intérêt à connaître l'histoire, à la fois tendre

et tragique, de notre petite sœur Laure: elle est plus belle qu'un roman d'aventures. Elle révèle un destin d'une linéarité parfaite. Comme le dit l'inscription de marbre de sa tombe, à l'institut des sœurs salésiennes de Bahía Blanca, elle est "un poème de pureté, de sacrifice et d'amour filial".

A la fin de mon ouvrage *Avec Don Bosco vers l'an 2000*, j'ai déjà esquissé en huit pages la vie de Laure. Il m'a semblé que ce n'était pas une raison pour ne pas la présenter encore dans ce livre-ci consacré à tous les saints de la Famille. Le récit que j'en ferai sera d'ailleurs beaucoup *plus complet* et corrigera quelques erreurs historiques précédentes.

La vie de Laure se divise clairement en deux périodes:

- jusqu'à 9 ans, elle grandit, avec sa jeune sœur, sous la conduite de sa mère, traversant des péripéties mouvementées et des moments difficiles;
- de 9 à 13 ans, elle vivra (à part les périodes de vacances) en contexte salésien, élève au collège des Filles de Marie Auxiliatrice à Junín (prononcer Younine) de los Andes: elle y réalisera sa rapide ascension spirituelle¹.

A) L'ENFANCE MOUVEMENTÉE D'UNE PETITE CHILIENNE, 1891-1900 (jusqu'à 9 ans)

1. Laure et sa famille

Laura del Carmen a passé les cinq dernières années de sa vie en Argentine, mais elle était chilienne, née de parents chiliens le 5 avril

¹ En ces dernières années, on a beaucoup écrit sur Laure, en diverses langues. Deux salésiens ont apporté une sérieuse contribution. En Italie, don Luigi CASTANO, qui fut postulateur de la cause, a fait paraître: *Tredicenne sugli altari*, nouvelle édition enrichie de deux biographies antérieures, LDC, Turin 1988; appuyée sur la documentation des procès de béatification et des archives centrales FMA et SDB. En outre *Santità e martirio di Laura Vicuña*, éd. FMA, Rome 1990, qui présente en première partie la première *Vie* de Laure, écrite par le P. Crestanello son confesseur et publiée au Chili en 1911. - En Argentine, le P. Ciro BRUGNA a fait paraître *Aportes para el conocimiento de Laura Vicuña*, Buenos Aires 1990, 361 pp. Curé de San Martín de los Andes, tout proche de Junín, il a rassemblé en ce gros et décisif volume une série de recherches (pp. 1-248) et de précieux documents inédits (pp. 249-360) sur les personnages et les épisodes de la vie de Laure. - Enfin sœur Michelina SECCO, FMA, a publié *Donne in controluce sul cammino di Laura*: portraits des éducatrices et de quelques amies de Laure, éd. FMA, Rome 1990, 138 pp. - En français, il n'existe qu'un opuscule et un album illustré publiés par les soins des FMA. Vraiment bien peu!

1891 à la capitale Santiago. L'histoire de ses origines est entourée d'ombre et de mystère, et sur plusieurs points les documents que nous possédons restent contradictoires. En particulier on connaît très peu de choses de *son père, José Domingo Vicuña*. Il était de noble ascendance, et choisit la carrière militaire, jusqu'à devenir capitaine; mais il quitta l'armée après cinq ans de service, car il était mêlé aussi aux soubresauts politiques et à la guerre civile qui secouèrent le Chili en ces années-là. Il semble que, vers 1885, il soit descendu à 500 km au sud de Santiago, dans la région de Temuco, où il rencontra Mercedes Pino. Malgré de nombreuses recherches, on n'a jamais trouvé un acte officiel qui attestât leur mariage tant civil que religieux. Ils cohabitèrent pendant un certain temps, puis se séparèrent on ne sait ni où ni quand ni pourquoi. Laure fut donc une enfant naturelle, et pour cette raison sa demande d'entrée chez les sœurs salésiennes sera plus tard refusée. A-t-elle même connu son père? On l'ignore. En tout cas, au procès de Viedma, sa sœur Amanda affirmera "ne se rappeler absolument rien de lui". La maman n'a jamais signé autrement que Mercedes Pino, comme l'ont appelée d'ailleurs tous les contemporains. Ni elle ni ses filles n'eurent de rapports avec la famille Vicuña. On sait seulement que Domingo et Mercedes habitèrent à Santiago en 1891, année de la naissance et du baptême de Laure le 24 mai à la paroisse Sainte-Anne dont ils étaient reconnus "paroissiens". Après 1891, le père disparaît de la scène. Selon un témoignage tardif, il aurait été assassiné aux environs de Temuco pour des motifs politiques.

Telle fut la triste situation familiale de la bienheureuse Laure, entraînée en quelque sorte dès ses origines dans un mystère de rédemption, soutenue par la puissance de la grâce qui lui donnera ce que la nature lui avait refusé (analogie, on l'a vu, a été le cas de Zéphyrin).

La mère, *Mercedes Pino*, évidemment nous est bien mieux connue, encore qu'on ne sache pas la date exacte de sa naissance (entre 1864 et 1870), probablement à Collipulli près de *Temuco*. Lorsqu'elle donna le jour à Laura, elle avait entre 21 et 26 ans. Redescendue de Santiago à Temuco à la fin de l'année 1891, elle mit au monde sa deuxième fille *Julia Amanda* (qu'on appellera toujours Amanda et plus familièrement *Mandina*) le 22 mai 1892. Elle est toujours apparue aux contemporains comme une personne cultivée, fine et élégante, de bon caractère et sympathique, sachant bien chanter et jouer de la guitare, experte dans le métier de couturière et modiste. Ses faiblesses s'expliquent en bonne part par les situations difficiles dans lesquelles elle s'est trouvée, victime et non vicieuse. Ce fut une femme *courageuse, totalement dédiée à l'édu-*

cation de ses deux enfants. Significatifs sont les jugements que portèrent sur elle Amanda: "J'ai toujours cru que ma mère était une sainte", et le P. salésien Genghini qui fut son confesseur à Junín: "Au ciel seulement nous pourrions évaluer les mérites de Mercedes".

Quant à *Amanda*, de 14 mois plus jeune que Laure, elle apparut très vite comme tout l'opposé de son aînée, tant au physique qu'au moral: noiraude et forte, le visage décidé, vive et espiègle, aimant rire et faire des farces, plus intelligente que sa sœur, heureux caractère non dénué de tendresse. Un peu "évanouie", elle ne s'est pas rendu compte des tragédies de sa famille. Plus tard, encore en un âge avancé, elle se passionnera pour le théâtre, se révélant actrice de talent, et elle mourra à 89 ans! *Laure* au contraire apparaissait tranquille et réfléchi, visage rond, légèrement rosé, grands yeux noirs, sourire aimable mais contenu, cheveux noirs abondants mais toujours peignés. Dès sa naissance elle s'était révélée de santé fragile².

2. Les étapes d'un voyage mouvementé vers l'Argentine, 1899

De la fin de 1891 au début de 1899, Mercedes vécut dans le gros bourg de Temuco sur les Andes, non loin de la frontière argentine, tout occupée à la bonne croissance et à l'éducation de ses filles encore petites. Elle s'y était installée comme couturière; puis bientôt elle ouvrit et géra un modeste magasin de mercerie. Or voilà qu'en mai 1898, survint un fait imprévu qui allait orienter toute la suite de l'existence de la petite famille: *une première rencontre avec les Filles de Marie Auxiliatrice*.

En effet, l'infatigable missionnaire que nous avons rencontré dans la vie de Ceferino Namuncurá, le P. *Milanesio*, avait fondé peu de temps auparavant (1894) une mission salésienne à *Junín de los Andes*, y construisant une chapelle, une maison des missionnaires, un petit orphelinat et une modeste école-externat. Il rêvait de développer cette œuvre promettante, et obtint des supérieurs l'envoi de quelques Filles de Marie Auxiliatrice qui y fonderaient une école de filles et offriraient les prestations domestiques aux salésiens. A la fin de 1897, franchissant la Cordillère, il allait les chercher à Santiago. Il en repartit fin avril, effec-

² Inutile de dire que le portrait "officiel" de Laura, peint en 1956 par l'artiste italien Mario Caffaro Rore, inspirateur de toutes les figurations des années suivantes, est loin de la réalité: il idéalise Laura en en faisant une grande adolescente aux cheveux tombant sur les épaules. C'est très bien: il faut la rendre attrayante aux filles d'aujourd'hui. En réalité, à sa mort, elle n'avait pas achevé sa croissance. Au moment de la reconnaissance de ses restes, elle ne mesurait qu'1,37 m.

tivement accompagné d'une sœur, d'une novice et de deux aspirantes, et fit étape à Temuco. Là le petit groupe fut bloqué et contraint à une attente forcée de *huit mois*, en raison de l'hiver prématuré qui avait couvert la Cordillère de neiges abondantes et rendait la traversée impossible.

Attente providentielle, car il est bien clair que l'équipe salésienne n'allait pas rester les bras croisés. Le P. Milanésio s'offrit comme vicaire de la paroisse, où son zèle fit merveille. Les sœurs mirent sans tarder sur pied un "oratoire" (ou patronage) où affluèrent garçons et filles de la ville, et même un petit collège pour filles pauvres. La population était enchantée, et très particulièrement Mercedes Pino et ses deux fillettes de six et sept ans. Elles furent conquises, et Mercedes ne rêva plus que de pouvoir confier un jour à ces sœurs si sympathiques l'éducation de ses enfants.

Devoir oblige: en janvier 1899 l'équipe salésienne quittait Temuco, à la grande déception de tous, et entreprenait la traversée de la Cordillère par la voie la plus directe, celle *du Sud*. Elle mit douze jours d'aventures pour arriver à Junín (aujourd'hui on fait le trajet en 4 heures de voiture). L'entrée des sœurs montées sur des chevaux fringants fit sensation: femmes, enfants, autorités étaient là pour les accueillir. Et puis on s'attendait à voir des sœurs plutôt âgées, or elles étaient jeunes: sœur Angela Piai, la future directrice, avait 38 ans, sœur Rosa Azocar 23 ans, les deux postulantes Carmen et Francisca 20 ans. Elles s'installèrent dans la très pauvre maisonnette préparée pour elles. C'était le 29 janvier 1899, fête de saint François de Sales. Et l'œuvre salésienne féminine prit son départ, très humblement, dans la joie...

Or Mercedes avait décidé de quitter Temuco pour oublier son passé argentin peu brillant et pour aller s'installer elle aussi à Junín et confier l'éducation de ses filles aux sœurs salésiennes. La solution la plus simple était de s'insérer dans la caravane du P. Milanésio. Si elle ne le fit pas et choisit la route *du Nord*, beaucoup plus longue, c'est qu'elle voulait passer par son village natal Collipuli, pour y saluer sa famille et régler ses affaires en territoire argentin. Hélas, elle n'imaginait pas les risques et les épreuves d'une si folle aventure, pénible pour elle et plus encore pour ses filles de 7 et 8 ans: au lieu de douze jours, elle mettra ... presque *une année* pour atteindre Junín!

Elle partit probablement fin janvier, se confiant, d'étape en étape, à des caravanes qui partaient vers le nord, composées de commerçants ou de militaires ou de colons qui avaient à peine commencé l'exploitation des immenses étendues encore incultes de la Patagonie (ce n'est qu'en

1883 que le gouvernement argentin avait pris possession de ces territoires jusqu'alors aux mains des tribus araucanes). La première étape en territoire argentin fut *Norquín*, misérable village où elle ne resta que quelques jours. La seconde fut *Las Lajas*, gros village de 1400 habitants, lieu de communication, où elle s'installa pour quelques mois, trouvant du travail et envoyant ses filles aux leçons de catéchisme. C'est là qu'elle rencontra pour la première fois un certain *Manuel Mora*, riche fermier d'une quarantaine d'années, qui exploitait des terres dans la vallée Chapelco toute proche de Junín et avait sous sa coupe de nombreux cultivateurs, des gardiens de troupeaux et leurs familles. Il avait prévu un départ vers Junín pour fin mai : Mercedes lui demanda-t-elle de pouvoir l'accompagner ou lui-même lui en fit-il la proposition ? Toujours est-il qu'elle partit avec lui pour un long et fastidieux voyage de deux mois sur des pistes incommodes, en des paysages désolants, grelottant de froid la nuit. Quelles fatigues pour Mercedes et plus encore pour Laure et Amanda !... Arrivée à la mi-juillet à San Ignacio, à une trentaine de km de Junín, là-même où était installée la tribu des Namuncurá, la caravane fut bloquée par une terrible *inondation* comme on n'en avait jamais vu : neiges abondantes fondant sous une chaleur inhabituelle et pluies diluviennes faisaient déborder les rivières et transformaient les vallées en lacs d'eau et de boue. Mercedes et ses filles réussirent à se réfugier au hameau de *Casas Viejas*, chez un certain Carlos Richter, négociant, qui leur offrit une généreuse hospitalité durant tout un mois, dans l'attente de la décrue. Mercedes prit alors contact avec les sœurs de Junín, hélas empêchées de recevoir dans l'immédiat les fillettes (car toute la mission avait été endommagée par l'inondation) ; et en attendant, elles eurent recours à un ami, personnage influent et homme de cœur, le capitaine en retraite *Mariano Fosbery*. Celui-ci, fin août, reçut les trois voyageuses dans sa grande *estancia* (ou ferme) de *Chapelco*, au sud de Junín, et il fut convenu que Mercedes y serait femme de service. Elles avaient enfin trouvé un peu de tranquillité, au moins pour quelques mois, et mieux encore un contexte de véritable amitié et de vie de famille (les Fosbery avaient quatre enfants).

Ce bonheur hélas fut de courte durée. En fin d'année, de façon tout à fait imprévue, le capitaine reçut l'ordre de reprendre du service à partir du 12 mars suivant à San Martín, où donc il devrait s'installer. Il ne pouvait ni laisser Mercedes à son estancia ni l'accepter dans sa nouvelle demeure. Arrivait donc le *moment crucial* d'envisager un nouvel avenir. Pour les deux fillettes, une heureuse solution se présentait : elles seraient acceptées au collège salésien de Junín. Mais pour elle ? Les fermes des

environs étaient celles de Manuel Mora: elle alla le trouver à Quilquihué, la ferme de beaucoup la plus proche de Junín, et convint avec lui qu'elle travaillerait à son service et qu'il paierait la pension des deux filles. Elle connaissait mal Mora: elle espérait avoir trouvé un protecteur, elle se livrait en fait aux mains d'un tyran qui ferait d'elle sa prisonnière. Son calvaire allait commencer, et sa petite Laure serait sa délivrance au prix même de sa vie.

B) ÉLÈVE AU COLLÈGE SALÉSIEU DE JUNÍN. LE SACRIFIÈ, 1900-1904 (de 9 à 13 ans)

1. Un nouveau milieu très familial

Le 21 janvier 1900, jour de la fête de sainte Agnès, Mercedes et ses filles partaient à cheval de l'estancia Fosbery jusqu'à Junín. C'était encore le temps des vacances, et les cours ne commenceraient que le 1^{er} avril. Mais Mercedes voulait s'assurer au plus tôt de l'entrée de ses filles chez les sœurs, qui acceptèrent de les inscrire. Après quoi, elles s'en retournèrent pour trois semaines dans leur chère estancia.

17 février: *tournant décisif* pour la famille Vicuña. La mère et les filles, sanglotant, firent leurs adieux aux Fosbery, et partirent en charrette vers Junín, emportant tout ce qu'elles possédaient. Passant à Quilquihué, Mercedes y déposa ses propres affaires, et les trois voyageuses poursuivirent la route jusqu'au collège tant désiré. Elles y furent accueillies par le P. Auguste *Crestanello*, directeur-substitut de l'ensemble du collège, et par sœur *Angela Piai*, directrice de la section féminine, au permanent sourire de bonté. En lui présentant Laure, la maman lui dit: "Elle ne m'a jamais causé de peine. Depuis toute petite, elle s'est montrée docile et courageuse". Pour la première fois de leur vie, les deux filles se séparaient de leur mère: Amanda éclata en sanglots, Laure restait triste et pensive. Puis Mercedes, pleine d'espoir, les quitta pour rejoindre la ferme Mora de Quilquihué.

Cadeau de la Providence: dans la soirée de ce même jour arrivaient à la mission, outre le P. Milanésio retour de voyage, *deux nouveaux salésiens*: le P. *Zacarias Genghini*, 30 ans, et un jeune abbé de 19 ans, Félix-de-Valois Ortiz qui sera le confident de Laure et son premier "propagandiste".

Deux choses sont à préciser pour comprendre en quel contexte vont se dérouler les quatre années de présence de Laure en ce nouveau milieu

salésien. Tout d'abord, "Collège" est un bien grand mot pour mériter d'être appliqué à l'école et internat tenu par les sœurs! Il évoque en général aujourd'hui un grand et beau bâtiment, de vastes cours, où affluent des centaines de garçons ou de filles. Pour Junín, en ce pays perdu des Andes, c'est plutôt de *baraque* qu'il faudrait parler! On a peine à imaginer l'*extrême pauvreté et précarité* des bâtiments et des conditions de vie. Quand arrive Laure, le "Collège Marie-Auxiliatrice", péniblement préparé durant l'année précédente, commence seulement à fonctionner pour de bon, et sur bien des points est encore en phase d'installation. C'est peu à peu que le P. Milanesio lui fournira tout le nécessaire en matériel scolaire et de cuisine et de culte, et en ressources alimentaires, au prix de fatigues héroïques, car sur place, à Junín humble village de 300 habitants, on ne trouvait rien! Les bâtiments exigus ne peuvent pas accueillir plus d'une quinzaine d'internes; les classes accueillent aussi une vingtaine d'externes; et le personnel éducatif ne compte que huit personnes: cinq sœurs, deux postulantes et une aspirante. Au total, aux heures de pleine activité, une quarantaine de personnes, et une vingtaine quand les externes sont rentrées chez elles: une *grande famille* en somme! Il en sera globalement ainsi pendant les quatre années de séjour de Laure. Mystère de petitesse, de pauvreté et d'amour généreux, digne de Bethléem, digne du Valdocco des premières années. Laure y puisera en abondance des leçons d'*évangile vécu*, et les vocations y germeront spontanément.

La seconde chose à préciser, c'est que le "Collège Don-Bosco" et le "Collège Marie-Auxiliatrice" formaient *une unique entité éducative* en deux sections, et les constructions elles-mêmes un unique ensemble: bâtiment des pères à gauche et bâtiment des sœurs à droite reliés par une unique chapelle, celle des pères qui servait à tous. Mieux encore: les deux communautés, bien que clairement identifiées, formaient une sorte de grande famille, aux liens très étroits, où régnait l'accord parfait des esprits, des cœurs et de l'action: "un seul cœur et une seule âme" entre frères et sœurs (cinq salésiens et cinq sœurs salésiennes, réduites à quatre à partir de 1902). *Sur le plan de la mission éducative*, les salésiens considéraient le collège des sœurs comme une partie essentielle de leur responsabilité sacerdotale et leur apostolat. *Uniques étaient la direction et l'organisation* scolaires, assumées officiellement par le P. Milanesio ou le P. Crestanello. C'est l'un des deux qui sur l'unique registre inscrivait les nouvelles élèves (après consultation des sœurs, bien sûr), déterminait le prix de pension, fixait l'horaire journalier, la date des examens (qu'il présidait) et des vacances, programmat les activités, organisait les actes

académiques et les séances de théâtre vécus tous ensemble. Les autorités du village ne traitaient qu'avec les salésiens. *Sur le plan de la vie religieuse*, toutes les pratiques de piété se faisaient *ensemble* dans l'église des pères: méditation et messe quotidienne, "mots du soir", bénédictions du Saint-Sacrement, neuvaines, retraite annuelle commune des élèves. Les sœurs avaient certes leur petite chapelle privée, mais uniquement pour la Présence eucharistique et pour l'adoration.

On comprend alors qu'un même et unique esprit profondément salésien animait tout cet ensemble, et que les salésiens intervenaient librement et spontanément pour l'animation spirituelle des sœurs et des élèves. Mes chères sœurs salésiennes, ne vous offusquez pas si j'affirme que la petite Laure a été l'élève et des salésiens et des salésiennes, que sa montée vers la sainteté est due à l'action admirablement conjuguée des deux équipes, même s'il faut reconnaître que l'influence la plus profonde parce que la plus quotidienne et la plus continue est venue de ses éducatrices³.

2. 1900. L'année heureuse. Laura a 9 ans

Dans ce climat familial, Laure et Mandina se sentirent d'emblée à leur aise, ayant trouvé dans les sœurs salésiennes autant d'autres mamans affectueuses, toujours présentes à leurs côtés: sœur *Angela Piai* (italienne), 39 ans, directrice entreprenante et toute bonté; sœur *Rosa Azocar* (chilienne), 25 ans, jeune professe, toujours de bonne humeur, assistante et enseignante de grande compétence et très dévouée; sœur *Luisa Grassi* (italienne), 20 ans, cuisinière et lingère, spécialement chargée des externes; sœur *Marietta Rodriguez* (chilienne), 25 ans, une sœur à tout faire, infirmière et enseignante de catéchisme; enfin, à partir de 1901, sœur *Ana-Maria Rodriguez* (colombienne), 42 ans, d'une extrême sensibilité spirituelle, éducatrice-née, seconde assistante et enseignante de Laure; nous aurons à reparler d'elle, car elle eut sur Laure une influence décisive. En somme, une équipe éducative jeune, enthousiaste, prête à tous les dévouements⁴.

³ Ce n'est qu'en 1907, donc trois ans après la mort de Laure, que les dispositions dra-
stiques du Saint-Siège obligèrent les deux communautés à une séparation rigoureuse, ce dont
souffrirent énormément autant les salésiens que les sœurs salésiennes.

⁴ Les cinq salésiens étaient: le P. *Domingo Milanese*, 57 ans, fondateur et supérieur de
la Mission, souvent sur les routes; le P. *Auguste Crestanello*, environ 40 ans, vice-directeur,
préfet, catéchiste, confesseur, infirmier, artiste ..., personnage clé de la sainteté de Laure; le

De la trentaine de *compagnes* les unes, externes, venaient de Junín ; les autres, internes, venaient des estancias voisines ou des ranchos de la Cordillère, en bonne part petites indiennes, sauvagesonnees bien peu habituées à une vie régulière et aux comportements civilisés. Avec elles Laure sera toujours d'une extrême gentillesse, sans aucune prétention, supportant leurs défauts, prête à rendre service. Mais sa préoccupation majeure allait à sa turbulente petite sœur, dont elle se sentait responsable. Plus tard, Amanda elle-même témoignera : " Elle me donnait des conseils comme une maman plus que comme une sœur, malgré notre peu de différence d'âge ". Conseils pas toujours écoutés : Laure en souffrait et s'impatientait!...

Les deux sœurs entrèrent ensemble en *première élémentaire*. Elles avaient tout à apprendre. Intelligentes toutes les deux, elles progressèrent en savoir sans connaître d'échec scolaire. Notons qu'Amanda, intelligence plus vive, eut souvent de meilleures notes que son aînée. Mais côté " conduite et application ", Laure obtint toujours 10 sur 10, sa sœur jamais ! Parmi les disciplines enseignées tenaient une bonne place la couture, la tenue de maison, le chant (Laure avait une très belle voix), et par-dessus tout le catéchisme, où Laure spirituellement prédisposée trouva ses délices. La leçon passée, elle en savourait le contenu et cherchait comment l'appliquer à sa vie.

Ici se pose une question : à quel moment Laure prit-elle conscience de la *situation irrégulière de sa mère* ? En cette première année d'école, elle n'avait que 9 ans ! Avait-elle déjà réfléchi sur les rapports anormaux entre Mercedes et Domingo Vicuña ? S'était-elle déjà rendu compte du type d'homme qu'était Manuel Mora, avec lequel la petite famille avait fait une bonne partie du voyage de l'année précédente et qui était désormais l'employeur de sa mère ? Il est bien difficile de répondre. Peut-être faut-il lui reconnaître une capacité d'intuition et une maturation d'esprit supérieures à son âge. Toujours est-il que sœur Rosa, son enseignante de catéchisme en cette année, nous a laissé ce témoignage : " La première fois que j'eus à expliquer le sacrement de mariage [sûrement pas avant la fin de l'année], Laure s'évanouit, sans nul doute parce qu'elle découvrit alors que sa maman vivait dans un état coupable ".

P. Zacarias Genghini, 30 ans, infatigable missionnaire de toute la région ; son frère le coadjuteur Edouard Genghini ; enfin le jeune clerc Félix Ortiz, le seul argentin, 19 ans, second personnage clé de la sainteté de Laure.

On peut penser que ce ne fut alors qu'un premier choc, suivi d'une grosse inquiétude. Elle multiplierait sa prière et, aux vacances prochaines, elle supplierait sa mère de trouver le moyen de régulariser sa situation. Dans la simplicité de son cœur, elle était pleine d'espoir... En somme, cette première année d'école à son cher collège avait été heureuse. Même si le drame de sa vie était déjà amorcé...

3. Janvier-février 1901 : vacances à Quilquihué

Dans cette partie de l'hémisphère sud, janvier et février sont les mois de vacances, en pleine chaleur. En janvier 1901, les deux sœurs revinrent donc auprès de leur maman au rancho de *Quilquihué*, à une quinzaine de km au sud de Junín. Pauvres petites filles, venues là pour de pauvres vacances! Leurs seules joies, ce furent la présence maternelle et une certaine beauté de l'ample paysage verdoyant, au grand air, près de la rivière. Pour le reste! une ambiance diamétralement opposée à celle du collège, pas de chapelle, pas d'amitiés, le contact avec des ouvriers, employés, gardiens de troupeaux plutôt grossiers, et surtout la présence de Manuel Mora, encore qu'elle n'ait pas été continue.

Singulier personnage que ce *Manuel Mora*! Il était l'aîné d'une riche et très bonne famille, mais fort différent de ses cinq frères et sœurs avec qui il ne s'entendait pas. Bel homme de 40 ans (Mercedes alors en avait plus ou moins 35), type de gaucho argentin, brillant cavalier, entreprenant, il était non pas propriétaire, mais très riche fermier d'un immense territoire d'élevage de gros et petit bétail et d'exploitation de terres cultivées le long des nombreuses rivières. Il avait construit, disséminées sur ce territoire, une dizaine de fermes-ranchos, points de rassemblement des employés et des troupeaux, entrepôts aussi et magasins pour l'achat et la vente de toute une série de produits. Cette richesse économique faisait de lui un homme connu, respecté et craint dans toute la région. Son lieu propre de résidence était l'estancia de *Caléufu*, beaucoup plus au sud, fort bien installée, et Mercedes sans doute y fit plusieurs séjours, tandis que les autres fermes-ranchos faisaient l'objet de visites et de contrôles. Celle de *Quilquihué* fut certainement l'habitation la plus habituelle de Mercedes, parce que la plus proche de Junín. Elle y travaillait comme cuisinière, vendeuse et autres emplois, sûrement pas très bien logée. Mais elle y gagnait sa vie et la pension de ses filles.

Au bout de quelque temps, la pauvre colombe se trouva prisonnière du "faucon" (c'est ainsi que les gens appelaient Mora) et fut

contrainte à une certaine cohabitation. Elle eut à connaître les humiliations et les brutalités de son patron, homme sans religion ni scrupules, despote violent, vantard et arrogant, débordant d'injures et de grossièretés, encore qu'il ait eu à ses heures des accès romantiques de galanterie et de générosité.

Laure se rendit compte ... et elle comprit l'inextricable difficulté de sa sainte entreprise : convertir et libérer sa mère ! Car ce qui la faisait le plus souffrir, ce n'étaient pas les brutalités extérieures subies, c'était la situation de son âme, loin de Dieu ! Mercedes semblait avoir abandonné la prière ; et elle disait à ses filles : " Vous pouvez prier ; mais quand Manuel Mora est dans les parages, faites-le en cachette, sinon il se mettrait en colère ".

Ainsi se passèrent les vacances, tristement sereines, car Mora ne semble pas s'être livré alors à des éclats d'agressivité.

4. 1901. L'année des enracinements spirituels. Les appuis providentiels. Les amitiés

Le 1^{er} mars, Laure et Mandina rentrèrent au collège, " mon paradis ", disait Laure. Deux événements de grande portée spirituelle vont marquer cette nouvelle année scolaire : la première communion le 31 mai, et l'entrée dans le groupe des " Enfants de Marie " le 8 décembre. Toutefois, avant d'en parler, il nous faut dire un mot des personnes qui intervinrent alors plus spécialement dans la montée de Laure vers les sommets.

Tout d'abord le P. *Crestanello*, son confesseur et père spirituel, dont sœur Angela la directrice résume l'influence en disant : " Il ne se contenta pas d'admirer la beauté de cette âme : *pendant quatre ans il la cultiva avec sagesse sacerdotale et paternité salésienne*". Sa présence continue fut pour Laure un don exceptionnel de la Providence, pour nous aussi d'ailleurs, car il sera son premier biographe. On pense à Don Bosco qui fut de Dominique Savio à la fois le guide spirituel et le biographe. Le P. Crestanello en effet avait reçu de la nature et de la grâce un remarquable ensemble de dons et de vertus ; homme de grande culture, entreprenant, à ses heures maçon et charpentier ou artiste musicien et peintre, excellent organisateur, prédicateur captivant, infirmier à l'occasion, mais surtout tempérament de force et de douceur à la fois, toujours serein, d'une foi robuste et d'une extrême sensibilité spirituelle ; il excellait surtout dans l'art de guider les âmes, compréhensif sans cesser d'être exigeant. Si Laure, qui se confessait à lui chaque semaine, fut comprise, aidée et

constamment soutenue dans son difficile cheminement de sainteté, c'est, après Dieu, à ce grand salésien qu'elle le doit.

Un second cadeau de la Providence, en particulier en cette seconde année de collège, fut la nouvelle arrivée, sœur *Anne-Marie Rodriguez*, celle des sœurs salésiennes qui eut sur Laure l'influence la plus profonde, encore qu'elle ne l'ait connue que durant huit mois, puisque, arrivée à moitié malade, elle mourut d'épuisement avant la fin de l'année, à l'âge de 42 ans. Femme d'expérience (elle était devenue salésienne à 39 ans), maîtresse diplômée, tempérament ardent, elle se donna corps et âme à ses tâches d'assistante, enseignante et catéchiste de la classe de seconde élémentaire. Ses élèves l'adoraient, enchantées de ses talents d'éducatrice, impressionnées par ses vertus: gentillesse, patience, simplicité (sur la cour elle devenait comme une compagne), et surtout amour de Dieu et de Marie qui transparaissait en tous ses gestes et paroles. Laure fut comme fascinée et la prit en quelque sorte comme modèle pour l'avenir. C'est elle en particulier qui la prépara, avec quelle ferveur, à la première communion. Sa mort subite (une péritonite aiguë) acheva de graver dans les cœurs son rayonnant souvenir.

Ce n'est pas tout. Outre cette paternité spirituelle du P. Crestanello et cette maternité de sœur Anne-Marie, le Seigneur fit don à Laure de deux merveilleuses *amitiés fraternelles*. D'abord celle du jeune abbé *Félix Ortiz*, malheureusement ignorée des biographies habituelles. Son séjour à Junín coïncide exactement avec celui de Laure: il est arrivé au collège le même jour qu'elle, et il en repartira deux mois après sa mort pour aller se préparer au sacerdoce; donc *quatre années* d'étonnante amitié spirituelle entre ce jeune clerc de 19-23 ans et cette petite fille de 9-13 ans. Deux choses ont rendu possible cette singulière expérience. D'abord ce que j'ai dit plus haut de l'étroitesse des rapports entre les communautés des deux collèges: officiellement assistant et enseignant au collège des garçons, Félix intervint en fait fréquemment et sous diverses formes au collège des filles, accepté et admiré tant par les sœurs que par les enfants. Ensuite, malgré la différence d'âge, la *profonde affinité spirituelle* entre ces deux âmes, également sensibles aux choses de Dieu, également désireuses de croître dans l'amour et le service de Dieu. Ce fut une amitié réelle parfaitement pure, sans ombre d'équivoque, et c'est pourquoi les salésiens prêtres et les sœurs salésiennes laissèrent le zèle apostolique de ce jeune clerc se déployer librement et produire des fruits abondants.

Une personnalité non ordinaire, ce Félix! De faible santé lui aussi, très sensible, favorisé de dons de musicien, poète, calligraphe, décora-

teur, tenant une bonne plume, la parole facile et attrayante, il était au milieu de ce petit peuple d'élèves l'incarnation de la jeunesse, optimiste, actif et plein d'initiatives, d'une gentillesse et d'une générosité à toute épreuve. Dans les deux collèges il fut l'animateur des associations, l'organisateur des fêtes, l'apôtre fervent de la confession et de la communion fréquentes et des dévotions au Sacré-Cœur et à Marie Auxiliatrice, un éventuel infirmier...

Dès le début, il remarqua les vertus non ordinaires de Laure et en fut impressionné, et de son côté Laure s'affectionna à ce grand frère qui rayonnait la ferveur. Ils entrèrent mutuellement en confidences, restées leur secret, et cela dura quatre ans : poème d'amour fraternel salésien dans la lumière de Dieu ! Ainsi Félix fut, à côté du confesseur de Laure, son éducateur spirituel, restant lui-même édifié par celle qu'il considérait comme une vraie sainte. Un petit fait significatif. A partir d'un certain moment, Laure signa ses devoirs scolaires : "*la petite folle de Jésus*". Félix fut le seul à s'en voir confier la raison. Une compagne, qui n'appréciait pas certaines de ses manières trop pieuses, lui lança un jour : "Tu es une folle !" Loin de s'offusquer de l'injure, Laure y découvrit une heureuse vérité : "C'est vrai, je suis la *petite folle* de Jésus ; et c'est pourquoi on trouve étranges certaines de mes manières de faire". L'abbé Ortiz eut la grâce d'assister à la mort de Laure et de recevoir d'elle d'ultimes confidences.

Alors éclate un fait important habituellement ignoré : si cette petite fille d'un pays perdu des Andes n'est pas tombée dans l'oubli et si on a pu un jour entreprendre son procès de béatification, *c'est à ce jeune salésien qu'on le doit*. Il fut en effet tellement convaincu et tellement impressionné par la sainteté de Laure, que, à peine morte, il écrivit sur elle deux articles pour un périodique de Viedma et pour le *Boletín Salesiano* imprimé à Turin. En février, il composa sur elle une chanson populaire de 168 vers, que les élèves de Junín chantèrent avec joie pendant des années. Enfin et surtout, il insista et insista auprès du P. Crestanello pour qu'il rédigeât une *Vida de Laura Vicuña*, qui parut en effet à Santiago en 1911 (96 pages) et à laquelle il avait amplement collaboré.

Enfin Laure bénéficia d'une autre amitié, celle d'une compagne de classe : *María Mercedes Vera*, appelée familièrement *Merceditas*, et elles vécurent ensemble comme internes pendant trois ans et demi. Elle était de trois ans plus âgée que Laure, mais ici encore il faut parler d'une affinité spirituelle qui les situait au même niveau. Elle fut la seconde vocation à la vie religieuse mûrie à Junín, après sa propre sœur María, qui

reçut l'habit au début de son noviciat le 1^{er} avril 1902. Les deux compagnes n'eurent plus de secrets entre elles. Une sainte émulation les entraînait à accomplir parfaitement leurs tâches, à préparer et célébrer les fêtes, à se livrer à des mortifications parfois imprudentes, à se lever par exemple la nuit pour prier ensemble. Une de leurs plus grandes joies fut de devenir ensemble le même jour "filles de Marie".

Ainsi entourée de tant de chères présences stimulantes, Laure, en cette seconde année, fit de grands pas sur son chemin de sainteté.

5. 1901. L'année des enracinements spirituels. La première communion. "Fille de Marie". Laure a dix ans

A peine commencée l'année scolaire, on annonça à Laure qu'elle pourrait faire sa première communion bien qu'elle n'eût que 10 ans (on communiait alors vers 12 ans). Elle exulta et pleura de joie, prenant au sérieux la préparation immédiate qui dura tout le mois de mai, sous l'impulsion en particulier de sœur Anne-Marie. Le grand événement était fixé au 31 mai.

La veille, doña Mercedes arriva de Quilquihué, sûrement très émue. Laure, en l'embrassant, lui demanda pardon de tous les déplaisirs qu'elle avait pu lui causer. La fête fut solennelle et recueillie. Mais à l'immense bonheur de Laure se mêla une immense déception : celle de ne pas voir sa mère s'agenouiller auprès d'elle pour communier. Bonheur et déception qui marquèrent son âme pour toujours. N'en doutons pas, la première communion fut pour Laure ce qu'elle fut pour un Dominique Savio ou pour une Thérèse de Lisieux : une *expérience mystique* décisive qui orienta tout le reste de sa vie selon des perspectives précises d'amour et de réparation⁵. Le P. Crestanello, au chapitre III de la biographie de Laure, a écrit : "Elle fit saintement sa première communion, *et cela explique tout*". Au soir de ce jour, elle écrivit dans son carnet ces quatre résolutions d'une étonnante maturité spirituelle, sûrement inspirées de celles de Dominique Savio, dont la biographie écrite par Don Bosco était bien connue à Junín :

⁵ Dominique fit sa première communion à 7 ans, et prit alors les fameuses résolutions : "Mes amis seront Jésus et Marie...". Au chapitre III de sa biographie, Don Bosco écrivit : "Ces résolutions furent la règle de ses actions jusqu'à la fin de sa vie". Thérèse fit sa première communion à 11 ans (8 mai 1884) ; dans ses *Souvenirs* elle s'écrie : "Ah ! qu'il fut doux le premier baiser de Jésus à mon âme ... Je disais : 'Je vous aime, je me donne à vous pour toujours' ... C'était une fusion, ils n'étaient plus deux, Thérèse avait disparu..." (*Œuvres complètes*, Cerf et DDB 1992, p. 125).

- “O mon Dieu, je veux t’aimer et te servir, toi seul, toute ma vie: je te donne mon cœur, mon âme, tout mon être.
- Je veux mourir plutôt que de t’offenser par le péché mortel.
- Je ferai tout ce que ce pourrai pour que tu sois connu et aimé, et pour réparer les graves offenses que tu reçois chaque jour des hommes et spécialement des membres de ma famille.
- Don Dieu, donne-moi une vie d’amour et de sacrifice”.

La singulière audace de cette dernière demande est significative: l’amour que sa mère ne donne plus à Dieu, c’est elle qui le donnera en surplus!

Pour vivre un tel programme, elle a besoin d’une aide: elle la trouvera en Marie. Cinq mois plus tard, le 8 décembre, après une généreuse préparation, elle fut admise malgré son jeune âge à entrer dans le groupe des “*Enfants de Marie*” (*Hijas de María*). Sa joie était redoublée, car ce même jour y entrait avec elle son amie intime Merceditas. Elle reçut la médaille de Marie Auxiliatrice, suspendue à un ruban bleu, et le *Manuel des Enfants de Marie* qui devint dès lors comme sa règle de vie et son livre de chevet. Elle était bien consciente de ce que signifiaient les paroles du rite d’admission: “Vierge conçue sans péché, je te choisis comme mère et comme protectrice... Je veux vivre comme ton enfant dans la sainteté de la vie”. Certitude de la présence familière de Marie et volonté de lui ressembler et de lui plaire furent les deux traits typiques de cette dévotion mariale, vigoureusement fervente, pas le moins du monde sentimentale.

Notons avec soin ces deux grands événements spirituels de cette année 1901, qui rapprochent singulièrement Laure de son grand frère Dominique Savio: le double amour vivant du Christ et de sa Mère devient le pôle de son expérience chrétienne et le moyen de triompher de l’instabilité qui marque ordinairement la préadolescence. On n’a pas trouvé mieux jusqu’ici que ces deux amours passionnés pour avancer sur la route de la sainteté. L’eucharistie quotidienne⁶ et le recours quotidien à Marie vont donner à Laure la force dont elle ne tardera pas à avoir besoin.

⁶ “Quand je communie, confiait-elle à une amie, je voudrais que pendant des heures personne ne me parle et que je n’aie pas à me déplacer, pour pouvoir m’entretenir avec Jésus”. On pense aux actions de grâces de Dominique Savio qui, selon Don Bosco, “n’en finissaient plus” (*Vie*, chap. XIV). Pauvres de nous, qui après trois minutes retombons déjà dans nos distractions!

6. Janvier-février 1902. Des vacances tourmentées

En effet, en janvier 1902, elle part en vacances à la ferme de Quilquihué, près de sa mère. Elle a quelque peu grandi, et, cette fois elle attire le regard du "faucon". Quel fut exactement le comportement de Mora envers elle, il est difficile de le dire. Il est sûr qu'il la couvrit volontiers de ses moqueries ("la petite nonne") et de quelques gestes irrespectueux, et elle en était excédée. Alla-t-il plus loin, jusqu'à attenter directement à sa chasteté? Les biographies habituelles l'affirment, racontant notamment l'épisode du bal.

Il y avait chaque année la grande foire et la fête du marquage des bovins et des moutons. On y mangeait et buvait en abondance; il y avait des jeux et des courses, et surtout le bal nocturne. C'est alors que s'avance Mora, sûr de triompher devant la foule des spectateurs: "*Mademoiselle, puis-je avoir l'honneur de cette première danse?*". Laure sait fort bien ce que signifie cette invitation que, dans un autre contexte, elle aurait pu accepter. - "*Non, Monsieur!*" Mora réitère son invitation, sur un ton toujours plus insolent: même réponse de Laure. Lui qui a fait céder la mère, serait-il donc incapable de faire céder la fille? Humilié, rageur, il lui ordonne de sortir: "*Dehors! Va-t-en! Dehors dans le noir. avec les chiens! C'est là ta place!*". Laure s'enfuit, bientôt suivie par sa mère qui a tout vu et tout entendu, et à laquelle Mora a demandé d'obliger sa fille à rentrer et à danser. Mais Laure dit non. Alors Mora les rejoint, et se venge sur la mère, la fustigeant de son fouet.

Il faut toutefois savoir que cet épisode, raconté sur la base de témoignages tardifs et sur lequel les témoins plus immédiats sont muets, est mis en doute par le très sérieux P. Brugna. Cédant peut-être inconsciemment au désir de faire de Laure une autre Agnès ou une autre Maria Goretti, les biographes auront eu plaisir à donner foi aux témoignages tardifs pour dramatiser les faits et accroître les mérites de Laure. Mais il est peu vraisemblable qu'un homme de 40 ans ait vraiment voulu danser en public avec une petite fille de 11 ans. Et puis, où et quand Laure aurait-elle appris à danser? Les braves sœurs de Junín donnaient-elles des leçons de danse??...⁷.

⁷ Le P. Castano, en insistant exagérément et pathétiquement sur le "martyre" de Laure outragée par Mora (cf. son dernier livre: *Sainteté et martyre de L.V.*) risque de fausser sa figure en détournant l'attention de l'élément essentiel de sa sainteté: le souci du salut de sa mère et son offrande victimale pour le réaliser. Très différente d'Agnès et de Maria Goretti,

Reste que ces deux mois de vacances furent plutôt tourmentés. Il est prouvé que Mercedes, en d'autres circonstances, fut attachée à un poteau et fouettée, et très probablement marquée une fois au fer rouge... Toujours est-il que, vers la fin des vacances, Mora déclara à la mère: "J'ai décidé de ne plus te donner un centime pour le collège. Tes deux filles resteront ici à travailler". Avertie, la supérieure du collège fit dire à Mercedes: "Que Laure revienne! Nous l'accepterons gratuitement"; elle paierait sa pension en aidant davantage aux travaux domestiques et en devenant en quelque sorte "fille de maison" (il semble que Mandina ne retournera au collège qu'en cours d'année).

7. 1902 L'année de l'offrande. Laure a 11 ans

Voilà donc Laura revenue à son paradis, mais douloureusement marquée par tout ce qu'elle avait vu, entendu et subi. Un grand événement allait marquer ce début d'année, dont nous avons parlé à propos de Zéphyrin Namuncurá: la première visite pastorale et la *grande mission populaire* de plusieurs mois entreprise dans toute la région par le vicaire apostolique de la Patagonie, *Mgr Cagliero*. Il fut à Junín à la période pascalle, pendant deux semaines (25 mars - 8 avril), et cette visite fut importante pour Laure.

Après sa première communion et stimulée par l'exemple de sœur Anne-Marie et les projets de l'amie Merceditas, Laure avait senti monter en elle l'*appel à la vie religieuse*: se donner tout entière à Jésus et dédier ses forces à l'éducation des enfants pauvres. Elle s'en ouvrit à la directrice, avec enthousiasme. Mais elle essuya un refus: elle était encore si jeune (tandis que Merceditas avait 14 ans), et puis sa mère n'avait pas bonne renommée, et surtout la Congrégation ne pouvait accepter les filles de naissance illégitime. Pour délicates qu'aient été les explications de sœur Angela, cette réponse, écrit le P. Crestanello, "fut pour Laure une des plus grandes peines de sa vie".

Une autre déception vint s'ajouter à cette douleur. Le samedi saint 29 mars, *Mgr Cagliero* administrait le *sacrement de la confirmation* à

Laure, pour sa sainteté, n'a pas eu à se défendre contre Mora (ou si peu), mais à se livrer pour sa mère. Martyre, si l'on veut, mais *de la charité*, non de la chasteté. C'est sans doute moins spectaculaire et pédagogiquement moins facile à exploiter, mais c'est spirituellement plus profond. Et surtout, c'est *typiquement salésien*: Laure est une sainte du "da mibi animas", comme Dominique Savio, comme Zéphyrin Namuncurá, ainsi que je l'ai noté à la fin du chapitre précédent.

tout un groupe d'adultes et d'enfants, parmi lesquels Laure et Mandina. A cette célébration vint assister la maman Mercedes: elle n'avait pas participé aux prédications de la mission, mais Laure espérait que cette fois elle s'agenouillerait avec elle à la table de communion, ce qui n'eut pas lieu.

Troisième événement qui combla le cœur de Laure à la fois de joie et de tristesse: le mardi de Pâques, 1^{er} avril, elle assistait à deux cérémonies impressionnantes. Le matin, entre les mains de Mgr Cagliero, sœur Rosa Azocar renouvela ses vœux, et María Vera, la sœur aînée de Merceditas, reçut de lui l'habit religieux, signe de son entrée au noviciat. Et le soir, Merceditas elle-même entra officiellement chez les Filles de Marie Auxiliatrice en recevant de Monseigneur la mantille de postulante. Il est facile d'imaginer combien de sentiments mêlés se bousculèrent alors dans l'âme de Laure!

Mais fortifiée par l'Esprit Saint de sa confirmation, elle accepta comme volonté de Dieu le renoncement qui lui était imposé, sans pour autant renoncer à son projet de consécration. Le P. Crestanello, dans la *Vida*, rapporte la prière qu'elle fit alors: "O Jésus, je m'offre à Toi et je veux être à Toi, même si je dois rester dans le monde" (chap. IV). Elle se fit instruire par son confesseur sur la signification des vœux et, vers le milieu de l'année semble-t-il, elle obtint de lui la permission de faire des *vœux privés*: son âme était comblée!

Mais cette consécration était en quelque sorte *orientée*. Sa plus grande peine n'était pas d'avoir été refusée au postulat; c'était de voir sa mère persévérer dans une situation d'irrégularité qui la tenait loin de Dieu. Elle multipliait prières et sacrifices, et rien ne changeait... Alors germa en son cœur un projet audacieux: il fallait aimer *davantage*, donner davantage, employer quelque grand moyen qui forcerait en quelque sorte le cœur de Dieu. Elle alla donc trouver son confesseur et lui dit: "Père, *permettez-moi d'offrir ma vie au Seigneur et à Marie pour la conversion de maman!*". Le P. Crestanello, homme de grande prudence, demanda le temps de réfléchir et de prier... Puis, devant l'humble insistance de Laura, il dit oui (lui-même a raconté tout cela au décisif chapitre XIV de la *Vida*). "Alors, écrit-il, elle courut s'agenouiller au pied de l'autel, et versant des larmes de joie, espérant bien être écoutée de Dieu, elle *s'offrit en holocauste* à Jésus et à sa chère Mère Marie". Désormais elle va faire de tous les gestes de sa vie des actes d'offrande, des actes d'amour de Dieu et de ses compagnes. Mais *Dieu l'a prise au mot*. Sa santé va commencer de décliner.

Arrêtons-nous ici un instant pour réfléchir sur cet acte d'héroïsme,

qui place cette enfant aux côtés de don Beltrami et aussi bien aux côtés de Thérèse de Lisieux. Comment comprendre que la préoccupation majeure et continue d'une petite fille de 11 ans et demi soit non pas ses modestes intérêts personnels présents et futurs, mais la situation spirituelle de sa mère, prisonnière d'un contexte dont elle n'a pas le courage de sortir? Bien sûr, il y a l'action du Saint Esprit, mais la grâce ne tombe pas dans le vide, elle s'insère dans un contexte historique et psychologique. Je ne vois pour ma part qu'une explication, et cette explication est *salésienne*: on vivait à Junín le même climat de foi qu'à Valdocco au temps de Don Bosco, on respirait le surnaturel. Car Don Bosco n'était pas un éducateur devenu prêtre, mais un prêtre qui par vocation exerçait son sacerdoce dans le champ de l'éducation. Certes il fournissait à ses garçons tous les biens nécessaires à la vie de ce monde: santé, culture, profession, loisirs... Mais l'essentiel, le bien suprême, à sauvegarder avant tout, c'était leur état de grâce, leur communion à Dieu en Jésus, pour ce monde et pour la vie éternelle. Il s'agissait avant tout de "sauver son âme" rachetée par le sang du Christ, et puis de travailler à sauver l'âme des autres⁸. Un Dominique Savio l'avait parfaitement compris, et Laure après lui. Dès lors, l'amour si profond qu'elle éprouvait pour sa mère ne pouvait se traduire que par le désir suprême de la reconduire dans la grâce de Dieu, dût-elle y sacrifier sa vie.

Le reste de l'année scolaire se passa sans grands événements extérieurs. Mais Laure vivait son drame secret, ignoré de toutes les compagnes, sauf de Merceditas, et elle se montrait plus que jamais fidèle à ses humbles tâches, aimable et serviable envers tous, recueillie en Dieu.

8. 1903. L'année du lent déclin. Laure a 12 ans

Cette fois-ci, Laure obtint de passer les vacances de janvier et février auprès des sœurs, vivant des heures sereines, remplies d'une vie spirituelle intense. Puis elle reprit sa vie d'écolière. Elle était maintenant parmi les plus grandes du collège. Elle mit ses forces déclinantes au service des autres, dans les multiples tâches domestiques, mais surtout en

⁸ Nous oublions parfois à quel point Don Bosco avait le sens de la *rédemption*. Avons-nous médité, de lui, ce qu'il écrivit dans la *Vie de Dominique Savio*: "La première chose qui lui fut conseillée pour se faire saint fut de travailler à gagner des âmes à Dieu; car il n'y a rien de plus saint au monde que de coopérer au bien des âmes, pour le salut desquelles Jésus-Christ a répandu jusqu'à la dernière goutte de son sang précieux" (chap. XI).

devenant l'assistante, la catéchiste et la "petite maman" des nouvelles venues. Son grand bonheur était de faire la sacristine et de servir ainsi de plus près son Seigneur et sa Mère en veillant à ce que tout se présentât toujours dans l'ordre et la beauté qui conviennent. Les *humiliations* ne lui furent pas épargnées. Certaines compagnes jalouses se moquaient d'elle, l'appelant "la petite sainte"; ou bien, lorsqu'elle tentait de les corriger avec douceur, la renvoyaient brusquement: "Va te promener avec tes conseils!". Elle fut même affligée d'incontinence d'urine, et l'on sait bien à quel point dans les collèges ce genre de choses provoque les railleries et les paroles offensantes. Elle supporta tout cela sans se plaindre: n'était-ce pas un aspect de son programme de rédemption? Et Jésus n'avait-il pas été humilié?

En cours d'année, sa santé ne cessa de décliner: des douleurs au côté et une toux méchante semblaient s'être installées en elle, de sorte qu'on dut la dispenser de plus en plus de certaines tâches ou même la mettre à part de ses compagnes. L'hiver (juin-août) est rude à Junín, à 800 m d'altitude; cette année-là, il le fut particulièrement, marqué par des inondations et par un froid humide qui se prolongeait. Laure était pâle, amaigrie, secouée par la toux implacable. Mais à qui lui demandait comment ça allait, elle répondait dans un sourire: "*Un peu mieux, merci!*". Elle pressentait pourtant que la mort n'était pas loin. Début septembre, elle eut encore la grâce de participer à la retraite annuelle, prêchée par le P. Crestanello⁹.

Les sœurs avertirent doña Mercedes de la situation, faisant comprendre qu'elles n'étaient plus en état de la soigner comme il convenait. Le 15 septembre, la mère, inquiète, vint donc chercher sa fille pour la ramener chez elle, à Quilquihué, espérant pouvoir la mieux soigner. Laure, le cœur brisé, quittait son cher collègue pour toujours. A l'estancia, elle n'aurait plus ni chapelle, ni eucharistie quotidienne, ni ambiance recueillie...

En fait, elle n'y resta que deux mois: le mal ne faisant que s'aggraver, Mercedes comprit qu'il valait mieux la faire retourner à Junín où les médicaments étaient plus faciles à trouver et où venait d'arriver un excellent pharmacien-infirmier, un certain Ernest Cordier, d'origine

⁹ Laure tenait un cahier de notes personnelles. Il ne nous reste de tous ses autographes que quatre pages où elle résumait les méditations du P. Crestanello sur la mort, l'enfer et le paradis. La calligraphie est remarquable. Ces notes sont conservées aux archives centrales des FMA à Rome.

française (qui en effet la soignera avec beaucoup d'affection et de dévouement). Avec la permission de Mora, qui n'entendait en rien renoncer à ses droits de "patron" et posa ses conditions, elle loua à Junín une très modeste maisonnette à deux pièces et s'y installa début novembre avec ses deux filles. C'était aussi pour elle un premier pas vers son affranchissement définitif. Son métier de couturière lui permettrait de gagner la vie de la petite famille.

9. Les deux derniers mois à Junín. La "révélation" et la mort

Voilà donc Laure revenue à Junín, avec d'autant plus de joie que sa maisonnette est toute proche du collège des sœurs. Dans la mesure de ses forces, elle s'y rend avec Mandina comme externe. Et quand elle est contrainte à garder la chambre, elle reçoit la visite des sœurs, de ses compagnes¹⁰, des voisins. On vient lui porter la sainte communion.

Elle s'alita définitivement le 16 janvier. Peu de jours après, Mora faisait sa sinistre apparition à la maison de Junín: "*Vous essayez de m'avoir! Demain matin, on repart à Quilquihué, et je compte passer la nuit ici*". Moment tragique! Laure supplie sa mère de le renvoyer. Apeurée, la mère tergiverse: comment réagira Mora? et que diront les sœurs du collège? "*S'il reste, je m'en vais chez les sœurs!*", dit Laure. Elle se lève, et, tenant à peine debout, se dirige vers la porte. Mais sa mère l'en empêche, et, perdant la tête, elle va jusqu'à la frapper... Sans doute impressionné, Mora tourna les talons. Laure avait triomphé, mais cette ultime épreuve avait eu raison de ses dernières forces.

La mort approchait, et arriva le dur moment des *adieux*. Le 19 janvier, la directrice et le P. Crestanello vinrent la saluer une dernière fois, car ils partaient à Santiago pour leur retraite: quelle douleur pour Laure qui aurait voulu mourir entre les bras de son père spirituel! Le 21, veille de sa mort, elle donna ses derniers conseils à Mandina: "*Sois toujours très bonne pour maman! Plus tard, souviens-toi des pauvres!*". Elle eut un ultime dialogue intime avec l'amie de cœur Merceditas. Mais ses confidences les plus secrètes, elle les accorda à son grand frère spirituel, l'abbé Ortiz (qui l'avait veillée plusieurs nuits).

¹⁰ Parmi ces compagnes, la plus empressée à venir lui rendre visite, chaque jour, fut une certaine *Carmen Ruiz*, du même âge et de la même classe pendant quatre ans, externe dont la maison était toute proche. Elle fut présente à la mort de Laure. Beaucoup plus tard, elle rédigea sur elle un *cahier de 39 pages de souvenirs*, qui compte parmi les témoignages directs les plus précieux que nous ayons de Laure.

Le 22, son dernier jour, elle se confessa au P. Genghini, reçut l'extrême-onction, put recevoir le viatique, les vomissements ayant miraculeusement cessé après des invocations à Marie Auxiliatrice. Vers cinq heures du soir, elle fit appeler sa mère, et en présence du P. Genghini eut lieu la scène poignante de la *révélation*: "*Je vais mourir, maman. Je l'ai demandé moi-même à Jésus. Il y a deux ans, je lui ai offert ma vie pour obtenir que tu reviennes à lui ... Oh! maman, si avant de mourir, je pouvais avoir la joie de te savoir en paix avec le Seigneur!*". Mercedes s'effondre au pied du lit, bouleversée de sanglots, comprenant comme dans un éclair tous les événements de ces deux dernières années et surtout sa propre faiblesse: "*C'est donc moi qui ai été la cause de tes souffrances! Oui Laure, je te le promets, je te le jure, je ferai ce que tu demandes*". Laure baise son crucifix et sa médaille de Fille de Marie: "*Merci, Jésus! Merci! Marie! Maintenant je meurs contente*". Et elle expire paisiblement. Il est 18 heures, en ce 22 janvier 1904, un vendredi comme elle l'avait désiré. Dans la soirée, Mora fit une visite furtive: "*Pauvre petite, dit-il devant Laure vêtue de blanc. Combien je regrette sa mort!*", et il paya à l'avance toutes les dépenses des funérailles.

Le lendemain, la pauvre Mercedes se confessa au P. Genghini; elle communia à la messe des funérailles, ayant trouvé la force de remplir sa promesse. Mora voulut la reconduire à l'estancia de Quilquihué, allant jusqu'à la menacer de son revolver. "*Cette fois, ça suffit!*", lui fit dire le P. Genghini. Elle se cacha chez des amis et prit la fuite, déguisée, pour repartir au Chili avec Mandina. Sous son immense douleur, la paix!... Elle reviendra à Junín quand elle aura appris que Mora n'était plus (il mourut assassiné en 1908).

10. Dieu a voulu glorifier sa petite servante

On ne pouvait oublier l'héroïsme d'une telle figure, et Dieu avait ses desseins sur cette adolescente et sur son rayonnement dans l'Eglise. Le 19 septembre 1955 s'ouvrit à *Viedma* (Argentine) le procès ordinaire en vue de la béatification, avec la participation de témoins directs, parmi lesquels la sœur de Laure, des compagnes d'école, des religieuses ses éducatrices. Le 2 mars 1956, sa dépouille mortelle était transportée à *Bahía Blanca* et ensevelie dans la chapelle de l'institut des Filles de Marie Auxiliatrice, où elle se trouve encore.

L'introduction de la cause à Rome fut décrétée le 25 février 1982; et dès le 5 juin 1986 était reconnue l'héroïcité des vertus de Laure, désormais "vénérable". La même année se déroulait à Santiago du

Chili l'enquête diocésaine sur le sensationnel miracle présenté pour la béatification. En geste de reconnaissance envers ses anciennes éducatrices, Laure par son intercession avait obtenu le 24 mai 1958 la guérison quasi instantanée d'une jeune sœur salésienne chilienne de 26 ans, consumée par dix ans de maladie, à qui les médecins avaient enlevé la moitié de chacun des poumons, pour déclarer en finale leur totale impuissance. Le 3 septembre 1988, jour de la béatification à Colle Don Bosco par Jean-Paul II ¹¹, sœur Ofelia était présente, heureuse de témoigner publiquement de la sainteté de Laure aussi par son ardeur apostolique, car depuis 30 ans elle s'est livrée "à pleins poumons" à son travail d'éducatrice, et elle compte bien pouvoir le faire encore longtemps.

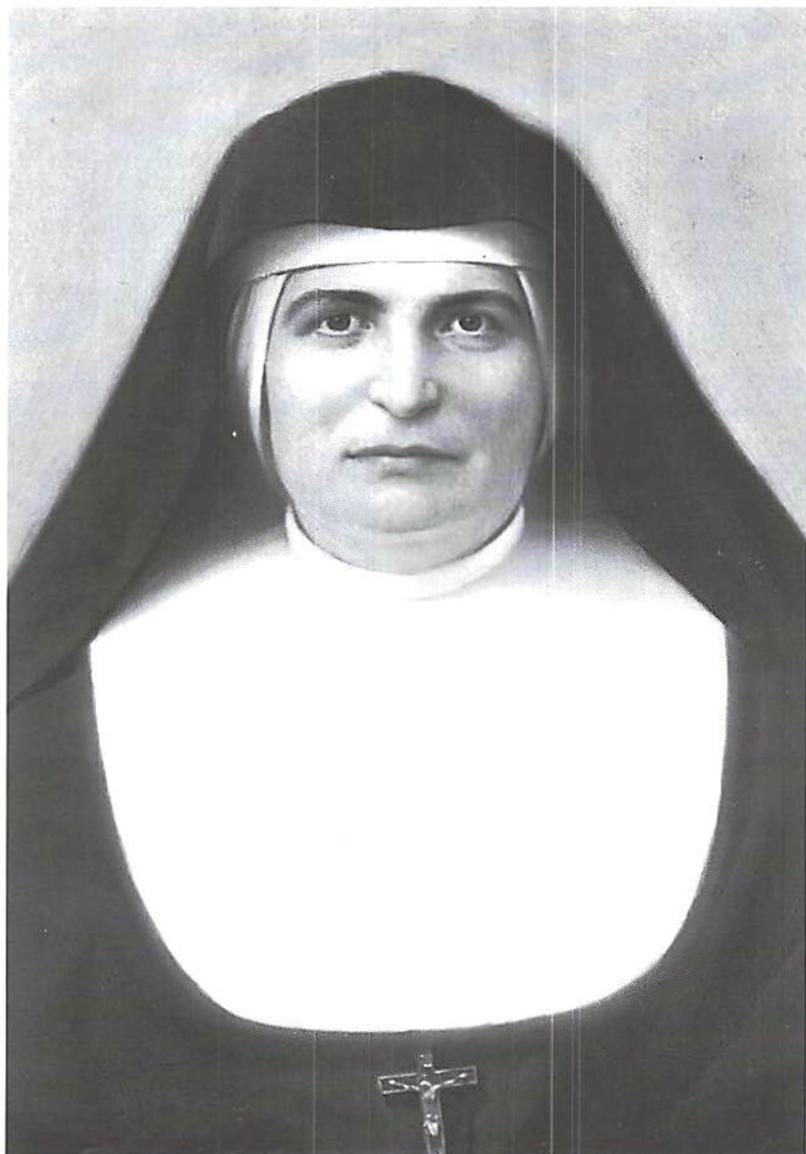
La *fête liturgique* de la bienheureuse Laure Vicuña, élève des Filles de Marie Auxiliatrice, a été fixée au 22 janvier, jour de sa mort. L'oraison de cette fête est ainsi formulée :

*"Père d'immense bonté,
dans la jeune Laure Vicuña
tu as uni d'une manière admirable
la force d'âme et la pureté;
fais que, par son intercession,
nous ayons la force de surmonter les épreuves de l'existence
pour vivre et rayonner la béatitude promise aux cœurs purs."*

Puisse la petite Laure être regardée, comprise et invoquée par beaucoup de jeunes : ils apprendront d'elle le sens des vraies valeurs, l'amour vivant du Christ et de sa Mère, la force du sacrifice. Puisse-t-elle être invoquée aussi par les parents et leur obtenir le sens de la sainteté conjugale et une immense confiance dans les ressources spirituelles de leurs enfants. Les adolescents et les jeunes aussi sont capables de comprendre qu'"il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime".

Laure, chère petite sœur de notre Famille, cadeau de Dieu, "petite folle de Jésus", vivant poème d'amour et de sacrifice, veuille intercéder pour nous et pour tous les jeunes qui, en ce monde difficile, ont tant besoin de courage et de soutien !

¹¹ J'ai eu la grâce d'assister à cette extraordinaire célébration sur la colline des Becchi, sous un ciel radieux, en présence de 25.000 personnes, en grande partie des jeunes. - Information intéressante : le Chili a émis, le 21 mars 1989, un très beau timbre-poste à l'effigie de Laure, ainsi devenue un "personnage" historique ! Au parterre salésien du paradis, avec Dominique et Zéphyrin, elle doit bien en rire !...



La bienheureuse MADELEINE MORANO, FMA

Une femme au grand cœur :

la bienheureuse MADELEINE MORANO, FMA
(1847-1908)

Après les figures plutôt dramatiques de don Czartoryski et don Beltrami, de Zéphyrin et Laure, la chronologie nous amène à revenir en Italie pour y contempler une figure salésienne disons plus "classique", qui nous permettra d'apprécier l'extraordinaire vécu dans la tâche salésienne ordinaire : l'entier dévouement aux jeunes dans le contexte communautaire. Il s'agit d'une Fille de Marie Auxiliatrice encore de la première génération, qui connut Don Bosco et mère Mazzarello et en hérita l'esprit et les vertus en admirable fidélité. Avec la jeune sœur dont nous parlerons au chapitre suivant, sœur Thérèse Valsé, elle est le plus vivant témoin de l'élan de ferveur spirituelle et apostolique qui a caractérisé les premières décennies de l'Institut des Filles de Marie Auxiliatrice, et qui lui a permis de s'implanter solidement dans l'Eglise et de s'agrandir d'une façon miraculeuse.

La vie de sœur Madeleine Morano se divise très clairement en *deux tranches harmonieusement égales* : 30 ans de vie séculière (période piémontaise), 30 ans de vie religieuse (période sicilienne), la première ayant été la préparation providentielle de la seconde, comme il advint pour mère Mazzarello. Pour plus de clarté je diviserai la seconde période en deux temps :

- *jusqu'à 31 ans*, Madeleine sera le soutien de sa famille et une maîtresse d'école de première catégorie ;
- *de 31 à 39 ans*, elle se forme à la vie religieuse et assume ses premières responsabilités éducatives dans l'Institut ;
- *enfin de 39 à 62 ans*, elle donne toute sa mesure comme provinciale de Sicile, où elle développera l'œuvre salésienne de façon prodigieuse, rayonnant ses hautes vertus sur ses sœurs, sur les jeunes et sur toute la population sicilienne¹.

¹ Les biographies ou études sur mère Morano sont peu nombreuses. La plus importante est celle de don Dominique GARNERI, *Suor Maddalena Morano*, San Benigno Cana-

A) SOUTIEN DE FAMILLE ET MAÎTRESSE D'ÉCOLE, 1847-1878 (jusqu'à 31 ans)

1. Sous le signe des deuils et de la pauvreté (jusqu'à 14 ans)

Madeleine-Catherine Morano, bonne piémontaise, est née, le 15 novembre 1847, dix ans après Marie-Dominique Mazzarello (1837), dans la ville de *Chieri* près de Turin (là même où Jean Bosco venait de passer dix ans pour ses études (1831-1841).

Elle était la sixième enfant de la famille (qui en aura huit); mais elle ne trouva au foyer qu'une sœur, Françoise, de 10 ans et un petit frère, Pierre, de 2 ans, les trois autres ayant été fauchés en bas âge par la terrible mortalité infantile qui sévissait à cette époque-là. Elle fut baptisée le lendemain à la cathédrale Ste-Marie-della-Scala.

Le père, *François Morano* (il avait 41 ans à la naissance de Madeleine) était d'une famille fort aisée de tapissiers de la Maison royale de Savoie. Mais quand il annonça qu'il avait décidé d'épouser une humble fille de Buttigliera d'Asti qu'il aimait sincèrement, son père, violemment opposé à ce qu'il considérait comme une mésalliance, le déshérita purement et simplement. Forçant son courage, il prit donc sur lui de faire vivre sa famille en exerçant divers métiers pas très rémunérateurs: agriculteur, petit négociant en mercerie et brocanteur. Un an après la naissance de Madeleine, il s'enrôla comme volontaire de la première guerre d'indépendance du Piémont (1843), bien sûr avec un bon salaire; et retourna six ans après avec une santé délabrée. En 1855, une pneumonie aiguë le conduisit en huit jours à la tombe. Comble de malheur, quelques mois après mourait Françoise, la fille aînée, à l'âge de 18 ans. Notons que dès la fin de 1850, la famille avait déménagé de Chieri à Buttigliera d'Asti, une bourgade toute proche des Becchi.

La mère, *Catherine Pangella* (elle avait 31 ans à la naissance de Madeleine), originaire précisément de Buttigliera, était une femme de foi profonde, très droite et de grand courage; habile dans son métier de couturière-tapissière; elle avait épousé François vers l'âge de 19 ans.

vese 1923, 263 pp. Don Garneri est un témoin direct: il a vécu pendant huit ans à ses côtés, étant aumônier de la maison où elle résidait. Sa biographie, sans être celle d'un historien de métier, est très bien informée, d'une très réelle objectivité et a une incontestable valeur historique, au point qu'elle a été versée au dossier du procès de béatification. Autre biographie de don Guido FAVINI, *Madre Maddalena Morano*, éd. FMA, Turin 1966, 306 pp. *En français*, je ne connais rien. La béatification fera surgir des études plus complètes.

Après la terrible épreuve de la perte du mari et de la fille aînée, elle restait seule à faire vivre sa famille, avec quatre enfants: Pierre 10 ans, Madeleine 8 ans, Joseph 5 ans (qui mourrait deux ans après) et Orsola 1 an. Après la pauvreté était arrivée la misère. Elle ploya un moment sous la croix. Des voisins généreux étant venus à son aide, elle se releva et prit son courage à deux mains: "Ne pleure pas, maman, lui disait Madeleine. Bientôt je serai grande et je t'aiderai. Papa et Françoise, du paradis, prient pour nous".

Entre temps Madeleine avait fréquenté l'école élémentaire, où s'était révélée sa fine intelligence. Mais voilà, la maman avait besoin de son aide, elle la retira de l'école pour la faire travailler avec elle à la maison comme tisseuse. Dure épreuve pour l'enfant qui aimait tant l'école et les livres! La joie intérieure s'en était allée. Par bonheur, un cousin prêtre intervint, promettant de verser une somme régulière à la maman, et Madeleine retourna à sa chère école, où elle fit merveille. Non seulement elle fut toujours la première de sa classe, mais elle sentait en elle un désir d'aider les autres comme elle aidait Joseph et Orsola à la maison: la maîtresse lui demanda d'être la répétitrice et l'assistante des petites. En même temps croissait son amour de Dieu, son goût pour la prière et le sacrifice. Avec une amie, elle se livra pendant quelques temps à des pénitences corporelles tout à fait intempestives, qui ne cessèrent que sur un ordre formel du curé de la paroisse. C'est dire avec quelle ferveur elle reçut, à Pâques 1857, à 10 ans, la grâce particulière de la *première communion*, qui couronnait son temps d'école élémentaire. Au soir de ce jour, elle confia à une cousine son désir d'"être à l'avenir tout entière au Seigneur": elle avait donc entendu un premier appel discret au don total. Cet appel ne fit que se confirmer quand elle eût reçu trois ans plus tard le sacrement de confirmation.

Elle aurait bien voulu continuer les études. Mais de nouveau les nécessités familiales l'en empêchaient. Comme l'adolescent Jean Bosco, elle aura à souffrir de ce désir intense et de l'impossibilité de le réaliser dans l'immédiat. Ouvrir un livre dans les rares moments libres ne suffisait pas. La Providence, par bonheur, viendra bientôt à son secours.

2. Le déploiement d'une vocation précoce d'enseignante éducatrice 1862-1878 (de 14 à 31 ans)

Il advint en 1862 que le curé de Buttigliera, don Vaccarino, ouvrit une école maternelle paroissiale, qui ne requérait pas de maîtresse diplômée. Madeleine avait alors 14 ans et demi, mais tous lui recon-

naïssaient une sagesse et un savoir-faire supérieur à son âge. Le curé n'hésita pas à lui proposer la charge de maîtresse de sa petite école. La maman accepta: un salaire fixe entrerait désormais à la maison. Et Madeleine fut ravie: *commençait de se réaliser la vocation qu'elle sentait en elle*. De fait, tout le reste de sa vie, de 15 à 61 ans, elle ne fera rien d'autre que d'être éducatrice pour l'amour de Dieu et des enfants!

Elle mit tout son cœur et tous ses talents à la tâche. Et la réussite fut totale. Les enfants l'adoraient, et quand ils la rencontraient dans la rue, ils couraient l'accompagner. Les mamans étaient ravies. En même temps, elle se préparait au diplôme officiel de maîtresse. Elle passa brillamment les examens du premier degré le 2 novembre 1866, à 19 ans, et deux ans plus tard ceux du deuxième degré. L'avenir était enfin assuré!

Il faut croire que sa jeune personnalité et compétence étaient connues hors de Buttigliera, car à peine obtenu le diplôme, elle fut sollicitée par la commune de *Montaldo Torinese* de devenir maîtresse communale, à 19 ans. Elle accepta avec joie et douleur: joie de pouvoir aider sa famille d'une façon stable, douleur d'avoir à quitter Buttigliera, la maman, ses petites élèves pour s'installer à Montaldo, à 12 km de là. Elle y remplira sa tâche *pendant 12 ans* et apparaîtra peu à peu comme la maîtresse idéale et comme la paroissienne la plus fervente et la plus dévouée.

Elle n'était pas ce qu'on appelle "une belle fille". Robuste piémontaise, corps bien proportionné et plutôt trapu, elle en imposait même physiquement. Le visage était légèrement basané, l'œil calme mais vif. Tempérament jovial, naturellement cordial, sans maniérisme aucun, elle attirait la sympathie. Caractère énergique, elle avait le sens pratique des choses et la passion du travail. En somme, une fille qui ressemblait beaucoup à deux autres piémontais ses contemporains: Jean Bosco et Marie-Dominique Mazzarello!

Or, les débuts à Montaldo furent difficiles. Souvent au départ, la population paysanne est méfiante: qui est cette maîtresse qui n'est pas du pays?... Madeleine souffrit en son cœur, en silence. La seule réponse à donner, c'était son dévouement compétent, son inaltérable gentillesse et patience envers tous... Ses élèves les premiers se mirent à l'apprécier et à l'aimer. Et les familles suivirent peu à peu. Si bien qu'elle devint "Mademoiselle la maîtresse" respectée et admirée du village. Si bien, aussi, qu'en 1872, on confia l'école des *garçons* (qui n'étaient pas des anges), jusque là assurée par un prêtre, à cette vigoureuse fille de 25 ans. Au dire des témoins, hommes et jeunes gens lui

portaient estime et révérence plus qu'au curé et au maire eux-mêmes!

Son influence allait bien au-delà des murs de l'école. Elle fut la paroissienne la plus active et la collaboratrice la plus précieuse du curé don Trinchieri: assistance à tous les offices, catéchisme, diffusion des dévotions au Sacré-Cœur et à Marie, promotion de l'Association des Filles de l'Immaculée, visite des malades et des pauvres, souci de parfaire l'éducation chrétienne de ses anciennes élèves ...

Evidemment tout cela supposait une vie intérieure intense: communion quotidienne, et même chemin de croix quotidien, confession régulière et fidèle direction spirituelle auprès du curé, chapelet quotidien, refus de tout loisir mondain et de toute lecture frivole. Son désir de se consacrer à Dieu, loin de s'affaiblir, se faisait véhément. Un événement allait lui permettre de l'exaucer enfin. Réunissant toutes ses économies, elle réussit à acheter pour sa maman à Buttigliera une maisonnette, avec jardin et un coin de champ et de vigne. Le rêve devenait réalité.

Alors, un soir, elle demanda à sa mère la permission de se faire religieuse: la pauvre femme éclata en sanglots... et puis donna son adhésion et sa bénédiction. Mais en quel ordre fallait-il entrer? Elle avait pensé aux Dominicaines. Chaque année, elle faisait aussi une retraite à Turin chez les Filles de la Charité: elle demanda d'être admise, à quoi les sœurs répondirent gentiment non, car chez elles on n'entrait pas après 30 ans. Or elle les avait dépassés de quelques mois. Mes sœurs, mes sœurs, avant de penser à vos règlements, pensez donc aux personnes! Mais ce refus était providentiel. Etant allée consulter un père jésuite à Chieri, elle y rencontra par hasard une Fille de Marie Auxiliatrice, sœur Elisa Roncallo, qui lui parla avec enthousiasme de la nouvelle congrégation fondée par Don Bosco. Présentée à don Cagliero, alors directeur spirituel de l'Institut, elle s'entendit dire: "Vous, Dominicaine? Le bréviaire vous tomberait des mains et vous ne pourriez pas rester un instant tranquille!" La lumière s'était faite en son âme: *Dieu la voulait Fille de Marie Auxiliatrice*: sa vocation d'éducatrice y trouverait un merveilleux couronnement dans le contexte d'une vie toute consacrée à Dieu et un institut qui lui fournirait la possibilité de donner toute sa mesure. A Montaldo, ce fut la consternation: "J'aurais préféré qu'on m'enlevât mon vicaire!" s'écria le curé.

* * *

B) FORMATION SALÉSIENNE ET PREMIÈRES RESPONSABILITÉS, 1878-1886 (de 31 à 39 ans)

1. A Mornèse et à Nizza Monferrato. Postulat et noviciat, 1878-1879 (de 31 à 33 ans)

Le 15 août 1878, Madeleine entrait à *Mornèse*, où la nouvelle congrégation était née six ans auparavant. La première grâce exceptionnelle que Dieu lui accorda fut précisément d'y rencontrer d'abord *Don Bosco* venu conclure la retraite, puis la sainte fondatrice, qu'elle côtoierait pendant trois ans, et ce milieu de pure ferveur évangélique qui caractérisa les premières années de vie de l'Institut. Avec le bagage d'expérience et de vertus qu'elle apportait, elle n'avait pas besoin de longs temps de formation et elle se trouvait subitement à son aise en cette ambiance comme si elle y avait toujours vécu. Le *Postulat* dura quatre mois, employé à l'enseignement et à l'assistance des élèves. Le 8 décembre 1878, elle prenait l'habit et entrait au *noviciat*, lequel, après deux mois, était transféré dans une nouvelle maison-mère à *Nizza Monferrato* (4 février 1879). Elle se remit entièrement entre les mains de mère Mazzarello, disposée à n'importe quel sacrifice pour devenir une authentique religieuse.

Or ce qui frappe en elle en ces années de formation, c'est *la netteté et l'énergie* avec lesquelles elle se livra à une *sainte bataille* pour éradiquer de son tempérament et de son cœur les traces d'orgueil, de recherche de soi, de résistance aux appels de la grâce. C'est seulement sur la base des *vertus solides* d'humilité et de renoncement qu'elle pourrait construire sa vie de vraie servante de Dieu et du prochain. Car c'est bien beau de rêver de sainteté, de don de soi, et d'en parler même avec enthousiasme. Mais il faut en payer le prix, inéluctablement, en échappant à toute illusion. Jésus a parlé clair : "Si quelqu'un veut venir à ma suite, *qu'il se renie lui-même*, qu'il se charge de sa croix chaque jour, et qu'il me suive" (Lc 9,23). Et Paul après lui : "Vous devez *vous dépouiller du vieil homme* pour revêtir l'Homme Nouveau" (Eph 4,22), "*Lui, et non pas moi!*" sans compromis. *Se libérer* du "moi" encombrant pour acquérir la vraie liberté, celle qui permet d'être souple entre ses mains, de telle sorte que ce soit Lui qui toujours soit *préféré* et servi. Tel est le programme à exécuter, si possible sans mauvaise humeur ni lamentations, mais dans la conviction que c'est là l'unique chemin de la vraie joie et de la vraie fécondité apostolique.

Et tel fut le programme de la novice Madeleine. Il nous reste d'elle

un cahier de *Pensées et réflexions* rédigées à cette époque². Elles sont parfaitement significatives à cet égard. Je pourrais en citer ici de longues pages, impressionnantes de vigueur. Le choix est difficile. Qu'il me suffise de citer celle-ci : "Il est dur de se faire violence, de se haïr soi-même, de se priver de tout ce qui plaît à la nature, de dompter sa propre liberté, de mâter son corps, de refuser bien des choses à son cœur, d'*abattre sans pitié l'idole de l'amour-propre* et de le briser sous les coups du bienfaisant marteau de l'*humilité*. Mais ces coups douloureux réalisent un chef d'œuvre de la grâce en ton âme... Ils forment en toi l'image sublime de Jésus crucifié, ton adorable modèle. Tout passe, le Paradis nous attend". A la veille de sa profession, elle s'était entendu dire par mère Mazzarello : "Aimons-le, sœur Madeleine! Aimons Jésus, travaillons pour Lui sans un regard pour nous-mêmes. Qu'il soit notre seul confident..."³.

2. Deux années d'enseignement à Nizza 1879-1881

(de 32 à 34 ans)

Terminé le noviciat par la première profession le 4 septembre 1879, celle qui s'appellerait désormais *sœur Madeleine* entra en vie active salésienne. Elle resta sur place, à Nizza, et, bien sûr, on lui confia la charge d'enseignante et assistante des dernières années de l'élémentaire. A cette époque, les Filles de Marie Auxiliatrice nouvellement arrivées étaient l'objet d'attaques de la part de la presse anticléricale et de méfiance de la part des familles. Sœur Madeleine ne contribua pas peu à changer l'atmosphère, car, en toute vérité, elle fit merveille auprès de ses élèves qui eurent tout de suite pour elle une estime, une admiration et une affection sans bornes : elle n'était pas comme les autres maîtresses. Plusieurs de ses anciennes élèves en ont témoigné amplement et avec précision au procès de béatification. Enseignante, ses leçons étaient simples et claires, provoquant l'intérêt et l'émulation ; les plus soignées et les mieux suivies étaient celles de catéchisme, où transparaissait son amour de Dieu et son enthousiasme pour le bien.

² Il nous reste de mère Madeleine trois sortes d'écrits autographes : *trois cahiers* de notes personnelles dont deux de pensées et résolutions et un de recommandations aux directrices et aux sœurs ; des *lettres ou billets* envoyés en majorité à des sœurs (il nous en reste 69) ; enfin une *circulaire* aux directrices de caractère pédagogique. Dans sa biographie le P. Garneri les a abondamment utilisés.

³ Ces deux citations en GARNERI, pp. 26-27.

Educatrice, elle était bonne et ferme, rigoureusement impartiale, et si elle manifestait quelque préférence, c'était envers les moins remarquées et les moins douées. Toujours égale à elle-même, elle ne laissait aucun manquement impuni, mais elle faisait la correction de façon si calme et si persuasive que les coupables reconnaissaient leurs torts et s'amendaient volontiers. Les têtes dures elles-mêmes cédaient devant sa patiente bonté. Jamais on ne réussit à l'exploiter ni à "l'avoir", comme font les élèves auprès des maîtresses tant soit peu débonnaies.

A la fin de cette première année, sœur Madeleine fut admise déjà à la *profession perpétuelle* le 2 septembre 1880. Sur son cahier personnel, elle précisa son programme de religieuse définitivement donnée à Dieu. Parmi ses résolutions, je relève celles-ci: "O mon âme, prends soin de ne rien faire qui ne soit digne d'être offert à Dieu... Quand sera totalement mort en toi ce maudit "moi" de l'amour-propre, alors Jésus-Christ vivra pleinement en toi... Sois une abeille sage et industrieuse, c'est-à-dire des moindres choses qui t'arrivent tire quelque profit pour ton âme" (Garneri, p. 35).

Au début de la seconde année, elle fut nommée responsable du groupe entier des élèves et membre du conseil de la communauté. Une profonde douleur l'attendait: celle d'assister aux dernières souffrances et à la mort même de la sainte fondatrice, mère Mazzarello (14 mai 1881). Jamais elle n'oubliera tout ce qu'elle avait reçu d'elle au cours de trois années: exemples, affection, conseils..., et bien souvent à l'avenir elle parlera d'elle à ses sœurs avec la vivacité et l'émotion d'un souvenir resté indélébile.

C'est alors qu'eut lieu, dans la vie de sœur Madeleine, un tournant décisif, un changement total d'horizon.

3. L'envol vers la Sicile: directrice pour quatre ans de l'œuvre de Trecastagni, 1881-1885 (de 34 à 38 ans)

En février 1880, les Filles de Marie Auxiliatrice avaient fondé à *Catane* leur première œuvre sicilienne, un modeste orphelinat. Avait suivi en septembre une seconde fondation à *Bronté* sur les versants de l'Etna, un collège qui bientôt se développa avec bonheur. Or voilà que l'année suivante, le saint archevêque de Catane, cardinal Dusmet, demanda avec insistance à don Cagliero, alors directeur de l'Institut des Filles de Marie Auxiliatrice d'envoyer des sœurs prendre la direction d'un très ancien internat pour filles pauvres dans la petite ville de *Trecastagni*, entre l'Etna et la mer. Cet internat allait très mal, les familles

avaient perdu la confiance envers les sœurs, il fallait à tout prix redresser la situation. Don Cagliero et la nouvelle supérieure générale mère Daghero décidèrent d'accéder à la requête, et nommèrent sœur Madeleine directrice de cette nouvelle œuvre, la jugeant parfaitement capable de mener à bien le redressement nécessaire.

Quel changement pour elle ! Quitter son cher Piémont pour aller si loin, avec une toute nouvelle responsabilité ! Elle s'abandonna à la volonté de Dieu, et après sa retraite s'en fut à Turin recevoir la bénédiction de Don Bosco et à Buttigliera faire ses adieux douloureux à la vieille maman, qui avait 65 ans. Une nouvelle période de sa vie commençait, la dernière, une longue période de vingt-six années : la Sicile devenait désormais sa seconde patrie ! Elle y serait directrice de communauté pendant quatre ans, et provinciale de toutes les communautés de l'île pendant vingt-deux ans. Elle partit le 5 septembre, accompagnée de quatre sœurs, rayonnante de la plénitude de ses 34 ans.

A Trecastagni, sa première et très sage préoccupation fut pour sa petite communauté : qu'elle soit une communauté vraiment fraternelle et unie, une communauté vraiment fervente de piété et de fidélité à la règle, enfin une communauté vraiment zélée et sacrifiée pour les enfants et les jeunes. Et il en fut ainsi, car chaque semaine elle réunissait les sœurs pour une conférence pédagogique ou spirituelle, et surtout nul ne pouvait résister au rayonnement de son témoignage. Plus que supérieure, elle était une sœur aînée qui, la première, mettait la main à toutes les pâtes, refusait catégoriquement tout traitement privilégié, prenait sur soi les tâches les plus ingrates, était attentive à soulager les fatigues des sœurs. En même temps, toujours très droite et franche, elle n'hésitait pas à corriger les défauts ou éventuels abus, mais avec tant de sereine bonté que personne ne se sentait offensé.

Aussi l'œuvre ne tarda pas à reflourir et à conquérir la confiance des enfants, des familles, des autorités. Sœur Madeleine était partout : directrice, elle était aussi enseignante et assistante, et infirmière avec des attentions maternelles pour ses petites malades. Et l'œuvre aussi s'agrandit : elle lança un patronage des dimanches et ouvrit un cours professionnel pour externes. Toute la petite ville était dans l'admiration. En outre, elle apporta son concours à la fondation de deux nouvelles œuvres au cours de 1883, rendue possible par l'extraordinaire floraison de vocations dans l'Institut : un collège à *Nunziata di Mascali* sur les pentes de l'Etna, et une école maternelle et élémentaire à *Cesarò*, un gros bourg au-dessus de Messine.

La preuve la plus claire que l'authentique esprit salésien avait envahi

toute cette œuvre et l'animait de part en part, c'est que des jeunes filles qui avaient vu et compris sœur Madeleine et ses sœurs vinrent frapper à la porte demandant à "vivre comme elles". Et voilà sœur Madeleine ajoutant à ses tâches celle de *maîtresse des premières postulantes et novices*. Le cœur débordant de joie et d'espérance, elle apporta à cette tâche délicate et fondamentale ses soins les meilleurs, au point que les sœurs se lamentaient parfois d'être délaissées au profit de ces jeunes privilégiées.

Le secret de toutes ces réussites? Il est clair: l'humilité et l'oubli de soi, programme du noviciat, et un amour passionné du Christ rencontré dans l'Eucharistie et dans l'intimité de la prière. A la fin de chaque journée, quand tout reposait, elle faisait un tour de maison pour voir si tout était en ordre; puis elle entrait dans la chapelle pleine d'ombre pour une longue conversation avec le Bien-Aimé: elle déposait à ses pieds les fatigues du jour, réunifiait son être en lui, prenait force et courage pour le lendemain, lui redisant *merci* pour avoir été appelée à être sœur salésienne.

4. La parenthèse d'une année à Turin-Valdocco (1885-1886)

C'est peut-être une visite de don Rua à Trecastagni qui provoqua à l'improviste un rappel à Turin de la part des supérieures (mi-1885): on confiait à la sagesse de sœur Madeleine la direction de l'important institut éducatif des sœurs salésiennes à Valdocco, tout près du sanctuaire de Marie Auxiliatrice. Elle obéit sans façons. Mais à Trecastagni, ce furent des cris et des pleurs, et les autorités communales ne craignirent pas de manifester à Turin leur amer mécontentement et de réclamer son prompt retour.

Cette permanence à Turin fut de courte durée: un an à peine. Sœur Madeleine souffrit certes du détachement qu'on lui demandait; mais elle se réjouit de revoir son Piémont, et surtout elle perçut comme une grande grâce de se trouver au centre vivant de l'œuvre salésienne, près du fondateur Don Bosco, et d'être proche des supérieures de Nizza et de sa vieille maman, laquelle, ayant quitté Buttigliera, vivait maintenant dans la communauté voisine des sœurs de Mathi. A Turin, elle fut une directrice appréciée, admirée, aimée de ses sœurs et des enfants, comme elle l'avait été à Trecastagni. Elle exploita cette "grande grâce" surtout de deux manières: en accroissant son amour pour la *Vierge Auxiliatrice*, dans le sanctuaire de laquelle elle allait prier chaque jour avec une joie intérieure intense, et en bénéficiant de tant d'occasions de voir et d'entendre *Don Bosco*, dont elle recueillait avec soin la parole.

Il advint que la sœur qui l'avait remplacée à Trecastagni dut revenir à Turin pour soigner sa santé affaiblie. Or le mal, au lieu de diminuer, ne fit qu'empirer... Les supérieures alors décidèrent de renvoyer sœur Madeleine en Sicile, avec une nouvelle charge: non seulement elle reprendrait la direction de l'œuvre de Trecastagni, mais elle serait aussi *provinciale*, responsable globale des quatre fondations déjà existantes et de celles qui s'annonçaient pour un proche avenir, vu l'afflux de nouvelles vocations⁴.

* * *

C) PENDANT 22 ANS: PROVINCIALE ET FONDATRICE EN SICILE 1886-1908 (de 39 à 61 ans)

A la mi-octobre, sœur Madeleine, qu'on appellerait désormais mère Madeleine, ayant refait son maigre bagage, laissait Turin sur la pointe des pieds (elle partit de la maison pendant que toute la communauté était à la chapelle, pour éviter toute manifestation trop émotionnante), et arrivait à Trecastagni. Elle y reçut un accueil triomphal.

Et elle se remit à l'ouvrage. Ici ma tâche devient difficile. Il n'est pas possible de suivre mère Madeleine année par année dans ses infatigables activités. La seule chose opportune est de regrouper les faits les plus significatifs et de mettre en lumière les traits majeurs de sa figure morale et spirituelle, qui font d'elle la sainte patronne des directrices et des provinciales salésiennes.

1. La "fondatrice": dix-sept fondations et de nombreuses constructions

Extérieurement, ce qui frappe davantage en mère Madeleine, et ce qui a de fait frappé d'abord tous ses contemporains, c'est l'esprit d'entreprise et son indomptable activité, digne fille en cela de Don Bosco et fidèle observante de la devise salésienne "Travail et tempérance". Ce que cette femme a réalisé en vingt ans tient du prodige, et

⁴ L'expansion rapide de l'Institut avait amené à une première structuration de l'ensemble des œuvres. Le catalogue de 1886 mentionne l'ébauche de quatre provinces: Piémont (centre Turin), Argentine (Buenos Aires), France-Midi (Marseille) et Sicile (Bronté qui bientôt sera transféré à Trecastagni). Sœur Madeleine reçut le titre officiel de "visitatrice", car la province ne sera canoniquement constituée que le 7 février 1908. Mais en fait elle assumera toutes les responsabilités d'une provinciale.

l'on n'a pas hésité à lui attribuer le titre très mérité de *fondatrice* de l'œuvre salésienne en Sicile, ni même à la comparer à sainte Thérèse d'Avila! Elle avait les vues larges, savait discerner ou deviner les besoins des populations des villes et des campagnes. Son amour des enfants, des jeunes, des pauvres, des ignorants des choses de Dieu galvanisait son courage et la rendait incapable de se laisser impressionner ou arrêter par les difficultés et les épreuves. Un provincial salésien a déposé au procès de béatification: "Que de bien elle a opéré en Sicile! Sous un aspect jovial et souriant elle cachait une âme très intelligente, active, diligente, avide de la gloire de Dieu et du salut d'autrui. Moi qui eus à traiter avec elle de nombreuses petites ou grosses affaires, j'avais l'impression de voir en elle sainte Thérèse, toujours enflammée d'amour de Dieu, mais toujours en mouvement et comme impatientie pour les œuvres de charité et pour la sanctification de ses filles"⁵.

Elle a mené à bien dix-sept *fondations*, pas moins. Je crois bon d'en donner la liste, même si cette suite de noms italiens risque d'être quelque peu rébarbative:

- en 1888, *Catane*, internat Sainte-Agathe, ouvroir;
- en 1888 encore, *Catane*, oratoire Saint-Philippe-Neri, dans un quartier misérable de la ville, et service domestique des salésiens;
- en 1890, *Ali Marina*, près de Messine: école, patronage, ouvroir de couture gratuit, et bientôt internat;
- en 1891, à *Ali* encore, installation d'un noviciat régulier. *Ali* étant devenu un centre important de rayonnement, la mère y transféra de Trecastagni son siège provincial. Pendant plusieurs années elle y fut à la fois provinciale, directrice, maîtresse des novices, et à l'occasion enseignante;
- en 1892, *Catane*, communauté pour le service domestique des salésiens au collège Saint-François, rue Cifali, qui deviendra le centre de l'œuvre des salésiens en Sicile (les sœurs y sont encore); mais aussi ouvroir et catéchismes du dimanche;
- en 1893, *Bronté*, un hôpital;
- en 1894, *Marsala*, à l'autre bout de l'île, patronage et service domestique des salésiens;
- en 1894 encore, *Vizzini* près de *Catane*, école maternelle et patronage;

⁵ Déposition de don Giuseppe Monateri, in *Summarium*, p. 160.

- en 1896, *Catane*, pensionnat pour les élèves d'une *Ecole normale, via Caronda*; mère Madeleine eut particulièrement à cœur cette œuvre de grand rayonnement social et ne cessa de l'agrandir; en 1902, elle y transféra, de Ali, son siège provincial, qui est encore celui d'aujourd'hui; une œuvre grandiose s'y est développée: écoles, de la maternelle jusqu'au lycée, pensionnat universitaire, centre de formation professionnelle, centre d'orientation scolaire, patronage florissant;
- en 1896 encore, *Messine*, école publique, ouvroir et patronage;
- en 1899, *Barcellona* près de Messine, patronage, école maternelle, ouvroir gratuit pour filles pauvres;
- en 1901, *Modica Alta*, tout au sud de l'île, patronage, ouvroir, catéchismes;
- en 1902, *Piazza Armerina*, au centre de l'île, école maternelle, ouvroir, patronage, école où viendront bientôt 1500 filles;
- en 1902 encore, *Biancavilla*, sur les pentes de l'Etna, ouvroir, catéchismes du dimanche;
- en 1903, *Parco Altofante*, au-dessus de Palerme, école communale, école maternelle, ouvroir, patronage;
- en 1903 encore, *Balestrate* aussi près de Palerme, école communale, ouvroir, patronage;
- enfin en 1907, un an avant sa mort, *Palogonia*, au sud de Catane, ouvroir et patronage.

Ce n'est pas le tout de fonder des œuvres, il faut assurer aux enfants qui y viendront et aux sœurs qui les éduqueront une assiette matérielle suffisante et un minimum de confort. Or presque toutes ces œuvres commencèrent à fonctionner dans une *extrême pauvreté*: bâtiments exigus et presque branlants, comme à Valdocco, comme à Mornèse. Voilà donc mère Madeleine lancée dans toute une série de travaux de consolidation, d'agrandissement ou de constructions entièrement nouvelles, souvent imposantes. Je n'ai pas vérifié le nombre de ces travaux, je sais en tout cas qu'elle fit construire deux églises. Elle signait les contrats, vérifiait les plans, surveillait les travaux en femme pratique et exigeante. Puis venait la ronde des *soucis d'argent*, accompagnée plus d'une fois de déceptions, car la facture dépassait de beaucoup le devis! Alors elle se tourna vers *saint Joseph*, qu'elle nomma son Econome provincial. Elle eut envers lui une confiance et une dévotion extraordinaires. Mais saint Joseph le lui rendit bien, car aux moments d'angoisse intervenait une solution providentielle, pour ne pas dire miraculeuse. Au parloir de la

maison elle avait placé une statue du saint, lui mettant au cou une petite bourse de soie violette contenant le seul écu d'or qu'elle possédait, pour lui rappeler son rôle de céleste économiste. Sur toutes les portes elle avait collé son image, au bas de laquelle elle avait écrit: "C'est à vous d'y penser", et cette petite phrase était devenue chez les sœurs et chez les enfants une sorte d'oraison jaculatoire habituelle. Elle ajoutait: "Saint Joseph, pensez-y et dépêchez-vous. Car au ciel vous n'êtes ni vieux ni pauvre!" Au cours de difficiles tractations relatives à la grande construction du pensionnat de l'École normale à Catane, elle recut du Recteur majeur don Rua ce billet: "Si saint Joseph m'envoie 200.000 lires, je vous en envoie 100.000. S'il vous en envoie 100.000, vous m'en enverrez 40.000. Courage, et prions de tout coeur!" (20 janvier 1905). Peu après, elle recevait du ciel, la première, un acompte de 20.000 lires... Je doute qu'elle en ait envoyé une partie à don Rua⁶.

Toutes ces fondations et travaux en long et en large de l'île l'obligèrent à des déplacements de plus en plus nombreux. Elle fut une *grande voyageuse*, comme Thérèse d'Avila, comme Don Bosco, pour aller visiter ses communautés, courir au chevet des sœurs malades ou agonisantes, rencontrer les autorités religieuses et civiles, participer aux fêtes et aux manifestations publiques importantes. Sans compter les voyages jusqu'à Turin pour quelque réunion de supérieures ou quelque Chapitre général. Et même en 1903, elle s'en fut jusqu'en *Tunisie*, habillée en civil, pour la visite des deux premières œuvres fondées en ce pays par l'Institut et qui, en raison de la proximité de la Sicile, avaient été agrégées à sa province. La première, encore aujourd'hui florissante, avait été installée en 1895 à La Manouba, au service des émigrés européens, dans une magnifique ancienne résidence du bey de Tunis, qui offrit la possibilité d'y aménager une très belle chapelle.

Un aspect de l'inlassable zèle de mère Madeleine à ne pas oublier fut son action, en dehors de ses propres maisons, dans les *paroisses* des villes et bourgades où les sœurs salésiennes étaient présentes, en faveur de *l'enseignement du catéchisme*. En effet, sa préoccupation *suprême* de bonne salésienne vivant le "Da mihi animas", était que les enfants et les jeunes, filles et garçons, connaissent leur Sauveur, apprennent à prier et à recevoir avec fruit les sacrements, vivent en état de grâce et deviennent

⁶ Depuis 1970, les sœurs salésiennes ont en Sicile deux provinces. Celle de Catane s'intitule *Province Saint-Joseph*; celle de Palerme *Province Mère Madeleine Morano*. Celle-ci a donc pris place désormais aux côtés de saint Joseph pour intercéder en faveur de toutes ses sœurs de Sicile!

capables d'orienter toute leur vie dans le sens d'un don d'amour à Dieu et au prochain. En de nombreuses paroisses elle suscita des écoles de catéchisme: elle y envoyait les sœurs et elle-même y intervenait, donnant même les leçons pratiques aux enseignantes. A Catane elle fut promue par l'archevêque directrice de l'Œuvre des catéchismes paroissiaux, qui touchait quatorze paroisses de la ville. Les sœurs salésiennes ne disent-elles pas aujourd'hui dans leurs *Constitutions*: "L'annonce de Jésus-Christ est le cœur de notre action évangélisatrice. Elle se concrétise dans les formes diverses du service pastoral, en particulier dans la catéchèse... Les communautés se consacreront avec ardeur et compétence à cette tâche prioritaire, aspect essentiel de l'Institut; elles s'y adonneront selon les directives de l'Église particulière" (art. 70). Ce bel article a été vécu en plénitude par mère Madeleine.

2. L'éducatrice, parfaitement fidèle au Système préventif

Avant même d'être salésienne, mère Madeleine, par intuition et par inspiration de l'Esprit, avait pratiqué le système préventif. Durant sa formation religieuse, elle en avait éclairé les principes et compris la valeur. De sorte qu'elle l'appliqua elle-même en parfaite conviction et docilité, et, devenue supérieure, fut capable et soucieuse de le faire observer par toutes ses sœurs. Car, comme provinciale, elle fut d'abord l'*éducatrice de ses sœurs*, lesquelles, notons-le, étaient en très grande majorité de *jeunes sœurs*, pas toujours bien rodées dans l'art de l'éducation. Elle les suivait donc attentivement chacune, l'aidant à se corriger et à parfaire sa conduite pédagogique; et à la communauté réunie elle donnait des conférences sur la méthode suivie par Don Bosco et mère Mazzarello. Il nous reste d'elle le texte de quelques-unes de ces directives: ce sont des chefs-d'œuvre de sagesse, de précision et de ferveur salésienne. Mais redisons encore, une fois pour toutes: la leçon de pédagogie la meilleure, et de beaucoup, qu'elle donnait à ses sœurs, c'était son témoignage, sa façon d'agir.

Aussi voudrions-nous surtout la voir elle-même à l'action au milieu des enfants et des jeunes. J'en ai déjà dit quelque chose en parlant de ses quatre années de directorat à Trecastagni, alors qu'elle était journellement avec eux et prenait part à toutes les récréations. Sa forte personnalité en imposait à tous, adultes et plus encore enfants. Mais sa présence, bien loin de créer la gêne, attirait la sympathie, en premier lieu parce qu'elle apparaissait toujours sereine et *souriante*. La vie en Sicile, atteste une de ses sœurs, peut être définie une irradiation continue de

sainte allégresse et de bonté salésienne”⁷. Quelle grâce pour les enfants d’avoir des éducateurs toujours de bonne humeur, même quand ils ont mal dormi ou souffrent de maux d’estomac! et c’était le cas de mère Madeleine. Elle avait acquis l’art de parler aux enfants et aux jeunes, qui jamais ne s’ennuyaient à ses causeries ou leçons, captivantes et pratiques. Mais sa *fermeté* aussi était bien connue: elle ne laissait passer aucun manque ni défaut; elle exigeait la propreté, la politesse, le bon ordre, l’exactitude dans l’horaire. Mais elle le faisait toujours avec un calme parfait et des manières aimables, et ne punissait que de façon exceptionnelle. Sa longue pratique de l’enseignement et son instinct de salésienne lui avaient acquis un *sens psychologique* aigu: avant tout *comprendre* les jeunes et leur exubérance qui n’est pas malice, être indulgent, fermer l’œil sur tant d’espégleries innocentes, ne pas exiger la perfection d’un coup, ne pas juger avant d’avoir écouté, *patienter* en somme, infiniment, comme Dieu fait avec nous! Elle citait surtout la maxime chère à Don Bosco: “Le mieux est l’ennemi du bien”. Et puis toujours consoler, encourager, soutenir, entraîner.

Tout cela se résumait dans l’*amorevolezza* salésienne: une bonté débordante, chez elle enracinée en un profond instinct *maternel*. “Rappelle-toi, disait-elle à une sœur, que tu dois être plus maman qu’enseignante.

Et cela la portait à s’occuper de façon privilégiée des enfants souffrants, inconsolés, malades... Permettez-moi de citer ici un petit fait, témoignage direct, et qui manifeste bien à quel point une exquise charité maternelle inspirait les comportements de mère Madeleine. J’ai été moi-même à Trecastagni où une vieille Coopératrice m’a raconté ceci. Était entrée à l’internat pour la première fois une fillette de 5 ou 6 ans. Le premier soir, à l’heure du coucher, tristesse et désolation: la maman n’est plus là! Elle se met à pleurer, à crier, à sangloter comme une désespérée. Impossible de la consoler. Alors sœur Madeleine la prit avec elle, comme aurait fait la maman, et l’enfant se calma. Le lendemain matin, elle l’avertit: “Et surtout, ne dis rien à personne!” Ouais! Comme les miraculés dans l’évangile, la fillette, rencontrant ses compagnes, se mit à proclamer dans un immense sourire: “J’ai dormi avec soeur supérieure!” Tendresse des saints! qui ne se laisse pas arrêter par les règlements!

⁷ Déposition de Mère Comitini, *Summarium*, p. 238.

3. La supérieure digne héritière de mère Mazzarello

Cette femme hors du commun eut aussi le don du gouvernement, en partie inné en elle, mais singulièrement éclairé et affiné par ses contacts étroits avec sainte Marie-Dominique Mazzarello au temps de sa formation religieuse. Elle avait à la fois un sens humain et un sens pratique remarquables. Traitant avec les autorités, elle impressionnait par son intelligence, son autorité, sa sagesse, sa compétence des affaires, et arrivait à faire accepter ses vues et à résoudre les plus graves difficultés. En particulier, elle savait choisir les nouvelles directrices et les suivait de près, les informant, soutenant leur autorité, les aidant à résoudre les conflits de plus d'une fois elles avaient avec les administrations.

Ses *contacts avec ses sœurs* : une merveille ! Ici encore, il faudrait parler de sens maternel profond, sans aucun maternalisme, notons-le bien. Cela se manifestait surtout au cours des *visites* aux maisons, une de ses tâches principales : non point visites éclair, pour un rapide coup d'œil, mais visites prolongées tout le temps nécessaire ou possible pour s'entretenir avec chaque sœur. Une postulante lui demanda un jour : "Comment faites-vous pour recevoir tant de sœurs et traiter avec chacune comme si elle était la seule de la maison ?" Elle répondit : "Je sens que je les aime toutes sincèrement, et j'éprouve toujours un grand plaisir à m'entretenir avec elles". De même, elle *présidait* les retraites, moment privilégié pour contacter chacune et donner à toutes de sages directives. Elle les voulait joyeuses ("Ne montrez pas un visage sérieux, ne restez pas sans parler"), fraternelles (son thème favori : "Ayez entre vous une charité de sœurs"), fuyant le murmure comme la peste, zélées dans leurs tâches. Elle se préoccupait d'encourager particulièrement les sœurs étudiantes et les jeunes sœurs arrivées en communauté. *Patiente* avec toutes, elle ne se considérait pas la gardienne farouche d'une règle à faire observer à tout prix, mais l'*éducatrice* des consciences qu'il fallait amener peu à peu à pratiquer tout le possible avec amour, car une communauté religieuse n'est pas une école de discipline, mais une école de charité. Et son gouvernement était libérant : "Ne me demandez pas, disait-elle aux directrices, si vous pouvez ou si vous devez faire faire à l'une de vos sœurs une visite au médecin avant qu'arrive ma réponse. C'est pour vous un devoir, et donc il n'y a pas à demander de permission" (Garneri, p. 210).

Elle dirigeait et soutenait aussi ses sœurs par ses *lettres*, nombreuses, billets rapides, aiguillonnants et stimulants, ou longues pages quand c'était utile. J'espère bien qu'à l'occasion de sa béatification, on publiera cette correspondance, joyau de spiritualité salésienne.

Sa bonté active allait particulièrement aux sœurs *malades*. La préoccupation manifestée envers elles ou les visites rendues étaient un remède pour le moins aussi efficace que les recettes des médecins. Un jour à Messine, prenant sa récréation avec les sœurs après le repas, elle dit tout à coup : “ Nous sommes ici heureuses et en bonne santé, alors que notre pauvre sœur Gertrude est au lit, souffrant peut-être de la solitude. Allons la réconforter ”. Elle prend une casserole, distribue des couvercles et des baguettes à deux des sœurs, un tambour de fortune à une autre, une mandoline à une quatrième. Et les voilà faisant une entrée triomphale à l’infirmierie. Imaginez la surprise, l’émotion, la joie de sœur Gertrude!...

Avec la même délicatesse elle traitait avec les *bienfaitrices* et *Coopératrices*. Elle eut en particulier de longues attentions pour la plus généreuse d’entre elles, une certaine marquise De Cassibile, gravement éprouvée par des accusations et vexations de sa parenté qui la conduisirent en prison pour plusieurs mois : mais justice fut faite et elle fut libérée.

4. Toute a Dieu

“ Alors, cette sœur, diront peut-être certains, parfaite ? sans défauts ? ” Que voulez-vous que je réponde ? Dans les témoignages du procès de béatification, on ne trouve qu’admiration et louanges. Si elle eut des défauts, on ne les aperçut pas, noyés qu’ils étaient sous l’abondance de ses vertus bien visibles que l’Eglise a déclarées héroïques. Mais nous pouvons bien deviner le secret de cette efflorescence de vertus, que ne suffiraient jamais à expliquer les dons naturels ni les efforts les plus généreux d’un être humain laissé à lui-même. Mère Madeleine, détachée d’elle-même, était enracinée en Dieu et ouverte à son Esprit et à ses desseins sur elle.

Je ne reviens donc pas sur ce que j’ai déjà esquissé dans les pages précédentes sur sa vie *ascétique*. Toute son existence, elle fut fidèle au programme qu’elle s’était tracé au noviciat : humilité et guerre impitoyable contre tout amour-propre ou vaine complaisance en soi, mystérieuse sympathie pour les austérités, refus de tout privilège (à qui l’appelait “ Madame la Supérieure ”, elle répliquait : “ Je ne suis pas une dame, mais une sœur, si vous voulez, appelez-moi seulement *Mère*), fidélité à la règle et à la vie commune, pratique amoureuse et sévère de la pauvreté, de la chasteté et de l’obéissance... : inutile d’insister, on pourrait citer mille faits ou *fioretti* pour illustrer cela.

Ce qu'on voudrait percer, au moins un peu, c'est l'intime secret de sa vie *mystique* (d'ailleurs sans éclat), de sa *communion avec Dieu*, explication dernière de tout son édifice spirituel. Ici, tout se résume probablement dans cette phrase qu'elle écrivit un jour à une sœur et qui traduisait l'absolu de son propre idéal: "*Jésus est ton époux! pour toujours: tout est là. Tout le reste n'existe plus pour nous*" (Garneri, p. 225). Et à une autre sœur: "Quelle peine tu me fais quand j'apprends que tu n'es pas encore établie fermement dans l'habitude de faire toute chose en regardant *Dieu seul* et les créatures pour *lui seul*" (id., p. 240). Sans nul doute possible, mère Madeleine ne vivait *que pour l'amour, la louange et le service de son Seigneur*, abandonnée à sa sainte volonté, acceptant volontiers de sa main tout ce qu'il permettait qu'il arrivât, les joies, mais surtout les souffrances et les sacrifices, confiante infiniment en la bonté miséricordieuse de son Cœur. "Quand tu te sens abattue par tes propres misères, écrivait-elle à une sœur, regarde Jésus et non pas toi-même" (id., p. 245).

Dans ses examens de conscience et ses résolutions de retraite (nous en avons le texte), le premier point concernait toujours "l'union avec Dieu" ou "la piété", qu'elle définissait "non pas lire de nombreux livres de dévotion ou dire de nombreuses prières, mais penser, parler, agir pour Dieu et de la façon qui lui est agréable" (Garneri, p. 248). Cette union avec Dieu, elle se proposait de l'approfondir "par la contemplation quotidienne de quelque fait de la Passion du Seigneur", par de fréquentes, encore que brèves, visites du Saint-Sacrement, par la multiplication des oraisons jaculatoires en cours de journée.

Mais deux traits particuliers de son amour du Christ sont à souligner davantage. Le premier est son *sens vif du mystère eucharistique*. La communion était le moment le plus sacré de chacune de ses journées, moment d'insondable échange, source de paix et de force pour tout le jour. Elle donnait une extrême importance à la Présence réelle en la chapelle de chaque maison qui devait être "un bijou", toujours brillant de propreté et de simple beauté. Elle multipliait, je l'ai dit, les visites au Saint-Sacrement et y entraînait sœurs et enfants. Elle promouvait la gloire de l'Eucharistie dans les paroisses. En juillet 1905 eut lieu à Catane un grand Congrès eucharistique à la réussite duquel elle ne contribua pas peu. Un gracieux épisode à cette occasion mérite d'être raconté. Le Congrès devait se terminer le dernier jour par une procession solennelle qui passerait devant le collège des sœurs tout flambant de banderoles et de lumières: toutes les filles y prendraient part en priant et en chantant. Or la mère s'aperçoit que, sur la place d'en face

à peu près vide, un groupe de personnes est rassemblé, bruyant, devant les tréteaux d'un montreur de marionnettes. Elle fonce vers lui: "Comment? A l'heure où va passer la procession, vous avez l'audace de venir vous installer ici, cherchant à détourner les fidèles de leur Seigneur? - Mais, ma sœur, balbutie le pauvre homme, je dois gagner mon pain, et je savais que je trouverais ici beaucoup de monde - Bon! Combien pensez-vous gagner aujourd'hui? - Tant". La mère prend sa bourse et en tire un gros billet: "Voilà, mon ami, et filez à un autre endroit!" Et s'adressant aux badauds: "Et vous, allez sur la place à la rencontre du Seigneur: ce sera plus utile que de perdre votre temps à ces amusettes!" Admirable façon de rendre à l'homme ce qui lui revient, mais *avant tout*, de rendre gloire au Seigneur en son Eucharistie et partout.

Le second trait qui frappe en la spiritualité la plus profonde de mère Madeleine, c'est sa *contemplation du Christ crucifié*. J'ai relevé chez elle une pratique étonnante, que je n'ai rencontrée chez aucun saint de ma connaissance. Cette femme qui, recrue de fatigue au soir de sa journée, allait prendre un peu de repos, se levait le matin une demi-heure avant ses sœurs, descendait à la chapelle et faisait le Chemin de la croix, et cela *chaque jour!* Elle commençait donc sa journée par cette contemplation des souffrances de son Seigneur; suivaient la méditation de règle et la sainte messe et communion, où le Seigneur contemplé devenait le Seigneur *rencontré* en son mystère pascal. On peut alors penser que la journée devenait tout entière communion d'amour, d'où jaillissait un immense courage au service de la rédemption.

Ajoutons, pour ne rien omettre d'important, que mère Madeleine, en vraie Fille de Marie-Auxiliatrice, avait pour *Marie* une dévotion tendre et forte, et travaillait à la faire connaître et aimer. Et j'ai dit plus haut sa dévotion toute particulière envers *saint Joseph*. De sorte qu'elle pourrait être dite "la sainte de *Jésus, Marie, Joseph*!"

5. Les dernières souffrances et la mort sereine, 26 mars 1908 (à 61 ans)

En mai de l'année 1900, mère Madeleine épuisée de fatigue, fut atteinte d'une grave maladie (tumeur intestinale) qui la cloua au lit pour trois mois. On crut qu'elle allait mourir, mais on pria tant pour elle qu'elle se releva miraculeusement. Sa forte fibre toutefois était atteinte... En septembre 1907, elle se rendit à Turin pour le Chapitre général: la mère générale lui avait déjà fait savoir qu'elle comptait la rappeler pour lui confier la direction d'une autre province. Terminé le

Chapitre, elle redescendit en Sicile pour une dernière visite à toutes les communautés, sans que les sœurs, à part quelques-unes sachent qu'elle allait les quitter. Mais elle pressentait sa mort, et ne manquait pas d'y faire allusion. Début mars 1908, elle donna sa dernière conférence aux sœurs de la maison provinciale sur un ton chaleureux inhabituel.

Les choses allaient se précipiter. Le dimanche 22, elle se sentit mal, et s'alita secouée par une forte fièvre, après avoir toutefois écrit une lettre émouvante à la mère générale: "Me voici à la fin de mes vingt-sept années de joies siciliennes, et vous voudriez me faire commencer une autre série d'années ailleurs? Mes 61 ans ne vous font pas compassion? Mais allons! Je ne veux pas penser à l'avenir: que le Seigneur fasse de moi ce qu'il veut, pourvu que j'aie la grâce de me préparer à bien mourir" (Garnieri, p. 168). Le mardi 24, elle se leva encore pour aller régler une affaire à la Préfecture de Catane, après quoi elle se remit au lit avec de violentes douleurs.

Le lendemain, le médecin diagnostiqua une péritonite aiguë et lui annonça que c'était la fin: "Merci, docteur, de m'avoir dit la vérité", dit-elle. On lui apporta le saint viatique. Elle invoqua son saint Joseph, patron de la bonne mort. Le jeudi matin 26, on lui administra l'extrême-onction. Jusqu'au bout elle garda sa pleine lucidité; et à 11h. 20, sans agonie, sans le moindre trouble, elle expira sereinement. Avait été exaucée sa prière quotidienne: "Jésus, Marie, Joseph, faites que j'expire *en paix* en votre sainte compagnie".

On décida le transfert de sa dépouille à la chapelle mortuaire de Ali, maison du noviciat. Le transport de son cercueil jusqu'à la gare de Catane donna lieu à une immense procession où toute la ville était représentée... Ses restes sont aujourd'hui conservés dans la chapelle de l'œuvre grandiose d'Ali, diocèse de Messine.

Le procès ordinaire se déroula à Catane de 1947 à 1952, et la cause fut introduite à Rome en 1967. Le 1^{er} septembre 1988 était reconnue l'héroïcité de ses vertus: elle devenait "vénérable"... et, le 5 novembre 1994, à Catane où elle est morte, elle était proclamée bienheureuse par le Pape Jean Paul II.

Telle est la grande figure de notre sœur mère Madeleine Morano. Don Rua, la visitant à Ali, lui avait dit, en plaisantant, mais pas tellement: "Vous êtes le maire et le curé de cette ville". Le cardinal Dusmet, archevêque de Catane, la comparait à Judith, la femme forte. Et de sérieux personnages attestaient: elle aurait pu être évêque! Pour mon compte, je dirais qu'elle fut "la don Rua" de l'Institut des Filles

de Marie Auxiliatrice, non pas, bien sûr, qu'elle ait été supérieure générale, encore qu'elle avait tout pour assurer brillamment cette charge, mais en ce sens qu'elle a été *l'héritière la plus accomplie des vertus de la sainte fondatrice*, et qu'elle a bel et bien été la fondatrice des œuvres en Sicile. Si les Filles de Marie Auxiliatrice ont aujourd'hui *soixante-cinq communautés actives* dans la grande île, et si elles y sont unanimement appréciées et aimées, c'est à mère Madeleine qu'elles le doivent.

Nous avons ainsi cette *double triade de saints qui marquent nos origines*: chez les salésiens de Don Bosco, don Rua, Dominique Savio; chez les sœurs salésiennes mère Mazzarello, mère Madeleine, Laure Vicuña; et l'on pourrait pousser plus loin: chez les pères don Czartoryski et don Beltrami; chez les sœurs sœur Valsé-Pantellini dont nous allons parler au chapitre suivant: *merveilleuse générosité du Seigneur envers notre Famille!* Avec de telles racines, l'arbre ne pouvait que grandir. A nous de veiller que la sève ne s'épuise pas!



La vénérable sœur THERÈSE VALSÉ-PANTELLINI, FMA

Une fille de bourgeois parmi les pauvres :

la vénérable sœur

THÉRÈSE VALSÉ-PANTELLINI, FMA

(1878-1907)

La première sœur salésienne qui sera béatifiée après mère Madeleine Morano s'appelle Thérèse Valsé-Pantellini, une jeune sœur morte à l'âge de 29 ans et dont l'Église a déjà reconnu l'héroïcité des vertus (1982). Avec elle nous descendons encore d'un cran sur l'échelle de la *simplicité* : ici plus de situations exceptionnellement dramatiques comme chez don Czartoryski, Zéphyrin, Laure, pas davantage de situation de supériorat et d'action spectaculaire comme chez mère Morano, mais la vie salésienne vécue, dirais-je, au ras du sol et dans la quotidienneté de la vie religieuse et apostolique "ordinaire". Il n'y aura de dramatique chez elle que sa mort précoce, et d'extraordinaire que l'amour et la perfection qu'elle mettra à vivre précisément l'ordinaire. Nous entrons ici dans un climat de béatitudes et dans un esprit évangélique d'*enfance spirituelle*. De fait on a comparé Thérèse à son homonyme et contemporaine Thérèse de Lisieux, une Thérèse de l'Enfant Jésus qui aurait suivi la "petite voie" aussi dans l'apostolat le plus actif.

La spiritualité salésienne se vit aussi, et presque toujours, dans la simplicité sans éclat du *quotidien*, dans la monotonie des jours de la semaine, dans l'humble fidélité aux tâches les plus habituelles. C'est pourquoi notre petite sœur Thérèse, si sympathique on le verra, a bien des choses à nous apprendre ou en tout cas à nous rappeler, aussi d'ailleurs dans le domaine du service salésien des pauvres. Nous allons la suivre et la découvrir dans les étapes de sa vie, qui se déroula de manière prépondérante à *Florence* et à *Rome*, pour se terminer à *Turin*.

Nous pouvons y discerner *trois* étapes :

- jusqu'à 22 ans, Thérèse, fille de riches bourgeois, vit en famille et poursuit des études dans divers collèges (1878-1900) ;

- entrée chez les Filles de Marie Auxiliatrice à 23 ans, elle se livre auprès des fillettes pauvres de Rome à un apostolat infatigable et très efficace (1900-1906) ;

- à 28 ans, atteinte de tuberculose (elle aussi!), elle passe sa dernière année de vie dans la souffrance et l'offrande de soi (1906-1907)¹.

* * *

A) ENFANCE, ADOLESCENCE, JEUNESSE D'UNE FILLE DE RICHES BOURGEOIS, 1878-1900 (jusqu'à 22 ans)

1. L'éducation soignée en famille: Milan, l'Égypte, Florence, 1878-1890 (jusqu'à 12 ans).

La première grande grâce que Thérèse reçut du ciel, ce fut de naître de parents d'une exceptionnelle qualité. Le père, Joseph Valsé, d'une famille aisée de Vénétie, région alors soumise à l'Autriche, eut une jeunesse difficile. De bonne culture, ingénieux et entreprenant, d'une parfaite honnêteté, il finit par trouver la fortune en *Égypte*: il construisit au Caire un grand hôtel qui bientôt acquit une renommée internationale, et peu après un second hôtel à Alexandrie. Affluait chez lui le grand monde de la diplomatie et des affaires, et il devint un personnage influent (un pacha, disait-on) comblé de décorations, jusqu'à être nommé en 1875 par Victor-Emmanuel II *Commandeur de la Couronne d'Italie*: on l'appellera couramment "Signor Commendatore". Notons qu'il avait fait ajouter officiellement à son nom celui de *Pantellini*, en souvenir d'un très cher collègue et ami ravi très tôt à son affection.

C'est au Caire que Joseph Valsé rencontra et épousa une demoiselle *Joséphine Viglini*, originaire de Milan, une beauté, disent les contemporains, femme distinguée et cultivée, très pieuse et de caractère énergique. Leur naquit un premier fils, *Italo*. Une certaine vague de xénophobie s'étant alors manifestée, le père crut prudent de renvoyer, au moins momentanément, la mère et l'enfant en Italie, à Milan.

Et c'est ainsi que naquit dans cette ville le second enfant, *Thérèse*, le 10 octobre 1878, baptisée quatre jours plus tard. Le nom de Thérèse lui

¹ Le livre clé pour connaître la vie et l'âme de sœur Thérèse est dû à don Ferdinando MACCONO, ce salésien expert qui avait déjà tant travaillé à l'étude et à la cause de mère Mazzarello: *Un fiore di umiltà: Suor Teresa Valsé-Pantellini*, 2^e édition, éd. FMA, Turin 1936, 364 pp. Son information est ample et sûre, puisqu'il a été le vice-postulateur de la cause. Beaucoup plus près de nous, une belle étude de Sœur Lina DALCERRI, FMA: *Suor Teresa Valsé-Pantellini: una spiritualità nel carisma di Don Bosco*, éd. FMA, Rome 1988, 132 pp. J'ai pu consulter ici aux archives de la Postulation tous les documents importants du procès. En français, je crois qu'il n'existe rien.

fut donné en souvenir de la grand-mère paternelle et en hommage à sainte Thérèse d'Avila envers laquelle M. Valsé nourrissait une dévotion toute particulière. En famille, on l'appellera toujours *Teresina*, "petite Thérèse". Les choses s'étant calmées en Égypte, la famille y retourna, et Thérèse passera au Caire les *quatre premières années* de son enfance (1878-1882). Mais le climat se détériora de nouveau et toute la famille rentra définitivement en Europe, à Milan d'abord (1882-1884), puis à *Florence*, où Thérèse passera presque la moitié de sa vie, treize années, de 6 à 19 ans, et où elle aura la grande joie de voir naître une petite sœur *Joséphine*, de 7 ans plus jeune, et dont, avec quelle joie exubérante, elle se fera la "petite maman" (*Joséphine*, *Giuseppina*, aura droit au gracieux diminutif de *Pinetta*). Son éducation intellectuelle, artistique et religieuse fut des plus soignées et se déroula entièrement *en famille*, la richesse des parents lui permettant d'avoir jusqu'à 12 ans des maîtres et maîtresses particulièrement qualifiés, sous la haute direction de la maman. Très vive d'intelligence, à 4 ans elle savait déjà lire et faire les additions, et déjà se manifestait en elle des aptitudes à la musique et à la poésie.

Physiquement elle ressemblait à son père, et moralement à sa mère, une milanaise énergique et décidée. Elle manifesta très tôt son caractère ardent, fort, tenace, enclin à l'orgueil et à la rébellion. Mais avec maman *Joséphine*, qui ne laissait rien passer, inutile de faire la capricieuse : elle devait s'humilier et céder, souvent en se mordant les lèvres !

Une certaine crainte révérencielle, une certaine distance régnera longtemps entre elle et cette mère fort sévère. Tandis qu'avec le père, qu'elle appelait "mon papa adoré", elle se sentait libre et pleinement heureuse. Une *merveilleuse entente* s'était établie entre ces deux âmes, au niveau tant psychologique que spirituel. Car M. Valsé, tout grand homme d'affaires qu'il fût avait ces deux qualités fondamentales : le sens de Dieu, une foi vivante, très personnelle, une piété sincère qui s'exprimait en prière et en dévotions, au rosaire par exemple ; et puis un cœur d'or, une générosité spontanée, une vive sensibilité aux pauvres et aux besogneux, pour lesquels il ouvrait largement sa bourse. C'est lui, plus que la mère, qui fit l'éducation *spirituelle* de Thérèse : ils priaient ensemble, ensemble ils allaient soulager telle ou telle misère ; le père faisait comprendre à sa fille qu'elle devait se corriger non par force, mais par amour du Seigneur. Thérèse aura toujours pour son père une admiration sans bornes et une exquise tendresse filiale. À la maison, à côté du père, il y avait une sympathique grand-mère maternelle près de laquelle elle allait se confier et se consoler quand elle s'était fait gronder par Maman.

En 1884 (Thérèse avait alors 6 ans), la famille avait quitté Milan pour s'établir à *Florence* (le père voulait suivre de près les études de son aîné Italo), et l'année suivante à *Fiésole*, sur l'admirable colline qui domine la ville: ils y acquirent une magnifique villa, avec grand parc où Thérèse pouvait courir et jouer à son aise avec sa petite sœur. Heureuse famille!... Mais l'épreuve un jour frappa à la porte: une crise cardiaque obligea le père à l'immobilité et à passer ses journées sur un fauteuil roulant. Les médecins firent comprendre qu'il n'y avait plus d'espoir. Pour soustraire Thérèse aux secousses de cette épreuve, la mère alors décida de l'envoyer comme interne dans un collège de la ville. Elle avait 12 ans. *Une vie nouvelle commençait pour elle.* D'autant plus que, six jours après son entrée au collège, le père bien-aimé était rappelé à Dieu. Catastrophe terrible pour l'enfant, qui, le cœur brisé, accepta quand même avec un énorme courage la volonté de Dieu.

2. Étudiante en deux collèges de Florence. Le tournant de la première communion, 1890-1896 (de 12 à 18 ans).

Le premier institut que fréquenta Thérèse à Florence fut le collège "chic" appelé "de l'Annunziata", collège privé laïque, mais où la religion était honorée; on n'y recevait qu'un nombre restreint d'élèves venant de la haute société. Elle s'y sentit à son aise, et attira sans tarder l'attention des compagnes et des supérieures par son extrême et constante gentillesse, par son succès dans les études, par sa piété sincère. La mort de son père l'avait rendue plus sérieuse et plus réfléchie. N'empêche que dans ce petit monde scolaire elle révéla aussi la vivacité de son caractère et son esprit batailleur, se faisant par exemple visiblement la protectrice de telles compagnes qui, selon elle, avaient été punies à tort.

Cinq mois après son arrivée au collège arriva le grand jour de sa *première communion*, à laquelle ses maîtresses l'avaient diligemment préparée. Ce 29 mars 1891 (elle avait 12 ans et demi) marque un tournant dans sa vie spirituelle. Chez presque tous les saints de notre Famille, nous avons remarqué ce fait qui donne à réfléchir: la première rencontre eucharistique avec le Sauveur se révèle être une expérience *mystique* qui laisse dans l'âme une marque indélébile et engage dans des choix décisifs et dans une voie nouvelle d'efforts généreux et de don de soi. Ainsi en fut-il pour Thérèse. Longtemps elle garda le secret sur son expérience de ce jour. Mais plus tard, elle confia à une cousine: "Je me sentis alors touchée par une ferveur inhabituelle et par un désir ardent de me consacrer à Notre-Seigneur par le vœu de virginité, bien qu'alors

je ne comprenais pas la valeur ni l'importance d'un acte aussi solennel". Et plus tard encore à l'un de ses directeurs spirituels: "À ce moment j'ai senti l'appel à la vie religieuse" (*Maccono*, p. 31). Elle fit ce vœu dans son cœur, sans avoir demandé ni avis ni permission. Mais ce fut pour elle un acte *irrévocable*. Son cœur était pris: l'amour fondamental de sa vie serait Jésus, pour lequel elle vivrait désormais et accepterait tous les sacrifices nécessaires. Notons que ce fait d'une consécration virginale déjà dans les années d'enfance est loin d'être exceptionnel dans la vie des saints, témoin, par exemple, sainte Marguerite-Marie.

Au collège, les maîtresses surtout s'aperçurent que Thérèse marchait sur une voie nouvelle de ferveur, de sérieux, de souci des autres, et peut-être surtout dans son refus de toute vanité et dans sa désarmante simplicité. La seconde année, Madame Valsé mit aussi au collège sa deuxième fille Pinetta, alors âgée de 6 ans. Et voilà Thérèse heureuse et empressée d'être auprès d'elle comme une maman, et de l'aider patiemment à se corriger, car la sœur était espiègle et peu appliquée. Quant à elle, elle progressait dans ses études, en particulier dans son habileté à jouer du piano. La dernière année, elle eut la douleur de perdre la très chère grand-mère. Son cœur extrêmement sensible souffrait profondément de ces départs...

Thérèse resta trois ans dans ce premier collège. Alors la maman, conseillée par l'entourage et persuadée qu'une éducation pleinement chrétienne ne serait assurée que dans un institut tenu par des religieuses, fit entrer ses deux filles au collège des *Dames du Sacré-Cœur*, où Thérèse compléterait ses études supérieures (1^{er} août 1893). Elle a maintenant 15 ans, c'est une belle grande adolescente, rayonnante de clarté et d'affabilité. Pendant trois ans, elle va profiter à plein de ce nouveau milieu providentiel pour épanouir sa culture intellectuelle, sa formation morale et sa vie spirituelle profonde. Elle trouve là en effet une instruction religieuse abondante et soignée, des facilités pour s'approcher des sacrements, l'occasion de faire une retraite annuelle, en somme une ambiance de foi vive et de piété savoureuse, exempte de toute mièvrerie. Thérèse y sera comme un poisson dans l'eau, heureuse!

Côté études, elle fut particulièrement brillante en français et en musique, et aux examens remporta une montagne de prix, sans en tirer vanité. Au près des compagnes elle rayonnait par l'ensemble de ses vertus, surtout par sa piété et sa préoccupation de rendre tous les services possibles. Elle travailla fort à corriger les vivacités de son caractère: recevant observations et corrections, le rouge lui montait au visage, mais elle se dominait et ne répondait pas. Elle se mortifiait volontiers dans

les petites choses, par amour de Jésus; au réfectoire, par exemple, elle touchait à peine au dessert, heureuse d'en laisser davantage à ses voisines. Elle accepta avec joie d'être inscrite à la *Pieuse Union des Filles de Marie*, association réservée aux filles dignes d'être présentées aux autres en exemple. Elle prit la chose très au sérieux, jusqu'à devenir présidente et animatrice de son groupe. Sa médaille de Fille de Marie était pour elle comme une perle de grand prix (elle la conserva jusqu'à sa mort), et aux moments de lutte intérieure elle la serrait sur son cœur ou la baisait pour réveiller sa force. Toutes ses lettres étaient signées de son nom et du sigle *F di M.* (Fille de Marie). Son appartenance au groupe l'invita à faire chaque jour un peu de méditation: on sait qu'elle se nourrit alors de deux livres précieux: *L'imitation de Jésus-Christ* et *Comment aimer Jésus-Christ* de saint Alphonse de Ligori. Vraiment, elle puisait à bonne source!

L'année scolaire terminée, Thérèse et Joséphine regagnaient chaque fois la maison paternelle de Florence pour *les vacances*: la famille se reconstituait, la maman et ses trois enfants. Quelle joie! Aussi parce que la maman était fière de sa grande fille comblée de prix et de louanges: elle laissa tomber sa sévérité et leurs deux âmes vibrèrent désormais ensemble.

Une partie des vacances se passèrent, au fil des années, en beaux *voyages* dans les Dolomites et à Venise, puis à l'étranger, en Suisse, au Tyrol, en Bavière. Thérèse, âme d'artiste et de contemplative, ne se rassasiait pas de goûter les splendeurs de la nature et y discernait des signes évidents de la grandeur et de l'amour de Dieu. Mais la majeure partie des vacances se déroulait *à la maison*. Et ici, Thérèse se fixait un programme de vie aérée, mais avant tout fervente et généreuse: messe et communion quotidiennes si possible, rosaire quotidien avec Pinetta et les personnes de service, méditation et lecture spirituelle, examen de conscience. Sa règle était l'obéissance à sa mère, l'empressement à réjouir et à guider sa petite sœur, une exquise gentillesse envers les personnes de service, l'occupation de ses moments libres: elle se cultivait en lisant des livres de littérature et d'histoire ou en s'exerçant au piano avec son frère aîné. Et elle restait modeste. La maman tenait à ce que sa fille fût vêtue à la dernière mode et bien coiffée, conformément à son rang social, et elle se laissait faire. Élégante donc, mais simplement, sans prétention, sans attirance pour les bijoux et les colifichets. Non qu'elle méprisât les belles choses de ce monde, mais son cœur était ailleurs, voilà tout. Au fond, c'est dans son cher collège qu'elle se trouvait le plus à son aise.

Au cours de la troisième année, elle commença d'être assaillie de *maux de tête*. Elle n'avait jamais été très vigoureuse, mais un mal la minait secrètement, et le fait qu'elle ne se plaignait jamais trompa longtemps l'entourage. Les premiers soins des médecins étant restés sans succès, la mère lui fit interrompre ses études et la voulut près d'elle à la maison, sans lui laisser le temps de prendre ses diplômes. Puis au début de 1897, elle décida de quitter Florence pour *Rome*, où le fils aîné continuerait ses études à l'université. Changement d'horizon, qui ne déplut nullement à cette grande fille de 19 ans, tout au contraire, car Rome est une ville sainte, le centre de la chrétienté!

3. Rome. Les premières années, 1897-1898 (de 19 à 20 ans).

À Rome, la famille trouva à s'installer à la via Gaeta, non loin de la gare Termini, dans le voisinage de l'église de la Sainte-Famille, mais aussi providentiellement, nous le verrons, non loin de l'église du Sacré-Cœur et de l'œuvre salésienne de la via Marsala. Ainsi Thérèse, à sa grande joie, eut la facilité d'aller chaque matin à la messe et à la communion. Elle visita avec enthousiasme les monuments sacrés de Rome, le Colisée, les catacombes ... Elle participa plusieurs fois à des audiences papales, et fut ravie d'assister dans la basilique Saint-Pierre à la messe de minuit qui marquait le passage au nouveau siècle ... Bref, elle était vite devenue romaine!

La petite sœur, qui avait maintenant 12 ans, fut envoyée comme demi-pensionnaire au collège des Dames du Sacré-Cœur (bien connues!) à la Trinité-des-Monts. Quant à Thérèse, elle n'y fut pas étudiante, mais elle y suivit des cours pour perfectionner sa culture: français, dessin et peinture, littérature et histoire, et même mathématiques. À la maison, elle continuait à jouer du piano, stimulée par sa mère, elle-même excellente musicienne, et qui la corrigeait des moindres fautes, ce qui intérieurement énervait Thérèse, mais elle faisait bonne figure. Le frère aîné raffolait de théâtre. On prit l'habitude d'aller, toute la famille, aux représentations classiques et à l'opéra. Thérèse ne se plaisait pas à ce qu'elle appelait des "mondanités", et elle occupait alors le temps d'une façon curieuse. Dans le livret d'opéra que distribuait la mère, elle glissait quelques feuillets de lecture spirituelle, et tandis que se déroulait la représentation, elle méditait et priait ... À n'imiter qu'exceptionnellement! Aller rencontrer son Seigneur dans les églises était bien autre chose! Souvent la mère s'opposait à ce qu'elle se rendit à la messe matinale à jeun; alors elle invitait sa sœur à prendre

son déjeuner, elle faisait semblant de prendre le sien, et toutes les deux s'en allaient, mais seule Thérèse se donnait l'immense joie de communier.

Le temps des vacances, on retournait en Toscane. La maman y avait acheté un grand domaine, du nom de *Poggio Reale*, à quelques kilomètres de Florence, aux abords du village de *Rúfina*. La splendide villa de style Renaissance (classée par la suite monument national) et son parc se dressaient sur une colline, au milieu des cyprès et des vignes : un enchantement ! Thérèse vécut là, bien des semaines, en toute simplicité, discrètement fidèle à sa messe quotidienne. Elle s'occupait de ses petits cousins et cousines Rosa, dont la famille habitait avec la sienne, leur faisait le catéchisme. Elle brodait, tricotait, confectionnait des habits pour les pauvres des environs. Elle visitait les malades. Elle traitait les personnes de service comme des membres de la famille. Avec une domestique de sa cousine Rosa, de son âge, elle lia même une profonde amitié spirituelle, ayant découvert qu'elle aussi aspirait à la vie consacrée : cette fille qui en effet devint religieuse a dit combien elle devait à Thérèse d'avoir avancé dans la vie spirituelle.

La famille Valsé-Pantellini vivait donc dans la paix, dans l'union profonde des cœurs, dans une ambiance de beauté et de culture. Thérèse avait maintenant 20 ans, l'âge de décider de son avenir ! C'était une belle fille, aux traits fins, la peau blanche de pâleur, les yeux couleur noisette, le regard à la fois vif et candide, les cheveux châtain, la démarche élégante et svelte, la voix mélodieuse, avec le parfait accent toscan, le plus beau d'Italie : bref on pouvait vraiment dire d'elle : " Elle a tout pour plaire ! " Mais quelqu'un avait ravi son cœur depuis longtemps, et elle allait devoir lutter pour lui rester fidèle.

4 La longue bataille décisive pour la vocation, 1898-1900 (de 20 à 22 ans).

Son désir de se donner tout entière à Dieu se précisait : non plus seulement l'aimer à travers la fidélité quotidienne, mais le faire connaître et aimer, dédier sa vie à son service en quelque œuvre d'évangélisation et de charité, même en pays de missions, ce qui concrètement signifiait entrer dans un *institut religieux*. Mais lequel ? Elle songea naturellement d'abord à ses chères Dames du Sacré-Cœur, qui d'ailleurs lui firent une invitation discrète à entrer chez elles comme postulante ..., mais il fallait attendre : la famille ne se doutait encore de rien.

Et voici qu'arrive le moment providentiel. Fréquentant l'église du

Sacré-Cœur construite par Don Bosco douze ans plus tôt à la via Marsala, Thérèse s'était adressée à un confesseur qui d'emblée avait conquis sa confiance, le P. Frédéric *Bedeschi*, un directeur spirituel de première classe. Celui-ci l'adressa aux sœurs salésiennes qui, à la via Marghera toute proche, avaient ouvert quelques années auparavant (1891) un modeste internat et un patronage². Un cousin Rosa de Thérèse avait une petite fille de 6 ans qu'il voulait confier à quelque école de religieuses: "Allez voir les sœurs de la via Marghera", dit don Bedeschi à Thérèse en lui tendant un billet de présentation. Se trompant de numéro de rue, elle alla frapper chez les sœurs Marcelines, et s'excusa de son erreur. Elle dira plus tard elle-même avoir senti une voix intérieure qui lui disait: "Ce n'est pas ici que je te veux". Puis, frappant cette fois à la bonne porte, elle fut accueillie par le sourire de la supérieure salésienne, sœur Louise Cucchiatti. La voix intérieure de nouveau se fit entendre: "C'est ici que je te veux". Elle racontera encore plus tard elle-même: "Je sentis alors en moi une telle émotion et une telle consolation que je me dis: 'C'est l'institut que je cherchais; c'est ici que j'entrerai; je le sens, c'est l'institut où m'appelle le Seigneur'. Dès ce moment, *ma résolution fut irrévocable*" (*Maccono*, p. 85). Thérèse accompagnait chaque matin sa petite cousine à l'école des sœurs et, parlant avec elles, voyant tout ce qu'elles faisaient, spécialement pour les filles du milieu populaire, participant elle-même au patronage, elle se sentait attirée toujours plus fortement à devenir elle aussi sœur salésienne.

Mais voilà, il y avait la famille! Comment lui faire connaître sa décision? Spécialement à la maman, qui à ce moment-là était souffrante. *Prudence* extrême de Thérèse: elle jugea opportun de ne rien dire. D'autant plus qu'elle se sentait encore responsable vis-à-vis des siens: Italo n'avait pas terminé ses études à l'université, et la petite sœur, encore que fort entourée chez les Dames du Sacré-Cœur, pouvait encore avoir besoin d'elle. Enfin, de peur qu'on ne la soupçonnât de subir des pressions de la part des salésiens, elle laissa pour un temps la direc-

² J'utiliserai fréquemment, faute de mieux, ce mot "patronage", mais il ne traduit qu'imparfaitement l'expression italienne "oratorio" ou "oratorio festivo". Il s'agissait en fait d'un *centre de jeunes* pour enfants et adolescents, qui trouvaient là un *milieu éducatif épanouissant*: jeux, sports, musique, théâtre, éventuelles leçons, et surtout catéchèse, prière, fréquentation des sacrements, direction spirituelle. Il fonctionnait les dimanches et jours de fête, et éventuellement en semaine. Nous verrons que Thérèse, devenue sœur salésienne, trouvera là son milieu principal d'apostolat.

tion spirituelle du P. Bedeschi, et s'adressa, chance exceptionnelle, à un chanoine de Saint-Pierre, assistant du Comité diocésain de l'Union catholique italienne, Mgr *Radini-Tedeschi*, qui devait plus tard devenir évêque de Bergame (1905) et avoir comme secrétaire et fils spirituel un certain Angelo Roncalli, le futur pape Jean XXIII! Or ce remarquable prélat lui dit bientôt: "Vous êtes sûrement appelée à entrer chez les Filles de Marie Auxiliatrice".

Donc un beau jour de 1898, elle alla trouver la supérieure des Filles de Marie Auxiliatrice à la via Marghera et déclara son intention ferme d'entrer dans l'Institut. À sa grande surprise, la supérieure ne lui dit ni oui ni non; elle l'exhorta à prier beaucoup et à prendre encore conseil, en particulier auprès de don *Marenco*, procureur de la Société salésienne à Rome. Alors commença pour la pauvre Thérèse une dure période d'épreuve et de bataille pour sauver ce qu'elle sentait si fort être sa vocation, bataille qui dura pour le moins deux ans et se déroula en trois étapes³.

Tout d'abord don Marenco, et aussi bien de son côté don Bedeschi firent tout le nécessaire pour l'épouvanter (souvenons-nous que Don Bosco lui-même avait fait plus ou moins la même chose envers le prince Czartoryski). Car c'est très beau de vouloir entrer dans tel institut, encore faut-il le pouvoir, être capable d'assumer ses exigences concrètes pour toute la vie. Or Thérèse semblait si peu faite pour devenir sœur salésienne! Sa santé était fragile. Toute son éducation raffinée et sa haute culture la tenaient à distance de la pauvreté et du type d'œuvre populaire des sœurs. Nos deux conseillers lui représentèrent la somme de sacrifices qu'elle devrait accepter: dormir en dortoir, travailler dur du matin au soir, s'occuper de pauvres fillettes sans éducation, grossières et sans reconnaissance, etc., etc. *Résisterait-elle?* Qu'elle aille donc observer de près le style de vie des sœurs salésiennes ..., et puis qu'elle entre plutôt chez les Dames du Sacré-Cœur où elle pourrait aussi aimer et servir Dieu généreusement! A quoi Thérèse, imperturbable, répondit deux choses: "D'abord, ce style de vie et d'apostolat, c'est précisément cela qui me plaît. Ensuite, quant à être capable d'assumer les durs sacrifices qui s'imposeront, je ne serai pas seule: puis-je penser que Celui qui sûrement m'appelle sur cette route ne me donnera pas la force

³ Curieusement don Maccono simplifie ici beaucoup les choses, sans doute par respect envers des personnes encore vivantes. Mais nous connaissons ces étapes douloureuses par un long et précieux manuscrit du P. Bedeschi, versé au procès de béatification et qui se trouve aux archives des FMA à Rome: voir *Positio super virtutibus, Summarium addionale*, pp. 20-30.

nécessaire?” Les deux salésiens capitulèrent et lui dirent: “Eh bien, entrez chez les salésiennes!” Le P. Marengo alla trouver la supérieure des sœurs: “Acceptez-la. C’est une vocation pas ordinaire”.

Alors la nouvelle du projet de Thérèse transpira jusqu’à la famille, même sans déclaration explicite de celle-ci, toujours très prudente. Et ce fut la stupeur. Thérèse s’était fait “avoir” par les salésiens et les salésiennes, c’était une exaltée, une illuminée, il fallait à tout prix la “délivrer”! La mère, le frère aîné, l’oncle Rosa, les cousins et cousines se liguèrent pour la faire revenir en arrière au prix de toute une série de manœuvres pas très loyales. Commençaient la *deuxième phase de la bataille*. On retira la petite sœur de son collège de la Trinité-des-Monts pour l’envoyer chez les Dames du Sacré-Cœur à Padoue, obligeant ainsi Thérèse à quitter Rome et l’influence salésienne pour des séjours en cette ville. Son oncle insista pour qu’elle trouvât enfin à s’établir dans le monde, il la fit courtiser par un bel officier de cavalerie, il l’obligea à des visites mondaines ... Thérèse, bien sûr, résista. Son cher directeur spirituel, le P. Bedeschi, passé chez les augustins déchaux, s’était transféré à Parme: mais elle lui écrivait et recevait de lui tous les conseils et encouragements nécessaires. Elle restait donc victorieuse.

Alors survint la *troisième phase* de la bataille, de beaucoup la plus dangereuse. La famille demanda à Thérèse de recourir à une ultime consultation avant de se décider, et elle l’adressa à un ami, un *père jésuite* du nom de *Zocchi*. Toujours sincère, elle y consentit, jusqu’à le choisir, sans se douter de rien, comme nouveau directeur spirituel. Or ce “bon père”, entrant dans les vues de la famille, l’engagea dans une terrible tentation. D’abord, il lui interdit toute correspondance avec le P. Bedeschi. Puis il la persuada que, vu les circonstances et ses responsabilités familiales, sa vraie vocation n’était pas la vie religieuse, mais la vie dans le monde, où elle trouverait aussi la sainteté comme épouse et mère de famille exemplaire ... Nuit de doute tragique! Thérèse avait toujours obéi rigoureusement à ses directeurs spirituels, pour elle parole de Dieu. La mort dans l’âme, elle se laissa convaincre.

De Padoue où elle faisait un séjour, elle informa par lettre le P. Bedeschi de sa nouvelle décision. Le père, resté angoissé de son silence de plus d’un an, fut vivement impressionné, concluant que seule la main de Thérèse avait tracé ces lignes, mais non son cœur. Il lui répondit ceci: “Thérèse, le Directeur spirituel *suprême*, celui qui a le dernier mot, n’est ni un jésuite ni un salésien, mais Jésus. Dans vos communions et vos moments de prière, consultez-le, lui; suppliez-le de vous dire ce qu’il veut: ‘Parlez, Seigneur, votre servante écoute!’ Et deman-

dez à votre confesseur de Padoue de vous régler sur ce que vous aurez entendu". Ainsi fut fait, et Thérèse fut délivrée!

Ce qui étonne dans cette singulière affaire, c'est l'action de l'Esprit-Saint au fond de cette âme, cette voix intérieure qui la guide doucement et sûrement. Et c'est l'orientation et le fruit de cette action: une attirance humainement anormale, mais *irrésistible* de la part de Don Bosco et de son œuvre, proprement la "vocation", l'appel à se donner à Dieu *dans le service des petits et des pauvres* (nous avons constaté le même fait chez le prince Czartoryski). Thérèse, n'en doutons pas, est un *don gratuit* de Dieu aux sœurs salésiennes et à notre Famille.

Survint alors une épreuve qui allait encore exiger d'elle la prudence et retarder le pas décisif: une *maladie grave de la mère*. Elle fut jour et nuit à son chevet pour la soigner et la soulager. Mais le 24 novembre 1899, la sainte femme, munie des sacrements, remettait son âme à Dieu entre les bras de Thérèse et d'Italo. "Dieu seul mesure ce que j'ai souffert en ces jours", écrira-t-elle à une cousine.

Elle patienta encore pour ne pas imposer aux siens une nouvelle souffrance. L'été de 1900, elle passa les vacances à Padoue chez un cousin. Elle attendit qu'Italo ait terminé ses derniers examens, et se décida alors à lui révéler son *irrévocable* décision, et par lui à toute la famille. Le 15 novembre, elle lui écrivit une longue lettre débordante à la fois d'affection et de fermeté, où elle l'assurait avoir réfléchi pendant des années à sa vocation, lui annonçait qu'il était désormais inutile de discuter, s'excusait de la peine qu'elle lui infligeait et l'invitait à mettre sa confiance en Dieu pour l'avenir de la famille⁴. Cette admirable lettre ouvrit dans l'âme d'Italo une profonde blessure. Il s'en fut, avec le cousin Rosa, consulter une dernière fois Mgr Radini-Tedeschi, qui leur répondit: "Votre sœur et cousine est sûrement appelée par Dieu à devenir sœur salésienne". Ils durent se résigner. Thérèse alors mit ordre à ses affaires, divisa son héritage, et "renonçant à tout et à tous pour son Seigneur", comme elle disait, elle quitta la maison paternelle pour entrer dans sa nouvelle famille, à Rome, via Marghera. C'était le 2 février 1901, fête de la Présentation de Jésus au Temple; elle avait 22 ans et demi. Après avoir tant volé et voleté, l'oiseau avait enfin trouvé son nid. Pacifiée et heureuse infiniment.

* * *

⁴ On peut lire cette lettre en MACCONO, pp. 97-100.

B) RELIGIEUSE AU SERVICE DES FILLETTES PAUVRES DE ROME, 1901-1906 (de 23 à 28 ans)

1. Le postulat. Un noviciat bien rempli, 1901-1903 (de 23 à 25 ans).

Le postulat dura huit mois, à la via Marghera d'abord, puis bientôt à la maison du noviciat ouvert deux ans auparavant sur la colline du *Janicule*. C'était une ancienne villa de l'Académie des Arcades (appelée Bosco Parrasio), abandonnée, et que les sœurs avaient louée et transformée tant bien que mal. Mère Eulalie Bosco, du Conseil général, en disait ceci : "J'ai visité à peu près tous les noviciats de l'Institut. Je n'en ai pas trouvé un aussi laid et aussi incommode que celui du Janicule à Rome. Il ne pouvait être plus pauvre". Voilà Thérèse bien servie!

Le postulat se déroula sans histoire extérieure. Mais intérieurement, quelle expérience! Comme pour le prince Czartoryski, il lui fallut passer de la richesse à la pauvreté, de la vie aisée à la vie d'ascèse, de la vie libre à une vie rythmée par un horaire. Essayons d'imaginer!... La seule chose à dire pour cette période, c'est précisément ceci : elle entra dans cette nouvelle vie avec une *loyauté absolue* et une singulière force d'âme, mettant d'emblée en pratique ce qui sera sa vertu préférée, *l'humilité* : ne pas se faire remarquer, ne pas parler de soi, refuser catégoriquement tout traitement de faveur, oublier qu'elle avait été une fille de la riche bourgeoisie, être une simple petite religieuse, "comme tout le monde", "agir uniquement pour Dieu sans rien attendre des créatures". Les supérieures, vu sa santé fragile et la finesse non ordinaire de son éducation, voulurent plus d'une fois la favoriser à table (car la nourriture laissait beaucoup à désirer) ou dans le choix des occupations. Elle fit comprendre qu'elle n'était pas entrée dans la vie religieuse pour retrouver les commodités d'autrefois, et on dut la laisser suivre exactement le règlement commun. Elle était souriante, toujours égale à elle-même, et s'offrait pour n'importe quel service. Les compagnes eurent toutes pour elle admiration et affection.

De sorte qu'elle arriva à la *prise d'habit* qui marquait l'entrée au *noviciat*, le 29 septembre 1901. Sur l'image commémorative elle fit imprimer ces simples mots : *Mon âme glorifie le Seigneur!* Le noviciat dura deux ans, sous la direction de la maîtresse, sœur Marie Genta. Thérèse prit toute chose au sérieux, diligente, en une certaine tension spirituelle au moment des pratiques de piété (elle s'évanouit plusieurs fois). Chaque semaine, un salésien venait donner une conférence : elle

en rédigeait le résumé pour y réfléchir ensuite. Son ancienne directrice, sœur Cucchietti, écrivant au P. Bedeschi, résumait ainsi son impression : "Sœur Thérèse est un vrai séraphin d'amour pour Jésus. Elle n'aspire à rien d'autre qu'à devenir une sainte, une vraie fille de Don Bosco, toute charité pour les fillettes du peuple" (*Maccono*, p. 135).

Car elle se livrait aussi à l'*apostolat*. On sait que le noviciat salésien n'est pas purement contemplatif; il comporte toujours aussi des exercices pratiques auprès des jeunes, et cela dans les débuts beaucoup plus qu'aujourd'hui. Les supérieures avaient ouvert à la maison du Janicule un *patronage des dimanches*, où affluèrent les fillettes du *Transtévère*. La colline du Janicule en effet surplombe ce quartier, qui s'étend jusqu'à la rive droite du Tibre (le nom signifie "au-delà du Tibre" pour qui vient du centre-ville), au sud du Vatican. C'est un faubourg tout ce qu'il y a de plus populaire, sordide et pittoresque, bon vivant, d'artisans et de marchands surtout, de poètes aussi, fait de petites maisons misérables et de ruelles sales, par ailleurs peuplé de madones et de petites églises, et dignifié par l'une des basiliques les plus splendides de Rome, Sainte-Marie-au-Transtévère, la seconde église dédiée à la Vierge, la plus belle après Sainte-Marie-Majeure, et célèbre par ses somptueuses mosaïques du XII^e siècle. De là, les fillettes montaient chez les sœurs. Elles furent bientôt au moins deux cents!

Voilà donc Thérèse réalisant enfin son rêve, *inaugurant sa vie salésienne* de "petite servante des enfants pauvres" chargée de les assister, de les faire se divertir et de leur enseigner Jésus-Christ. On lui confia les plus grandes. Pauvres fillettes souvent abandonnées, sans éducation ni humaine ni religieuse, plus qu'exubérantes, effrontées et impertinentes, grossières en paroles et en gestes, promptes à se battre ou à faire des niches et à en rire, mais au fond bon cœur. Or par son intuition, par sa foi qui lui faisait voir Jésus en ces pauvres, par son souci d'imiter Don Bosco et sa méthode préventive, Thérèse sut les prendre par leur bon côté, passer au-dessus de leurs mille gamineries et impertinences, et obtenir peu à peu une certaine discipline. Elle les aimait, toutes et chacune, et voilà le secret. Et ces fillettes le lui rendirent. Elles s'attachèrent à cette jeune sœur, belle et souriante, qui racontait des choses si intéressantes, qui s'amusaient avec elles, et - surprise - qui jouait merveilleusement du piano ou de l'harmonium.

Parmi les initiatives de son zèle en effet, tenaient une bonne place la *musique* et le *chant*, dont elle savait la valeur éducative. Elle fut chargée de ce secteur, lié à celui du *théâtre*: apprendre aux filles de beaux chants, surtout pour les célébrations à l'église, préparer et exécuter de

modestes séances récréatives, avec dialogues, saynètes et chants. L'une de ses épreuves fut la classe de chant précisément, avec ces filles habituées à crier, mais bien peu à suivre une mélodie en mesure : elles se distrayaient, s'envoyaient des boules de papier dans les bouches ouvertes, se tiraient les tresses, et autres gentilleses du même genre. Il fallut à sœur Thérèse une patience héroïque pour ne pas éclater en colère et en reproches, et pour se dominer. Il lui arriva même d'être humiliée en public, comme ce jour de l'Épiphanie 1902 où l'on offrit à don Rua une petite académie : Thérèse avait tout préparé avec soin ; mais le morceau principal, un chœur à deux voix, fut un tel désastre que don Rua souriant fit signe d'arrêter. Devant le public qui riait et les fillettes rouges de honte, Thérèse garda son calme et son sourire, ce qui impressionna fort don Rua.

Peu à peu les sauvageonnes, sensibles à l'affection et au savoir-faire de leurs éducatrices, se civilisèrent. Au cours de la deuxième année fut instituée pour les meilleures l'*Union des Filles de Marie*, dont Thérèse, à sa grande joie, fut chargée. Au mois de mai, les fillettes furent convoquées à la paroisse Sainte-Dorothee pour y animer la messe et les célébrations mariales : le curé était aux anges et les paroissiens tout édifiés.

D'autres responsabilités délicates attendaient la novice Thérèse, laquelle, vu ses talents, tendait décidément à devenir le bras droit de la directrice, toujours obéissante d'ailleurs, même quand les directives reçues ne concordaient pas avec ses points de vue ni à ses habitudes de femme cultivée. La directrice en effet la prit comme secrétaire et lui confia la *comptabilité de la maison*, lui imposant une façon de faire qui la contrariait fort intérieurement. La maison était pauvre, et le fonctionnement du patronage exigeait des dépenses. On demanda à sœur Thérèse, vu sa connaissance du grand monde, d'aller frapper à la porte de bienfaitrices et de bienfaiteurs. La bourgeoise d'autrefois devenait *mendiante* ! Cela lui coûta des sueurs froides et presque des évanouissements, mais son courage triompha de toutes ses répugnances.

Enfin, on lui demanda aussi de *poursuivre ses études*. Car dans les collèges qu'elle avait fréquentés, elle n'avait acquis aucun diplôme, et les supérieures exigeaient, selon la tradition inaugurée par Don Bosco, que les sœurs soient munies de titres officiels, valables devant le gouvernement. Elle prépara donc ses examens. Mieux : elle fut chargée d'y préparer les autres novices, et la voilà devenue enseignante, sœur aînée qui, avec la plus entière simplicité, donnait d'excellentes leçons à ses compagnes. Le 29 octobre 1902, elle passa avec succès l'examen de licence complémentaire à l'École normale Vittoria Colonna.

La maison du Janicule était devenue trop petite, vu le nombre de fillettes qui affluaient au patronage. Il fallait absolument trouver quelque chose de plus vaste. Après de longues recherches, on trouva finalement les locaux d'une ancienne maison de religieuses, délabrée, mais qu'entouraient deux grandes cours séparées par une vaste toiture, où les fillettes pourraient faire toute la gymnastique et tout le tintamarre qu'elles voudraient. Mais le meilleur, c'est que cette propriété était située dans le quartier même du Transtévère, au numéro 233 de la *via della Lungara*, toute proche du Tibre. Le contrat d'achat fut signé le 19 juin, fête du Sacré-Cœur. Et après les travaux d'aménagement, on prit possession de la nouvelle demeure. Du Janicule au Tibre, la pittoresque procession des sœurs, des novices et des fillettes transportant tout le matériel prit l'allure d'un événement de quartier: le bon peuple applaudissait! Cette désormais fameuse *via della Lungara* allait devenir pour quatre ans le lieu béni de la sainteté apostolique de Thérèse⁵.

L'été 1903, elle se sentit fatiguée. Les supérieures l'envoyèrent se reposer en Piémont. Avec émotion et transports de joie elle visita les lieux saints salésiens de Valdocco. Puis elle se rendit à la maison-mère de Nizza Monferrato, où après une fervente retraite elle fit sa *profession religieuse*, le 3 août 1903, rendant grâces à Dieu infiniment. Elle serait désormais une *salésienne de pleine activité*, vêtue non plus en novice, mais en "sœur", avec voile et sur la poitrine le crucifix. En septembre elle redescendit à Rome pour y retrouver novices, fillettes et jeunes ouvrières et donner pour elles sa vie même.

2. Pleinement donnée aux œuvres sociales de la Lungara, 1904-1906 (de 26 à 28 ans).

Un travail intense attendait sœur Thérèse, entre autres parce que la maison était encore en phase d'organisation. Devançant la présentation des diverses œuvres et services sociaux que la communauté de la Lungara mettra peu à peu sur pied en ces années, je voudrais donner un premier aperçu global de l'activité de Thérèse. Ce que cette jeune sœur de 26 ans a abattu de travail alors, en salésienne à 100 %, tient de l'incroyable, ou du miracle. Sans en avoir le titre, elle était en fait la

⁵ Hélas, les Filles de Marie Auxiliatrice ont fermé et vendu cette maison en 1967. D'une part les locaux n'étaient plus adaptés. D'autre part une certaine évolution sociale du quartier rendait l'œuvre moins urgente. Les souvenirs de sœur Thérèse ont été transportés à la maison généralice.

vicaire et la *secrétaire* de la directrice, chargée d'une partie de sa correspondance, l'assistante et quasi la vice-maîtresse des *novices* (comme l'avait été douze ans plus tôt Thérèse de Lisieux); elle assumait la *comptabilité* de la maison; elle était la directrice du *patronage*, où affluaient maintenant de trois à quatre cents filles; l'animatrice de la *liturgie* par le chant et la musique sacrée, et aussi bien des *séances théâtrales* dont elle assurait habilement la régie; l'organisatrice d'une *bibliothèque*; elle tenait des *conférences* et le mot du soir aux filles, faisait le *catéchisme* à la maison et le dimanche en paroisse. Ce n'est pas tout. Un travail plus difficile l'engageait dans les trois œuvres sociales ouvertes par les sœurs: elle assurait le fonctionnement d'une *blanchisserie-raccommodage-repassage* au service du quartier, ébauche d'un vrai cours professionnel, puis d'*ateliers de couture et broderie* ouverts aux filles pauvres, cherchant pour elles du travail et assurant les contrats avec les clients; elle animait une *maison familiale* pour jeunes ouvrières, et se souciait de trouver en ville des emplois honnêtes pour les apprenties. Elle passait donc avec désinvolture du balai à la plume, du piano au linge sale, du théâtre à la cour, de la chapelle à la rue. Et ce qui stupéfie: elle assurait tout cela avec une santé fragile, et avec le sourire sans jamais se plaindre! La directrice, sœur Genta, s'étonnait: "Je ne comprends pas comment elle arrive à mener de front tant d'activités!"

Eh bien, nous pouvons, je crois, le comprendre. Elle était dévorée par ce qu'on appelle le *zèle*, cette espèce de feu intérieur qui vous pousse à agir en mettant en jeu *toutes* vos forces et à aller toujours plus loin; et par le *zèle salésien* qu'inspire le "da mihi animas". Elle aimait Dieu et ne cherchait rien d'autre que *son règne* dans les âmes de toutes ces filles et adolescentes auxquelles elle voulait apporter le bonheur *total*: une culture, un métier, la joie, et la paix suprême d'un cœur en état de grâce qui se sent aimé de Dieu et l'aime en retour.

Ce zèle, elle l'entretenait et le renouvelait chaque jour dans la prière et dans l'eucharistie, de sorte que son travail lui-même se transformait aussi en prière, en ce que saint François de Sales appelait "l'extase de l'action". Elle lisait en effet au chapitre XIII de ses *Constitutions* la précieuse parole de Don Bosco: "Chez les Filles de Marie Auxiliatrice, vie active et vie contemplative doivent aller du même pas, car elles ont à reproduire *en même temps Marthe et Marie*".

Ce regard global une fois jeté sur l'apostolat de sœur Thérèse, essayons maintenant de marquer quelques étapes significatives de sa vie en ces années. Le 13 décembre 1903, on inaugura solennellement le *nouveau patronage* en présence s'il vous plaît du vicaire de Sa Sainteté,

le cardinal Respighi, et de nombreuses bienfaitrices. Sœur Thérèse dirigea l' "académie" préparée en leur honneur, et eut à subir à nouveau une humiliation : au beau milieu de la séance, les filles s'élancèrent tout simplement hors de la salle pour aller voir et entendre un défilé en musique d'une compagnie de chasseurs ; on les ramena grâce à des médailles et à des caramels. Sœur Thérèse, comment est-ce possible, était restée calme et avait comblé le vide en jouant du piano.

Sur quoi, faisant les comptes à la fin de l'année, on s'aperçut que les dettes s'étaient accumulées de façon dramatique. Comme l'avait fait mère Morano en Sicile, on recourut à *saint Joseph, patron officiel de la maison ...* dont l'intercession pourtant se fit attendre, au point que la directrice songea sérieusement à fermer le patronage. Sœur Thérèse supplia qu'on patientât encore. Et voilà que saint Joseph envoya à leur secours un grand bienfaiteur, un certain père Bonanni, jésuite, opérateur social zélé et efficace. Il couvrit une partie des dettes, et fournit le nécessaire pour aménager les bâtiments d'une œuvre sociale que don Rua lui-même avait souhaitée : une *maison familiale* pour jeunes ouvrières.

Peu après, à la suggestion et avec l'aide du même père, on mit sur pied une autre œuvre. Il avait ouvert dans le quartier pour des travailleuses une "Blanchisserie Romaine", dont la direction était confiée à de pieuses dames ; mais le fonctionnement était tel que tout danger moral n'était pas écarté pour ces adolescentes. Il suggéra qu'on offrit la chose aux Filles de Marie-Auxiliatrice, ce qui fut accepté. En octobre 1904, la *Blanchisserie* renouvelée était inaugurée, avec la perspective, comme je l'ai dit, de devenir un vrai cours professionnel. Hôtels, instituts, familles nobles y envoyèrent leur linge à laver et l'œuvre prit son essor.

Bientôt, à la demande pressante des familles et de leurs filles, on ouvrit un modeste *atelier de couture et de broderie*, qui sans tarder se révéla trop petit. La directrice projeta de convertir la vieille toiture qui se dressait au milieu des cours en un grand ensemble d'ateliers. Et voilà que saint Joseph invoqué leur vint en aide sous la forme inattendue d'un bienfaiteur de Montevideo du nom de José, lequel, admirant le travail des sœurs, versa dans les mains de la directrice abasourdie d'énormes sommes. Et les ateliers furent construits, accueillant des dizaines d'adolescentes.

Sœur Thérèse jubilait, même si ses responsabilités allaient en augmentant. Car désormais, elle serait au milieu des jeunes non plus seulement le dimanche au patronage, mais tout au long de la semaine auprès des adolescentes qui préparaient leur avenir.

3. Sœur Thérèse au milieu de ses sœurs, des fillettes et des adolescentes.

Ce qui comptait en effet pour elle, ce n'était pas le travail en soi, mais bien les *personnes*. Et elle se trouvait avoir affaire avec trois groupes : ses sœurs, les novices et les postulantes, puis les fillettes du patronage, enfin les apprenties des œuvres sociales et les jeunes ouvrières de la maison familiale ; et, bien sûr, occasionnellement, leurs familles, les bienfaitrices et bienfaiteurs, le clergé local, les mendiants des rues, les clients ... et les créanciers ! Sur tout ce monde elle rayonna par sa singulière personnalité, par la force de son témoignage, par son don de sympathie, et peut-être surtout par la simplicité désarmante avec laquelle elle traitait avec les personnes et accomplissait toute chose.

La *supérieure*, sœur Genta, ne brillait pas pour sa santé, et sa première responsabilité restait la formation des novices et des postulantes.

Aussi sœur Thérèse en bien des circonstances la remplaçait avec délicatesse et sans ménager sa peine. Avec ses *sœurs*, elle était l'amabilité même, sans jamais se lamenter de leurs défauts et maladresses, prête à leur rendre n'importe quel service, à les tirer d'embarras, à les remplacer spontanément pour telle ou telle tâche, à la porterie par exemple, les aidant de ses conseils et de ses encouragements constants. Surtout elle entretenait dans la communauté le climat fraternel par sa joie, par son ingéniosité à composer un compliment, une poésie, un nouveau chant en toute occasion opportune ou par exemple pour fêter des supérieures en visite ou des hôtes. Et toujours sans vouloir paraître : à l'occasion d'une visite de la mère générale, elle prépara l'accueil et le compliment à lui lire au cours du repas, appela une sœur et lui dit : "Voilà, tu liras le compliment à ma place ; moi, je suis fatiguée et je dois aller me coucher", et ainsi fut fait ; mais la fatigue était un pieux prétexte pour ne pas avoir à se mettre en relief. Il arriva aussi qu'une sœur, devenue jalouse de ses succès, cherchât à l'humilier (car cette chose horrible hélas peut aussi exister dans les communautés) : l'émotion lui colorait alors le visage, mais elle ne répliqua jamais.

Mais c'est sans doute avec *les novices et les postulantes* qu'elle fut le plus empressée. Avec elles, elle était bonne et indulgente comme une sœur aînée, mais sans faiblesse, sans transiger avec le devoir ni avec l'observance de la règle, exactement comme faisait Thérèse de Lisieux avec les novices du Carmel. Elle savait les comprendre, et se montrait particulièrement attentive envers les plus timides et les moins instruites. À toutes elle offrait son aide, ses services, ses conseils, ses encourage-

ments. Elle les voulait fortes, détachées, capables de se vaincre, d'accepter les remarques et corrections sans regimber. Novices et postulantes avaient pour elle une véritable "vénération" et une confiance absolue, de sorte qu'elles allaient à elle plus facilement qu'à la maîtresse; mais celle-ci ne s'en offusquait pas. Car sœur Thérèse lui apparaissait si sage et si prudente qu'elle avait donné aux novices la permission de recourir à elle pour quelque conseil autant qu'elles le voudraient. "Sans son aide, a témoigné une sœur, je ne serais pas restée dans l'Institut".

Sœur Thérèse, enfin, au milieu de *ses pauvres filles et adolescentes*, dont beaucoup ne savaient ni lire ni écrire: voilà son rêve réalisé, ses trésors, sa joie, la raison d'être de sa vie, le lieu par excellence de son apostolat et de sa sainteté; et voilà la merveille salésienne: son zèle va conduire des centaines de ces filles à leur dignité de femmes et de filles de Dieu. Elle aurait pu dire comme Don Bosco: "Ici, avec vous, je me sens bien. Ma vie, c'est vraiment d'être avec vous"⁶. Bien sûr, il y aura l'action éducative de toutes les autres sœurs; mais n'oublions pas que sœur Thérèse était la première responsable et animatrice de tous les groupes, et sans nul doute possible celle qui avait sur les âmes l'emprise la plus forte. Il y aurait à écrire ici bien des pages; on ne peut dire que le strict essentiel. J'en ai d'ailleurs déjà dit quelque chose en parlant de sœur Thérèse novice.

Son ascèse, ce fut l'ascèse salésienne: la *patience*, dictée par l'*amorevolezza*. Avec son tempérament fougueux et dominateur, elle aurait dû éclater en nervosité ou en colère vingt fois par jour. Or elle fut douce et calme, avec tous, *maternellement*, c'est-à-dire par amour et avec amour, comme quelqu'un qui comprend et qui excuse tout ce qui n'est pas mauvaise volonté avérée et péché, mais espièglerie ou tout simplement manque d'éducation. Un beau jour, une apprentie, enragée d'avoir essuyé un refus, lui cracha au visage, et s'enfuit. On ne la vit plus pendant trois jours. Sœur Thérèse réussit à la faire revenir par des compagnes. Elle l'accueillit avec un grand sourire, lui faisant comprendre qu'elle avait pardonné l'horrible injure et tout oublié. Bouleversée, la fille se corrigea et devint bientôt l'une des meilleures du groupe. Des défauts et des incartades de ses jeunes sœur Thérèse ne parlait jamais en public. Ses sœurs lui reprochaient parfois d'être trop patiente; elle répondait: "Que voulez-vous! De ces filles-là, pour le moment, on ne peut pas obtenir davantage"; mais elle savait aussi exiger et corriger. Il arrivait que

⁶ *Memorie Biografiche* IV, 654. Cité dans les Constitutions SDB, art. 39.

la supérieure, excédée de la mauvaise volonté de telle ou telle, décidait de l'exclure du patronage. Sœur Thérèse alors intercédait: "Patientez encore!", et elle aidait la fille à demander pardon. Elle fut une fois sévèrement priée de ne plus insister, et s'éloigna les larmes aux yeux.

Son zèle ne connaissait pas de bornes. Elle attirait les filles par sa gentillesse et par ses initiatives pour leur donner joie et contentement: chant, cadeaux, bons goûters, promenades, loteries, et surtout séances récréatives et théâtre qui passionnaient les filles; elle animait tout cela, et malgré sa faiblesse elle partageait quotidiennement leurs jeux. Mais elle soignait tout particulièrement leur instruction religieuse: elle parlait avec tant de grâce, de conviction, de savoir-faire qu'elle était toujours écoutée. Elle les conduisait patiemment à Jésus Seigneur: voir les filles aller l'adorer au tabernacle, s'approcher des sacrements, se confier à Marie était sa plus grande joie.

Elle était particulièrement bonne avec les apprenties. À la fin de la semaine, la sœur économe lui disait souvent: "Le salaire normal est bien supérieur au travail fourni par telle ou telle fille inexperte et maladroite! Que faire?" "Je cois que Don Bosco, répondait-elle, nous dirait d'être bonnes beaucoup plus que justes. N'ayons pas souci de nos intérêts, mais du bien que nous pouvons faire à leurs âmes. Donnez-leur la paye normale". Son principe était: ne jamais renvoyer une fille apprentie ou ouvrière pour raison financière. Heureusement les trous de la caisse étaient comblés par le très généreux père Bonanni.

Elle exerçait sur ses filles une surveillance continue, mais jamais indiscreète ni pesante, tâchant de savoir comment elles se comportaient au dehors et en famille. Elle allait leur rendre visite à la maison ou à l'hôpital quand elles étaient malades, leur venait en aide très concrètement dans leurs besoins, les consolait et encourageait dans leurs peines. Elle n'a jamais désespéré de leur capacité de se corriger et de progresser: "La charité espère *tout*", disait saint Paul, et Don Bosco après lui.

Il est facile alors d'imaginer les *résultats* de toute cette action conquérante et fascinante. D'abord la *confiance absolue* de toutes ces filles en cette éducatrice exceptionnelle, dont l'impartialité était reconnue de toutes: pas de privilège pour telle ou telle, sinon pour les plus miséreuses. Elle fut leur confidente, qui savait garder les secrets, et leur conseillère dont les conseils se gravaient dans le cœur. Et puis les *progrès* de ces filles dans le travail, dans la vertu, dans l'ouverture à Dieu. Beaucoup témoignèrent après sa mort: "Elle fut notre salut. C'est à elle que nous devons ce qu'il y a de meilleur en nous". Elle réussit même à susciter chez les plus grandes des collaboratrices et des assistantes précieuses.

L'affection de ces filles pour leur sœur Thérèse était chose évidente. Il arriva que, pour la soulager des classes de chant si fatigantes, on lui trouva une suppléante, une jeune fille malheureusement mal embouchée, qui critiquait ouvertement sa méthode et même l'humiliait devant les filles. Celles-ci, indignées, s'apprêtaient à se révolter et à quitter la salle: il fallut tout le tact et la patience de sœur Thérèse pour les empêcher de le faire.

Mais avec le temps, sa *pauvre santé* allait se dégradant, on la voyait maigrir, on l'entendait tousser. Les supérieures alors décidèrent de l'envoyer se reposer en Piémont. C'était l'été 1906. Commençait pour elle sa *dernière année* d'existence: après la vie suractive, la vie passive douloureuse. Mais elle était prête. À sa retraite de 1905, elle avait pris les deux résolutions suivantes: "1. En tout, voir Dieu seul. 2. Aimer la croix de Jésus en toute chose: et vivre toujours en union avec Jésus crucifié, mortifiant les sens, la volonté, le cœur, les désirs, tout" (*Maccono*, p. 151).

C) LA DERNIÈRE ANNÉE VÉCUE DANS LA SOUFFRANCE ET L'OFFRANDE DE SOI, 1906-1907 (à 28-29 ans)

1. Professe perpétuelle. Les sept derniers mois à Rome (septembre 1906 - avril 1907).

Le triennat de ses vœux prenait fin. Elle participa à la retraite à la maison généralice de *Nizza Monferrato* et y fit la *profession perpétuelle* en septembre 1906. Elle renouvela ses résolutions de l'année précédente, y ajoutant une phrase significative: "Tâcher non seulement d'accepter la souffrance, mais de l'*aimer* (et elle avait souligné ce mot deux fois), parce qu'envoyée ou permise par le Bon Dieu".

Après quoi, elle redescendit à Rome pour reprendre ses occupations. Mais les forces retrouvées au bon air du Piémont restaient bien partielles. Elle était plus pâle, et ne tarda pas à ressentir le mal et à cracher le sang. Elle dut se résigner: passer ses journées moitié au travail, moitié dans son lit, et bientôt devoir rester dans sa chambre comme une vraie malade. Dans la maison, ce fut la consternation. Mais elle restait sereine, sans se plaindre, se pliant aux soins qu'on lui prodiguait, prenant allègrement les remèdes peu savoureux que les médecins lui prescrivait, n'exigeant pas du Seigneur qu'il la fasse revenir à ses chères occupations d'éducatrice: "Je veux ce que Dieu veut", disait-elle.

Chaque jour la supérieure ou une sœur ou une novice allait la voir. Un beau jour l'infirmière, devant sortir, chargea une sœur de s'occuper de sœur Thérèse. - Volontiers, dit-elle ... et puis elle oublia! Si bien que sœur Thérèse passa toute la journée dans la solitude, jeunant et priant. Le soir seulement on s'aperçut de l'impardonnable oubli. "Cela ne fait rien, dit-elle. Le Seigneur l'a permis ainsi". Un autre jour, la cuisinière distraite lui envoya une viande sur laquelle elle avait mis du sucre au lieu de sel. Elle lui envoya ce billet: "Vous saviez que je ne suis pas assez douce, et alors vous avez voulu adoucir ce bon morceau de viande!" De peur de contaminer quelqu'un, elle exigea d'avoir toujours son service de table à part.

Elle voulait encore aider ses sœurs: sur son lit elle faisait de petits travaux, contribuait à la préparation des fêtes. Bien sûr, elle pensait encore davantage à ses filles, auxquelles elle envoyait des messages: "Soyez bonnes! Ne donnez pas d'inquiétudes à vos assistantes!" Mais les filles elles-mêmes, au moins les plus grandes, obtenaient parfois d'aller lui faire une visite; et surtout, avant de rentrer à la maison, elles voulaient absolument la revoir. Alors elles se groupaient sous sa fenêtre, l'appelaient en criant et lui chantaient une chanson: sœur Thérèse se levait et apparaissait à la fenêtre, souriante, saluant de la main, et leur lançait des caramels. Elles criaient de plus belle et s'en allaient contentes.

Arriva le moment où les supérieures durent constater qu'elles n'étaient plus en mesure de lui assurer tous les soins nécessaires. Sur l'avis des médecins, elles décidèrent de la transférer à *Turin*. Peine insondable pour sœur Thérèse, pourtant bien résolue à accepter toute la volonté de Dieu. Elle sentait bien que sa fin approchait. Avant de partir, elle voulut visiter toute la maison où elle avait tant travaillé, et prier encore longuement à la chapelle. Toutes les filles étaient là: mais l'émotion était telle que toutes pleuraient, un nœud à la gorge, sans pouvoir dire un mot. Elles l'accompagnèrent à la sortie: "Sœur Thérèse, laissez-nous un souvenir!" "Eh bien, le voici: faites toujours bien la récollection mensuelle: bonne confession et communion fervente!" Et se tournant vers ses sœurs: "Je vais à Turin; et de là je ferai mon voyage pour l'éternité et j'irai en paradis". Et elle s'efforçait encore de sourire. Une des filles a témoigné: "À peine fut-elle partie que nous avons éclaté en sanglots. Il nous semblait que tout était fini pour nous: notre ange consolateur s'en était allé pour ne plus revenir" (*Maccono*, p. 225). C'était le 25 avril 1907.

2. Les quatre derniers mois à Turin, à l'infirmierie de Valdocco (mai - septembre 1907).

La directrice sœur Genta voulut l'accompagner elle-même, et lui proposa d'aller saluer ses parents à leur villa de Rúfina Poggio Reale, ce qu'elle accepta avec grande reconnaissance. Elle apparut souffrante, recueillie, mais aussi expansive et cherchant à rassurer les siens.

À Turin, elle entra à l'*infirmierie de la maison Marie-Auxiliatrice*. Elle y édifia ses sœurs comme elle l'avait fait à Rome les mois précédents, sereine, docile à l'infirmière et au médecin, sans jamais exiger ceci ou cela. Elle se levait tard le matin pour aller vers 10 heures assister à la messe au sanctuaire de Marie-Auxiliatrice et y communier. Dans l'après-midi, sauf grande fatigue, elle descendait à la chapelle de la maison pour une longue adoration. De plus en plus elle se recentrait sur son Seigneur et vivait en lui et pour lui, et s'accroissait en elle le désir du paradis.

La nuit du 23 juillet eut lieu un curieux phénomène. Dans la chambre voisine de la sienne était couchée une certaine sœur Jeanine malade depuis dix ans. Au matin, sœur Thérèse dit à l'infirmière et à sœur Genta: "*Cette nuit, Don Bosco est passé ici*. Je l'ai vu tout près, souriant, jeune et beau. Je lui ai dit: 'Don Bosco, ce n'est pas moi qui désire guérir; c'est sœur Jeanine, là à côté'. Et Don Bosco a passé vers elle". Hallucination? Apparition?... Le fait est que sœur Jeanine elle aussi vit entrer Don Bosco ... et que *le matin elle était complètement guérie*. Et sœur Thérèse de dire: "Moi, je guérirai en paradis".

Vers la fin août, le mal s'aggrava; elle ne pouvait plus rien absorber. Elle-même demanda qu'on lui administrât le *sacrement des malades*. En septembre, sœur Genta dut s'absenter pour participer à Nizza au Chapitre général: "Partez tranquille, ma mère, lui dit sœur Thérèse; nous nous reverrons". Le 2 septembre, veille de sa mort, elle dit à la sœur infirmière qui la veillait: "Quand sonnera minuit, avisez-moi". Ce qui fut fait. Elle demanda sa montre et arrêta les aiguilles sur 7 heures ... L'infirmière ne comprendra que plus tard qu'elle annonçait ainsi l'heure de sa mort.

Un peu plus tard, elle apparut plus mal. On courut appeler un prêtre. Entre temps, elle distribua ses derniers messages. À sœur Genta: "Oh ma mère, pardonnez-moi les peines que j'ai pu vous faire. Au ciel je prierai pour vous. Vous direz à mon frère et à ma sœur ..., à don Rua ..., à la mère générale ..., à toutes les sœurs ..., aux novices ..." Puis: "Qu'il est beau de mourir Fille de Marie Auxiliatrice!" Vers 4 heures,

elle reçut le saint *Viatique*, le visage rayonnant de joie, et on récita les prières des agonisants. Elle remercia encore la mère provinciale, la directrice, les infirmières, et demanda qu'on remerciât toutes les sœurs de Rome, promettant de prier au ciel pour toutes.

Sa mort eut quelque chose d'étonnant, comme il était arrivé pour Dominique Savio. L'Angélus du matin sonna, et elle le récita. Puis, d'un coup, comme dans une extase, elle dit d'une voix forte: "C'est fini ... Ils m'appellent ... Jésus m'appelle. Et Marie Auxiliatrice. Et Don Bosco. Oh que c'est beau!... Oui, j'arrive!" Elle levait les bras, fixant un point devant elle. "Je dois aller. Allumez les cierges et accompagnez-moi!" Autour du lit, les sœurs ne savaient que faire, et on ne comprenait pas que l'Époux venait visiblement chercher la vierge sage. On alluma un cierge béni. "Faites vite! Pourquoi tardez-vous? Ils m'attendent!". Le prêtre arriva pour lui donner une ultime absolution et la bénédiction de Marie Auxiliatrice. Peu après, elle prit son crucifix et le posa sur son cœur, et resta ainsi un quart d'heure ... et s'éteignit doucement. Il était sept heures du matin, ce 3 septembre 1907.

* * *

Les funérailles furent célébrées dans la chapelle de la communauté, en présence de son frère et de sa parenté. Ceux-ci auraient voulu transporter son corps dans la tombe de famille. Mais sachant qu'elle avait exprimé clairement le désir d'être ensevelie parmi ses sœurs à Nizza, ils voulurent respecter cette ultime volonté. Et c'est ainsi qu'aujourd'hui encore, on vénère sa tombe dans la chapelle de l'institut des sœurs à Nizza.

Tout le monde à Turin et à Rome proclama: "C'est une sainte qui est morte! Au ciel, elle priera pour nous!" Et sa réputation de sainteté ne fit que croître, son intercession se manifestant à travers des grâces singulières, certaines voisines du vrai miracle. Le Conseil général des Filles de Marie Auxiliatrice, approuvé par le Recteur majeur don Rinaldi, décida d'introduire la cause, qui s'ouvrit à Turin le 29 novembre 1926, premier jour de la neuvaine à la Vierge immaculée que Thérèse avait tant aimée ... Le 12 juillet 1982, Jean Paul II signait le décret d'héroïcité de ses vertus. Et nous attendons que la *vénérable* Thérèse Valsé-Pantellini soit promptement béatifiée.

* * *

Voilà. J'ai raconté les *faits*, sans broder: ils parlent d'eux-mêmes. Peut-être quelqu'un dira-t-il, comme pour mère Morano: "Alors, cette

Thérèse, aucun défaut?” Oh si, elle a eu des défauts, mais ils furent l'objet de sa lutte constante et de sa sainteté. J'ignore si ses futurs biographes découvriront chez elle quelque manquement caractérisé. En tout cas, dans les pièces de la cause et dans les biographies actuelles, on ne trouve qu'admiration et louange.

Thérèse notre sœur, “Thérèse de Jésus” comme la sainte de Lisieux dont tu es désormais la compagne, et qui elle aussi, six ans avant toi, était morte à 24 ans dans une brève extase, *qu'as-tu à nous dire* avec tes 29 ans d'existence parmi nous? (mais aurais-tu vécu et travaillé cinquante années de plus, tu ne nous dirais, je pense, pas autre chose). Ceci, sans doute: que l'apostolat salésien n'est authentique que *si l'on s'enracine en Dieu*, par la foi vive, par le détachement de toute richesse, par l'oubli de soi, par l'amour pur et fort de Jésus et de sa Sainte Mère, en somme par l'acceptation d'être le grain de blé qui meurt en terre, et alors porte “beaucoup de fruit”!

TABLES DES MATIÈRES

	page
Présentation	5
Liste des saints et futurs saints de la Famille	9
Notre patron : saint FRANÇOIS DE SALES	11
La première coopératrice de Don Bosco : MAMAN MARGUERITE	37
Le premier « jeune Coopérateur » de Don Bosco : saint DOMINIQUE SAVIO	59
La cofondatrice des Filles de Marie Auxiliatrice : sainte MARIE-DOMINIQUE MAZZARELLO	81
Le collaborateur et continuateur fidèle de Don Bosco : le bienheureux MICHELE RUA	103
Une Coopératrice de grand style : la vénérable DOROTHÉE CHOPITEA	133
Un prince qui choisit d'être pauvre : le vénérable AUGUSTE CZARTORYSKI	157
Apôtre salésien dans la souffrance : le vénérable ANDRÉ BELTRAMI	179
Fils du dernier cacique de la Patagonie : le vénérable ZÉPHYRIN NAMUNCURÁ	197
Une rose des Andes : la bienheureux LAURE VICUÑA	219
Une femme au grand cœur : le bienheureux MADELEINE MORANO, FMA	243
Une fille de bourgeois parmi les pauvres : la vénérable sœur THÉRÈSE VALSÉ-PANTELLINI, FMA...	265

